

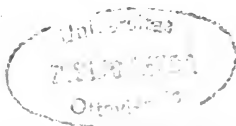


Nov 1. Fig 6
lett B
num 29

fj 6
 L.H. C



Hechester?

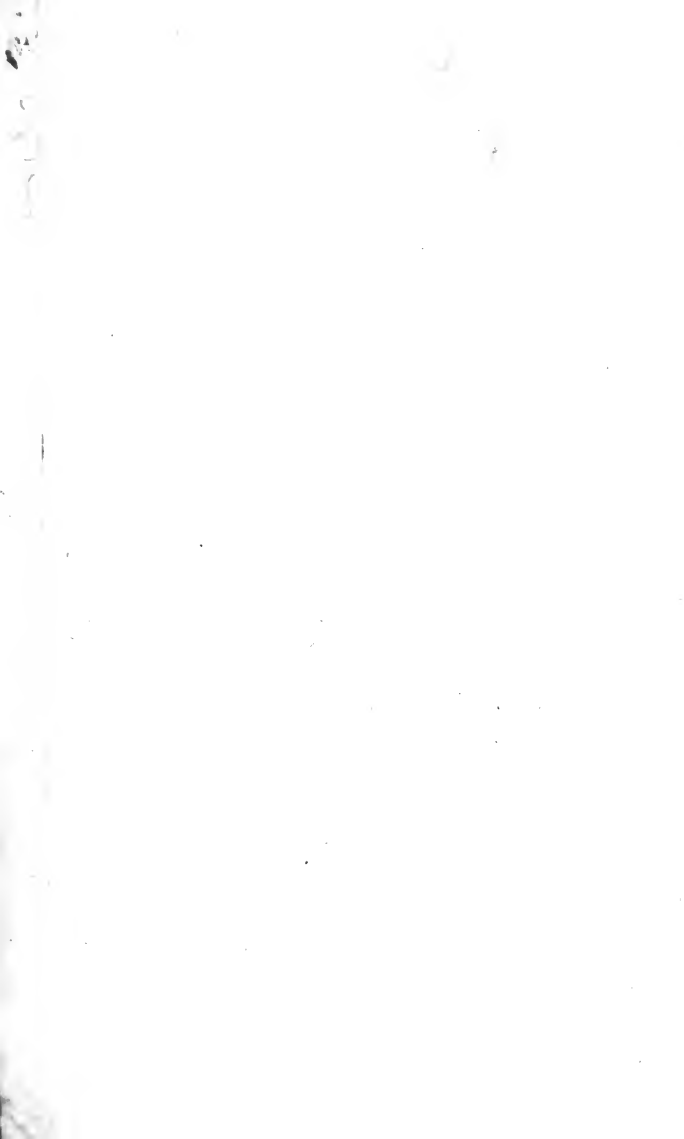


francesca

7/5/14

2. 1. 1.

1. 1. 1.







LE THEATRE

DE

P. CORNEILLE:

NOUVELLE EDITION:
revüe, corrigée, & augmentée.

TROISIEME PARTIE.



A LYON,
Chez JACQUES LIONS, Libraire,
rue Merciere, au bon Pasteur.

M. DCCXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES

Contenuës en cette troisiëme Partie.

POLYEUCTE, Martyr. Tragedie Chrê-
tienne.

LE MENTEUR, Comedie.

La suite du MENTEUR, Comedie.

POMPE'E, Tragedie.

THEODORE, Tragedie.

RODOGUNE, Tragedie.

HERACLIUS, Tragedie.

Après chaque Piece il y a l'Examen ou
Critique, faite par M.P. Corneille luy-même.

PQ

1741

1711

173

16

POLYEUCTE
MARTYR,
TRAGÉDIE
CHRÉTIENNE.



ACTEURS.

FELIX, Sénateur Romain, Gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, Seigneur Arménien, Gendre de Félix.

SÉVERE, Chevalier Romain, Favori de l'Empereur Décie.

NEARQUE, Seigneur Arménien, Amy de Polyecte.

PAULINE, Fille de Félix, & Femme de Polyecte.

STRATONICE, Confidente de Pauline.

ALBIN, Confident de Félix.

FABIAN, Domestique de Sévère.

CLEON, Domestique de Félix.

TROIS GARDES.

*La Scène est à Mélitène Capitale d'Arménie ;
dans le Palais de Félix.*



POLYEUCTE MARTYR.

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.



Uoy ? vous vous arrêtez aux songes
d'une Femme !

De si foibles sujets troublent cette grande
ame !

Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une Femme a rêvé ?

POLYEUCTE.

Je sçai ce qu'est un songe , & le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance ,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit.

Mais vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une Femme ,
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame ,
Quand après un long-temps qu'elle a sçû nous charmer

Les flambeaux de l'Hymen viennent de s'allumer.
 Pauline sans raison dans la douleur plongée
 Craint, & croit déjà voir ma mort qu'elle a songée,
 Elle oppose ses pleurs aux desseins que je fais,
 Et tâche à m'empêcher de sortir du Palais.
 Je méprise sa crainte, & je cède à ses larmes,
 Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,
 Et mon cœur attendri, sans être intimidé,
 N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
 L'occasion, Néarque, est-elle si pressante,
 Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une Amante ?
 Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
 Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NÉARQUE.

Oùi, mais où prenez-vous l'infailible assurance
 D'avoir assez de vie, ou de persévérance ?
 Ce Dieu qui tient vôt're ame & vos jours dans sa main
 Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?
 Il est toujours tout juste, & tout bon, mais sa Grace
 Ne descend pas toujours avec même efficace.
 Après certains momens que perdent nos longueurs,
 Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs,
 Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare ;
 Le bras qui la versoit en devient plus avare,
 Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
 Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
 Celle qui vous pressoit de courir au Baptême,
 Languiissante déjà, cesse d'être la même,
 Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
 Sa flamme se dissipe, & va s'évanoûir.

POLYEUCTE.

Vous me connoissez mal ; la même ardeur me brûle,
 Et le desir s'accroît quand l'effet se recule.
 Ces pleurs que je regarde avec un œil d'Epoux
 Me laissent dans le cœur aussi Chrétien que vous ;
 Mais pour en recevoir le sacré caractère
 Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
 Et qui purgeant nôtre ame, & dessillant nos yeux,
 Nous rend le premier droit que nous avions aux Cieux.

TRAGÉDIE.

5

Bien que je le préfère aux grandeurs d'un Empire
Comme le bien suprême, & le seul où j'aspire,
Je croi; pour satisfaire un juste & saint amour,
Pouvoir un peu remettre, & différer d'un jour.

NEARQUE.

Ainsi du Genre humain l'Ennemi vous abuse.
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranter,
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer.
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quel-
Et ce songe rempli de noires visions [qu'autre,
N'est que le coup d'essai de ses illusions.
Il met tout en usage, & prière & menace,
Il attaque toujours, & jamais ne se laisse,
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pû,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.

Rompez ses premiers coups, laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le Monde domine,
Qui regarde en arrière, est douteux en son choix,
Lors que sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne?

NEARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne,
Mais à vous dire tout, ce Seigneur des Seigneurs
Veut le premier amour, & les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en loi-même,
Négliger pour lui plaire, & Femme, & biens, & rang,
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite.
Qui vous est nécessaire, & que je vous souhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'Etat quand on nous persecute,
Qu'aux plus âpres tourmens un Chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

Vous ne m'étonnez point ; la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs & n'a point de foiblesse.

Sur mes pareils , Néarque , un bel œil est bien fort ,
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ,
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices ,
Y trouver des appas , en faire mes délices ,
Vôtre Dieu , que je n'ose encor nommer le mien ,
M'en donnera la force en me faisant Chrétien.

NEARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oùi , j'y cours , cher Néarque ,
Je brûle d'en porter la glorieuse marque ;
Mais Pauline s'afflige , & ne peut consentir ,
Tant ce songe la trouble à me laisser sortir.

NEARQUE.

Vôtre retour pour elle en aura plus de charmes.
Dans une heure au plus tard vous essuïerez ses larmes ,
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux ,
Plus elle aura pleuré pour un si cher Époux.
Allons , on nous attend.

POLYEUCTE.

Appaisez donc sa crainte ,
Et calmez la douleur dont son ame est atteinte.
Elle revient.

NEARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NEARQUE.

Il le faut

Fuyez un Ennemi qui sçait vôtre défaut ,
Qui le trouve aisément , qui blesse par la vûë ,
Et dont le coup mortel vous plaît , quand il vous tuë.

POLYEUCTE.

Fuyous , puisqu'il le faut.

SCÈNE II.

POLYEUCTE , NEARQUE ,
PAULINE , STRATONICE.

POLYEUCTE.

A Dieu , Pauline , Adieu ,
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t'il de l'honneur ? y va-t'il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le sçavez un jour , je vous quitte à regret ,
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime ,

Le Ciel m'en soit témoin , cent fois plus que moy-
même ,

Mais. . . .

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !

Vous avez des secrets que je ne puis sçavoir !

Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée ,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur !

PAULINE.

Ses présages sont vains ,
Je le sçai , mais enfin je vous aime , & je crains.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
 Adieu, vos pleurs sur moy prennent trop de puissance,
 Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
 Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCENE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

VA, néglige mes pleurs, cours, & te précipite
 Au devant de la mort que les Dieux m'ont prédite,
 Suy cet Agent fatal de tes mauvais Destins,
 Qui peut-être te livre aux mains des Assassins.

Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes.
 Voilà nôtre pouvoir sur les esprits des hommes,
 Voilà ce qui nous reste, & l'ordinaire effet
 De l'amour qu'on nous offre, & des vœux qu'on nous
 fait.

Tant qu'ils ne sont qu'Amans, nous sommes souve-
 raines,

Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de Reines,
 Mais après l'hyménée ils sont Rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour.
 S'il ne vous traite icy d'entière confidence,
 S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence,
 Sans vous en affliger présumez avec moy
 Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoy,
 Assurez-vous sur luy qu'il en a juste cause.
 Il est bon qu'un Mary nous cache quelque chose,
 Qu'il soit quelquefois libre, & ne s'abaisse pas
 A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
 On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes tra-
 verses,
 Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,

Et la loy de l'Hymen qui vous tient assemblez,
N'ordonne pas qu'il tremble, alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos fraïeurs ne peut le mettre en peine,
Il est Armenien, & vous êtes Romaine,
Et vous pouvez sçavoir que ces deux Nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en nôtre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupules;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidelle miroir de la fatalité.

P A U L I N E.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,
Je croy que ta fraïeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit.

S T R A T O N I C E.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

P A U L I N E.

Ecoute, mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu sçaches ma foiblesse, & mes autres amours.
Une Femme d'honneur peut avouër sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte,
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éciat la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

Dans Rome où je nâquis ce malheureux visage
D'un Chevalier Romain captiva le courage,
Il s'appelloit Sévère. Excuse les soupirs
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes desirs.

S T R A T O N I C E.

Est-ce lui qui n'aguère aux dépens de sa vie
Sauva des Ennemis vôtre Empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains,
Et fit tourner le Sort des Perses aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolez à son Maître
On ne pût rencontrer, ou du moins reconnoître,
A qui Décie enfin pour des exploits si beaux
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux:

PAULINE.

Hélas, c'étoit lui-même, & jamais nôtre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vû plus honnête
homme.

Puisque tu le connois, je ne t'en dirai rien,
Je l'aimai, Stratonice, il le méritoit bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un étoit grand en lui, l'autre foible & commun ;
Trop invincible obstacle, & dont trop rarement
Triomphe auprès d'un Père un vertueux Amant.

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance ?

PAULINE.

Dy plutôt d'une indigne & folle résistance.
Quelque fruit qu'une Fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévère
J'attendois un Epoux de la main de mon Père,
Toujours prête à le prendre, & jamais ma raison
N'avoit de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes desirs, ma pensée,
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée,
Nous soupirions ensemble & pleurions nos malheurs,
Mais au lieu d'esperance il n'avoit que des pleurs,
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon Père & mon devoir étoient inexorables.
Enfin je quitterai Rome, & ce parfait Amant,
Pour suivre ici mon Père en son Gouvernement,
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'Armée
Chercher d'un beau trépas d'illustre renommée.
Le reste tu le sçais ; mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, & je plûs à ses yeux,
Et comme il est ici le Chef de la Noblesse,
Mon Père fut ravi qu'il me prît pour Maîtresse,
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable, & plus considéré.
Il approuva sa flamme, & conclut l'hyménée,
Et moy comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection.

Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'ame atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez ;
Mais quel songe après tout tient vos sens allarmez ?

PAULINE.

Je l'ai vû cette nuit, ce malheureux Sévère ,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux ,
Qu'une Ombre desolée emporte des tombeaux,
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie assûrent sa memoire ,
Il sembloit triomphant , & tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre nôtre César.
Après un peu d'effroy que m'a donné sa vûë ;
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est dûë,
Ingrate , m'a-t'il dit, *ce jour expiré,*
Pleure à loisir l'Epoux que tu m'as préféré.

A ces mots j'ay frêmi, mon ame s'est troublée,
En suite des Chrétiens une impie Assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal ,
A jetté Polyucte aux pieds de son Rival.
Soudain à son secours j'ay réclamé mon Père ;
Helas ! c'est de tout point ce qui me desespere.
J'ay vû mon Père même un poignard à la main ,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a broüillé ces images ,
Le sang de Polyucte a satisfait leurs rages ,
Je ne sçay, ni comment, ni quand ils l'ont tué,
Mais je sçay qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste,
Mais il faut que vôtre ame à ces fraïeurs résiste.
La vision de soi peut faire quelque horreur,
Mais non-pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un Mort ? pouvez-vous craindre
un Père ?

Qui chérit v^{otre} Epoux , que v^{otre} Epoux révere,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme & sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant , & rit de mes alarmes ;
Mais je crains des Chrétiens les complots & les char-
mes :

Et que sur mon Epoux leur Troupeau ramassé ,
Ne vange tant de sang que mon Père a versé.

STRATONICE.

Leur Secte est insensée, impie, & sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège ,
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos Autels ,
Elle n'en veut qu'aux Dieux , & non pas aux Mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, & meure avec joie,
Et depuis qu'on les traite en criminels d'Etat,
On ne les peut charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tai-toi, mon Père vient.

SCENE IV.

FELIX , ALBIN , PAULINE ,
STRATONICE.

FELIX.

MA Fille , que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets qui semblent s'approcher ?

PAULINE

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FELIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FELIX.

Il est le favori de l'Empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des Ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis.
Le Destin aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FELIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FELIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop, mais comment le pouvez-vous sçavoir ?

FELIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne.
Un gros de Courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang & son crédit.
Mais, Albin, redi-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous sçavez quelle fut cette grande journée,
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Ou l'Empereur captif par sa main dégagé
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre.
Vous sçavez les honneurs qu'on fit faire à son Ombre,
Après qu'entre les Morts on ne le pût trouver;
Le Roy de Perse aussi l'avoit fait enlever.
Témoin de ses hauts faits & de son grand courage,
Ce Monarque en voulut connoître le visage,
On le mit dans sa Tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroïssoit, il fit mille jaloux.
Là, bien-tôt il montra quelque signe de vie.
Ce Prince généreux en eut l'ame ravie,
Et sa joye, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le caufoit honora la valeur.
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète,
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,

Il offrit Dignitez , alliance , trefors ,
 Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
 Après avoir comblé ses refus de louange ,
 Il envoie à Décie en proposer l'échange ,
 Et soudain l'Empereur transporté de plaisir
 Offre au Perse son Frere , & cent Chefs à choisir.
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
 De sa haute vertu recevoir le salaire ,
 La faveur de Décie en fut le digne prix :
 De nouveau l'on combat , & nous sommes surpris ,
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire ,
 Lui seul rétablit l'ordre & gagne la victoire ,
 Mais si belle , & si pleine , & par tant de beaux faits ,
 Qu'on nous offre tribut , & nous faisons la paix.
 L'Empereur qui lui montre un amour infini ,
 Après ce grand succès l'envoie en Arménie.
 Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux ,
 Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.

F E L I X.

O Ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

A L B I N.

Voilà ce que j'ay sçu d'un homme de sa suite,
 Et j'ay couru, Seigneur, pour vous y disposer.

F E L I X.

Ah, sans doute, ma Fille, il vient pour l'épouser.
 L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose,
 C'est un prétexte faux, dont l'amour est la cause.

P A U L I N E.

Cela pourroit bien être, il m'aimoit chèrement.

F E L I X.

Que ne permettra-t'il à son ressentiment ,
 Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
 Une juste colère avec tant de puissance ?
 Il nous perdra , ma Fille.

P A U L I N E.

Il est trop généreux.

F E L I X.

Tu veux flater en vain un Père malheureux ,
 Il nous perdra, ma Fille. Ah, regret qui me tue,

De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
 Ah , Pauline , en effet tu m'as trop obéi ;
 Ton courage étoit bon , ton devoir l'a trahy.
 Que ta rebellion m'eût été favorable !
 Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
 Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'huy
 Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur luy.
 Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
 Et d'où provient mon mal , fai sortir le remède.

PAULINE.

Moy ! moy , que je revoye un si puissant vainqueur ;
 Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
 Mon Père, je suis Femme, & je sçai ma foiblesse ,
 Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
 Et poussera sans doute en dépit de ma foy,
 Quelque soupir indigne, & de vous, & de moy.
 Je ne le verrai point :

FELIX.

Rassure un peu ton ame.

PAULINE.

Il est toujours aimable, & je suis toujours Femme,
 Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
 Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.
 Je ne le verrai point.

FELIX.

il faut le voir, ma Fille,

Ou tu trahis ton Père, & toute ta Famille.

PAULINE.

C'est à moy d'obéir puisque vous commandez,
 Mais voyez les périls où vous me hazardez.

FELIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute,

Ce n'est pas le succès que mon ame redoute.

Je crains ce dur combat, & ces troubles puissans

Que fait déjà chez moy la révolte des sens.

Mais puisqu'il faut combattre un Ennemi que j'aime,
 Souffrez que je me puisse armer contre moy-même.

Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FELIX.

Jusqu'au devant des murs je vay le recevoir.

Rappelle cependant tes forces étonnées,

Et songe qu'en tes mains tu tiens nos Destinées.

PAULINE.

Oùi, je vay de nouveau dompter mes sentimens,

Et servir de victime à vos commandemens.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.



E P E N D A N T que Felix donne ordre
au sacrifice,

Pourrai-je prendre un temps à mes vœux
si propice ?

Pourrai-je voir Pauline, & rendre à ses
beaux yeux

L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux ?

Je ne t'ay point celé que c'est ce qui m'amène,

Le reste est un prétexte à soulager ma peine ;

Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautez

Que je viens immoler toutes mes volontez.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

S E V E R E.

Ah, quel comble de joye !

Cette chère Beauté consent que je la voye ?

Mais ay-je sur son ame encor quelque pouvoir ?

Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?

Quel trouble, quel transport luy cause ma venue ?

Puis-je tout espérer de cette heureuse vûë ?

Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser

Des lettres de faveur que j'ay pour l'épouser ;

Elles sont pour Felix, non pour triompher d'elle,

Jamais à mes desirs mon cœur ne fut rebelle,

Et si mon mauvais sort avoit changé le sien,

Je me vaincrois moy-même, & ne prétendrois rien.

F A B I A N.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

S E V E R E.

D'où vient que tu fremis, & que ton cœur soupire ?

Ne m'aime-t'elle plus ? éclaircy-moy ce point ?

F A B I A N.

M'en croirez-vous, Seigneur ? ne la revoyez point ;

Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses.

Vous trouverez à Rome assez d'autres Maîtresses,

Et dans ce haut degré de puissance, & d'honneur

Les plus Grands y tiendront vôtre amour à bonheur.

S E V E R E.

Qu'à des penfers si bas mon ame se ravale !

Que je tiennne Pauline à mon sort inégale !

Elle en a mieux usé, je la dois imiter,

Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.

Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune ;

Allons mettre à ses pieds cette haute fortune,

Je l'ay dans les combats trouvée heureusement

En cherchant une mort digne de son Amant.

Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,

Et je n'ay rien enfin que d'elle je ne tiennne.

F A B I A N.

Non, mais encor un coup ne la revoyez point.

S E V E R E.

Ah, c'en est trop, enfin éclaircy-moy ce point.

As-tu vû des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire , elle est ..

SEVERE.

Quoy ?

FABIAN.

Mariée.

SEVERE.

Soutiens-moy , Fabian , ce coup de foudre est grand ,
Et frappe d'aurant plus , que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur , qu'est devenu ce généreux courage ?

SEVERE.

La constance est ici d'un difficile usage.
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur ,
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ,
Et quand d'un feu si beau les ames sont éprises ,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moy quand j'entend ce discours.
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oùï , depuis quinze jours.

Polyeucte , un Seigneur des premiers d'Arménie ,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SEVERE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ,
Polyeucte a du nom , & sort du sang des Rois.
Foibles soulagemens d'un malheur sans remède !
Pauline , je verrai qu'un autre vous possède !

O Ciel ! qui malgré moy me renvoyez au jour ,
O Sort qui redonniez l'espoir à mon amour ,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée ,
Et rendez-moy la mort que vous m'avez ôtée.

Voyons-la toutefois , & dans ce triste lieu
Achevons de mourir en luy disant adieu.
Que mon cœur chez les morts emportant son image
De son dernier soupir puisse luy faire hommage.

FABIAN.

Seigneur , considérez...

SEVERE.

Tout est considéré.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?
N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Ouy, Seigneur, mais...

SEVERE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SEVERE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir.
Je ne veux que la voir, soupirer, & mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence,
Un Amant qui perd tout n'a plus de complaisance,
Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse qu'injure, & qu'imprécation.

SEVERE.

Juge autrement de moy, mon respect dure encore,
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.

Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?

De quoy puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?

Elle n'est point parjure, elle n'est point légère,
Son devoir m'a trahy, mon malheur, & son Père.

Mais son devoir fut juste, & son Père eut raison,
J'impute à mon malheur toute la trahison.

Un peu moins de fortune, & plutôt arrivée

Eût gagné l'un par l'autre, & me l'eût conservée,

Trop heureux, mais trop tard, je n'ay pû l'acquérir ;

Laisse-la moy donc voir, soupirer, & mourir.

FABIAN.

Oùi, je vay l'asseurer qu'en ce malheur extrême

Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.

Elle a craint comme moy ces premiers mouvemens

Qu'une perte imprévûë arrache aux vrais Amans,

Et dont la violence excite assez le trouble,

Sans que l'Objet present l'irrite, & le redouble.

Fabian , je la voy.

FABIAN.

Seigneur , souvenez-vous. . .

SEVERE.

Hélas ! elle aime un autre , un autre est son Epoux.

SCENE II.

SEVERE , PAULINE , STRATONICE ,
FABIAN.

PAULINE.

Ouy , je l'aime , Seigneur , & n'en fais point
d'excuse.

Que toute autre que moy vous flate , & vous abuse ,
Pauline a l'ame noble , & parle à cœur ouvert.

Le bruit de vôtre mort n'est point ce qui vous perd.

Si le Ciel en mon choix eût mis mon hyménée ,

A vos seules vertus je me serois donnée ,

Et toute la rigueur de vôtre premier sort

Contre vôtre mérite eût fait un vain effort.

Je découvrois en vous d'assez illustres marques ,

Pour vous préférer même au plus heureux Monar-
ques ;

Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix ,

De quelque Amant pour moy que mon Père eût fait
choix.

Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne

Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne ;

Quand je vous aurois vû , quand je l'aurois haï ,

J'en aurois soupiré , mais j'aurois obéi ,

Et sur mes passions ma raison souveraine

Eût blâmé mes soupirs , & dissipé ma haine

SEVERE.

Que vous êtes heureuse , & qu'un peu de soupirs

Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !

Ainsi de vos desirs toujours Reine absoluë ,
 Les plus grands changemens vous trouvent résoluë ;
 De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
 Jusqu'à l'indifférence , & peut-être au mépris ,
 Et vôtre fermeté fait succéder sans peine
 La faveur au dédain , & l'amour à la haine.

Qu'un peu de vôtre humeur , ou de vôtre vertu
 Soulageroit les maux de ce cœur abatu !
 Un soupir , une larme à regret répanduë
 M'auroit déjà guéri de vous avoir perduë.
 Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli ,
 Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli ,
 Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre ,
 Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre.
 O trop aimable Objet qui m'avez trop charmé ,
 Est-ce-là comme on aime , & m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ay trop fait voir, Seigneur , & si mon ame
 Pouvoit bien étouffer les restes de sa flâme ,
 Dieux , que j'éviterois de rigoureux tourmens !
 Ma raison , il est vrai , dompte mes sentimens ,
 Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise ,
 Elle n'y regne pas , elle les tyrannise ,
 Et quoique le dehors soit sans émotion ,
 Le dedans n'est que trouble , & que sédition.
 Un je ne sçai quel charme encor vers vous m'emporte ,
 Vôtre mérite est grand , si ma raison est forte ;
 Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux
 D'autant plus puissamment solliciter mes vœux ,
 Qu'il est environné de puissance , & de gloire ,
 Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire ,
 Que j'en sçai mieux le prix , & qu'il n'a point déçu
 Le généreux espoir que j'en avois conçu.
 Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome ,
 Et qui me range ici dessous les loix d'un homme ,
 Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas ,
 Qu'il déchire mon ame , & ne l'ébranle pas.
 C'est cette vertu même à nos desirs cruelle
 Que vous louïyez alors , en blasphémant contre-elle.

Plaiguez-vous-en encor , mais louëz sa rigueur
 Qui triomphe à la fois de vous & de mon cœur ,
 Et voyez qu'un devoir moins ferme & moins sincère
 N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévère

SÉVÈRE.

Ah , Madame , excusez une aveugle douleur
 Qui ne connoît plus rien que l'excès du malheur.
 Je nommois inconstance , & prenois pour un crime
 De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
 De grace , montrez moins à mes sens desolez
 La grandeur de ma perte , & ce que vous valez ,
 Et cachant par pitié cette vertu si rare
 Qui redouble mes feux , lors qu'elle nous sépare ,
 Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
 Affoiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu quoy qu'enfin invincible ,
 Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
 Ces pleurs en sont témoins , & ces lâches soupirs
 Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs ,
 Trop rigoureux effets d'une aimable présence ,
 Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
 Mais si vous estimez ce vertueux devoir ,
 Conservez-m'en la gloire , & cessez de me voir.
 Epargnez-moy des pleurs qui coulent à ma honte ,
 Epargnez-moy des feux qu'à regret je surmonte ,
 Enfin épargnez-moy ces tristes entretiens
 Qui ne font qu'irriter vos tourmens , & les miens.

SÉVÈRE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vûë à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour ! quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nôs maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens , aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir des miens , ils souilleroient ma gloire.

SÉVERE.

Ah , puisque votre gloire en prononce l'arrêt ,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moy cette gloire n'obtienne ?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu , je vay chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas ,
Et remplir dignement par une mort pompeuse
De mes premiers exploits l'attente avantageuse :
Si toutefois , après ce coup mortel du Sort ,
J'ay de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moy dont votre vuë augmente le supplice ,
Je l'éviterai même en votre sacrifice ,
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets ,
Je vay pour vous aux Dieux faire de vœux secrets.

SÉVERE.

Puisse le juste Ciel , content de ma ruïne ,
Comblér d'heur & de jours Polyeucte , & Pauline.

PAULINE.

Puisse trouver Sévère après tant de malheur
Une félicité digne de sa valeur.

SÉVERE.

Il la trouvoit en vous.

PAULINE.

Je dépendois d'un Père.

SÉVERE.

O devoir qui me perd , & qui me desespère !
Adieu , trop vertueux Objet , & trop charmant.

PAULINE.

Adieu , trop malheureux , & trop parfait Amant.



SCENE III.

PAULINE , STRATONICE.

STRATONICE.

JE vous ay plains tous deux , j'en verse encor des larmes ,

Mais du moins vôtre esprit est hors de ses alarmes.

Vous voyez clairement que vôtre songe est vain ;

Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moy respirer du moins si tu m'as plainte ;

Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte.

Souffre un peu de relâche à mes esprits troublez ,

Et ne m'accable point par des maux redoublez.

STRATONICE.

Quoi , vous craignez encore !

PAULINE.

Je tremble , Stratonice ,

Et bien que je m'effraie avec peu de justice ,

Cette injuste fraieur sans cesse reproduit

L'image des malheurs que j'ay vûs cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Mâlgre sa retenue

Polyeucte sanglant frappe toujours va vûë.

STRATONICE.

Vous voyez ce Rival faire des vœux pour luy.

PAULINE.

Je croi même au besoin qu'il seroit son appuy ;

Mais soit cette croyance , ou fausse , ou véritable ,

Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable.

A quoi que sa vertu puisse le disposer ,

Il est puissant , il m'aime , & vient pour m'épouser.

SCENE

SCÈNE IV.

POLYEUCTE , NEARQUE ,
PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs , il est temps qu'ils tar-
rissent ,

Que vôtre douleur cesse , & vos craintes finissent.

Malgré les faux avis par vos Dieux envoyez ,

Je suis vivant , Madame , & vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long , & ce qui plus m'effraye ,

La moitié de l'avis se trouve déjà vraie.

J'ay crû Sévère mort , & je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sçay , mais enfin j'en prens peu de souci.

Je suis dans Mélitène , & quel que soit Sévère ,

Vôtre Père y commande , & l'on m'y considère ,

Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison

D'un cœur comme le sien craindre une trahison.

On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite ,

Et je venois luy rendre un honneur qu'il mérite

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste & confus ,

Mais j'ay gagné sur luy qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoy ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage !

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.

J'assure mon repos que troublent ses regards.

La vertu la plus ferme évite les hazards ,

Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ,

Et pour vous en parler avec une âme ouverte ,

Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflamer ;

Sa présence toujours a droit de nous charmer.

Oùte qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre ,
 On souffre à résister , on souffre à s'en défendre ,
 Et bien que la vertu triomphe de ces feux ,
 La victoire est pénible , & le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite , & devoir trop sincère !
 Que vous devez coûter de regrets à Sévère !
 Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux ,
 Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
 Plus je voy mes défauts , & plus je vous contemple ,
 Plus j'admire. . .

SCENE V.

POLYEUCTE , PAULINE ,
 NEARQUE , STRATONICE ,
 CLEON.

CLEON.

SEigneur , Félix vous mande au Temple ,
 La victime est choisie , & le Peuple à genoux ,
 Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va , nous allons te suivre. Y venez-vous , Madame ?

PAULINE.

Sévère craint ma vûë , elle irrite sa flamme ,
 Je luy tiendrai parole , & ne veux plus le voir.
 Adieu , vous l'y verrez , pensez à son pouvoir ,
 Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez . tout son crédit n'a rien que j'appréhende ,
 Et comme je connois sa générosité ,
 Nous ne nous combatrons que de civilité.



SCÈNE VI.

POLYEUCTE, NEARQUE.

NEARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au Temple, où l'on m'appelle.

NEARQUE.

Quoy ? vous mêler aux vœux d'une Troupe infidelle ?
Oubliez-vous déjà que vous êtes Chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis vous en souvient-il bien ?

NEARQUE.

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE.

Et moy je les déteste.

NEARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NEARQUE.

Fuyez-donc leurs Autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser ;

Et mourir dans leur Temple, ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des
hommes

Braver l'Idolâtrie, & montrer qui nous sommes ;

C'est l'attente du Ciel, il nous la faut remplir, |

Je viens de le promettre, & je vay l'accomplir.

Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connoître

De cette occasion qu'il a si-tôt fait naître,

Où déjà sa bonté prête à me couronner

Daigne éprouver la Foy qu'il vient de me donner,

NEARQUE.

Ce zèle est trop ardent , souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NEARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour luy.

NEARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appuy.

NEARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire , & plus elle mérite.

NEARQUE.

Il suffit , sans chercher , d'attendre , & de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret , quand on n'ose s'offrir.

NEARQUE.

Mais dans ce Temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le Ciel déjà la palme est préparée.

NEARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.

Pourquoy mettre au hazard ce que la mort assure ?

Quand elle ouvre le Ciel peut-elle sembler dure ?

Je suis Chrétien , Néarque , & le suis tout-à-fait !

La Foy que j'ay reçûe aspire à son effet.

Qui fuit croit lâchement , & n'a qu'une Foy morte.

NEARQUE.

Ménagez vôt're vie , à Dieu même elle importe ,

Vivez pour protéger les Chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

TRAGÉDIE.

NEARQUE.

29

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NEARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ay peine à vous suivre,
Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au besoin de sa force infinie.

Qui craint de le nier dans son ame le nie,
Il croit le pouvoir faire, & doute de sa Foy.

NEARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de foy.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grace, & rien de ma foiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur ?

NEARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant, suivons ce saint effort,
Dressons-luy des Autels, sur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger pour luy plaire, & femme, & biens, & rang.
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
Hélas qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, & que je vous souhaite ?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand peine Chrétien j'en montre plus que vous ?

NEARQUE.

Vous sortez du Baptême, & ce qui vous anime
C'est la Grace qu'en vous n'affoiblit aucun crime ;
Comme encor toute entière, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément,
Mais cette même Grace en moy diminuée,
Et par mille péchez sans cesse exténuée,
Agite aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.

Cette indigne molesse & ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu , dont on ne doit jamais se défier ,
Me donne vôtre exemple à me fortifier.

Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'Idolâtrie , & montrer qui nous sommes.
Puisse-je vous donner l'exemple de souffrir ,
Comme vous me donnez celui de nous offrir.

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le Ciel vous envoie ,
Je reconnois Néarque , & j'en pleure de joie.

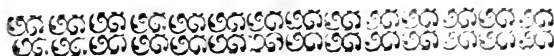
Ne perdons plus de temps , le sacrifice est prêt.
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ,
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri , ce peup e trop crédule :
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ,
Allons briser ces Dieux de pierre , & de métal ,
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ,
Faisons triompher Dieu , qu'il dispose du reste.

NEARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous ,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE.

QUE de soucis flotans ! que de confus
nûages
Presentent à mes yeux d'inconstantes ima-
ges !

Douce tranquillité que je n'ose espérer ,
Que ton divin' rason tarde à les éclairer ?
Mille agitations que mes troubles produisent
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent ,
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ,
Aucun effroi n'y regne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine
Voit tantôt mon bonheur , & tantôt ma ruine ,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet ,
Qu'il ne peut espérer , ni craindre tout-à-fait.
Sevère incessamment broüille ma fantaisie ,
J'espère en sa vertu , je crains sa jalousie ,
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir, son Rival.
Comme entre deux Rivaux la haine est naturelle ,
L'entrevûë aisément se termine en querelle ;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter ,
L'autre un desespéré qui peut trop attendre.
Quelque haute raison qui régle leur courage ;
L'un conçoit de l'envie ; & l'autre de l'ombrage ,
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir ,
Ou de nouveau reçûë , ou prête à recevoir ,

Consumant dès l'abord toute leur patience ,
 Forme de la colére , & de la défiance ,
 Et faifissant ensemble , & l'Epoux , & l'Amant ;
 En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
 Mais que je me figure une étrange chimère ,
 Et que je traite mal Polyeucte , Sévère ,
 Comme si la vertu de ces fameux Rivaux
 Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts !
 Leurs ames à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
 Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses ,
 Ils se verront au Temple en hommes généreux ;
 Mais las ! ils se verront , & c'est beaucoup pour eux ,
 Que sert à mon Epoux d'être dans Mélitène ,
 Si contre luy Sévère arme l'Aigle Romaine ,
 Si mon Père y commande & craint ce Favory ,
 Et se repent déjà du choix de mon Mary ?
 Si peu que j'ay d'efpoir ne luit qu'avec contrainte ;
 En naissant il avorte , & fait place à la crainte ,
 Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
 Dieux , faites que ma peur puisse enfin se tromper.
 Mais fçachons-en l'issuë.

SCENE II.

PAULINE , STRATONICE.

PAULINE.

ET bien , ma Stratonice ?
 Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
 Ces Rivaux généreux au Temple se sont vûs ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline.

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçûs ?
 J'en voy sur ton visage une mauvaise marque.
 Se sont-ils querellez ?

Les Chrétiens...

PAULINE.

Parle donc, les Chrétiens?

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon ame à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sçauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE.

Ce seroit peu de chose.

Tout vôtre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort?

STRATONICE.

Non, il vit, mais (ô pleurs superflus)

Ce courage si grand, cette ame si divine,

N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.

Ce n'est plus cet Epoux si charmant à vos yeux,

C'est l'Ennemi commun de l'Etat & des Dieux,

Un méchant, un infame, un rebelle, un perfide.

Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,

Une peste exécration à tous les gens de bien,

Un sacrilege impie, en un mot, un Chrétien..

PAULINE.

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux Chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foy,

Mais il est mon Epoux, & tu parles à moy.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore..

PAULINE.

Je l'aime par devoir, ce devoir dure encore.

Il vous donne à présent sujet de le haïr.

Qui trahit tous nos Dieux auroit pû vous trahir.

PAULINE,

Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie,

Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,

Apprens que mon devoir ne dépend point du sien.

Qu'il y manque, s'il veut, je doy faire le mien.

Quoy, s'il aimoit ailleurs, serois-je dispensée

A suivre à son exemple une ardeur insensée ?

Quelque Chrétien qu'il soit, je n'en ay point d'horreur,

Je chéris sa personne, & je hai son erreur.

Mais quel ressentiment en témoigne mon Père ?

STRATONICE,

Une secresse rage, un excès de colère,

Malgré qui toutefois un reste d'amitié,

Montre pour Polyencte encor quelque pitié.

Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,

Que du traître Néarque il n'ait vû le supplice.

PAULINE,

Quoy ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit ;

De leur vieille amitié c'est-là l'indigne fruit ?

Ce perfide tantôt en dépit de lui-même

L'arrachant de vos bras le traînoit au Baptême.

Voilà ce grand secret, & si mystérieux,

Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE,

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon ame à mes douleurs,

Il me faut essayer la force de mes pleurs.

En qualité de femme, ou de Fille, j'espère

Qu'ils vaincront un Époux, ou fléchiront un Père.

Que si sur l'un & l'autre ils manquent de pouvoir,

Je ne prendrai conseil que de mon desespoir,

Apprends-moy cependant ce qu'ils ont fait au Temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans fremir à l'instant ,
Et craint de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le Prêtre avoit à peine obtenu le silence ,
Et devers l'Orient assuré son aspect ,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect :
A chaque occasion de la cérémonie ,
A l'envi l'un & l'autre étaloit sa manie ,
Des mystères sacrez hautement se moquoit ,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit.
Tout le Peuple en murmure, & Félix s'en offense
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence ;
Quoy, lui dit Polyeucte en élevant sa voix ,
Adorez-vous des Dieux , ou de pierre, ou de bois !
Ici dispensez-moi du recit des blasphêmes
Qu'ils ont vomì tous deux contre Jupiter mêmes,
L'adultère & l'inceste en étoient les plus doux.
Oyez , dit-il ensuite , oyez , Peuple, oyez tous.

*Le Dieu de Polyeucte & celui de Néarque
De la Terre & du Ciel est l'absolu Monarque,
Seul être indépendant, seul maître du Destin,
Seul principe éternel , & souveraine fin.
C'est ce Dieu des Chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'Empereur Décie,
Luy seul tient en sa main le succès des combats.
Il le veut élever , il le peut mettre à bas ,
Sa bonté , son pouvoir , sa justice est immense ,
C'est luy seul qui punit , luy seul qui récompense ;
Vous adorez en vain des Monstres impuissans.
Se jettant à ces mots sur le vin , & l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre ,
D'une fureur pareille ils courent à l'Autel.
Cieux, a-t-on vû jamais, a-t-on rien vû de tel ?
Du plus puissant des Dieux nous voions la Statuë
Par une main impie à leurs pieds abatuë ,*

Les Mistères troublez, le Temple prophané,
La fuite & les clameurs d'un Peuple mutiné,
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... Mais le voicy qui vous dira le reste.

P A U L I N E.

Que son visage est sombre, & plein d'émotion !
Qu'il montre de tristesse & d'indignation !

S C E N E I I I.

F E L I X , P A U L I N E , S T R A T O N I C E .

F E L I X.

UNe telle insolence avoir osé paroître
En public ! à ma vûë ! il en mourra, le traître.

P A U L I N E.

Souffrez que vôtre Fille embrasse vos genoux.

F E L I X.

Je parle de Néarque, & non de vôtre Epoux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de Gendre,
Mon ame lui conserve un sentiment plus tendre.
La grandeur de son crime & de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

P A U L I N E.

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un Père.

F E L I X.

Je pouvois l'immoler à ma juste colère,
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pû sçavoir du moins de Stratonice.

P A U L I N E.

Je sçai que de Néarque il doit voir le supplice.

F E L I X.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un Amy qu'il faut suivre,
La crainte de mourir, & le desir de vivre
Reffaissent une ame avec tant de pouvoir.

Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace,
Cette indiscrete ardeur tourne bien-tôt en glace;
En vain vous en avez l'esprit inquieté,
Il se repentira de son impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FELIX,

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit, mais hélas ! où me renvoyez-vous ,
Et quels tristes hazards ne court point mon Epoux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérois de la bonté d'un Père ?

FELIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devois même peine à des crimes semblables ,
Et mettant difference entre ces deux coupables,
J'ay trahi la justice à l'amour paternel ,
Je me suis fait pour lui moy-même criminel,
Et j'attendois de vous au milieu de vos craintes
Plus de remerciemens, que je n'entens de plaintes.

PAULINE.

De quoy remercier qui ne me donne rien ?
Je sçai quelle est l'humeur, & l'esprit d'un Chrétien,
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure;
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FELIX.

Sa grace est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la toute entière.

FELIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa Secte.

FELIX.

Je l'abandonne aux loix qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un Gendre un Beau-pere est l'appuy ?

FELIX.

Qui fasse autant pour soy, comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FELIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connoître.

PAULINE.

Mon Père , au nom des Dieux . . .

FELIX.

Ne les reclamez pas,

Ces Dieux , dont l'interêt demande son trépas,

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FELIX.

Et bien qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place....

FELIX.

J'ay son pouvoir en main , mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FELIX.

Tous Chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour luy ces maximes cruelles,
En épousant Pauline, il s'est fait vôtre sang.

FELIX.

Je regarde sa faute, & ne voy plus son rang.

Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilège,

Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur ?

FELIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voiez-vous qu'avec lui vous perdez vôtre Fille ?

FELIX.

Les Dieux & l'Empereur sont plus que ma Famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter ?

FELIX.

J'ay les Dieux & Décie ensemble à redouter ;
Mais nous n'avons encor à craindre rien de triste.
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?
S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau Chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor , quittez cette espérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance.
Outre que les Chrétiens ont plus de dureré ,
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait succée ,
Que sans l'examiner son ame ait embrassée ,
Polyeucte est Chrétien, parce qu'il l'a voulu ,
Et vous portoit au Temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste.
Le trépas n'est pour eux, ni honteux, ni funeste,
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux,
Aveugles pour la Terre, ils aspirent aux Cieux,
Et croiant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentez, déchirez, assassinez, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs desirs.
La mort la plus infame , ils l'appellent Martyre.

FELIX.

Et bien donc , Polyeucte aura ce qu'il desire,
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon Père.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN, PAULINE;
STRATONICE.

FELIX.

ALBIN, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oùï, Seigneur, & Néarque a payé son forfait.

FELIX.

Et nôtre Polyeucte a vû trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vû, mais hélas ! avec un œil d'envie..

Il brûle de le suivre, au lieu de reculer,

Et son cœur s'affermir, au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disois bien ; encor un coup mon Père,

Si jamais mon respect a pû vous satisfaire.

Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FELIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne Mary.

PAULINE.

Je l'ay de vôtre main, mon amour est sans crime,

Il est de vôtre choix la glorieuse estime,

Et j'ay pour l'accepter, éteint le plus beau feu

Qui d'une ame bien néoit mérité l'aveu.

Au nom de cette aveugle & prompte obéissance,

Que j'ay toujours rendüe aux loix de la naissance,

Si vous avez pû tout sur moy, sur mon amour,

Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour.

Par ce juste pouvoir à present trop à craindre,

Par ces beaux sentimens qu'il m'a fallu contraindre,

Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,

Et m'ont assez coûté, pour m'être précieux.

FELIX.

Vous m'importunez trop ; bien que j'aye un cœur
rendre,

Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.

Employez mieux l'effort de vos justes douleurs ,

Malgré moy m'en toucher , c'est perdre , & temps , &
pleurs :

J'en veux être le maître , & je veux bien qu'on sçache,

Que je la desavouë ; alors qu'on me l'arrache.

Préparez-vous à voir ce malheureux Chrétien ,

Et faites vôtre effort quand j'aurai fait le mien.

Allez , n'irritez plus un Père qui vous aime ,

Et tâchez d'obtenir vôtre Epoux de luy-même.

Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir ;

Cependant quittez-nous je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grace , permettez. . .

FELIX.

Laissez-nous seuls , vous dis-je ,

Vôtre douleur m'offense , autant qu'elle m'afflige.

A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ,

Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V.

FELIX , ALBIN.

FELIX.

Albin , comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal , en impie ,

En bravant les tourmens , en dédaignant la vie ,

Sans regret , sans murmure , & sans étonnement ,

Dans l'obstination , & l'endurcissement ,

Comme un Chrétien enfin , le blasphème à la bouche.

FELIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ay dit déjà , rien ne le touche;
Loin d'en être abbatu , son cœur en est plus haut.
On l'a violenté pour quitter l'échaffaut ,
Il est dans la prison où je l'ay vû conduire ,
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FELIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FELIX.

On ne sçait pas les maux dont mon cœur est atteint.
De penfers sur penfers mon ame est agitée ,
De soucis sur soucis elle est inquiétée.
Je sens l'amour , la haine , & la crainte , & l'espoir ,
La joye , & la douleur tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des sentimens qui ne sont pas croïables ,
J'en ay de violens , j'en ay de pitoyables ,
J'en ay de généreux qui n'oseroient agir ,
J'en ay même de bas , & qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ay choisi pour Gendre ,
Je hai l'aveugle erreur qui le vient de surprendre ,
Je déplore sa perte , & le voulant sauver ,
J'ay la gloire des Dieux ensemble à conserver ,
Je redoute leur foudre , & celui de Décie ,
Il y va de ma Charge , il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour luy je m'expose au trépas ,
Et tantôt je le perds , pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un Beau-père ,
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révere.

FELIX.

A punir les Chrétiens son ordre est rigoureux ,
Et plus l'exemple est grand , plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique ,
Et lors qu'on dissimule un crime domestique ,
Par quelle autorité peut-on , par quelle loy ,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soy ?

A L B I N.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Ecrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

F E L I X.

Sévère me perdrait si j'en ufois ainsi.
Sa haine & son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoi qu'il soit généreux, quoi qu'il soit magnanime,
Il est homme, & sensible, & je l'ay dédaigné,
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au desespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être (& ce soupçon n'est pas sans apparence)
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance,
Et croiant bien-tôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand' peine banni.
Juge si sa colère en ce cas implacable
Me ferait innocent, de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait voyant par mes bontez
Une seconde fois ses desseins avorter.

Te dirai-je un penser indigne, bas & lâche ?
Je l'étouffe, il renaît, il me flatte, & me fâche,
L'ambition toujours me le vient présenter,
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appuy de ma Famille,
Mais si par son trépas l'autre épousait ma Fille,
J'acquiescerais bien par là de plus puissans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois, que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joye;
Mais que plutôt le Ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir.

A L B I N.

Votre cœur est trop bon, & votre ame trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

F E L I X.

Je vai dans la prison faire tout mon effort

A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ,
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

FELIX.

Ne me presse point tant ; dans un tel déplaisir ,
Je ne puis que résoudre , & ne sçai que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir en serviteur fidelle
Qu'en sa faveur déjà la Ville se rebelle ,
Et ne peut voir passer par la rigueur des loix
Sa dernière espérance , & le sang de ses Rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée.
J'ay laissé tout autour une Troupe éplorée ,
Je crains qu'on ne la forge.

FELIX.

Il faut donc l'en tirer ,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous même , & d'un espoir de grace
Appaisez la fureur de cette Populace.

FELIX.

Allons , & s'il persiste à demeurer Chrétien ,
Nous en disposerons , sans qu'elle en sçache rien.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, CLEON.

Trois autres Gardes.

POLYEUCTE,

GARDES, que me veut-on ?

CLEON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.



O présence, ô combat que sur tout j'apprends !
Félix, dans la prison j'ay triomphé de toy,
J'ay ry de ta menace, & t'ay vû sans effroy.
Tu prens pour t'en venger de plus puissantes armes,
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux, que ses
larmes.

Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redoubles ton secours.
Et toy, qui tout sortant encor de la victoire
Regarde mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort Ennemi,
Prête du haut du Ciel la main à ton Ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'en me fasse évader ;
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévère ;

Je croi que sans péril on peut me satisfaire.
 Si j'avois pû luy dire un secret important ,
 Il vivroit plus heureux , & je mourrois content,

CLEON.

Si vous me l'ordonnez j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.
 Va , ne perds point de temps , & reviens promptement.

CLEON.

Je ferai de retour , Seigneur , dans un moment.

SCENE II.

POLYEUCTE.

Les Gardes se retirent aux coins du Théâtre.

Source délicieuse en misères féconde ,
 Que voulez-vous de moy flatueuses voluptez ?
 Honteux attachemens de la chair & du Monde ,
 Que ne me quittez-vous quand je vous ay quittez ?
 Allez , honneurs , plaisirs , qui me livrez la guerre ,
 Toute vôtre félicité
 Sujette à l'instabilité
 En moins de rien tombe par terre ,
 Et comme elle a l'éclat du verre ,
 Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
 Vous étalez en vain vos charmes impuissans ,
 Vous me montrez en vain par tout ce vaste Empire
 Les ennemis de Dieu pompeux & florissans.
 Il étale à son tour des revers équitables
 Par qui les Grands sont confondus ,
 Et les glaives qu'il tient pendus
 Sur les plus fortunez coupables ,
 Sont d'autant plus inévitables ,
 Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang , Décie impitoyable ;
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les siens,
De ton heureux Destin voy la fuite effroyable ,
Le Scythe va vanger la Perse & les Chrétiens.
Encor un peu plus outre , & ton heure est venue ,
Rien ne t'en sçauroit garantir ,
Et la foudre qui va partir ,
Toute prête à crever la nuë ,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colére ,
Qu'un Rival plus puissant ébloüisse ses yeux ,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse Beau-père ,
Et qu'à titre d'Esclave il commande en ces lieux :
Je consens , ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde pour moy tu n'as plus rien ,
Je porte en un cœur tout Chrétien
Une flamme toute divine ,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel , adorables idées ,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos sacrez attraites les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse-émouvoir.
Vous promettez beaucoup & donnez davantage ,
Vos biens ne sont point inconstans ,
Et l'heureux trépas que j'attens
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

C'est vous , ô feu divin, que rien ne peut éteindre ;
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la voy , mais mon cœur d'un saint zèle enflamé,
N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé ;
Et mes yeux éclairez des célestes lumières
Ne trouvent plus aux siens leurs graces coutumières.

SCENE III.

POLYEUCTE, PAULINE.
Gardes.

POLYEUCTE.

MAdame, quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre, ou pour me secourir ?
Cet effort généreux de votre amour parfaire
Vient-il à mon secours ? vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine , ou l'amitié ,
Comme mon Ennemie, ou ma chère Moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'Ennemis que vous-même,
Seul vous vous haïssez , lorsque chacun vous aime,
Seul vous exécutez tout ce que j'ay rêvé :
Ne vieilliez pas vous perdre, & vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent, si vous vous faites graces.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions , vos rares qualitez ;
Chéry de tout le Peuple, estimé chez le Prince,
Gendre du Gouverneur de toute la Province ;
Je ne vous compte à rien le nom de mon Epoux,
C'est un bonheur pour moy , qui n'est pas grand pour
vous.

Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez nôtre esperance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un Bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considere plus , je sçai mes avantages ,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages,
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis , que suivent les dangers,

La Mort nous les ravit , la Fortune s'en jouë,
Aujourd'hui dans le trône, & demain dans la boüe,
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Célais en ont jouï long-temps.

J'ay de l'ambition , mais plus noble & plus belle ,
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle ;
Un bonheur assuré , sans mesure & sans fin,
Au dessus de l'Envie , au dessus du Destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie ,
Qui tantôt , qui soudain me peut être ravie ,
Qui ne me fait jouïr que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le fuit !

PAULINE.

Voilà de vos Chrétiens les ridicules songes,
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs men-
songes ;

Tout vôtre sang est peu pour un bonheur si doux ,
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage,
Vous la devez au Prince , au Public, à l'Etat.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat ,
Je sçai quel en est l'heur, & quelle en est la gloire;
Des Ayeux de Décie on vante la mémoire,
Et ce nom précieux encor à vos Romains ,
Au bout de six cens ans lui met l'Empire aux mains.
Je doy ma vie au Peuple, au Prince, à sa Couronne,
Mais je la doy bien plus au Dieu qui me la donne.

Si mourir pour son Prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAULINE.

Quel Dieu ?

POLYEUCTE.

Tout-beau, Pauline, il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles ,
Insensibles & sourds , impuissans , mutilez ,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez:
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,

Et la Terre & le Ciel n'en connoissent point d'autre.]

PAULINE.

Adorez-le dans l'ame , & n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble Idolâtre, & Chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontez de mon Père.

POLYEUCTE.

Les bontez de mon Dieu sont bien plus à chérir.
Il m'ôte des perils que j'aurois pû courir,
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière,
Du premier coup de vent il me conduit au Port,
Et sortant du Bapême il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, & le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie
Mais que sert de parler de ces trésors cachez
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchez ?

PAULINE.

Cruel, car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une ame ingrate.
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes sermens ?
Témoigne-tu pour moy les moindres sentimens ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta Femme inconsolable ,
Je croiois que l'amour t'en parleroit assez ,
Et je ne voulois pas de sentimens forcez.
Mais cet amour si ferme & si bien méritée,
Que tu m'avois promise , & que je t'ay portée ,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme , un soupir ?
Tu me quittes, ingrat , & le fais avec joie ,
Tu ne la cache pas , tu veux que je la voie,
Et ton cœur insensible à ces tristes appas ,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

TRAGÉDIE.
POLYEUCTE.

51

Helas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !

Encor s'il commençoit un heureux repentir ,
Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes !
Mais courage , il s'émeut , je voy couler des larmes !

POLYEUCTE.

J'en verse , & plutôt à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer.
Le déplorable état où je vous abandonne ,
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excez de vos malheurs.
Mais si dans ce séjour de gloire & de lumière
Ce Dieu tout juste & bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour ,
Sur vôtre ayeuglement il répandra le jour.
Seigneur , de vos bontez il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu pour n'être pas Chrétienne,
Avec trop de mérite il vous plût la former ,
Pour ne vous pas connoître , & ne vous pas aimer,
Pour vivre des Enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir , comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu , malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE,

Que plutôt ...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense.

Ce Dieu touche les cœurs lors que moins on y pense ;
Ce bien-heureux moment n'est pas encor venu,
Il viendra mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère , & m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,

C ij

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que
moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes véritez !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Eternelles clartez !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférerez le Monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, & me laissez en paix.

PAULINE.

Oùï, je t'y vay laisser, ne t'en mets plus en peine ;
Je vay

SCENE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SEVERE,
FABIAN, Gardes.

PAULINE.

MAis quel dessein en ce lieu vous amène,

Sévère ? auroit-on crû qu'un cœur si genereux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline un si rare mérite,
A ma seule priere il rend cette visite.

Je vous ay fait, Seigneur, une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le resigne,
Et laissez la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une Femme jamais pût recevoir des Cieux,
Aux mains du plus vaillant, & du plus honnête homme
Qu'ait adoré la Terre, & qu'ait vû naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous.
Ne la refusez pas de la main d'un Epoux ;
S'il vous a desunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre,
Rendez-lui vôtre cœur, & recevez sa foy,
Vivez heureux ensemble, & mourez comme moy.
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte desire.

Qu'on me mène à la mort, je n'ay plus rien à dire.
Allons, Gardes, c'est fait.

SCENE V.

SEVERE, PAULINE, FABIAN.

SEVERE.

DAns mon étonnement
Je suis confus pour lui de son aveuglement ;
Sa resolution a si peu de pareilles
Qu'à peine je me fie encor à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit, (mais quel cœur assez bas
Auroit pû vous connoître, & ne vous chérir pas ?)
Un homme aimé de vous. si-tôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte, il fait plus, il vous cede,

Et comme si vos feux étoient un don fatal,
 Il en fait un présent lui-même à son Rival !
 Certes, ou les Chrétiens ont d'étranges manies,
 Ou leurs félicités doivent être infinies,
 Puisque pour y prétendre ils osent rejeter
 Ce que de tout l'Empire il faudroit acheter.

Pour moy, si mes destins un peu plutôt propices
 Eussent de vôtre hymen honoré mes services,
 Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
 J'en aurois fait mes Rois, j'en aurois fait mes Dieux,
 On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre
 Avant que

PAULINE.

Brisons-là, je crains de trop entendre,
 Et que cette chaleur qui sent vos premiers feux,
 Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
 Sévère, connoissez Pauline toute entière.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière,
 Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment,
 Vous n'en êtes la cause encor qu'innocemment.
 Je ne sçai si vôtre ame à vos desirs ouverte
 Auroit osé former quelque espoir sur sa perte ;
 Mais sçachez qu'il n'est point de si cruels trépas,
 Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
 Qu'il n'est point aux Enfers d'horreurs que je n'en-
 dure,

Plûtôt que de souiller une gloire si pure,
 Que d'épouser un homme, après son triste sort,
 Qui de quelque façon soit cause de sa mort,
 Et si vous me croyez d'une ame si peu saine,
 L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en
 haine.

Vous êtes généreux, soiez-le jusqu'au bout ;
 Mon Père est en état de vous accorder tout,
 Il vous craint, & j'avance encor cette parole,
 Que s'il perd mon Epoux, c'est à vous qu'il l'immole.
 Sauvez ce malheureux, emploiez-vous pour lui,
 Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
 Je sçai que c'est beaucoup que ce que je demande,

Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
 Conserver un Rival dont vous êtes jaloux,
 C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
 Et si ce n'est assez de vôtre renommée,
 C'est beaucoup qu'une Femme autrefois tant aimée,
 Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
 Doive à vôtre grand cœur ce qu'elle a de plus cher,
 Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
 Adieu, résolvez seul ce que vous voulez faire;
 Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
 Pour vous priser encor je le veux ignorer.

SCENE VI.

SEVERE, FABIAN.

SEVERE.

QU'est-ce-ci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
 Tombe sur mon bonheur, & le réduit en poudre?
 Plus je l'estime près, plus il est éloigné,
 Je trouve tout perdu, quand je croi tout gagné,
 Et toujours la Fortune à me nuire obstinée
 Tranche mon esperance aussi-tôt qu'elle est née.
 Avant qu'offrir des vœux, je reçois des refus,
 Toujours triste, toujours & honteux & confus,
 De voir que lâchement elle ait osé renaître,
 Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître,
 Et qu'une femme enfin dans la calamité
 Me fasse des leçons de générosité.

Vôtre belle ame est haute autant que malheureuse :
 Mais elle est inhumaine autant que genereuse,
 Pauline, & vos douleurs avec trop de rigueur
 D'un Amant tout à vous tyrannisent le cœur.
 C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne.
 Que je serve un Rival lors qu'il vous abandonne,
 Et que par un cruel & genereux effort
 Pour vous rendre en ses mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrante Famille.
 Qu'il accorde s'il veut le Pere avec la Fille,
 Polyeucte & Felix, l'Epouse avec l'Epoux,
 D'un si cruel effort quel prix espérez-vous.

SEVERE.

La gloire de montrer à cette ame si belle
 Que Severe l'égale, & qu'il est digne d'elle,
 Qu'elle m'eût bien dûë, & que l'ordre des Cieux
 En me la refusant, m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort, ni le Ciel d'injustice,
 Prenez garde au péril qui suit un tel service.
 Vous hazardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien,
 Quoi, vous entreprenez de sauver un Chrétien ?
 Pouvez-vous ignorer pour cette Secte impie
 Quelle est, & sur toujours la haine de Décie ?
 C'est un crime vers lui si grand, si capital,
 Qu'à vôtre faveur même il peut être fatal.

SEVERE.

Cet avis seroit bon pour quelque ame commune.
 S'il tient entre ses mains ma vie & ma fortune,
 Je suis encore Severe, & tout ce grand pouvoir
 Ne peut rien sur ma gloire, & rien sur mon devoir.
 Ici l'honneur m'oblige, & j'y veux satisfaire,
 Qu'après le sort se montre, ou propice, ou contraire,
 Comme son naturel est toujours inconstant,
 Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confiance ;
 La Secte des Chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
 On les hait, la raison, je ne la connoi point,
 Et je ne voy Décie injuste qu'en ce point.
 Par curiosité j'ay voulu les connoître.
 On les tient pour Sorciers dont l'Enfer est le maître,
 Et sur cette croïance on punit du trépas
 Des mistères secrets que nous n'entendons pas.
 Mais Cerés, Eleusine, & la bonne Déesse
 Ont leurs secrets comme eux, à Rome, & dans la Grèce;
 Encor impunément nous souffrons en tous lieux,

Leur Dieu seul excepté, toute sorte de Dieux.
Tous les Monstres d'Égypte ont leurs Temples dans
Rome ,

Nos Ayeux à leur gré faisoient un Dieu d'un Homme.
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le Ciel de tous nos Empereurs;
Mais à parler sans fard de tant d'Apothéoses;
L'Effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu , maître absolu de
tout ,

De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :
Mais si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble,
Et me dût leur colere écraser à tes yeux ,
Nous en avons beaucoup, pour être des vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices detestez, les vertus florissantes ,
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons
Et depuis tant de temps que nous le tourmentons,
Les a-t'on vûs mutins ? les a-t'on vûs rebelles ?
Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fidelles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lyons au combat, ils meurent en agneaux.
J'ay trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Felix, commençons par son Gendre,
Et contentons ainsi d'une seule action.
Et Pauline , & ma gloire , & ma compassion.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

FELIX, ALBIN, CLEON.

FELIX.



ALBIN, as-tu bien vû la fourbe de Sévère ?
As-tu bien vû sa haine, & vois-tu ma mi-
sère ?

ALBIN:

Je n'ay vû rien en lui qu'un Rival genereux,
Et ne voy rien en vous qu'un Père rigoureux.

FELIX.

Que tu discerne mal le cœur d'avec la mine !
Dans l'ame il hait Felix, & dédaigne Pauline,
Et s'il aima jadis. il estime aujourd'hui.
Les restes d'un Rival trop indigne de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grace,
Tranchant du genereux il croit m'épouventer;
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sçai des gens de Cour quelle est la Politique,
J'en connoy mieux que lui la plus fine pratique.
C'est en vain qu'il tempête, & feint d'être en fureur,
Je voy ce qu'il prétend auprès de l'Empereur.
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime,
Epargnant son Rival je serois sa victime,
Et s'il avoit affaire à quelque mal-adroit,
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait.
Mais un vieux Courtisan est un peu moins crédule,
Il voit quand on le joue, & quand on dissimule,

Et moi, j'en ay tant vû de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons.

A L B I N.

Dieux, que vous vous gênez par cette défiance !

F E L I X.

Pour subsister en Cour c'est la haute science:
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir,
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa Secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

A L B I N.

Grace, grace, Seigneur, que Pauline l'obtienne.

F E L I X.

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne,
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

A L B I N.

Mais Sévère promet. . . .

F E L I X.

Albin, je m'en défie,
Et connoy mieux que lui la haine de Décie ;
En faveur des Chrétiens s'il choquoit son couroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encor une autre voie.
Amenez Polyeucte, & si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

A L B I N.

Votre ordre est rigoureux.

F E L I X.

Il faut que je le suive.

Si je veux empêcher qu'un desordre n'arrive,
Je voy le Peuple émû pour prendre son parti,
Et toi-même tantôt tu m'en as averti,
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paroître,
Je ne sçai si long-temps j'en pourrois être maître.
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir.

C vj.

J'en verrois des effets que je ne veux pas voir,
 Et Sévère aussi-tôt courant à la vengeance.
 M'iroit calomnier de quelque intelligence.
 Il faut rompre ce coup qui me seroit fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoiance est un étrange mal !
 Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'om-
 brage ;

Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage,
 Que c'est mal le guérir que le desesperer.

FELIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer,
 Et s'il ose venir à quelque violence,
 C'est affaire à ceder deux jours à l'insolence,
 J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
 Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
 Soldats retirez-vous, & gardez bien la porte,

SCENE II.

FELIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FELIX.

AS-tu donc pour la vie une haine si forte,
 Malheureux Polyeucte, & la loi des Chrétiens.
 T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hay point la vie, & j'en aime l'usage ;
 Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
 Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens.
 La raison me l'ordonne, & la loi des Chrétiens,
 Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
 Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FELIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vay monter.

FELIX.

Donne-moy pour le moins de temps de la connoître,
Pour me faire Chrétien, fers-moy de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta Foy,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moy.

POLYEUCTE.

N'en riez point. Félix, il sera vôtre Juge,
Vous ne trouverez point devant lui de refuge.
Les Rois & les Bergers y sont d'un même rang,
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FELIX.

Je n'en répandrai plus, & quoi qu'il en arrive,
Dans la Foi des Chrétiens je souffrirai qu'on vive,
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soïez l'instrument de nos félicitéz.
Celle d'un vrai Chrétien n'est que dans les souffrances,
Les plus cruels tourmens lui sont des récompenses;
Dieu qui rend le centuple aux bonnes actions
Pour comble donne encor les persecutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre,
Ce n'est qu'à ses Elûs que Dieu les fait entendre.

FELIX.

Je te parle sans fard, & veux être Chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FELIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui? de Sévère?

FELIX.

Pour lui seul contre toy j'ay feint tant de colère,
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos Payens, portez à vos Idoles
Le sucre empoisonné que sement vos paroles.
Un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien,

Aux yeux de tout le monde il est toujours Chrétien.

FELIX.

Le zèle de ta Foy ne sert qu'à te séduire ;
Si tu cours à la mort avant que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerois ici hors de saison,
Elle est un don du Ciel, & non de la raison,
Et c'est là que bien-tôt voïant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grace.

FELIX.

Ta perte cependant me va desespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains dequoi la reparer.
Et vous ôtant un Gendre on vous en donne un autre;
Dont la condition répond mieux à la vôtre.
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FELIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ay considéré plus que tu ne mérites,
Mais malgré ma bonté qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendroit odieux,
Et je me vengerois aussi-bien que nos Dieux.

POLYEUCTE.

Quoi? vous changez bien-tôt d'humeur & de langage?
Le zèle de vos Dieux rentre en votre courage!
Celui d'être Chrétien s'échape, & par hazard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard?

FELIX.

Va, ne présume pas, que quoi que je te jure,
De tes nouveaux Docteurs je suive l'imposture.
Je flatois ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher.
Je voulois gagner temps pour ménager ta vie,
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie;
Mais j'ay fait trop d'injure à nos Dieux rout-puissans,
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux, mais j'aperçoy Pauline.
O Ciel!

SCÈNE III.

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE,
FABIAN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la Nature, ou l'Amour,
Et n'obtiendrai-je rien d'un Epoux, ny d'un Père ?

FELIX.

Parlez à votre Epoux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tygre, assassine moy du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour par pitié cherche à vous soulager.
Il voit quelle douleur dans l'ame vous possède,
Et sçait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pû vous enflamer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer,
Vous l'aimez, il vous aime, & sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ay-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foy,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toy ?
Voy pour te faire vaincre un si fort Adversaire,
Quels efforts à moi-même il a falu me faire,
Quels combats j'ay donnés pour te donner un cœur.
Si justement acquis à son premier Vainqueur,
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fai quelque effort sur toy, pour te rendre à Pauline.
Apprens d'elle à forcer ton propre sentiment,
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement,

Souffre que de roy-même elle obtienne ta vie,
 Pour vivre sous tes loix à jamais asservie.
 Si tu peux rejeter de si justes desirs,
 Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs,
 Ne desespere pas une ame qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ay déjà dit, & vous le dis encore,
 Vivez avec Sévère, ou mourez avec moy.
 Je ne méprise point vos pleurs, ni vôtre foy,
 Mais dequoi que pour vous nôtre amour l'entretienne,
 Je ne vous connoy plus, si vous n'êtes Chrétienne.
 C'en est assez. Félix, reprenez ce courroux,
 Et sur cet insolent vangez vos Dieux, & vous.

PAULINE.

Ah, mon Père, son crime à peine est pardonnable,
 Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable;
 La Nature est trop forte, & ses aimables traits
 Imprimez dans le sang ne s'effacent jamais;
 Un Pere est toujours Pere, & sur cette assurance
 J'ose appuyer encor un reste d'esperance.

Jetez sur vôtre Fille un regard paternel,
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel,
 Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,
 Puisqu'elle confondra l'innocence, & le crime,
 Et qu'elle changera par ce redoublement
 En injuste rigueur un juste châtiment.
 Nos Destins par vos mains rendus inseparables
 Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables,
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
 Si vous desunissiez ce que vous avez joint.
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
 Et pour s'en separer il faut qu'on le déchire;
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FELIX.

Oùï, ma Fille, il est vrai qu'un Pere est toujours Pere,
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère,
 Je porte un cœur sensible, & vous l'avez percé,
 Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible,
Et veux-tu rendre seul ton crime irremissible ?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?
Ne reconnois-tu plus, ni Beau pere, ni Femme,
Sans amitié pour l'un, & pour l'autre sans flamme ?
Pour reprendre les noms, & de Gendre, & d'Epoux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grace :
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour & son effort,
Après m'avoir montré cette soif du Baptême
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble ! A ruses de l'Enfer ?
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?
Vos résolutions usent trop de remise,
Prenez la vôtre enfin puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers,
Sous qui tremble le Ciel, la Terre & les Enfers.
Un Dieu qui nous aimant d'un amour infinie
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voiez l'aveugle erreur que vous osez défendre,
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux,
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux Cieux,
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, & tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ay profané leur Temple, & brisé leurs Autels,
Je le ferois encor si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Felix, même aux yeux de Severe
Même aux yeux du Senat, aux yeux de l'Empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté cede à ma juste fureur,
Adore-les, ou meurs.

Adore-les te dis-je , ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis Chrétien.

FELIX.

Tu l'ès ? ô cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ay donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai par tout, & mourrai, si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FELIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, & que l'on m'obéisse.

Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCENE IV.

FELIX, ALBIN.

FELIX.

JE me fais violence, Albin, mais je l'ay dû,

Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.

Que la rage du Peuple à présent se déploie,

Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,

M'étant fait cet effort j'ay fait ma sûreté.

Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?

Vois-tu comme le sien des cœurs impenétrables,

Ou des impietez à ce point exécrables ?
Du moins j'ay satisfait mon esprit affligé ,
Pour amollir son cœur je n'ay rien négligé,
J'ay feint même à tes yeux des lâcheté extrêmes,
Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphêmes
Qui m'ont rempli soudain de colère & d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire
Qui tient je ne sçai quoi d'une action trop noire,
Indigne de Felix , indigne d'un Romain ,
Répandant vôtre sang par vôtre propre main.

FELIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute & Manlie,
Mais leur gloire en a cru, loin d'en être affoiblie,
Et quand nos vieux Héros avoient de mauvais sang,
Ils eussent pour le perdre ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Vôtre ardeur vous séduit, mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie ,
Quand vous verrez Pauline , & que son desespoir
Par ses pleurs, & ses cris sçaura vous émouvoir....

FELIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître ,
Et que ce desespoir qu'elle fera paroître
De mes commandemens pourra troubler l'effet.
Va donc, cours y mettre ordre & voir ce qu'elle fait,
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacles,
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle,
Tâche à la consoler, va donc qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin , Seigneur, elle revient.



S C E N E V.

FELIX, PAULINE, ALBIN.

P A U L I N E.

P Ete barbare, acheve, acheve ton ouvrage,
Cette seconde hostie est digne de ta rage,
Joins ta Fille à ton Gendre, ose, que tarde-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu,
Ta barbarie en elle a les mêmes matieres.
Mon Epoux en mourant m'a laissé ses lumières,
Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a dessillé les yeux, & me les vient d'ouvrir.

Je voi, je sçai, je croi, je suis desabusée,
De ce bien-heureux sang tu me vois baptisée,
Je suis Chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang & ton credit,
Redoute l'Empereur, apprehende Severe;
Si tu ne veux perir, ma perte est necessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas.
Je voy Néarque & lui qui me tendent les bras.
Mene, mene-moi voir tes Dieux que je deteste,
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste,
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissans qu'en leurs mains vous peignez,
Et saintement rebelle aux loix de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obeissance,
Ce n'est point ma douleur que par-là je fais vois,
C'est la grace qui parle, & non le desespoir.
Le faut-il dire encor? Felix, je suis Chrétienne.
Affermi par ma mort ta fortune, & la mienne,
Le coup à l'un & l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en Terre en m'élevant aux Cieux.

SCÈNE VI.

FELIX, SEVERE, PAULINE,
ALBIN, FABIAN.

SEVERE.

Père dénaturé, malheureux Politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimerique,
Polyeucte est donc mort, & par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignitez !
La faveur que pour lui je vous avois offerte
Au lieu de le sauver précipite sa perte,
J'ay prié, menacé mais sans vous émouvoir,
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir.
Et bien, à vos dépens vous verrez que Severe
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire,
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pû vous protéger.
Continûez aux Dieux ce service fidelle,
Par de telles horreurs montrez-leur votre zele,
Adieu, mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FELIX.

Arrêtez-vous, Seigneur, & d'une ame apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes Dignitez,
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre;
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre,
Je m'y trouve forcé par un secret appas,
Je cède a des transports que je ne connoi pas,
Et par un mouvement que je ne puis entendre
De ma fureur je passe au zèle de mon Gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son Persecuteur prie un Dieu tout-puissant.
Son amour épandu sur toute la Famille

Tire après lui le Pere aussi-bien que la Fille :
 J'en ay fait un Martir, sa mort me fait Chrétien ;
 J'ay fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
 C'est ainsi qu'un Chrétien se vange & se courouce,
 Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
 Donne la main, Pauline. Apportes des liens ,
 Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux Chrétiens ,
 Je le suis , elle l'est , suivez vôtre colére.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon Pere !
 Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FELIX.

Ma Fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SEVERE.

Qui ne feroit touché d'un si tendre spectacle ?
 De pareils changemens ne vont point sans miracle,
 Sans doute vos Chrétiens qu'on persecute en vain
 Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain :
 Ils menent une vie avec tant d'innocence,
 Que le Ciel leur en doit quelque reconnoissance.
 Se relever plus forts, plus ils sont abbatus
 N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
 Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pû dire,
 Je n'en voy point mourir que mon cœur n'en soupire,
 Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
 J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux,
 Qu'il les serve à sa mode, & sans peur de la peine.
 Si vous êtes Chrétien, ne craignez plus ma haine,
 Je les aime, Félix, & de leur protecteur
 Je n'en veux pas sur vous faire un persecuteur.

Gardez vôtre pouvoir, reprenez-en la marque,
 Servez bien vôtre Dieu, servez nôtre Monarque.
 Je perdrai mon crédit envers sa Majesté,
 Ou vous verrez finir cette sévérité.
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FELIX.

Daigne le Ciel en vous achever son ouvrage,
 Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
 Vous inspirer bien-tôt toutes ses veritez.

Nous autres, benissons nôtre heureuse aventure,
Allons à nos Martyrs donner la sepulture,
Baïser leurs corps sacrez, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir par tout le nom de Dieu.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXAMEN DE POLYEUCTE.

C E Martyre est rapporté par Surius sur le neuvième de Janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250. sous l'Empereur Décus. Il étoit Arménien, ami de Néarque, & Gendre de Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour faire executer ses Edits contre les Chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire Chrétien, il déchira ces Edits qu'on publoit, arracha les Idoles des mains de ceux qui les portoit sur les Autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix emploïa auprès de lui pour le ramener à leur culte, & perdit la vie par l'ordre de son Beau-pere, sans autre Baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'Histoire; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ay fait Félix Gouverneur d'Arménie, & ay pratiqué un sacrifice public afin de rendre l'occasion plus illustre, & donner un prétexte à Sévère de venir en cette Province, sans faire éclater son amour, avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos Héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, & n'a aucun mélange de foiblesse. J'en ay déjà parlé ailleurs, & pour confirmer ce que j'en

ay dit par quelques autoritez ; j'ajouterais ici que Minturnus dans son Traité du Poëte agit cette question, *si la Passion de Jesus-Christ & les Martyres des Saints doivent être exclus du Théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté, & resout en ma faveur.* Le célèbre Heinsius, qui non seulement a traduit la Poétique de nôtre Philosophie, mais a fait un Traité de la constitution de la Tragedie selon sa pensée, nous en a donné un sur les Martire des Innocens. L'illustre Grotius a mis sur la Scène la Passion même de Jesus-Christ, & l'Histoire de Joseph ; & le sçavant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephthé, & de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ay hazardé ce Poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de ~~changer~~ l'Histoire en quelque chose, & d'y meler des Episodes d'invention. Aussi m'étoit-il plus permis sur cette matière, qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des Saints, & nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le Théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres Histoires. Mais nous devons une foy Chrétienne & indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvû qu'il ne détruise rien de ces veritez dictées par le saint Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs Poëmes, mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour nôtre Théâtre, & ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des Anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ay nommé. Les Anges qui bercent l'Enfant Jesus, & l'Ombre de Marianne avec les Furies qui agitent l'esprit d'Herode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvez dans l'Evangile. Je croy même qu'on en peut supprimer quelque chose quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas sur le Théâtre, pourvû qu'on ne mette rien en la place, car alors ce seroit changer l'Histoire, ce que le respect

que

que nous devons à l'Ecriture ne permet point. Si j'avois à y exposer celle de David & de Berlabée, je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'Auditeur ; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle maniere cet amour se feroit emparé de son cœur.

Je reviens à Polyeucte, dont le succès a été très-heureux. Le stile n'en est pas si fort, ni si majestueux, que celui de Cinna & de Pompée ; mais il a quelque chose de plus touchant, & les tendresses de l'amour humain y font un si agreable mélange avec la fermeté du divin, que sa representation a satisfait tout ensemble les Devots & les gens du Monde. A mon gré je n'ay point fait de Pièce où l'ordre du Théâtre soit plus beau, & l'enchaînement des Scènes mieux ménagé. L'unité d'action & celles du jour & du lieu y ont leur justesse, & les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernieres se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur, que l'Auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnoissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce Poëme à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère, & cette précipitation sortira du vrai-semblable par la nécessité d'obéir à la Regle. Quand le Roy envoie ses ordres dans les Villes, pour y faire rendre des actions de grâces pour ses Victoires, ou pour d'autres benedictions qu'il reçoit du Ciel, on ne les exécute pas dès le jour même ; Mais aussi il faut du temps pour assembler le Clergé, les Magistrats, & les corps de Ville, & c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos Acteurs n'avoient ici aucune de ces Assemblées à faire.

Il suffisoit de la presence de Sévère & de Félix, & du ministère du Grand Prêtre, & ainsi nous n'a-

vons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs comme Félix craignoit ce Favori, qu'il croïoit irrité du mariage de sa Fille, il étoit bien aise de lui donner le moins d'occasion de rarder qu'il lui étoit possible, & de tâcher durant son peu de séjour à gagner son esprit par une prompte complaisance, & montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontez de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une Salle ou Antichambre commune aux Apartemens de Félix & de sa Fille. Il semble que la bien-seance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second Acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère; dont elle devoit attendre la visite dans son cabinet. A quoi je répons, qu'elle a eu deux raisons de venir au devant de lui. L'une pour faire plus d'honneur à un homme dont son Perc redoutoit l'indignation, & qu'il lui avoit commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à sa priere, & se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pû faire, si elle eût reçu sa visite dans son Apartement.

Sa confiance avec Stratonice touchant l'amour qu'elle avoit eu pour ce Chevalier m'a fait faire une reflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos Théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à reveler le secret justement au jour de l'action qui se presente, & non seulement sans aucune raison de choisir ce jour là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vrai-semblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le Spectateur en les faisant apprendre par un des Acteurs à l'autre, mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer

jusques-là aussi bien que le Spectateur , & que quelque occasion tirée du Sujet oblige celui qui les recite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si long-temps. L'Infante dans le Cid avouë à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, & l'auroit pû faire un an ou six mois plutôt. Cléopâtre dans Pompée ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion. Elle lui conte la passion de César pour elle , & comme

chaque jour ses Couriers

Lui portent en tribut ses vœux & ses Lauriers.

Cependant , comme il ne paroît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion , il y a grande apparence que c'étoit elle-même dont cette Reine se servoit pour introduire ces Couriers , & qu'ainsi elle devoit sçavoir déjà tout ce commerce entre César & sa Maîtresse. Du moins il falloit marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend , & de quel autre ministère cette Princesse s'étoit servie pour recevoir ces Couriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble , & les sujets qu'elle a de s'en allarmer ; & comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant , & qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plutôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ay point fait de Narration de la mort de Polyeucte , parce que je n'avois personne pour la faire, ni pour l'écouter , que des Payens qui ne la pouvoient ni écouter ni faire , que comme ils avoient fait & écouté celle de Néarque ; qui auroit été une répétition & marque de stérilité , & n'auroit pas d'ailleurs répondu à la Dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ay mieux aimé la faire connoître par un saint emportement de Pauline que cette mort a convertie , que par un récit qui n'eût point eu de grace dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son Pere se convertit après elle, & ces

EXAMEN DE POLYEUCTE,

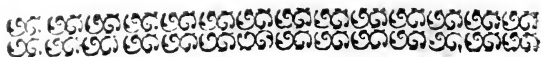
deux conversions , quoique miraculeuses , sont si ordinaires dans les Martyres qu'elles ne sortent point de la vrai-semblance , parce qu'elles ne sont pas de ces événemens rares & singuliers qu'on ne peut tirer en exemple , & elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix , de Sévère , & de Pauline , que sans cela j'aurois eu bien de la peine à retirer du Théâtre dans un état qui rendît la Pièce complète , en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'Auditeur.



LE

MENTEUR,

COMEDIE.



ACTEURS.

GERONTE, Pere de Dorante.

DORANTE, Fils de Geronte.

ALCIPPE, Ami de Dorante, & Amant de Clarice,

PHILISTE, Ami de Dorante & d'Alcippe.

CLARICE, Maîtresse d'Alcippe.

LUCRECE, Amie de Clarice.

ISABELLE, Suivante de Clarice.

SABINE, Femme de Chambre de Lucrèce.

CLITON, Valet de Dorante.

LYCAS, Valet d'Alcippe.

La Scene est à Paris.



LE
MENTEUR,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

La fin j'ay quitté la robe pour l'épée,
L'attente où j'ay vécu n'a point été
trompée,

Mon Pere a consenti que je suive mon
choix,

Et j'ay fait banqueroute à ce fatras de Loix.
Mais puisque nous voici dedans les Tuilleries,
Le país du beau monde, & des galanteries,
Dy-moi, me trouves-tu bien fait en Cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'Ecolier ?
Comme il est malaisé qu'au Royaume du Code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ay lieu d'apprehender...

Ne craignez rien pour vous,
 Vous ferez en une heure ici mille jaloux,
 Ce vilage & ce port n'ont point l'air de l'Ecole,
 Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
 Je prévoi du malheur pour beaucoup de Maris.
 Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, & cette loy bien rude
 Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.

Toy qui sçais les moïens de s'y bien divertir,
 Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
 Di moi comme en ce lieu l'on gouverne les Dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles ames,
 (Disent les beaux esprits) mais sans faire le fin,
 Vous avez l'appetit ouvert de bon matin,
 D'hier au soir seulement vous êtes dans la Ville,
 Et vous vous ennuïez déjà d'être inutile,
 Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
 Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !
 Je suis auprès de vous en fort bonne posture,
 De passer pour un homme à donner tablature.
 J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
 Et je suis tout au moins l'Intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point ; je ne cherche, à vrai dire,
 Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
 Qu'on puisse visiter par divertissement,
 Ou l'on puisse en douceur couler quelque moment.
 Pour me connoître mal, tu prens mon sens à gauche.

CLITON.

J'entens vous n'êtes pas un homme de débauche,
 Et tenez celles-là trop indignes de vous,
 Que le son d'un écu rend traittables à rous.
 Aussi que vous cherchiez de ces sages Coquettes,
 Où peuvent tous venans debiter des fleurettes,
 Mais qui ne font l'amour que de babil, & d'yeux,
 Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.

Loin de passer son tems chacun le perd chez elles,
 Et le jeu comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
 Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal,
 Que ces Femmes de bien qui se gouvernent mal,
 Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
 N'est pas incompatible avec un peu de vice.
 Vous en verrez ici de toutes les façons.
 Ne me demandez point cependant de leçons.
 Ou je me connoy mal à voir v^{otre} visage,
 Ou vous n'en êtes pas à v^{otre} apprentissage;
 Vos Loix ne regloient pas si bien tous vos desseins.
 Que vous eussiez toûjours nn porte feuille aux mains.

D O R A N T E.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
 Qu'à Poitiers j'ay vécu comme vit la jeunesse,
 J'étois en ces lieux là, de beaucoup de métiers :
 Mais Paris après tout est bien loin de Poitiers.
 Le climat différent veut une autre methode,
 Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode,
 La diversité façon de parler & d'agir
 Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir,
 Chez les Provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
 Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre ;
 Mais il faut à Paris bien d'autres qualitez.
 On ne s'éclouit point de ces fausses clartez,
 Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble
 Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

C L I T O N.

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez,
 Paris est un grand lieu plein de marchands mêlez,
 L'effet n'y répond pas toûjours à l'apparence,
 On s'y laisse duper, autant qu'en lieu de France,
 Et parmi tant d'esprits plus polis, & meilleurs,
 Il y croît des badauts, autant, & plus qu'ailleurs.
 Dans la confusion que ce grand monde apporte,
 Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
 Et dans toute la France il est fort peu d'endroits,
 Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
 Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de misè,

Et vaut communément autant comme il se prise.
De bien pires que vous s'y font assez valoir ;
Mais pour venir au point que vous voulez sçavoir,
Etes-vous liberal ?

D O R A N T E.

Je ne suis point avare.

C L I T O N.

C'est un secret d'amour & bien grand & bien rare,
Mais il faut de l'adresse à le bien debiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ,
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son present déguisé ,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaud liberal auprès d'une Maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse,
Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait ,
Que quand il tâche à plaire, il offense en effet.

D O R A N T E.

Laissons-là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dy seulement si tu connois ces Dames.

C L I T O N.

Non , cette marchandise est de trop bon aloy,
Ce n'est point là gibier à des gens comme moy.
Il est aisé pourtant d'en sçavoir des Nouvelles,
Et bien-tôt leur Cocher m'en dira des plus belles.

D O R A N T E.

Pense-tu qu'il t'en dise ?

C L I T O N.

Assez pour en mourir,
Puisque c'est un Cocher , il aime à discourir.



SCENE II.

DORANTE , CLARICE , LUCRECE ,
ISABELLE.

CLARICE *faisant un faux pas, & comme
se laissant choir.*

A Y !

DORANTE *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service,
Et c'est pour moi, Madame, un bonheur souverain,
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vray, je le dois tout entier au hazard,
Mes soins, ni vos desirs n'y prennent point de part,
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puis qu'enfin ce bonheur que j'ay si fort prisé
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si tôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et croi qu'on doit trouver plus de felicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.

J'estime plus un don qu'une reconnoissance.

Qui nous donne fait plus, que qui nous recompense,
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous paier de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée,
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée,
Et le bien où sans peine elle fait parvenir,
Par le mérite à peine auroit pû s'obtenir.

D vj

Aussi ne croïez pas que jamais je prétende
 Obtenir par mérite une faveur si grande.
 J'en sçai mieux le haut prix , & mon cœur amoureux,
 Moins il s'en connoit digne, & plus s'en tient heureux.
 On me l'a pû toujours dénier sans injure ,
 Et si la recevant ce cœur même en murmure ,
 Il se plaint du malheur de ses félicitéz
 Que le hazard luy donne , & non vos volontez.
 Un Amant a fort peu dequoi se satisfaire
 Des faveurs qu'on luy fait , sans dessein de les faire ,
 Comme l'intention seule en forme le prix ,
 Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
 Jugez par là quel bien peut recevoir ma flame
 D'une main qu'on me donne , en me refusant l'ame.
 Je la tiens , je la touche , & je la touche en vain ,
 Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flame , Monsieur , est pour moy fort nouvelle ,
 Puisque j'en viens de voir la premiere étincelle.
 Si vôtre cœur ainsi s'embrase en un moment ,
 Le mien ne sçeut jamais brûler si promptement.
 Mais peut être , à présent que j'en suis avertie ,
 Le temps donnera place à plus de sympathie.
 Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
 Du mépris de vos feux , que j'avois ignorez.

Cliton rentre.

SCENE III.

DORANTE , CLARICE , LUCRECE ,
 ISABELLE , CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui par tout m'accompagne.
 Depuis que j'ay quitté les guerres d'Allemagne ,
 C'est-à-dire , du moins depuis un an entier,

Je suis & jour & nuit dedans vôtre quartier.
 Je vous cherche en rous lieux, au bal, aux promenades,
 Vous n'avez que de moy reçu des serenades,
 Et je n'ay pû trouver que cette occasion
 A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi, vous avez donc vû l'Allemagne, & la guerre?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre côme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t'il conter?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans

Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,
 Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
 Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire.
 Mes faits par la Gazette en rous lieux divulguez....

CLITON *le tirant.*

Sçavez vous bien, Monsieur, que vous extravaguez?

DORANTE.

Tay-toy.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou....

DORANTE.

Tay-toy, miserable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au Diable,
 Vous en revintes hier.

DORANTE *à Cliton.*

Te rairas-tu, Maraut:

Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haur,
 Pour faire quelque bruit, sans beaucoup d'injustice,
 Et je suivrois encor un si noble exercice,
 N'étoir que l'autre hyver faisant ici ma Cour,
 Je vous vis & je fus retenu par l'amour.
 Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes,
 Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes,
 Je leur livrai mon ame, & ce cœur généreux
 Dès ce premier moment oublia tout pour eux.

Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient sçu ravir,
Céderent aussi-tôt à ceux de vous servir.

ISABELLE à Clarice tout bas.

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en sçaurons, Monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi, me priver si-tôt de tout mon bien ?

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien,
Et malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'Allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes si puissans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, & qui sçait comme on aime,
Ne demande jamais licence qu'à soi-même.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suy-les, Cliton.

CLITON.

J'en sçai ce qu'on en peut sçavoir:

La langue du Cocher a bien fait son devoir.

*La plus belle des deux, dit-il, est ma Maîtresse,
Elle loge à la Place, & son nom est, Lucrece.*

DORANTE.

Quelle Place ?

CLITON.

Royale, & l'autre y loge aussi,

Il n'en sçait pas le nom, mais j'en prendrai souci

D O R A N T E.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.

Celle qui m'a parlé, celle qui m'a scû prendre,

C'est Lucrece, ce l'est sans aucun contredir,

Sa beauté m'en assure, & mon cœur me le dit.

C L I T O N.

Quoi que mon sentiment doive respect au vôtre,

La plus belle des deux, je croi que ce soit l'autre,

D O R A N T E.

Quoi, celle qui s'est tuë, & qui dans nos propos

N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

C L I T O N.

Monsieur, quand une Femme a le don de se taire,

Elle a des qualitez au dessus du vulgaire

C'est un effort du Ciel qu'on a peine à trouver;

Sans un petit miracle il ne peut l'achever,

Et la Nature souffre extrême violence,

Lors qu'il en fait d'humeur à garder le silence.

Pour moy jamais l'amour n'inquiète mes nuits,

Et quand le cœur m'endit, j'en prens par où je puis

Mais naturellement Femme qui se peut taire

A sur moy tel pouvoir, & tel droit de me plaire,

Qu'eût-elle en vray magot tout le corps fagoté,

Je lui voudrois donner le prix de la beauté

C'est elle assurément qui s'appelle Lucrece,

Cherchez un autre nom pour l'Objet qui vous blesse,

Ce n'est point là le sien, celle qui n'a dit mot,

Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

D O R A N T E.

Je t'en croy sans jurer avec tes incartades.

Mais, voici les plus chers de mes vieux Camarades,

Ils semblent étonnez à voir leur action.



S C E N E V.

DORANTE , ALCIPPE , PHILISTE,
CLITON,

PHILISTE à *Alcippe*.

Q Uoy , sur l'eau la Musique , & la collation ?

ALCIPPE à *Philiste*.

Oùï , la collation , avec la Musique.

PHILISTE à *Alcippe*.

Hier au soir ?

ALCIPPE à *Philiste*.

Hier au soir.

PHILISTE à *Alcippe*.

Et belle ?

ALCIPPE à *Philiste*.

Magnifique.

PHILISTE à *Alcippe*.

Et par qui ?

ALCIPPE à *Philiste*.

C'est dequi je suis mal éclairci,

DORANTE les *saluant*.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil , puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ay rompu vos discours d'assez mauvaise grace,

Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais dequoi parliez vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité

Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné Musique à quelque Dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir,

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir,

Le temps étoit bien pris. Cette Dame, elle est belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la Musique ?

ALCIPPE.

Assez, pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pû l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit

DORANTE.

Fort superbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne sçavez point celui qui l'a donnée ?

LE MENTEUR,
ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous ?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait Maîtresse ?

DORANTE.

Si je n'en avois fait , j'aurois bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour,
De nuit *incognito* je rends quelques visites ,
Ainsi ...

CLITON *à Dorante à l'oreille.*

Vous ne sçavez, Monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tai-toi, si jamais plus tu me viens avertir ...

CLITON.

J'enrage de me taire , & d'entendre mentir.

PHILISTE *à Alcippe tout bas.*

Voiez qu'hereusement dedans cette rencontre
Vôtre Rival lui même à vous-même se montre.

DORANTE *revenant à eux.*

Comme à mes chers Amis je vous veux tout conter,

J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster.
Les quatre contenoient quatre chœurs de Musique
Capables de charmer le plus mélancolique.

Au premier violons, en l'autre luts & voix,
Des flûtes au troisième ; au dernier des hautsbois ;
Qui tour à tour dans l'air pouffoient des harmonies,
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.

Le cinquième étoit grand tapissé tout exprès
De rameaux enlâchez pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
De bouquets de Jasmin , de Grenade, & d'Orange.

Je fis de ce bateau , la Salle du festin ;
Là, je menai l'Objet qui fait seul mon destin,
De cinq autres Beutez la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussi-tôt servie.

Je ne vous dirai point les differens apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets ;
Vous sçavez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, & qu'on fit six services,
Cependant que les eaux , les rochers , & les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille & mille fusées
S'élançant vers les Cieux, ou droites ou croisées ,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crût que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élément du feu tomboit du Ciel en terre,
Après ce passe-temps on dança jusqu'au jour,
Dont le Soleil jaloux avança le retour.
S'il eût pris nôtre avis sa lumière importune
N'eût pas troublé si-tôt ma petite fortune ;
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
Il sépara la Troupe , & finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grace à conter ces merveilles
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avois été surpris, & l'Objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux ;

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, & la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle ,
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu , nous vous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE à Philiste en s'en allant.

Je meurs de jalousie.

Sans raison toutefois v^ôtre ame en est laisie,
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE à *Philiste*.

Le lieu s'accorde, & l'heure, & le reste n'est rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous dé-
plaître ?

DORANTE.

Je remeris à ton choix de parler ou te taire,
Mais quand tu vois quelqu'un ne fai plus l'insolent,

CLITON.

V^ôtre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries ;

Ce qu'en d'autres qu'un Maître on nomme meneries ;
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous ois parler de guerre, & de concerts,
Vous voiez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, & j'en fais mieux ma cour :

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer v^ôtre flamme ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une Dame,
 De lui dire d'abord ; *J'apporte à vos beautés*
Un cœur nouveau venu des Universités.
Si vous avez besoin de Loix & de Rubriques,
Je sçai le Code entier avec les Authentiques,
Le digeste nouveau, le Vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat.
 Qu'un si riche discours nous rend considérables !
 Qu'on amolit par-là des cœurs inexorables !
 Qu'un homme à Paragraphe est un joli galand.

On s'introduit bien mieux à titre de vaillant.
 Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimaces
 A mentir à propos, jurer de bonne grace,
 Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
 Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, & Galas,
 Nommer quelques Châteaux de qui les noms barbares,
 Plus ils blessent l'oreille, & plus ils semblent rares,
 Avoir toujours en bouche, *angles, lignes, fossés,*
Vedette, contrescarpe, & travaux avancés.
 Sans ordre & sans raison, n'importe on les étonne,
 On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne,
 Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
 Passe pour homme illustre, & se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr vous en faites bien croire.
 Mais celle-ci bien-tôt peut sçavoir vôtre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accez,
 Et loin d'en redouter un malheureux succez,
 Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
 Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence:
 Voilà traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut,
 Mais parlons du festin. Urgande & Mélusine
 N'ont jamais sur le champ mieux fourni leur cuisine,
 Vous allez au delà de leurs enchantemens,
 Vous seriez un grand maître à faire des Romans,

Ayant si bien en main le festin & la guerre ,
 Vos gens en moins de rien courroient toute la Terre,
 Et ce seroit pour vous des travaux fort legers
 Que d'y mêler par tout la pompe & les dangers.
 Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

D O R A N T E.

J'aime à braver ainsi les conteurs de Nouvelles,
 Et si-tôt que j'en voy quelqu'un s'imaginer
 Que ce qu'il veut m'apprendre a dequoi m'étonner,
 Je le sers aussi-tôt d'un conte imaginaire
 Qui l'étonne lui-même, & le force à se taire.
 Si tu pouvois sçavoir quel plaisir on a lors ,
 De leur faire rentrer leurs Nouvelles au corps ...

C L I T O N.

Je le juge assez grand, mais enfin ces pratiques
 Vous couvriront de honte en devenant publiques.

D O R A N T E.

N'en prens point de souci; mais tous ces vains discours
 M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
 Tâchons de le rejoindre , & sçache qu'à me suivre
 Je t'apprendrai bien-tôt d'autres façons de vivre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE,
ISABELLE.

CLARICE.



E sçai qu'il vaut beaucoup étant sorti de
vous,

Mais, Monsieur, sans le voir, accepter un
Epoux ;

Par quelque haut recit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée.

D'ailleurs, en recevoir visite & compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'Amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au Monde.

Trouvez donc un moïen de me le faire voir
Sans m'exposer au blâme, & manquer au devoir.

GERONTE.

Où, vous avez raison, belle & sage Clarice ;
Ce que vous m'ordonnez est la même justice,
Et comme c'est à nous à subir vôtre loy,
Je reviens tout à l'heure, & Dorante avec moy.
Je le tiendrai long-temps dessous vôtre fenêtré,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître,
Examiner sa taille, & sa mine, & son air,
Et voir quel est l'Epoux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peut l'Ecole,

Et si l'on pouvoit croire un Pere à la parole,
 Quelque Ecolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'hui
 Peu de nos gens de Cour sont mieux taillez que lui.
 Mais vous en jugerez après la voix publique,
 Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'est unique,
 Et je brûle sur tout de le voir sous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
 Je l'attendray, Monsieur, avec impatience,
 Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCENE II.

ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

A Insi vous le verrez, & sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
 J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence,
 Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?
 Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs,
 Les visages souvent sont de doux imposteurs.
 Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs graces,
 Et que de beaux semblans cachent des ames basses !
 Les yeux en ce grand choix ont la première part,
 Mais leur déferer tout, c'est tout mettre au hazard.
 Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,
 Mais sans leur obéir, il doit les satisfaire,
 En croire leur refus, & non pas leur aveu,
 Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
 Cette chaîne qui dure autant que nôtre vie,
 Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
 Si l'on n'y prend bien garde attache assez souvent
 Le contraire au contraire, & la mort au vivant ;
 Et pour, moi puisqu'il faut qu'elle me donne un Maître,
 Avant que l'accepter, je voudrois le connoître,
 Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE.

ISABELLE.

Et bien, qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcipe le sçachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encor indifferente ,
Et l'accord de l'Hymen entre nous concerté,
Si son Pere venoit seroit executé.
Depuis plus de deux ans il promet & differe ;
Tantôt c'est maladie, & tantôt quelque affaire,
Le chemin est mal seur, où les jours sont trop courts,
Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces delais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de nôtre prix,
Et Fille qui vieillit tombe dans le mépris.
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ,
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte ;
Le temps n'est pas un Dieu qu'elle puisse braver ;
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre,
De qui l'humeur auroit dequoi plaire à la vôtre ?

CLARICE.

Oùi, je le quitterois, mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre Amanr,
Sçavoir qu'il me fût propre, & que son hymenée
Dût bien-tôt à la sienne unir ma destinée.
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe après tout vaut toujours mieux que rien,
Son Pere peut venir, quelque long-temps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hazarde.
Lucrece est votre amie, & peut beaucoup pour vous,
Elle n'a point d'Amans qui devienne jaloux.
Qu'elle écrive à Dorante, & lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.

Comme il est jeune encor, on l'y verra voler,
Et là, sous ce faux nom vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrece.

CLARICE.

L'invention est belle, & Lucrece aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment.
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que si je ne m'abuse
Tantôt cet inconnû ne vous déplaisoit pas ?

CLARICE.

Ah ! bon Dieu ! si Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe, il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarasse :

Va pour moi chez Lucrece, & lui dy mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCENE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

AH, Clarice ! ah Clarice ! inconstante, volage !

CLARICE *bas*.

Auroit-il deviné déjà ce mariage ?

Alcippe, qu'avez-vous ? qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ay, déloyale ? & peux-tu l'ignorer ?

Parle à ta conscience, elle devroit t'apprendre....

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon Pere va descendre.

ALCIPPE.

Ton Pere va descendre, avec double & sans foi !

Confesse que tu n'as un Pere que pour moi.
La nuit sur la rivière . . .

CLARICE.

Et bien, sur la rivière?

La nuit ? quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oùï , la nuit toute entiere.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi sans rougir ?

CLARICE.

Rongir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots ?

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! & qu'ont ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les oùïr , & demander le reste ?

Ne sçautois-tu rougir si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-temps de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure en vos discours si je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler ton Pere va descendre,

Il t'en souvient alors , le tour est excellent ?

Mais pour passer la nuit auprès de ton Galand...

CLARICE.

Alcippe , êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ay plus lieu de l'être,

A present que le Ciel me fait te mieux connoître.

Oùï , pour passer la nuit en dances & festin ,

Etre avec ton galand du soir jusqu'au matin,

(Je ne parle que d'hier) tu n'as point lors de Pere ?

E ij

CLARICE.

Révez-vous ? raillez-vous ? & quel est ce mystère ?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.

Choisis un autre fois un Amant plus discret,

Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continuë , & fay bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais , & si je le connoy....

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son Pere avecque toy ?

Tu passes, infidelle , ame ingraté & legere,

La nuit avec le Fils , & le jour avec le Pere !

CLARICE.

Son Pere de vieux temps est grand Amy du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit vôtre entretien ?

Tu te sens convaincuë , & tu m'oses répondre !

Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe , si je sçai quel visage a le Fils...

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire , alors que tu le vis.

Il ne t'a pas donné quatre chœurs de Musique,

Une collation superbe , & magnifique ,

Six services de rang , douze plats à chacun ?

Son entretien alors t'étoit fort importun ?

Quand ses feux d'artifices éclairaient le rivage,

Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ,

Tu n'as pas avec lui dancé jusques au jour,

Et tu ne l'as pas vû pour le moins au retour ?

Ten ay-je dit assez ? Rougis & meurs de honte.

C L A R I C E.

Je ne rougirai point pour le recit d'un conte.

A L C I P P E.

Quoi, je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux.

C L A R I C E.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouër de vous ,
Alcippe , croyez-moy,

A L C I P P E.

Ne cherche point d'excuse,

Je connoy tes détours, & devine tes ruses.

Adieu, fuy ton Dorante, & l'aime désormais,

Laisse en repos Alcippe, & n'y pense jamais.

C L A R I C E.

Ecoutez quatre mots.

A L C I P P E.

Ton Pere va descendre.

C L A R I C E.

Non, il ne descend point, & ne peut nous entendre,

Et j'aurai tout loisir de vous desabuser.

A L C I P P E.

Je ne t'écoute point à moins que m'épouser,

A moins qu'en attendant le jour du mariage,

M'en donner ta parole, & deux baisers en gage.

C L A R I C E.

Pour me justifier vous demandez de moy,

Alcippe ?

A L C I P P E.

Deux baisers , & ta main , & ta foy.

C L A R I C E.

Que cela ?

A L C I P P E.

Résous-toy, sans plus me faire attendre.

C L A R I C E.

Je n'ay pas le loisir, mon Pere va descendre.



SCENE IV.

ALCIPPE.

VA , ry de ma douleur alors que je te perds ,
 Par ces indignitez romps toy-même mes fers,
 Aide mes feux trompez à se tourner en glace,
 Aide un juste courroux à se mettre en leur glace.
 Je cours à la vengeance, & porte à ton Amant
 Le vif & prompt effet de mon ressentiment.
 S'il est homme de cœur , ce jour même nos armes
 Regleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes,
 Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
 Puissai-je dans son sang voir couler tout le mien.
 Le voici ce Rival que son Pere t'amène ,
 Ma viciile amitié cede à ma nouvelle haine,
 Sa vûë accroît l'ardeur dont je me sens brûler ;
 Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller,

SCENE V.

 GERONTE, DORANTE,
 CLITON.

GERONTE.

DOrante, arrêtons-nous, le trop de promenade
 Me mettroit hors d'aleine, & me feroit malade,
 Que l'ordre est rare & beau de ces grands bâtimens !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un país de Romans;
 J'y croyois ce matin voir une Isle enchantée ;
 Je la laissai deserte, & la trouve habitée.
 Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des Maçons,
 En superbes Palais a changé ses buissons,

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses.
 Dans tout le pré-aux-Cleres tu verras mêmes choses,
 Et l'Univers entier ne peut rien voir d'égal
 Aux superbes dehors du Palais Cardinal.
 Toute une Ville entière avec pompe bâtie
 Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
 Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
 Que tous les habitans sont des Dieux, ou des Rois.
 Mais changeons de discours. Tu sçais combien je
 t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GERONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toy,
 Et que je te voy prendre un périlleux employ,
 Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
 Et force à tous momens de négliger la vie ;
 Avant qu'aucun malheur te puisse être avvenu,
 Pour te faire marcher un peu plus retenu,
 Je te veux marier.

DORANTE.

O ma chère Lucrece !

GERONTE.

Je t'ay voulu choisir moi-même une Maîtresse,
 Honnête , belle , riche,

DORANTE.

Ah, pour la bien choisir,
 Mon Pere, donnez-vous un peu plus de loisir.

GERONTE.

Je la connois assez, Clarice est belle & sage,
 Autant que dans Paris il en soit de son âge.
 Son Pere de tout temps est mon plus grand Amy,
 Et l'affaire est conclüe.

DORANTE.

Ah, Monsieur , j'en frémy,
 D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GERONTE.

Fay ce que je t'ordonne.

DORANTE.

Il faut jouïr d'adresse.

Quoi, Monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquerir quelque nom, & signaler mon bras....

GERONTE.

Avant qu'être au hazard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console;
Je veux qu'un Petit-Fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, & réparer mon sang.
En un mot, je le veux

DORANTE.

Vous êtes inflexible !

GERONTE.

Fay ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible ?

GERONTE.

Impossible ! & comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous

Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux.

Je suis. . .

GERONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers....

GERONTE.

Parle donc, & te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié puisqu'il faut que j'achève.

GERONTE.

Sans mon consentement ?

DORANTE.

On m'a violenté.

Vous ferez tout casser par vôtre autorité,
Mais nous fûmes tous deux forcez à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée.
Ah, si vous le sçaviez.

Dy ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon Pere, & pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que vôtre humeur souhaite....

GERONTE.

Sçachons à cela prés, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise, & son Pere, Arnedon.

GERONTE.

Je n'ay jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursui,

DORANTE

Je la vis presque à mon arrivée.

Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avoit d'appas, & tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance,
Et les soins obligeans de ma persévérance
Sçurent plaire de sorte à cet Objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'Amant.
J'en reçûs des faveurs secretes, mais honnêtes,
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venois de monter dans sa chambre,
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second Septembre,
Où, ce fut ce jour-là que je fus attrapé)
Ce soir même son Pere en ville avoit soupé,
Il monte à son retour, il frappe à la porte; elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, & d'abord, (qu'elle eut d'esprit & d'art):
Elle se jette au cou de ce pauvre Vieillard,
Dérobe en l'embrassant son desordre à sa vûe.
Il se sied, il lui dit qu'il veut la voir pourvûe,
Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir;
Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir.
Par sa réponse adroite elle sçût si bien faire

E. V

Que sans m'inquiéter elle plût à son Pere.
 Ce discours ennuieux enfin se termina ,
 Le bon-homme pautoit quand ma Montre sonna,
 Et lui se retournant vers sa Fille étonnée ,
Depuis quand cette Montre ? & qui vous l'a donnée ?
Acaste mon Cousin me la vient d'envoier ,
 Dit-elle , *& veut ici la faire nettoier ,*
N'ayant point d'Horloger au lieu de sa demeure.
Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
Donnez-la moy , dit-il , *j'en prendrai mieux le soin.*
 Alors pour me la prendre elle vient en mon coin,
 Je la lui donne en main; mais voyez ma disgrâce
 Avec le pistolet le cordon s'embarasse ,
 Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part.
 Jugez de nôtre trouble à ce triste hazard.
 Elle tombe par terre , & moi je la crûs morte.
 Le Pere épouvanté gagne aussi tôt la porte ,
 Il appelle au secours , il crie à l'assassin.
 Son Fils , & deux Valets me coupent le chemin.
 Furieux de ma perte , & combatant de rage
 Au milieu de tous trois je me faisois passage ,
 Quand un autre malheur de nouveau me perdit,
 Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
 Desarmé je recule , & rentre ; alors Orphise
 De sa fraieur premiere aucunement remise,
 Sçait prendre un temps si juste en son reste d'effroy
 Qu'elle pousse la porte , & s'enferme avec moy.
 Soudain nous entraîsons pour défenses nouvelles
 Bancs, tables, coffres, lits, & jusqu'aux escabelles,
 Nous nous barricadons, & dans ce premier feu
 Nous croïons gagner tout à differer un peu.
 Mais comme à ce rampart l'un & l'autre travaille,
 D'une chambre voisine on perce la muraille.
 Alors me voyant pris il fallut composer.

Ici Clarice les voit de sa fenêtré, & Lucrece
avec Isabelle les voit aussi de la sienne.

GERONTE.

C'est-à-dire en François qu'il salut l'épouser.

DORANTE.

Les siens m'avoient trouvé de nuit, seul, avec elle,
 Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle,
 Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit,
 A ne le faire pas ma tête en répondoit.
 Ses grands efforts pour moy, son péril, & ses larmes,
 A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes.
 Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
 Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
 Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
 Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
 Choisissez maintenant de me voir, ou mourir,
 Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
 Et trouve en ton malheur de telles circonstances
 Que mon amour t'excuse, & mon esprit touché
 Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GERONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon Père.
 Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
 Tu l'aimes, elle t'aime, il me suffit. Adieu.
 Je vay me dégager du Père de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

QUE dis-tu de l'histoire, & de mon artifice ?
 Le bon-homme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?
 Quelque sot en ma place y seroit demeuré,
 Il eût perdu le temps à gémir, à se plaindre,
 Et malgré son amour, se fût laissé contraindre.
 O l'utile secret que mentir à propos !

E vj

Quoi, ce que vous disiez n'est pas vrai?

DORANTE.

Pas deux mots,

Et tu ne viens d'oïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame & mon cœur à Lucrece.

CLITON.

Quoi? la Montre, l'épée, avec le pistolet?

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, Monsieur, votre Valer.

Quand vous voudrez jouir de ces grands coups de
maître,

Donnez lui quelque signe à les pouvoir connoître.

Quoi que bien averti, j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'apprehende pas d'y tomber de nouveau,

Tu feras de mon cœur l'unique Secrétaire,

Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualitez. j'ose bien espérer

Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.

Mais parlons de vos feux. Certes cette Maîtresse....

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE *lui donnant un billet.*

Lisez ceci, Monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrece.

DORANTE *après l'avoir lu.*

Dy-luy que j'y viendrai.

Sabine rentre , & Dorante continuë.

Doute encore , Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom.

Lucrece sent sa part des feux qu'elle fait naître,

Et me veut cette nuit parler par sa fenêtr.

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot,

Qu'auroit l'autre à m'écrire , à qui je n'ay dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ,

Cette nuit à la voix vous sçauvez si c'est elle.

DORANTE.

Coule toy là dedans, & de quelqu'un des siens

Sçache subtilement sa famille & ses biens.

SCENE VIII.

DORANTE , LYCAS.

LYCAS *luy présentant un billet.*

M^{On}sieur.

DORANTE.

Autre Billet.

Il continuë après avoir lu tout bas le Billet.

J'ignore quelle offence.

Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence.

Mais n'importe, dy-lui que j'irai volontiers,

Je te sùy.

Lycas rentre , & Dorante continuë.

Je revins hier au soir de Poitiers,

D'aujourd'hui seulement je produis mon visage.

Et j'ay déjà querelle , amour, & mariage,

Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.

Vienne encore un procez, & je suis achevé.

Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,

Plus en nombre à la fois, & plus embarrassantes,

Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.

Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE,
PHILISTE.

PHILISTE.



Ux, vous faisiez tous deux en hommes
de courage,
Et n'aviez-l'un ni l'autre aucun desavan-
tage.

Je rends graces au Ciel de ce qu'il a
permis

Que je sois survenu pour vous refaire Amis,
Et que la chose égale ainsi je vous sépare.
Mon heur en est extrême, & l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moy,
Qui lui faisois raison sans avoir sçû de quoy.
Mais Alcippe, à present tirez-moy hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colére, ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pû noircir ?
Dites ; que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le sçavez assez.

DORANTE.

Plus je me considere,
Moins je découvre en moy ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Et bien puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrettement,

Mon affaire est d'accord, & la chose vaut faire ;
Mais pour quelques raisons nous la tenons secrète.
Cependant à l'Objet qui me tient sous la loy ,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moy ,
Vous avez donné bal , collation , Musique ,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique ,
Puisque pour me jouïr un si sensible tour
Vous m'avez à dessein caché vôtre retour ,
Et n'avez aujourd'hui quitté vôtre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne , & j'ay lieu de penser
Que vous n'avez rien fait , qu'afin de m'offenser.

D O R A N T E.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirois, ni d'erreur, ni d'ombrage.
Et nous nous reverrions si nous étions Rivaux ;
Mais comme vous sçavez tous deux ce que je vauz,
Ecoutez en deux mots l'histoire dé mêlée.

Celle que cette nuit sur l'eau j'ay regalée
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux ,
Car elle est mariée, & ne peut être à vous.
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connuë.

A L C I P P E.

Je suis ravi , Dorante , en cette occasion
De voir finir si tôt nôtre division.

D O R A N T E.

Alcippe , une autrefois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvemens de vôtre défiance ;
Jusqu'à mieux sçavoir tout , sçachez-vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir,
Adieu , je suis à vous.



SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

C E cœur encor soupire !

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.

Cette collation, qui l'aura pû donner ?

A qui puis-je m'en prendre, & que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes,

Cette galanterie étoit pour d'autres Dames.

L'erreur de vôtre Page a causé vôtre ennuy,

S'étant trompé lui-même, il vous trompe après luy,

J'ay tout sçû de lui-même & des gens de Lucrece.

Il avoit vû chez elle entrer vôtre Maîtresse,

Mais il n'avoit pas sçû qu'Hippolite & Daphné

Ce jour-là par hazard chez elle avoient diné.

Il les en voit sortir, mais à coiffe abbatuë,

Et sans les approcher il suit de ruë en ruë ;

Aux couleurs, au carosse, il ne doute de rien,

Tout étoit à Lucrece, & le dupe si bien,

Que prenant ces Beutez pour Lucrece & Clarice,

Il rend à vôtre amour un tres-mauvais service.

Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,

Descendre de carosse, entrer dans un bateau,

Il voit porter des plats, entend quelque Musique,

(A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique)

Mais cessez d'en avoir l'esprit inquieté,

Car enfin le carosse avoit été prêté,

L'avis se trouve faux, & ces deux autres Belles

Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet

Jay fait ce grand vacarme à ce charmant Objet ?

PHILISTE.

Je ferai vôtre paix , mais sçachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante , qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe & sur l'heure aprêté,
Lui qui depuis un mois nous cachant sa venue
La nuit *incognito* vîstre une inconnue ,
Il vint hier de Poitiers, & sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi , sa collation

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge,
Ou quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat si peu premedité
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école,
Tout homme de courage est homme de parole,
A des vices si bas il ne peut consentir ,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante , à ce que je présum
Est vaillant par nature, & menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité ,
Et vous même admirez nôtre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices.
Une collation servie à six services ,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux ,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du Ciel dedans quelque machine;
Quiconque le peut croire ainsi que vous & moi,
S'il n'a manqué de sens, n'a pas manqué de foi,
Pour moy, je voyois bien que tout ce badinage
Répondoit assez mal aux remarques du Page.
Mais vous ?

La jalousie aveugle un cœur atteint,
 Et sans examiner croit tout ce qu'elle craint.
 Mais laissons là Dorante avecque son audace.
 Allons trouver Clarice, & lui demander grace,
 Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, & me laissez agir.
 Je veux par ce recit vous préparer la voie,
 Dissiper sa colére ; & lui rendre sa joie.
 Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
 Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidelle,
 Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
 Je suivrai vos conseils, & fuirai son courroux,
 Jusqu'à ce qu'elle ait ry de m'avoir vû jaloux.

SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrece.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, & rien ne vous en presse.
 Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit,
 A peine ay-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompt.
 Mais dy, par sa fenêtre as-tu bien vû Geronte ?
 Et sçais-tu que ce Fils qu'il m'avoit tant vanté
 Est ce même Inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrece avec moi je l'ay fait reconnoître,
 Et si-tôt que Geronte a voulu disparaître,
 Le voyant resté seul avec un vieux Valet,
 Sabine à nos yeux même a rendu le billet.

Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe , Isabelle !

ISABELLE.

Et bien cette pratique est-elle si nouvelle ?
 Dorante est-il le seul qui de jeune Ecolier
 Pour être mieux reçu s'érige en Cavalier ?
 Que j'en sçai comme lui qui parlent d'Allemagne,
 Et, si l'on veut les croire ont vû chaque Campagne,
 Sur chaque occasion tranchent des entendus,
 Content quelque défaite, & des Chevaux perdus,
 Qui dans une Gazette apprennant ce langage
 S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
 Et se donnent ici pour témoins approuvez
 De tous ces grands combats qu'ils ont lûs , ou rêvez :
 Il aura crû sans doute, ou je suis fort trompée,
 Que les Filles de cœur aiment les gens d'épée,
 Et vous prenant pour telle , il a jugé soudain
 Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la
 main.

Ainsi donc pour vous plaire il a voulu paroître ,
 Non-pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
 Et s'est osé promettre un traitement plus doux,
 Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matiere de fourbe il est maître, il y pipe,
 Après m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe.
 Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
 D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
 (Juge un peu si la piece a la moindre apparence,)
 Alcippe cependant m'accuse d'inconstance ,
 Me fait une querelle , où je ne comprends rien.
 J'ay , dit-il , toute nuit souffert son entretien . .
 Il me parle de bal , de dance, de Musique ,
 D'une collation superbe, & magnifique ,
 Servie à tant de plats , tant de fois redoublez ,
 Que j'en ay la cervelle , & les esprits troublez.

ISABELLE.

Reconnoissez par-là que Dorante vous aime,

Et que dans son amour son adresse est extrême.
 Il aura sçû qu'Alcippe étoit bien avec vous,
 Et pour l'en éloigner, il l'a rendu jaloux.
 Soudain à cet effort il en a joint un autre,
 Il a fait que son Pere est venu voir le vôtre.
 Un Amant peut-il mieux agir en un moment,
 Que de gagner un Pere, & broüiller l'autre Amant;
 Votre Pere l'agrée, & le sien vous souhaite,
 Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite de vrai ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi, votre cœur se change, & desobéïra ?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde, & perdre tes mesures,
 Explique si tu peux encor ses impostures.

Il étoit marié sans que l'on en sçêût rien,
 Et son Pere a repris sa parole du mien,
 Fort triste de visage, & fort confus dans l'ame.

ISABELLE-

Ah, je dis à mon tour, *Qu'il est fourbe, Madame !*
 C'est bien aimer la fourbe, & l'avoir bien en main,
 Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.
 Car pour moy plus j'y songe, & moins je puis com-
 prendre

Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
 Mais qu'allez-vous donc faire, & pourquoi lui parler ?
 Est-ce à ce dessein d'en rire, ou de le quereller ?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité
 Mais j'entrevoiy quelqu'un dans cette obscurité,
 Et si c'étoit lui-même, il pourroit me connoître,
 Entrons donc chez Lucrece, allons à sa fenêtre,
 Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.
 Mon jaloux après tout sera mon pis-aller.

Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
Sçachant ce que je sçai, la chose est fort aisée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

VOici l'heure, & le lieu que marque le biller.

CLITON.

J'ay sçu tout ce détail d'un ancien Valet.

Son Pere est de la Robbe. & n'a qu'elle de Fille,

Je vous ay dit son bien, son âge, & sa famille.

Mais, Monsieur, ce seroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrece excelloit à mentir.

Le divertissement seroit rare, ou je meure,

Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure,

Qu'elle pût un moment vous piper en vôtres art,

Rendre conte pour conte, & marrer pour renard.

D'un & d'autre côté j'en entendrai de bonnes.

DORANTE.

Le Ciel fait cette grace à fort peu de personnes.

Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,

Ne se broüiller jamais, & rougir encor moins.

Mais la fenêtre s'ouvre approchons.

SCENE V.

CLARICE, LUCRECE, ISABELLE *à la*
fenêtre, DORANTE, CLITON *en bas*.

CLARICE *à Isabelle*.

Isabelle, 3

Durant nôtre entretien demeure en sentinelle.

Lors que vôtre Vieillard sera prêt à sortir
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

Isabelle descend de la fenêtre & ne se montre plus,

LUCRECE à Clarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon Père,
Mais parle sous mon nom, c'est à moy de me taire.

CLARICE.

Etes-vous-là, Dorante?

DORANTE.

Oùi, Madame, c'est moy,
Qui veux vivre & mourir sous vôtre seule loy.

LUCRECE à Clarice.

Sa fleurette pour toy prend encor même stile.

CLARICE à Lucrece.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'auroit-il déjà reconnuë à la voix.

CLITON à Dorante.

C'est elle, & je me rends. Monsieur, à cette fois.

DORANTE à Clarice.

Oùi, c'est moi qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ay vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux,
C'est une longue mort, & pour moi je confesse
Que pour vivre, il faut être esclave à Lucrece.

CLARICE à Lucrece.

Chère amie, il en conte à chacun à son tour.

LUCRECE à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe, & son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie.
Disposez-en, Madame, & me dites en quoy
Vous avez résolu de vous servir de moy.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose,
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ! Ah pour vous
Je pourrai tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sçai que vous l'êtes ?

DORANTE.

Moi marié ! ce sont pièces qu'on vous a faites.

Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE à *Lucrece*.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRECE à *Clarice*.

Il ne sçait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, & si par cette voye

On pense

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croye.

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je ments.

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée

Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,

Cessez d'être en balance, & de vous défier

De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE à *Lucrece*.

On diroit qu'il dit vray tant son effronterie

Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain

En qualité d'Epoux je vous donne la main.

CLARICE.

Et, vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en credit par la Ville,

Mais en credit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que merite un homme tel que vous,

Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
 Et n'en a vû qu'à coups d'écrivoire, ou de verre ;
 Qui vint hier de Poitiers, & conte à son retour
 Que depuis une année il fait ici sa Cour ;
 Qui donne toute nuit Festin, Musique, & Dance ,
 Bien qu'il l'ait dans son lit passé en tout silence;
 Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit ;
 Sa méthode est jolie à se mettre en crédit.
 Vous même apprenez-moy comme il faut qu'on le
 nomme.

CLITON *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE *à Cliton.*

Ne t'épouvente point, tout vient en sa saison.

à Clarice.

De ces inventions chacune a sa raison.

Sur toutes quelque jour je vous rendrai contenté,
 Mais à présent je passe à la plus importante.

J'ay donc feint cet hymen (pourquoi desavouer
 Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?)
 Je l'ay feint, & ma feinte à vos mépris m'expose ;
 Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moy ?

DORANTE.

Vous. Ecoute-moy. Ne pouvant consentir....

CLITON *à Dorante.*

De grace, dites moy si vous allez mentir.

DORANTE *à Cliton.*

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

à Clarice.

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
 L'amour que j'ay pour vous ne pouvant consentir
 Qu'un Pere à d'autres loix voulût m'assujettir....

CLARICE *à Lucrece.*

Il fait piece nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon ame à la belle Lucrece,

Et par ce mariage au besoin inventé
 J'ai sçu rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
 Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
 Appellez-moi grand fourbe, & grand donneur de
 bourdes,
 Mais louiez-moi du moins d'aimer si puissamment,
 Et joignez à ces noms celui de vôtre Amant.
 Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres.
 J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres,
 Et libre pour entrer en des liens si doux,
 Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Vôtre flâme en naissant a trop de violence,
 Et me laisse toujours en juste défiance.
 Le moiën que mes yeux eussent de tels appas
 Pour qui m'a si peu vûë, & ne me connoît pas?

DORANTE.

Je ne vous connoi pas ! vous n'avez plus de Mere,
 Périandre est le nom de Monsieur vôtre Pere.
 Il est homme de robe, adroit & retenu,
 Dix mille écus de rente en font le revenu ;
 Vous perdîtes un Frere aux guerres d'Italie,
 Vous aviez une Sœur qui s'appelloit Julie.
 Vous connoi-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE à Lucrece.

Cousine, il te connoît, & r'en veut tout de bon.

LUCRECE en elle-même.

Plût à Dieu !

CLARICE à Lucrece,

Découvrons le fond de l'artifice.

à Dorante.

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice,
 Quelqu'un de vos Amis m'en est venu prier.
 Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flâme.
 Je vous ay trop fait voir jusqu'au foud de mon ame,
 Et vous ne pouvez plus desormais ignorer
 Que j'ai feint cet hymen, afin de m'en parer.

P. Cor. III. Part.

F

Je n'ay ni feux, ni vœux que pour vôtres service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vray dire, un peu bien dégoûté,
Clarice est de maison, & n'est pas sans beauté.
Si Lucrece à vos yeux paroît un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle,

DORANTE.

Oùï, mais un grand défaut ternir tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas,
Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je seray marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui ferriez la main, & lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture,

CLARICE à *Lucrece*.

Ecoutez l'imposteur, c'est d'hazard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du Ciel. . . .

CLARICE à *Lucrece*.

L'ay-je dit!

DORANTE.

J'éprouve le courroux,
Si j'ay parlé, *Lucrece*, à personne qu'à vous.

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence.
Après ce que j'ay vû moy-même en ma présence,
Vous couchez d'imposture, & vous osez jurer,
Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer!
Adieu, retirez-vous, & croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égayé ainsi par raillerie,
Et que pour me donner des passe-temps si doux,
J'ay donné cette baye à bien d'autres qu'à vous.

SCENE VI.
DORANTE, CLITON.

CLITON.

ET bien ? vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah Cliton ! je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès ;
Mais jé suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être, Qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tiens tout perdu pour un peu de traversé ?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vînt Marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un
Diable.

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur l'a dit.
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelqu'autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.

Allons sur le chevet rêver quelque moïen
 D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
 Souvent leur belle humeur suit le cours de la Lune ;
 Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune,
 Et de quelques effets que les siens soient suivis,
 Il fera demain jour , & la nuit porte avis.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.



Ais , Monsieur , pensez-vous qu'il soit
 jour chez Lucrece ?
 Pour sortir si matin elle a trop de pa-
 resse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne
 croit trouver ,

Et ce lieu pour ma flame est plus propre à rêver.
 J'en puis voir sa fenêtre , & de sa chere idée
 Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver , n'avez-vous rien trouvé
 Pour servir de remede au desordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
 Me donnois hier pour grand , pour rare , pour suprême.
 Un Amant obtient tout quand il est liberal.

COMEDIE.

125

CLITON.

Le secret est fort beau , mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait réussir qu'auprès d'une Coquette.

DORANTE.

Je sçay ce qu'est Lucrece, elle est sage & discrète
A lui faire present mes efforts seroient vains,
Elle a le cœur trop bon, mais les gens ont des main,
Et bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoie,
Ils parlent , & souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soir il m'en faut acheter.
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa Lettre,
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre,
Et ce sera hazard si sans beaucoup d'effort
Je ne trouve moïen de lui païer le port.

CLITON.

Certes vous dites vrai , j'en juge par moi-même,
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime,
Et comme c'est m'aimer que me faire present ,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, Monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sçait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure,
Et si de tout le jour je vous avois quitté ,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point , pour entrer chez Lucrece ?

CLITON.

Ah, Monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse :

DORANTE.

Nous nous batimes hier , & j'avois fait serment

De ne parler jamais de cet événement ;
 Mais à toi , de mon cœur l'unique secrétaire,
 A toi de mes secrets le grand dépositaire ,
 Je ne celerai rien puisque je l'ay promis.

Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis,
 Il passa par Poitiers où nous primes querelle,
 Et comme on nous fit lors une paix telle qu'elle,
 Nous scûmes l'un à l'autre en secret protester
 Qu'à la première vûë il en faudroit tâter.

Hier nous nous rencontrons, cette ardeur se réveille,
 Fait de nôtre embrassade un appel à l'oreille,
 Je me défais de toi , j'y cours, je le rejoins,
 Nous vuidons sur le pré l'affaire sans témoins,
 Et le perçant à jour de deux coups d'estocade,
 Je le mets hors d'état d'être jamais malade,
 Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte il est mort?

DORANTE.

Je le laissay pour tel.

CLITON.

Certes , je plains son sort ,
 Il étoit honnête homme, & le Ciel ne déploie...

SCENE II.

DORANTE, ALCIPPE,
 CLITON.

. ALCIPPE.

JE te veux , cher ami , faire part de ma joye,
 Je suis heureux mon Pere....

DORANTE.

Et bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON à *Dorante*.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joye est peu commune, & pour revoir un Pere
Un tel homme que nous ne se réjouis guere.

ALCIPPE.

Un esprit que la joye entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit,
Sçache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée,
On attendoit mon Pere, afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner,
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE.

Oùi, je lui vay porter cette heureuse Nouvelle,
Et je t'en ay voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint point de disgrâce :

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon Pere se delasse,
J'ay voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON à *Dorante*.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ay de part ni d'autre aucune défiance.
Excuse d'un Amant la juste impatience.

Adieu.

DORANTE.

Le Ciel te donne un hymen sans soucy.



SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

IL est mort ! Quoi, Monsieur, vous m'en donnez aussi !
A moi de vôtre cœur l'unique secrétaire !
A moi de vos secrets le grand dépositaire !
Avec ces qualitez j'avois lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoi, mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croiray tout, Monsieur, pour ne vous pas déplaire,
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous & bons yeux.
More, Juif, ou Chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Aleippe te surprend, sa guérison t'étonne,
L'état où je le mis étoit fort périlleux,
Mais il est à présent des secrets merveilleux,
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos Guerriers poudre de Sympathie :
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenans,
Et je n'ay point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit des le lendemain si frais & si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune,
On n'en fait plus de cas ; mais Cliton, j'en sçais une,
Qui rapelle si tôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'une heure ou deux on ne s'en sou-
vient pas.

Quiconque la sçait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, & je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donneroï, & tu serois heureux,
Mais le secret consiste en quelques mots Hebreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce seroient pour toi des tresors inutiles.

CLITON.

Vous sçavez donc l'Hebreu!

DORANTE.

L'Hebreu ? parfaitement.
J'ay dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries
Pour fournir tour à tour à tant de meneries.
Vous les hâchez menu comme chair à patez.
Vous avez tout le corps bien plein de veritez,
Il n'en sort jamais une,

DORANTE.

Ah, cervelle ignorante !
Mais mon Pere survient.

S C E N E I V.

GERONTE, DORANTE,
CLITON.

GERONTE.

Je vous cherchois Dorante.

DORANTE.

Je ne vous cherchois pas, moy. Que mal-à-propos
Son abord importun vient troubler mon repos,
Et qu'un Pere incommode un homme de mon âge.

GERONTE.

Vû l'étroite union que fait le mariage,

J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point,
Que laisser desunis ceux que le Ciel a joint;
La raison le défend, & je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta Femme.

J'écris donc à son Pere, écry-lui comme moi.
Je lui demande qu'après ce que j'ai sçû de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle Fille,
Si sage & si bien née, entre dans ma famille.
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir,
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne;
Car enfin il le faut, & le devoir l'ordonne,
N'envoier qu'un Valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilitez il sera bien surpris,
Et pour moi, je suis prêt; mais je perdrai ma peine,
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amene,
Elle est grosse.

GERONTE.

Elle est grosse!

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GERONTE.

Que de ravissemens je sens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hazarder sa grossesse?

GERONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allegresse,
Pour hazarder ce gage, il m'est trop précieux.

A ce coup ma priere a penetré les Cieux,
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.

Adieu, je vay changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son Père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE à Cliton.

Le bon-homme s'en va le plus content du monde.

GERONTE se retournant.

Ecry-lui comme moi,

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous , il revient sur ses pas.

GERONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton Beau-pere,
Comment s'appelle-t'il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire.

Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet, j'écriray le dessus.

GERONTE.

Etant tout d'une main, il sera plus honnête.

DORANTE.

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?

Vôtre main, ou la mienne, il n'importe des deux.

GERONTE.

Ces Nobles de Province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son Pere sçait la Cour.

GERONTE.

Ne me fay plus attendre,

Dy-moy

DORANTE.

Que lui diray-je ?

GERONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GERONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom,
C'étoit je m'en souvien, oüi, c'étoit Armédon.

DORANTE.

Oüi, c'est là son nom propre, & l'autre d'une Terre,
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un & l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, & tantôt Armédon.

F vj

C'est un abus commun, qu'autorise l'usage,
Et j'en ufois ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu, je vais écrire.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

ENfin j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne memoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bien-tôt toute l'histoire.

Après ce mauvais pas où vous avez bronché,

Le reste encor lang-temps ne peut être caché.

On te sçait chez Lucrece, & chez cette Clarice,

Qui d'un mépris si grand puiquée avec justice,

Dans son ressentiment prendra l'occasion

De vous couvrir de honte & de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, & puisque le temps presse.

Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrece.

Voici tout à propos ce que j'ay souhaité.



SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

CHere Amie, hier au soir j'étois si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pûs me permettre
De bien penser à toy, quand j'eus lû cette lettre :
Mais tu n'y perdras rien, & voici pour le port.

SABINE.

Ne croiez pas Monsieur....

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prens.

SABINE.

. Hé, Monsieur.

DORANTE.

Prens, te dy-je,

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige.

Dépêche, tens la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

Chere Amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne font qu'impertinences,
Si ce n'est assez d'une ouvre toutes les deux,
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur, croy qu'il n'est que de
prendre,

Et que tenir vaux mieux mille fois que d'attendre.

Cette pluie est fort douce, & quand j'en voy pleuvoir,
J'ouvrerois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.

On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,

Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.

Retiens bien ma doctrine, & pour faire amitié,
Si tu veux, avec toy je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ay reçu cette lettre de toi,
En voudrois-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire
Que ma Maîtresse daigne, ou la prendre, ou la lire;
Je ferai mon effort.

CLITON.

Voïez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, & plus souple qu'un gant.

DORANTE.

Le secter a joié. Présente-la, n'importe,
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte,
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

TU vois que les effets préviennent les paroles.
C'est un homme qui fait litière de pistoles,
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, & laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

— Avec mes reverences

Je ne suis pas encor si dupe que tu penſes,
Je ſçai bien mon métier, & ma ſimplicité
Jouë auſſi bien ſon jeu, que ton avidité.

CLITON

Si tu ſçais ton métier, dy-moi quelle eſperance
Doit obſtiner mon Maître à la perſeverance.
Sera-t'elle inſenſible ? en viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puiſqu'il eſt ſi brave homme, il te faut dire tout.
Pour te deſabuſer, ſçache donc que Lucrece
N'eſt rien moins qu'inſenſible à l'ardeur qui le preſſe,
Durant toute la nuit elle n'a point dormi,
Et ſi je ne me trompe elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais ſur quel privilege eſt-ce qu'elle ſe fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chere Amie, après tout, mon Maître vaut ſon prix,
Ces amours à demi ſont d'une étrange eſpece,
Et ſ'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrece.

SABINE.

Qu'il ne ſe hâte point, on l'aime aſſeurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement,
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on pit, le loup par les oreilles.
Elle l'aime, & ſon cœur n'y ſçauoit conſentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries ;
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands diſent vrai quelque fois,

SABINE.

Elle a lieu de douter & d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croïance,

Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens, aussi bien comme lui.

CLITON.

Je suis homme d'honneur, tu me fais injustice.

SABINE.

Mais dy-moy, sçais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice.

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.

Aussi-tôt que Lucrece a pû le reconnoître,

Elle a voulu qu'exprés je me sois fait paroître,

Pour voir si par hazard il ne me diroit rien,

Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.

Va t'en, & sans te mettre en peine de m'instruire,

Croy que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON,

Adieu, de ton côté si tu fais ton devoir,

Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SABINE *seule.*

Que je vay bien-tôt voir une Fille contente !

Mais la voici déjà. Qu'elle est impatiente !

Comme elle a les yeux fins, elle a vû le poulet.



SCENE VIII.

LUCRECE, SABINE.

LUCRECE.

ET bien, que t'ont conté le Maître & le Valet ?
SABINE.

Le Maître & le Valet m'ont dit la même chose,
Le Maître est tout à vous, & voici de sa prose.

LUCRECE *après avoir lu.*

Dorante avec chaleur fait le passionné.
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné.
Et je ne suis pas Fille à suivre ses paroles.

SABINE.

Je ne les croi non plus, mais j'en croi ses pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris !

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ay pris les témoins les plus indubitables,
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si, qui donne à vos gens, est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fay rien sçavoir.

SABINE.

Mais à ce liberal que pourrai-je promettre ?

LUCRECE.

Dy-lui que sans la voir j'ay déchiré sa lettre.

O ma bonne fortune, où vous enfuiez-vous?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux.
 Conte-lui dextrement le naturel des Femmes,
 Dy-lui qu'avec le temps on amolir leurs ames,
 Et l'averti sur-tout des heures, & des lieux
 Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
 Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah, si vous connoissiez les peines qu'il endure,
 Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint.
 Toute nuit il soupire, il gemit, il se plaint.

LUCRECE.

Pour appaiser les maux que cause cette plainte,
 Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte,
 Et sçache entre les deux toujours le moderer,
 Sans m'engager à lui, ni le desesperer.

SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

IL t'en veut tout de bon, & m'en voilà défaire,
 Mais je souffre aisément la perte que j'ay faite,
 Alcippe la repare, & son Pere est icy.

LUCRECE.

Te voilà donc bien-tôt quitte d'un grand soucy?

CLARICE.

M'en voilà bien-tôt quitte, & toy, te voilà prête
 A t'enrichir bien-tôt d'une étrange conquête.
 Tu sçais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit alors,
 A present il dit vrai, j'en réponds corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit, mais c'est un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante est un grand fourbe, & nous la fait connoître:
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins étant bien avertie,
Prens bien garde à ton fait, & fai bien ta partie.

LUCRECE.

C'en est trop, & tu dois seulement présumer
Que je panche à le croire, & non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite.
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;
Ces deux points en amour se suivent de si près,
Que qui se croit aimée aime bien-tôt après.

LUCRECE.

La curiosité souvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire, afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage!
Faites moins la sucrée, & changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

LUCRECE.

Laiçons-là cette folle, & dy moi cependant
Quand nous les vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Etoit-ce amour alors, ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour,
Je l'ay, pris, je l'ay lû, mais le tout sans amour,

Curiosité pure , avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire & d'avoir écouté,
L'un est grande faveur , l'autre civilité.
Mais trouves-y ton compte , & j'en serai ravi,
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRECE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRECE.

Ajoute , à ton exemple.

CLARICE.

Soit, mais il est saison que nous allions au Temple.

LUCRECE à Clarice.

Allons.

à Sabine.

Si tu le vois agy comme tu sçais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais,
Je connois à tous deux où tient la maladie ,
Et le mal sera grand si je n'y remédie ;
Mais sçachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRECE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, PHILISTE.

GERONTE.

JE ne pouvois avoir rencontre plus heureuse

Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
 Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,
 Et vû, comme mon Fils les gens de ces quartiers;
 Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
 Quelle est, & la Famille, & le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il ce Pyrandre?

GERONTE.

Un de leurs Citoyens,
 Noble à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers Bourgeois ni Gentilhomme,
 Qui (si je m'en souviens) de la sorte se nomme.

GERONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom,
 Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

Et le Pere d'Orphise,
 Cette rare Beauté qu'en ces lieux même on prise?
 Vous connoissez le nom de cet Objet charmant,

Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon, & Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garand....

GERONTE

En faveur de mon Fils vous faites l'ignorant,
Mais je ne sçay que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistoler un desordre arrivé,
L'a forcé sur le champ d'épouser cette Belle.
Je sçay tout, & de plus ma bonté paternelle
M'a fait y consentir, & vôtre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi, Dorante a fait donc un secret mariage ?

GERONTE.

Et comme je suis bon je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit ?

GERONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah, puisqu'il vous l'a dit

Il vous fera du reste un fidele récit,
Il en sçait mieux que moi toutes les circonstances.
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances,
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GERONTE.

Vous me feriez par-là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est seure, & vous pouvez l'en croire;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui parloit d'un esprit de grande invention,
Et si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complete, & des plus à la mode.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en couroux?

PHILISTE.

Ma foy vous en tenez aussi bien comme nous,
Et pour vous en parler avec plus de franchise,
Si vous n'avez jamais pour Bru que cette Orphise,
Vos chers Collateraux s'en trouveront fort bien,
Vous m'entendez, adieu, je ne vous dis plus rien.

SCENE II.

GERONTE.

O Vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le Ciel Pere plus malheureux ?
Est-il affront plus grand pour un cœur genereux ?
Dorante n'est qu'une fourbe, & cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même,
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette, & le second auteur.
Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infame se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

SCENE III.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

Estes-vous Gentilhomme?

DORANTE.

Ah, rencontre fâcheuse !
Etant sorti de vous, là chose est peu douteuse.

GERONTE.

Croïez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GERONTE.

Et ne sçavez-vous pas avec toute la France ,
 D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance ,
 Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
 Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang.

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne ,
 Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GERONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
 Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
 Ce qui naît d'un moïen perit par son contraire,
 Tout ce que l'un a fait l'autre peut le défaire,
 Et dans la lâcheté du vice où je te voi ,
 Tu n'es plus Gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GERONTE.

Laisse moi parler, toy de qui l'imposture
 Soüille honteusement ce don de la Nature.
 Qui se dit Gentilhomme, & ment comme tu fais,
 Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
 Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
 Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
 Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
 Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
 Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie,
 Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
 Et si dedans le sang il ne lave l'affront
 Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens ?

GERONTE.

Qui me le dit, infame ?
 Dy-moi, si tu le peux, dy le nom de ta Femme ;

Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier.

CLITON à *Dorante*.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GERONTE.

Ajoute, ajoute encor avec effronterie

Le nom de ton Beau-pere, & de sa Seigneurie.

Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON à *Dorante*.

Appellez la mémoire, ou l'esprit au secours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse

Que ton effronterie a surpris ma vieillese ;

Qu'un homme de mon âge a crû légèrement

Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?

Tu me fais donc servir de fable & de risée,

Passer pour esprit foible, & pour cervelle usée !

Mais dy moi, te portois-je à la gorge un poignard ?

Voïois-tu violence, ou couroux de ma part ?

Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,

Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice ?

Et pouvois-tu douter que mon consentement

Ne dût tout accorder à ton contentement,

Puisque mon indulgence au dernier point venuë

Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une Inconnuë ?

Ce grand excès d'amour que je t'ay témoigné

N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné.

Ingrat, tu m'as païé d'une impudente feinte,

Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.

Va, je te desavouë.

DORANTE.

Eh, mon Pere, écoutez.

GERONTE.

Quoi, des contes en l'air, & sur l'heure inventez ?

DORANTE.

Non, la verité pure.

GERONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON à *Dorante*.

Voici pour vôtres adresses une assez rude touche.

P. Cor. III. Partie.

G

DORANTE.

Epris d'une Beauté qu'à peine j'ay pû voir
 Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir
 De Lucrece en un mot, vous la pouvez connoître.

GERONTE.

Dy vrai, je la connois, & ceux qui l'ont fait naître,
 Son Pere est mon Ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
 Etant de ses regards charmé si puissamment,
 Le choix que vos bontez avoient fait de Clarice,
 Si-tôt que je le scûs, me parut un supplice.
 Mais comme j'ignorois si Lucrece & son sort
 Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
 Je n'osai pas encor vous découvrir sa flame
 Que venoient ses beautez d'allumer dans mon ame,
 Et j'avois ignoré, Monsieur, jusqu'à ce jour
 Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour,
 Mais si je vous osois demander quelque grace,
 A present que je sçais, & son bien, & sa race,
 Je vous conjurerois par les nœuds les plus doux
 Dont l'amour & le sang puissent m'unir à vous,
 De seconder mes vœux auprès de cette Belle;
 Obtenez-la d'un Pere, & je l'obtiendrai d'elle.

GERONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croïez,
 Croïez-en, pour le moins, Cliton que vous voïez,
 Il sçait tout mon secret.

GERONTE.

Tu ne meurs point de honte
 Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
 Et que ton Pere même en doute de ta foy
 Donne plus de croïance à ton Valer, qu'à toi?

Ecoute, je suis bon, & malgré ma colere,
 Je veux encor un coup montrer un cœur de Pere,
 Je veux encor un coup pour toy me hazarder.
 Je connoy ta Lucrece, & la vay demander,

Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer souffrez que je vous suive.

GERONTE.

Demeure ici, demeure, & ne sui point mes pas,

Je doute, je hazarde, & je ne te croy pas.

Mais sçache que tantôt si pour cette Lucrece

Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,

Tu peux bien fuir mes yeux, & ne me voir jamais,

Autrement, souviens toy du serment que je fais.

Je jure les raisons du jour qui nous éclaire,

Que tu ne mourras point que de la main d'un Pere,

Et que ton sang indigne à mes pieds répandu

Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

JE crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop-tôt, & de mauvaise grace,

Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois,

Devoit en galant homme aller jusques à trois.

Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaîs;

D'un trouble tout nouveau, j'ay l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remord d'avoir dit vérité ?

Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;

Car je doute à présent si vous aimez Lucrece,

Et vous voy si fertile en semblables discours,

Que, quoique vous disiez, je l'entens au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, & sur ce point ta défiance est vaine ;

Mais je hazarde trop, & c'est ce qui me gêne,
 Si son Pere & le mien ne tombent point d'accord,
 Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port;
 Et d'ailleurs, quand l'affaire entre-eux seroit concluë,
 Suis-je seur que la Fille y soit bien resoluë?
 J'ay tantôt vû passer cet objet si charmant;
 Sa Compagne, où je meure, a beaucoup d'agrément.
 Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
 De mon premier amour j'ay l'ame un peu gênée,
 Mon cœur entre les deux est presque partagé,
 Et celle-cy l'auroit s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flame si grande,
 Et porter vôt're Pere à faire une demande?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas crû si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoi même en disant vrai vous mentiez en effet?

DORANTE.

C'étoit le seul moïen d'appaïser sa colere.

Que maudit soit quiconque a détrompé mon Pere!
 Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir
 De consulter mon cœur, & je pourrois choisir.

CLITON

Mais sa Compagne enfin, n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office,
 O qu'Alcippe est heureux, & que je suis confus!
 Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
 N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voila défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé,
 Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé.
 Mais Sabine survient.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

QU'as-tu fait de ma lettre ?
En de si belles mains as-tu sçu la remettre ?

SABINE.

Oùï, Monsieur, mais. . .

DORANTE.

Quoi mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré,

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah, si vous aviez vû comme elle m'a grondée.
Elle me va chasser, l'affaire en est vuidée.

DORANTE.

Elle s'appaisera, mais pour s'en consoler,
Tens la main.

SABINE.

Eh, Monsieur.

DORANTE.

Ose encor lui parler,

Je ne perds pas si tôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voiez la bonne piece avec ses reverences.
Comme ses déplaisirs sont déjà consolez !
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;

Mais à parler sans fard....

CLITON.

Sçait-elle son métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait , & l'a lû tout entier,

Je ne puis si long-temps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non,

DORANTE.

M'aime-t'elle ?

SABINE.

Non-plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t'elle quelqu'autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne sçai.

DORANTE.

Mais enfin, dy moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE

Je le dis déjà donc, & m'en ose vanter,

Puisque ce cher Objet n'en sçauroit plus douter.

Mon Pere...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE,
SABINE, CLITON.CLARICE à *Lucrece*.**I**L peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice,
Comme tu le connois, ne précipite rien.DORANTE à *Clarice*.

Beauté qui pouvez seule & mon mal & mon bien....

CLARICE à *Lucrece*.

On diroit qu'il m'en veut, & c'est moi qu'il regarde.

LUCRECE à *Clarice*.Quelques regards sur toi sont tombez par mégarde,
Voions s'il continuë.

Ah que loin de vos yeux
 Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
 Et que je reconnoy par mon expérience
 Quel supplice aux Amans est une heure d'absence !

CLARICE à *Lucrece*.

Il continuë encor.

LUCRECE à *Clarice*.

Mais voy ce qu'il m'écrit,

CLARICE à *Lucrece*.

Mais écoute.

LUCRECE à *Clarice*.

Tu prens pour toy ce qu'il me dir.

CLARICE.

Eclaircissions-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE à *Clarice*.

Helas ! que cet Amour vous est indifferente ?

Depuis que vos regards m'ont mis sous vôtre loi....

CLARICE à *Lucrece*.

Crois-tu que le discours s'adresse encor à toi ?

LUCRECE à *Clarice*.

Je ne scai où j'en suis.

CLARICE à *Lucrece*.

Oïons la fourbe entière.

LUCRECE à *Clarice*.

Vû ce que nous sçavons elle est un peu grossière.

CLARICE à *Lucrece*.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;

Il te flatte de nuit, & m'en compte le jour.

DORANTE à *Clarice*.

Vous consultez ensemble ! Ah, quoi qu'elle vous die,

Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie.

Le sien auprès de vous me seroit trop fatal,

Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRECE en elle-même.

Ah, je n'en ay que trop, & si je ne me venge....

CLARICE à *Dorante*.

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le croy, mais enfin me reconnoissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnois ? Quittez ces railleries,
 Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
 Que je fis aussi-tôt maitresse de mon sort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport.
 Pour une autre déjà vôtre ame inquietée....

DORANTE.

Pour un autre déjà je vous aurois quittée ?
 Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié....

CLARICE.

Bien plus, si je la croi, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me joüez, Madame, & sans doute pour rire
 Vous prenez du plaisir à m'entendre redire,
 Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
 Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moy le nœud d'hymen vous lie,
 Vous serez marié, si l'on veut en Turquie ?

DORANTE.

Avant qu'avec tout autre on me puisse engager,
 Je serai marié, si l'on veut en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous sçavez le nœud de l'artifice,
 Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sçai plus moi-même à mon tour où j'en suis.
 Lucrece, écoute un mot.

DORANTE à Cliton.

Lucrece ! que dit-elle ?

CLITON à Dorante.

Vous en tenez, Monsieur, Lucrece est la plus belle,

G v.

Mais laquelle des deux, j'en ay le mieux jugé,
Et vous auriez perdu, si vous aviez gagé.

DORANTE à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ay crû la reconnoître.

CLITON à Dorante.

Clarice sous son nom parloit à la fenêtre,
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche, j'en tiens, mais l'autre la vaut bien,
Et comme dès tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déjà panchoit où mon erreur le jette,
Ne me découvre point, & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouër un nouveau jeu;
Sans changer de discours, changeons de baterie.

LUCRECE à Clarice.

Voïons le dernier point de son effronterie,
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE à Dorante.

Comme elle est mon Amie, elle m'a tout appris,
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez m'éprieée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moy ! depuis mon retour je n'ay parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrece ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse,
Et je ne vous ay point reconnu à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la premiere fois ?

DORANTE.

Pour me vanger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouër d'un si lourd artifice,
Et vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine.
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine;
Vous pensiez me jouër, & moi je vous jouois;

Mais par de faux mépris que je desavouois ;
Car enfin je vous aime, & je hay de ma vie
Les jours que j'ay vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'atmiez, feindre un himen en l'air,
Quand un Pere pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRECE à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE à Lucrece.

J'aime de ce couroux les principes cachez,
Je ne vous déplais pas puisque vous vous fâchez.
Mais j'ay moi-même enfin assez jouié d'adresse,
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrece.

CLARICE à Lucrece.

Est-il un plus grand fourbe, & peux-tu l'écouter ?

DORANTE à Lucrece.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous vôtre nom, Lucrece, & par vôtre fenêtre,
Clarice m'a fait piece, & je l'ay sçû connoître ;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ay mise en peine, & je m'en suis vengé.

LUCRECE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries.

CLARICE à Lucrece.

Veux-tu long-temps encor écouter ce moqueur ?

DORANTE à Lucrece.

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ay fait taire,
Jusqu'à ce que ma flame ait eu l'aveu d'un Pere,
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour & ma condition.

CLARICE à Lucrece.

Voy que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouïr de rours de passe-passe.

DORANTE à Lucrece.

Vous seule êtes l'Objet dont mon cœur est charmé.

LUCRECE *à Dorante.*

C'est ce que les effets n'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon Pere à present porte parole au vôtre ,
Après son témoignage en, voudrez-vous quelqu'autre ?

LUCRECE.

Après son témoignage , il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE. *à Lucrece.*

Qu'à de telles clartez votre erreur se dissipe.

à Clarice.

Et vous, belle Clarice , aimez toujours Alcippe ,
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien.
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ;
Mais entre vous, & moy, vous sçavez le mystere.
Le voici qui s'avance, & j'apperçoy mon Pere.

S C E N E VII.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE,
CLARICE, LUCRECE, ISABELLE,
SABINE, CLITON.

ALCIPPE *sortant de chez Clarice, & parlant à elle ,*
NOS Parens sont d'accord , & vous êtes à moy.

GERONTE *sortant de chez Lucrece*
& parlant à elle.

Vôtre Pere à Dorante engage votre foy.

ALCIPPE *à Clarice.*

Un mot de votre main l'affaire est terminée.

GERONTE *à Lucrece.*

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE *à Lucrece.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes - vous aujourd'hui mûettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon Pere a sur mes vœux une entière puissance.

Le devoir d'une Fille est dans l'obéissance.

GERONTE à *Lucrece*.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE à *Clarice*.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

*Alcippe rentre chez Clarice avec elle, & Isabelle,
& le reste rentre chez Lucrece.*

SABINE à *Dorante* comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.

DORANTE.

Je changerai pour toy cette pluie en rivières.

SABINE.

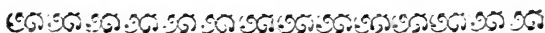
Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser,
Mon métier ne vaut rien, quand on s'en peut passer.

CLITON. *seul*.

Comme en sa propre fourbe un Menteur s'embarrasse.
Peu sçauraient comme luy s'en tirer avec grace.

Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXAMEN DU MENTEUR.

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'Espagnol. Le Sujet m'en semble si spirituel & si bien tourné, que j'ay dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, & qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Véga, mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un Volume de Dom Juan d'Alarcon, où il prétend que cette Comedie est à luy, & se plaint des Imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en resaisisse. De quelque main que parte cette Comedie, il est constant qu'elle est tres-ingenieuse, & je n'ay rien vû dans cette Langue qui m'ait satisfait davantage. J'ay tâché de la réduire

158 EXAMEN DU MENTEUR.

re à nôtre usage, & dans nos Regles; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *A parte*; dont je n'aurois pû la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautez. Je les ay faits les plus courts que j'ay pû, & je me les suis permis rarement, sans laisser deux Acteurs ensemble, qui s'entretiennent tout bas, pendant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale; mais elle gêne un peu l'attention de l'Auditeur, qui ne sçait à laquelle s'attacher, & qui se trouve obligé de separer aux deux ce qu'il est accoustumé de donner à une. L'unité du lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris, mais le premier Acte est dans les Tuileries, & le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvû qu'on lui laisse les vingt & quatre heures entieres. Quant à celle d'action, je ne sçai s'il n'y a point quelque chose à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la piece, & épouse Lucrece à la fin, qui par là ne répond pas à la Prothese. L'Auteur Espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, & le réduit à épouser par force cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, & croit que Clarice porte celui-là, il lui presente la main quand on lui a accordé l'autre, & dit hautement, lors qu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Surquoi le Pere de Lucrece le menace de le tuer, s'il n'épouse sa Fille après l'avoir demandée & obtenue, & le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ay trouvé cette manière de finir un peu dure, & crû qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de nôtre Auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrece au cinquième Acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grace, & que la Comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtez.

LA SUITE
DU
MENTEUR,
COMEDIE.



ACTEURS.

DORANTE.

CLITON, Valet de Dorante:

CLEANDRE, Gentil-homme de Lyon.

MELISSE, Sœur de Cleandre.

PHILISTE, Ami de Dorante, & Amoureux de
Mélisse.

LISE, Femme de Chambre de Mélisse.

UN PRÉVOST.

La Scene est à Lyon.



LA SUITE
DU
MENTEUR,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

Dorante paroît écrivant dans une Prison , & le Géolier ouvrant la porte à Cliton , & le luy montrant.

CLITON.

H ! Monsieur , c'est donc vous ?

DORANTE,

Cliton, je te revoÿ !

CLITON.

Je vous trouve , Monsieur , dans la mai-
son du Roy !

Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie
Des prisons de Lyon fait vôtre hostellerie ?



D O R A N T E.

Tu le sçauras tantôt , mais qui t'amene ici ?

C L I T O N.

Les soins de vous chercher.

D O R A N T E.

Tu prends trop de souci,
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise.
Ce devoir , quoi que tard, enfin s'est éviellé.

C L I T O N.

Et qui sçavoit, Monsieur, où vous étiez allé ?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur, & qu'allegresse,
Qu'impatiens desirs de posséder Lucrece,
L'argent étoit rouché, les accords publiez,
Le festin commandé, les Parens conviez,
Les violons choisis, ainsi que la journée.
Rien ne sembloit plus seur qu'un si proche hyménée,
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous scûtes faire gille, & fendites le vent.

Comme il ne fut jamais d'Eclypse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture.
Tous s'entre-regardoient, étonnez, ébaïs ;
L'un disoit, *il est jeune, il veut voir le pais,*
L'autre, *il s'est allé battre, il a quelque querelle.*
L'autre d'une autre idée embroïilloit sa cervelle,
Et tel vous soupçonnoit de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom.
Pour moi, j'écoutois tout, & mis dans mon caprice
Qu'on ne devinoit rien que par vôtre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenoit plus de crédit
M'étoit aussi suspect, que si vous l'eussiez dit,
Et tout simple & doux, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux, je consolais Lucrece.

D O R A N T E.

Je l'aimois, je te jure, & pour la posséder
Mon amour mille fois voulut tout hazarder ;
Mais quand j'eus bien pensé que j'allois à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ses chaînes de plus près,

Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits.
L'horreur d'un tel lieu m'en fit de la Maîtresse ,
Je crûs qu'il falloit mieux emploïer ma jeunesse ,
Et que quelques appas qui pussent me ravir ,
C'étoit mal en user que si-tôt m'asservir.

Je combats toutefois , mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance ,
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achève de pousser où j'étois trop panché.

Que l'argent est commode à faire une folie !
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie ,
Je pars de nuit en poste , & d'un soin diligent
Je quitte la Maîtresse , & j'emporte l'argent.

Mais dy moi, que fit-elle & que dit lors son Pere ?
Le mien, ou je me trompe, étoit fort en colere ?

C L I T O N.

D'abord de part & d'autre on vous attend sans bruit ?
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit.
Enfin n'esperant plus, on éclate, ou foudroïe ,
Lucrece par dépit témoigne de la joïe ,
Chante, dance, discours, rit, mais sur mon honneur
Elle enrageoit, Monsieur, dans l'ame, & de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, & pour plâtrer l'affaire
La pauvre délaissée épouse vôtre Pere ,
Et rongean dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée ,
Il n'est à son avis que d'être mariée ,
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En Fille obéissante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon homme enfin à sa seconde,
C'est-à-dire qu'il prend la poste à l'autre Monde
Un peu moins de deux mois-le met dans le cercueil

D O R A N T E.

J'ay sçû sa mort à Rome, où j'en ay pris le dueil.

C L I T O N.

Elle a laissé chez-vous un diable de ménage
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage ,
La Veuve & les Cousins, chacun y fait pour soi

Comme fait un Traitant pour les deniers du Roy ;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entières,
Ils ne pardonnent pas même au plomb des goutières,
Et ce sera beaucoup, si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds , & quatre cloux.

J'apprens qu'on vous a vû cependant à Florence.

Pour vous donner avis, je pars en diligence,

Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon

Je voy courir du Peuple avec émotion ;

Je veux voir ce que c'est, & je voy, ce me semble,

Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble,

On m'y permet l'entrée, & vous trouvant ici

Je trouve en même temps mon voïage accourci.

Voilà mon aventure, apprenez moy la vôtre.

D O R A N T E.

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

C L I T O N.

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin ?

D O R A N T E.

Suis-je fait en Voleur, ou bien en assassin ?

Traître, en ay-je l'habit, ou la mine, ou la taille ?

C L I T O N.

Connoit-on à l'habit aujourd'hui la canaille,

Et n'est-il point, Monsieur, à Paris de Filoux,

Et de taille, & de mine, aussi bonne que vous ?

D O R A N T E.

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle

Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque Belle,

J'eus avis que ma vie y couroit du danger,

Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.

Je pars seul, & de nuit, & prens ma route en France,

Où si-tôt que je suis en Pais d'assurance,

Comme d'avoir couru je me sens un peu las,

J'abandonne la poste, & viens au petit pas,

Approchant de Lyon, je voy dans la campagne...

C L I T O N *bas*,

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne ?

D O R A N T E.

Que dis-tu ?

Rien, Monsieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidents ;
J'en ay l'ame déjà route préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux Cavaliers je voy tirer l'épée.
Et pour en empêcher l'événement fatal ,
J'y cours la mienne au poing, & descens de cheval.
L'un & l'autre voïant à quoi je me prépare ,
Se hâte d'achever avant qu'on les sépare ,
Presse sans perdre temps , si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il blesse l'autre à mort.
Je me jette au blessé, je l'embrasse , & j'essaie ,
Pour arrêter son sang , de luy bander sa plaie.
L'autre sans perdre temps en cet événement ,
Saute sur mon cheval , le presse vivement ,
Disparoît , & mettant à couvert le coupable ,
Me laisse auprès du Mort faire le charitable.

Ce fut en cet état , les doigts de sang soûillez ,
Qu'au bruit de ce duel trois Sergens éveillez ,
Tout gonflés de l'espoir d'une bonne lipée.
Me découvrirent seul & la main à l'épée.
Lors , suivant du métier le serment solennel ,
Mon argent fut pour eux le premier criminel ,
Et s'en étant saisis aux premières approches ,
Ces Messieurs pour prison luy donnerent leurs poches
Et moy non sans couleurs , encor qu'injustement ,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainsi rire , & qu'est ce que tu penses ?

CLITON.

Je trouve ici , Monsieur , beaucoup de circonstances.
Vous en avez sans doute un trésor infini.
Vôtre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni ,
Et le cheval sur tout vaut en cette rencontre
Le pistolet ensemble , & l'épée & la Montre.

DORANTE.

Je me suis bien défair de ces traits d'Ecolier ,
Dont l'usage autrefois m'étoit si familier ,
Et maintenant , Cliton , je vis en honnête homme ,

166 LA SUITE DU MENTEUR,
CLITON.

Vous êtes amendé du voïage de Rome ,
Et vôtre ame en ce lieu réduite au repentir
Fait mentir le Proverbe , en cessant de mentir :
Ah ! j'aurois plutôt crû...

DORANTE.

Le temps m'a fait connoître
Quelle indignité c'est, & quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi ? ce duel, ces coups si justement portez ,
Ce cheval , ces Sergens...

DORANTE.

Autant de veritez.

CLITON.

J'en suis fâché pour vous, Monsieur, & sur tout d'une,
Que je ne compte pas à petite infortune.
Vous êtes prisonnier, & n'avez point d'argent ;
Vous serez criminel,

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

Ah ! Monsieur, sans Argent est-il de l'innocence ?

DORANTE.

Fort peu, mais dans ces murs Philiste a pris naissance,
Et comme il est parent des premiers Magistrats,
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ay sçu qu'il est en Ville, & lui venois d'écrire
Lors qu'ici le Concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel secours ,
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours,
Mais je ne comprends rien à ces nouveaux mistères,
Les Filles doivent être ici fort volontaires ,
Jusque dans la prison elles cherchent les gens.



SCENE II.

DORANTE, CLITON, LISE.

CLITON à *Lise*.

IL ne fait que sortir des mains de trois Sergens,
Je t'en veux avertir, un fol espoir te trouble,
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LISE.

J'en apporte pour lui.

CLITON.

Pour lui ! tu m'as dupé,
Et je doute sans toy si nous aurions soupé.

LISE *montrant une bourse*.

Avec ce passe-port suis-je la bien venuë ?

CLITON.

Tu nous vas à tous deux donner dedans la vûë.

LISE.

Ay-je bien pris mon temps ?

CLITON.

Le mieux qu'il se pouvoit.
C'est une honnête Fille, & Dieu nous la devoit,
Monsieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle ?

LISE.

Une Dame

Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE.

Une Dame ?

CLITON.

Lisez sans faire de façon.

Dieu nous aime, Monsieur, comme nous sommes bons,
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

Au bruit du monde qui vous conduisoit prisonnier, j'ay mis les yeux à la fenêtre, & vous ay trouvé de si bonne mine, que mon cœur est allé dans la même prison que vous, & n'en veut point sortir, tant que vous y serez. Je ferai mon possible pour vous en tirer au plutôt. Cependant obligez-moy de vous servir de ces cent pistoles que je vous envoie; vous en pouvez avoir besoin en l'état où vous êtes, & il m'en demeure assez d'autres à votre service.

DORANTE *continue.*

Cette lettre est sans nom.

CLITON.

Les mots en sont François.
à *Lise.*

Dy-moy, sont ce Louïs, ou pistoles de poids?

DORANTE.

Tai-toi.

LISE à *Dorante.*

Pour ma Maîtresse, il est de conséquence
De vous taire deux jours son nom, & sa naissance.
Ce secret trop tôt sçû peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je serai cependant aveugle en mon bonheur,
Et d'un si grand bien fait j'ignorerai la source?

CLITON à *Dorante.*

Curiosité bas, prenons toujours la bourse.
Souvent c'est perdre tout, que vouloir tout sçavoir,

LISE à *Dorante.*

Puis-je la lui donner?

CLITON à *Lise.*

Donne, j'ay tout pouvoir,
Quand même ce seroit le trésor de Venise.

DORANTE.

Tout-beau, tout-beau, Cliton, il nous faut...

CLITON.

Lâcher prise?

Quoi, c'est ainsi Monsieur....

DORANTE

COMEDIE

DORANTE.

Parleras-tu toujours ?

CLITON.

Et voulez-vous du Ciel renvoyer le secours ?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en soy quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous , & le prens pour mon compte.

DORANTE à *Lise*.

Ecoute un mot.

CLITON.

Je tremble , il va la refuser.

DORANTE.

Ta Maîtresse m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux user ;

Oïons.

DORANTE.

Sa courtoisie est extrême, & m'étonne,

Mais . . .

CLITON.

Le Diable de Mais.

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne . .

CLITON.

Je me meurs , je suis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet ,

Et reçoit comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON

Je suis ressuscité, prêt, ou don ne m'importe.

DORANTE à *Cliton* , & ensuite
à *Lise*.

Prens. Je le lui rendrai, même avant que je sorte.

CLITON à *Lise*.

Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'instant ,
Et revenir demain avec encor autant.

Et vous, Monsieur, songez à changer de demeure,

170 LA SUITE DU MENTEUR ,

Vous ferez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE à Cliton, & puis à Lise.

Ne me romps plus la tête ; & toy tarde un moment.

J'écris à ta Maîtresse un mot de compliment.

Dorante va écrire sur la table,

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble ?

LISE.

Difons.

CLITON.

Contemple-moy.

LISE.

Toy ?

CLITON.

Oùi, moy. Que t'en semble ?

Dy.

LISE.

Que tout vert & rouge ainfi qu'un Perroquet,
Tu n'es que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'est-elle ?

LISE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main ?

LISE.

De raille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe , ce pied ?

LISE.

Si tu sors des prisons,

Dignes de t'installer aux Petites Maisons.

CLITON.

Ce front ?

LISE.

Est un peu creux.

CLITON.

Cette tête ?

L I S E.

Un peu folle.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole ?

L I S E.

Ah ! c'est-là que mes sens demeurent étonnez,

Le ton de voix est rare, aussi bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me semble si jolie,

Que tu me vas résoudre à faire une folie.

Touche, je veux t'aimer, tu seras mon souci,
Nos Maîtres font l'amour, nous le ferons aussi.

J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire,

Je coucherai de feux, de sanglots, de martyre,

Je te dirai, *je meurs, je suis dans les abois,**Je brûle.....*

L I S E.

Et tout cela de ce beau ton de voix !

Ah ! si tu m'entreprends deux jours de cette sorte,

Mon cœur est déconfit, & je me tiens pour morte.

Si tu me veux en vie, affoiblis ces attraits,

Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu sçais même charmer alors que tu te moques,

Gouverne doucement l'ame que tu n'excroques,

On a traité mon Maître avec moins de rigueur,

On n'a pris que sa bourse, & tu prends jusqu'au cœur.

L I S E.

Il est riche ton Maître ?

CLITON.

Assez.

L I S E.

Et Centilhomme ?

CLITON.

Il le dit.

L I S E.

Il demeure ?

CLITON.

A Paris.

172 LA SUITE DU MENTEUR,
L I S E.

Et se nomme ?

D O R A N T E *fouillant dans la bourse.*

Porte-lui cette lettre, & reçois...

C L I T O N *lui retenant le bras.*

Sans compter ?

D O R A N T E.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

C L I T O N.

Elle n'en prendra pas , Monsieur , je vous proteste.

L I S E.

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

C L I T O N.

Je vous le disois bien , elle a le cœur trop bon,

L I S E.

Lui pourrai-je , Monsieur , apprendre vôtre nom ?

D O R A N T E.

Il est dans mon billet, mais prends , je t'en conjure.

C L I T O N.

Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure ?

L I S E.

Vous perdez temps , Monsieur , je sçay trop mon
devoir.

Adieu , dans peu de temps je viendrai vous revoir,

Et porte tant de joie à celle qui vous aime ,

Qu'elle rapportera la réponse elle-même.

C L I T O N.

Adieu , belle railleuse.

L I S E.

Adieu , cher babillard.



SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cette Fille est jolie, elle a l'esprit gaillard.

CLITON.

J'en estime l'humeur, j'en aime le visage,
Mais plus que tout les deux, j'adore son message.

DORANTE.

C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer;
C'est elle qui me charme, & que je veux aimer.

CLITON.

Quoi? vous voulez, Monsieur, aimer cette Inconnue?

DORANTE.

Oùi, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vûe?

DORANTE.

Un si rare bien-fait en un besoin pressant
S'empare puissamment d'un cœur reconnoissant,
Et comme de soi-même il marque un grand mérite,
Dessous cette couleur il parle, il sollicite,
Peint l'objet aussi beau, qu'on le voit genereux,
Et si l'on est ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice.
Dès l'abord antrefois vous aimâtes Clerice.

Celle-ci sans la voir. Mais, Monsieur, votre nom,

Lui deviez-vous l'apprendre, & si-tôt?

DORANTE.

Pourquoi non?

J'ay crû le devoir faire, & l'ay fait avec joye.

CLITON.

Il est plus décrié que la fausse monnoye.

174 LA SUITE DU MENTEUR,
D O R A N T E.

Mon nom ?

C L I T O N.

Oùi, dans Paris en langage commun
Dorante, & le Menteur à présent ce n'est qu'un,
Et vous y possédez ce haut degré de gloire,
Qu'en une Comedie on a mis votre histoire.

D O R A N T E.

En une Comedie ?

C L I T O N.

Et si naïvement,

Que j'ay crû, la voyant, voir un enchantement.

On y voit un Dorante avec votre visage ;
On le prendroit pour vous, il a votre air, votre âge.
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paroît comme vous adroit au dernier point.
Comme à l'evenement j'ay part à la peinture.
Après votre portrait on produit ma figure ,
Les Heros de la Farce, un certain Jodelet
Fait marcher après vous votre digne Valer,
Il a jusqu'à mon nez , & jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en même Ecole.
C'est l'Original même, il vaut ce que je vauz,
Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux,
Et tout autre que lui dans cette Comedie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice, & Lucrece, elles en ont quelque air,
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder ,
Vôtre feu Pere même est joué sous le masque.

D O R A N T E.

Cette Pièce doit être, & plaisante, & fantasque :
Mais son nom ?

C L I T O N.

Vôtre nom de guerre, LE MENTEUR.

D O R A N T E.

Les Vers en sont-ils bons ? Fait-on cas de l'Auteur ?

C L I T O N.

La Pièce a réussi, quoi que foible de stile,
Et d'un nouveau Proverbe elle enrichit la Ville,

De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers,
On dit quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.

Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paroître.
Ce maraut de Farceur m'a fait si bien connoître,
Que les petits enfans, si-tôt qu'on m'apperçoit,
Me courent dans la rue, & me montrent au doigt,
Et chacun rit de voir les Courtauts de boutique,
Grossissant à l'envi leur chienne de Musique,
Se rompre le gosier dans cette belle humeur,
A crier après moi, LE VALET DU MENTEUR.
Vous en riez vous-même ?

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, & cela vous décrie,
Mais si bien, qu'à présent voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la Fille d'un Huissier,
Pas celle d'un Records, pas d'un Cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris est loin, si je ne suis déçû,
Nous pourrons réussir avant qu'elle ait rien sçû.
Mais quelqu'un vient à nous, & j'entens du murmure.

SCENE IV.

LE PREVOST, CLEANDRE,
DORANTE, CLITON.

CLEANDRE *au Prevost.*

AH ! je suis innocent, vous me faites injure.

LE PREVOST *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, Monsieur, ne craignez aucun mal ;
Mais comme enfin le Mort étoit vôt're Rival,

H iij

176 LA SUITE DU MENTEUR;

Et que le Prisonnier proteste d'innocence,
Je doy sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLEANDRE *au Prevôt.*

Et si pour s'affranchir il ose me charger?

LE PREVOST *à Cléandre.*

La Justice entre vous en sçaura bien juger;
Souffriez paisiblement que l'ordre s'exécute.

à Dorante.

Vous avez vû, Monsieur, le coup qu'on vous impute,

Voyez ce Cavalier, en seroit-il l'auteur?

CLEANDRE *bas.*

Il va me reconnoître. Ah Dieu! je meurs de peur.

DORANTE *au Prevôt.*

Souffiez que j'examine à loisir son visage.

bas.

C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage.
Ce seroit lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur, quand je puis le sauver.
Ne le découvrons point.

CLEANDRE *bas.*

Il me connoît: je tremble.

DORANTE *au Prevôt.*

Ce Cavalier, Monsieur, n'a rien qui lui ressemble,
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connois moins, tant plus je le contemple.

CLEANDRE *bas.*

O generosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même est tout autre.

LE PREVOST.

Enfin ce n'est pas lui?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'huy.

LE PREVOST *à Cléandre.*

Je suis ravi, Monsieur, de voir votre innocence
Assurée à présent par sa reconnoissance.

Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir;

Excusez la rigueur qu'à voulu mon devoir.
Adieu.

CLEANDRE *au Prevôt.*
Vous avez fait le dû de votre office.

SCENE V.

DORANTE, CLEANDRE,
CLITON.

DORANTE *à Cléandre.*

MOn Cavalier pour vous je me fais injustice,
Je vous tiens pour brave homme, & vous reconnoi bien,

Faites votre devoir, comme j'ay fait le mien.

CLEANDRE.

Monfieur, ...

DORANTE.

Point de réplique, on pourroit nous entendre.

CLEANDRE.

Scachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je fçay mon devoir, que j'en prendrai foudi,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'Est-il pas vrai, Cliton, que ç'eût été dommage
De livrer au malheur ce genereux courage ?
J'avois entre mes mains, & la vie, & la mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.

CLITON.

Quoi ? c'est là donc, Monsieur, ...

178 LA SUITE DU MENTEUR,

DORANTE.

Oùï, c'est là le coupable.

CLITON.

L'homme à votre cheval !

DORANTE.

Rien n'est si véritable.

CLITON.

Je ne sçais où j'en suis, & deviens tout confus.

Ne m'avez-vous pas dit que vous ne mentiez plus ?

DORANTE.

J'ay vû sur son visage un noble caractère ,
Qui me parlant pour lui m'a forcé de me taire ,
Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit, qu'en le perdant je me perdrais d'honneur ;
J'ay crû devoir mentir, pour sauver un brave homme.

CLITON.

Et c'est ainsi, Monsieur, que l'on s'amende à Rome ;
Je me tiens au Proverbe, oùï, courez, voyagez,
Je veux être Guenon si jamais vous changez,
Vous mentirez toujours, Monsieur, sur ma parole.
Croïez-moy, que Poitiers est une bonne école,
Pour le bien du Public je veux le publier,
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne mens plus Cliton , je r'en donne assurance,
Mais en un tel sujet l'occasion dispense.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre , & menteur vous mour-
rez.

Et l'on dira de vous pour Oraison funébre :

*C'étoit en menterie un Auteur tres-celèbre ,
Qui sçût y raffiner de si digne façon ,
Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon,
Et qui tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque ,
Aus plus forts d'après luy pût donner quinze & bis-
que.*

DORANTE.

Je n'ay plus qu'à mourir, mon Epitaphe est fait ,

Et tu m'érigeras en Cavalier parfait.
 Tu ferois violence à l'humeur la plus triste :
 Mais sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste,
 Donne-lui cette lettre, & moi sans plus mentir
 Avec les Prisonniers j'iray me divertir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LISE.

MELISSE *tenant une lettre ouverte
dans sa main.*



ERTES il écrit bien, sa lettre est excellente.

L I S E.

Madame, sa personne est encor plus galante.

Tout est charmant en lui, sa grace,
 son maintien, ...

MELISSE.

Il semble que déjà tu lui veuilles du bien ?

L I S E.

J'en trouve, à dire vray, la rencontre si belle,
 Que je voudrois l'aimer, si j'étois Demoiselle.
 Il est riche, & de plus il demeure à Paris,
 Où des Dames, dit-on, est le vrai Paradis,
 Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
 Les Maris y sont bons, & les Femmes maîtresses.

H vj

Je vous le dis encor, je m'y passerois bien,
Et si j'étois son fait, il seroit fort le mien.

M E L I S S E.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin Lise, sans rire,
C'est un homme bien fait ?

L I S E.

Plus que je ne puis dire.

M E L I S S E.

A la lettre il paroît qu'il a beaucoup d'esprit ;
Mais dy-moy, parle-t'il aussi-bien qu'il écrit ?

L I S E.

Pour lui faire en discours montrer son éloquence,
Il lui faudroit des gens de plus de conséquence ;
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

M E L I S S E.

Et que croit-il de moi ?

L I S E.

Ce que vous lui mandez,

Que vous l'avez tantôt vû par vôtre fenêtre,
Que vous l'aimez déjà.

M E L I S S E.

Cela pourroit bien être.

L I S E.

Sans l'avoir jamais vû ?

M E L I S S E.

J'écris bien sans le voir.

L I S E.

Mais vous suivez d'un Frère un absolu pouvoir,
Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant vôtre nom,
Pour lui donner secours dedans cette prison.
L'y voyant en sa place il fait ce qu'il doit faire.

M E L I S S E.

Je n'écrivois tantôt qu'à dessein de lui plaire,
Mais, Lise, maintenant j'ay pitié de l'ennui
D'un homme si bien fait, qui souffre pour autrui,
Et par quelques motifs que j'en vienne d'écrire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire.

La lettre est de ma main, elle parle d'amour ;
 S'il ne sçait qui je suis, il peut l'apprendre un jour,
 Un tel gage m'oblige à lui tenir parole,
 Ce qu'on met par écrit passe un amour frivole,
 Puisqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer,
 Et je lui doy mon cœur, s'il daigne l'estimer.
 Je m'en forme en idée une image si rare
 Qu'elle pourroit gagner l'ame la plus barbare,
 L'amour en est le peintre, & son rapport flatteur
 En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

L I S E.

Tout comme vous l'aimez, vous verrez qu'il vous aime.
 Si vous vous engagez, il s'engage de même,
 Et se forme de vous un tableau si parfait,
 Que c'est lettre pour lettre, & portrait pour portrait.
 Il faut que vòtre amour plaisamment s'entretienne ;
 Il sera vòtre Idée, & vous serez la sienne,
 L'alliance est mignarde, & cette nouveauté,
 Sur tout dans une lettre, aura grande beauté,
 Quand vous y fouscirez pour Dorante ou Mélisse,
Vòtre tres-humble Idée à vous rendre service.

Vous vous moquez, Madame, & loin d'y consentir,
 Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir.

M E L I S S E.

Je ne me mocque point.

L I S E.

Et que fera, Madame,
 Cet autre Cavalier dont vous possédez l'ame,
 Vòtre Amant ?

M E L I S S E.

Qui ?

L I S E.

Philiste.

M E L I S S E.

Ah ! ne présume pas
 Que son cœur soit sensible au peu que j'ay d'appas.
 Il fait mine d'aimer, mais sa galanterie
 N'est qu'un amusement, & qu'une raillerie.

132 LA SUITE DU MENTEUR,

L I S E.

Il est riche, & Parent des premiers de Lyon.

M E L I S S E.

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.

S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise,

Dans ses civilitez on diroit qu'il méprise,

Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,

Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur.

L'amour même d'un Roi me seroit importune ,

S'il falloit la tenir à si haute fortune ;

La sienne est un trésor qu'il fait bien d'épargner,

L'avantage est trop grand, j'y pourrois trop gagner.

Il n'entre point chez nous, & quand il me rencontre,

Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre ,

Et prend l'occasion avec une froideur

Qui craint en me parlant d'abaisser sa Grandeur.

L I S E.

Peut-être il est timide , & n'ose davantage.

M E L I S S E.

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage,

Il voit souvent mon Frere , & ne parle de rien.

L I S E.

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien ?

M E L I S S E.

Comme je ne suis pas en amour des plus fines,

Faute d'autre , j'en souffre, & je lui rends ses mines ;

Mais je commence à voir que de tels cajoleurs

Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,

Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace

D'un véritable Amant il occupe la place.

L I S E.

Je l'ay vû , pour vous voir, faire beaucoup de tours.

M E L I S S E.

Qui l'empêche d'entrer, & me voir tous les jours ?

Cette façon d'agir est-elle plus polie ?

Croit-il

L I S E.

Les amoureux ont chacun leur folie.

La sienne est de vous voir avec tant de respect ,

Qu'il passe pour superbe, & vous devient suspect,
 Et la vôtre un dégoût de cette retenue ;
 Qui vous fait mépriser la personne connue ,
 Pour donner vôtre estime , & chercher avec soin
 L'amour d'un Inconnu, parce qu'il est de loin.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LISE.

CLEANDRE.

ENvers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
 Ma Sœur ?

MELISSE.

Sans me connoître il me croit l'ame atteinte;
 Que je l'ay vû conduire en ce triste séjour ,
 Que ma lettre, & l'argent sont des effets d'amour,
 Et Lise qui l'a vû m'en dit tant de merveilles ,
 Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLEANDRE.

Ah, si tu sçavois tout !

MELISSE.

Elle ne laisse rien ,
 Elle en vante l'esprit , la taille , & le maintien ,
 Le visage attrayant, & la façon modeste.

CLEANDRE.

Ah, que c'est peu de chose au prix de ce qui reste !

MELISSE.

Que reste-t'il à dire ? un courage vaincu ?

CLEANDRE.

C'est le plus généreux qui jamais ait vécu.
 C'est le cœur le plus noble, & l'ame la plus haute...

MELISSE.

Quoi ? vous voulez, mon Frère, ajouter à sa faute,
 Percer avec ces traits un cœur qu'il a blessé.
 Et vous-même achever ce qu'elle a commencé ?

Ma Sœur, à peine sçai-je encor comme il se nomme,
 Et je sçai qu'on n'a vû jamais plus honnête homme,
 Et que ton Frere enfin périroit aujourd'huy ,
 Si nous avions affaire à tout autre qu'à luy.

Quoi que nôtre partie ait été si secrette
 Que j'en dusse esperer une seure retraite,
 Et que Florange & moi (comme je t'ay conté)
 Afin que ce duel ne pût être éventé ,
 Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte,
 Que chacun pour sortir choisit diverse porte ,
 Que nous n'eussions ensemble été vûs de huit jours ,
 Que presque tout le monde ignorât nos amours,
 Et que l'occasion me fût si favorable ,
 Que je vis l'innocent saisi pour le coupable ;
 (Je croy te l'avoir dit, qu'il nous vint separer ,
 Et que sur son cheval je sçûs me retirer)
 Comme je me montrois, afin que ma presence
 Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
 Sur un bruit épandu, que le Deffunt & moy,
 D'une même beauté nous adorions la loy,
 Un Prevôt soupçonneux me saisit dans la ruë,
 Me mene au Prisonnier, & m'expose à sa vûë.
 Juge quels troubles j'eûs de me voir en ces lieux !
 Ce Cavalier me voit , m'examine des yeux ,
 Me reconnoît, je tremble encor à te le dire ,
 Mais apprens sa vertu, chérie Sœur, & l'admire.

Ce grand cœur me voyant son destin en la main,
 Devient pour me sauver à lui-même inhumain.
 Lui, qui souffre pour moi, sçait mon crime, & le nie,
 Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie ,
 Dépeint le criminel de toute autre façon,
 Oblige le Prevôt à sortir sans soupçon ,
 Me promet amitié, m'assûre de se taire.
 Voilà ce qu'il a fait, voy ce que je doy faire.

M E L I S S E.

L'aimer, le secourir, & tous deux avouer
 Qu'une telle vertu ne se peut trop louer.

CLEANDRE.

Si je l'ay plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
 Cette pitié, ma Sœur, étoit bien légitime :
 Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
 Et le devoir succède à la compassion.

Nos plus puissans secours ne sont qu'ingratitude.
 Mets à les redoubler ton soin, & ton étude ;
 Sous ce même prétexte, & ces déguisemens
 Ajoûte à ton argent perles, & diamans,
 Qu'il ne manque de rien, & pour sa délivrance
 Je vay de mes Amis faire agir sa puissance.
 Que si tous les efforts ne peuvent le tirer,
 Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.

Adieu, de ton côté prends souci de me plaire,
 Et voy ce que tu dois à qui te sauve un Frère.

MELISSE.

Je vous obéirai tres-punctuellement.

SCENE III.

MELISSE, LISE.

LISE.

Vous pouviez dire encor tres-volontairement,
 Et la faveur du Ciel vous a bien conservée,
 Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
 Le party de Philiste a dequoi s'appuyer ;
 Je n'en suis plus, Madame, il n'est bon qu'à noïer,
 Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
 Je puis vers la prison apprendre une Courante ?

MELISSE.

Où tu peux te résoudre encor à te croter.

LISE.

Quels de vos diamans me faut-il lui porter ?

MELISSE.

Mon Frère va trop vite, & sa chaleur l'emporte
 Jusqu'à connoître mal des gens de cette sorte.

186 LA SUITE DU MENTEUR,

Aussi comme son but est différent du mien,
Je doy prendre un chemin fort éloigné du sien,
Il est reconnoissant, & je suis amoureuse,
Il a peur d'être ingrat, & je veux être heureuse.
A force de presens il se croit acquiter,
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de merite,
Le Second l'importune, & le reste l'irrite,
Et passé le besoin, quoi qu'on lui puisse offrir,
C'est un accablement qu'il ne sçauroit souffrir.

L'amour est liberal, mais c'est avec adresse,
Le prix de ses presens est en leur gentillesse,
Et celui qu'à Dorante exprés tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique assez ingenieuse.

L I S E.

Elle doit être belle, & fort mystérieuse.

M E L I S S E.

Au lieu de diamans dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer sous ce prétexte, & trouver quelque voie
Par où sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voie.
Porte lui mon Portrait, & comme sans dessein
Fay qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein.
Feins lors pour le ravoit un déplaisir extrême.
S'il le rend, c'en est fait, s'il le retient, il m'aime.

L I S E.

A vous dire le vrai, vous en sçavez beaucoup.

M E L I S S E.

L'amour est un grand maître, il instruit tout d'un coup.

L I S E.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

M E L I S S E.

Viens querir mon Portrait avec des censitures.
Comme pourra Dorante en user bien, ou mal,
Nous résoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE,
CLITON *dans la prison.*

DORANTE.

Voilà, mon cher Ami, la véritable histoire
D'une aventure étrange, & difficile à croire;
Mais puisque je vous voy, mon sort est assez doux.

PHILISTE.

L'aventure est étrange, & bien digne de vous,
Et si je n'en voïois la fin trop véritable,
J'aurois bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me seriez suspect si vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, Monsieur, des sentimens meilleurs,
Il s'est bien converti dans un si long voyage,
C'est tout un autre esprit sous le même vilage,
Et tout ce qu'il debite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par générosité.
C'est le même qui prit Clarice pour Lucrece,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse,
Et malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il est ici, n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrois-tu jurer?

CLITON.

Oüi, Monsieur, & j'en jure
Par le Dieu des menteurs, dont il est créature,
Et s'il vous faut encor un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers, & le festin sur l'eau.

PHILISTE.

Laisant là ce badin, Ami, je vous confesse
Qu'il me souvient toujours de vos traits de jeunesse.
Cent fois en cette Ville aux meilleures maisons
J'en ay fait un bon conte en déguisant les noms,

188 LA SUITE DU MENTEUR,
J'en ay ry de bon cœur, & j'en ay bien fait rire ,
Et quoi que maintenant je vous entende dire ,
Ma mémoire toujours me les vient présenter ,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

D O R A N T E.

Formez en ma faveur de plus saines pensées.
Ces petites humeurs sont aussi-tôt passées ,
Et l'air du Monde change en bonnes qualitez
Ces teintures qu'on prend aux Universitez.

P H I L I S T E.

Dés-lors, à cela près , vous étiez en estime
D'avoir une ame noble , & grande , & magnanime.

C L I T O N.

Je le disois dés-lors , sans cette qualité
Vous n'eussiez pû jamais le païer de bonté.

D O R A N T E.

Ne te tairas-tu point ?

C L I T O N.

Dis-je rien qu'il ne sçache,
Et fais je à vôtre nom quelque nouvelle tache ?
N'étoit-il pas, Monsieur, avec Alcippe, & vous ,
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux ?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes ,
Lui qui vous sépara lors que vous vous batîtes ,
Ne sçait-il pas encor les plus rusez détours ,
Dont vôtre esprit adroit bricola vos amours ?

P H I L I S T E.

Amy, ce flux de langue est trop grand pour se taire,
Mais sans plus l'écouter, parlons de vôtre affaire.

Elle me semble aisée , & j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourrai l'emporter ;
Ceux dont elle dépend sont de ma connoissance,
Et même à la plûpart je rouche de naissance.
Le Mort étoit d'ailleurs fort peu considéré ,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aïlle ap-
prendre

Pour en venir à bout, quel chemin il faut prendre,
Ne vous chagrinez point cependant en prison;

On aura soin de vous, comme en vòtre maison,
Le concierge en a l'ordre, il tient de moy sa place,
Et si tôt que je parle, il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE.

Ma joïe est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prens congé de vous, pour vous aller servir,
Cliton divertira vòtre mélancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Comment va maintenant l'amour, ou la folie ?
Cette Dame obligeante, au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encore aimable ? a-t'elle encor des charmes ?
Par générosité, lui rendrons-nous les armes ?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, & m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soy qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu ?

CLITON.

J'en fais des conjectures,
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous païer par avance, & vous cacher son nom,
Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon :
A voir ce qu'elle a fait, & comme elle procède,
Je jurerois, Monsieur, qu'elle est ou vieille, ou laïde,
Peut-être l'une & l'autre, & vous a regardé
Comme un galant commode, & fort incommode.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous en visionnaire,
Mais si je disois vrai, que prétendez-vous faire ?

190 LA SUITE DU MENTEUR,

DORANTE.

Envoïer & la Dame & les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçu, quiconque prend se vend.

DORANTE.

Quitte pour lui jeter son argent à la tête.

CLITON,

Le compliment est doux, & la défaite honnête.

Tout de bon à ce coup vous êtes converti,

Je le soutiens, Monsieur, le Proverbe a menti.

Sans scrupule autrefois, témoin vôte Lucrece,

Vous emportiez l'argent & quittiez la Maîtresse;

Mais Rome vous a fait si grand homme de bien,

Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien.

Vous vous êtes instruit des cas de conscience.

DORANTE.

Tu m'embroüilles l'esprit faute de patience.

Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,

Eclairciront ce trouble, & purgeront ces soins.

Tu sçais qu'on m'a promis que la Beauté qui m'aime

Viendra me rapporter la réponse elle-même.

Voy déjà sa Servante, elle revient.

CLITON.

Tant pis,

Dûssiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.

Si fréquente embassade, & Maîtresse invisible,

Sont de ma conjecture une preuve infaillible.

Voïons ce qu'elle veut, & si son passe-port

Est aussi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des pistoles ?

CLITON.

Qu'avons-nous sans cela, besoin de ses paroles ?



SCENE VI.

DORANTE, LISE, CLITON.

DORANTE à *Lise*.

JE ne t'espérois pas si soudain de retour.

LISE.

Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilitez ma Maîtresse est ravie,
Elle seroit venue, elle en brûloit d'envie,
Mais une compagnie au logis la retient.
Elle viendra bien-tôt, & peut-être elle vient,
Et je me connoi mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voïez, même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs.
Les sèches sont dessous, celles-ci sont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me sembloient plus solides.
Si tu n'as autre chose épargne mieux tes pas,
Cette inégalité ne me satisfait pas ;
Nous avons le cœur bon, & dans nos aventures
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LISE.

Badin, qui te demande ici ton sentiment ?

CLITON.

Ah ! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LISE.

Est-ce à toi de parler ? que n'attens-tu ton heure ?

DORANTE.

Sçaurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure ?

LISE !

Non pas encor si-tôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien ?

Parle-moi franchement, & ne deguise rien.

192 LA SUITE DU MENTEUR,

L I S E.

A ce compte, Monsieur, vous me trouvez passable ?

D O R A N T E.

Je te trouve de taille & d'esprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, & tant d'attraits aux
yeux,

Qu'à te dire le vrai, je ne voudrois pas mieux.

Elle me charmera pourvû qu'elle te vaille.

L I S E.

Ma Maîtresse n'est pas tout-à-fait de ma taille,

Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,

Autant, & plus encor, Monsieur, qu'en qualité.

D O R A N T E.

Tu sçais adroitement couler ta flatterie.

Que ce bout de ruban à de galanterie !

Je le veux dérober, mais qu'est-ce qui le suit !

L I S E.

Rendez-le-moy, Monsieur, j'ay hâte, il s'en va nuit.

D O R A N T E.

Je verray ce que c'est.

L I S E.

C'est une mignature.

D O R A N T E.

O le charmant Portrait ! l'adorable peinture !

Elle est faite à plaisir,

L I S E.

Après le naturel.

D O R A N T E.

Je ne croy pas jamais avoir rien vû de tel.

L I S E.

Ces quatre diamans dont elle est enrichie

Ont sous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blan-
chie,

Et je cours de ce pas y faire regarder.

D O R A N T E.

Et quel est ce portrait ?

L I S E.

Le faut-il demander,

Et doutez-vous si c'est ma Maîtresse elle-même ?

DORANTE

DORANTE.

Quoi, celle qui m'écrit ?

LISE.

Oùi, celle qui vous aime,

A l'aimer tant soit peu, vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un si rare bonheur ne m'est pas destiné,
Et tu me veux flater par cette fausse joye.

LISE.

Quand je dis vrai, Monsieur; je prétens qu'on me
croie.

Mais je m'amuse trop, l'Orfèvre est loin d'ici.
Donnez-moi, je perds temps.

DORANTE.

Laisse-moi ce souci.

Nous avons un Orfèvre arrêté pour ces dettes,
Qui sçaura tout remettre au point que tu souhaites.

LISE.

Vous m'en donnez, Monsieur,

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LISE.

A-t'il la main fort bonne ?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LISE.

Sans mentir ?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il est trop jeune, il n'ose.

LISE.

Je voudrois bien pour vous faire ici quelque chose,
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce soit.

LISE.

Vous me ferez chasser si quelqu'autre le voit.

194 LA SUITE DU MENTEUR ,
DORANTE.

Va , dors en secreté.

L I S E.

Mais enfin à quand rendre ?

D O R A N T E.

Dés demain.

L I S E.

Demain donc je viendrai le reprendre ,
Je ne puis me résoudre à vous desobliger.

C L I T O N *à Dorante , puis à Lise.*

Elle se met pour vous en un tres-grand danger.
Dirons-nous rien nous deux ?

L I S E.

Non.

C L I T O N.

Comme tu méprises !

L I S E.

Je n'ay pas le loisir d'entendre tes sottises.

C L I T O N.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

L I S E.

Peut-être à mon retour je sçaurai te guérir ,
Je ne puis mieux pour l'heure , adieu.

C L I T O N *à Dorante.*

Tout vous succede.

S C E N E V I I.

D O R A N T E , C L I T O N.

D O R A N T E.

Viens, Cliton, & regarde. Est-elle vieille ou laide ?
Voit-on des yeux plus vifs ? voit-on des traits
plus doux ?

C L I T O N.

Je suis un peu moins dupe, & plus fûté que vous.
C'est un leurre, Monsieur, la chose est toute claire,

Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire surprendre, on les apporte exprès,
On s'en fâche, on fait bruit, ou vous les redemande,
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende,
Et pour dernière adresse une telle Beauté
Ne se voit que de nuit, & dans l'obscurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie,
A voir l'original si loin de la copie.
Mais laissons ce discours qui peut vous ennuyer.
Vous feray-je venir l'Orfèvre prisonnier ?

DORANTE *lit.*

Simple ; n'as-tu point vû que c'ésoit une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame est atteinte ?

CLITON.

Bon ; en voici déjà de deux en même jour ,
Par devoir d'honnête homme, & par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres,
Chacun a ses talens, & ce sont-là les vôtres.

DORANTE.

Tay-toy, tu m'étourdis de tes sortes raisons.
Allons prendre un peu d'air dans la Cour des Prisons.]

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, D'ORANTE,
CLITON.

Cet Acte se passe dans la Prison.

DORANTE.



E vous en prie encor , discoupons d'autre chose ,

Et sur un tel sujet ayons la bouche close ;

On peut nous écouter , & vous surprendre ici ,

Et si vous vous perdez , vous me perdez aussi.

La parfaite amitié que pour vous j'ay conçûe ,

Quoi qu'elle soit l'effet d'une première vûe ,

Joint mon peril au vôtre , & les unit si bien ,

Qu'au cours de vôtre sort elle attache le mien.

CLEANDRE.

N'ayez aucune peur , & sortez d'un tel doute.

J'ay des gens là dehors qui gardent qu'on écoute ,

Et je puis vous parler en toute seureté

De ce que mon malheur doit à vôtre bonté.

Si d'un bien-fait si grand qu'on reçoit sans merite

Qui s'avouë insolvable aucunement s'acquite ,

Pour m'acquiter vers vous autant que je le puis ,

J'avoüe , & hautement, Monsieur, que je le suis ,

Mais si cette amitié par l'amitié se paie ,

Le cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie ,

La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vôtre également,
Et l'on n'y trouvera qu'une différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnaissance.

D O R A N T E,

N'appellez point faveur ce qui fut un devoir,
Entre les gens de cœur il suffit de se voir,
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussi-tôt un certain nœud les lie,
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est,
Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

C L I T O N.

Par exemple, voyez; aux traits de ce visage
Mille Dames m'ont pris pour homme de courage,
Et si-tôt que je parle, on devine à demi
Que le sexe jamais ne fut mon ennemi,

C L E A N D R E.

Cet homme a de l'humeur.

D O R A N T E.

C'est un vieux Domestique,

Qui comme vous voyez, n'est pas mélancolique.

A cause de son âge il se croit tout permis ;

Il se rend familier avec tous mes Amis ,

Mêle par tout son mot, & jamais, quoi qu'on die,

Pour donner son avis il n'attend qu'on le prie.

Souvent il importune , & quelquefois il plaît.

C L E A N D R E.

J'en voudrois connoître un de l'humeur dont il est.

C L I T O N,

Croïez qu'à le trouver vous auriez de la peine. |

Le Monde n'en voit pas quatorze à la douzaine,

Et je jurerois bien, Monsieur, en bonne foi,

Qu'en France il n'en est point que Jodelet, & moi,

D O R A N T E,

Voilà de ses bons mots les galantes surprises ;

Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises,

Et quand il a dessein de se mettre en crédit,

Plus il y fait d'effort, moins il sçait ce qu'il dit.

198 LA SUITE DU MENTEUR,

CLITON.

On appelle cela des Vers à ma louïange.

CLEANDRE.

Presque insensiblement nous avons pris le change;
Mais revenons, Monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrions parler encor quelqu'autre fois,
Il suffit pour ce coup.

CLEANDRE.

Je ne sçaurois vous taire

En quel heureux état se trouve vôt're affaire.

Vous sortirez bien-tôt, & peut-être demain.

Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiste en ont trouvé la voie.

J'en doy rougir de honte au milieu de ma joye,
Et je ne sçaurois voir, sans être un peu jaloux,
Qu'il m'ôte les moïens de m'employer pour vous.

Je cede avec regret à cet Ami fidelle;

S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zele,

Et vous m'obligerez au sortir de prison

De me faire l'honneur de prendre ma maison.

Je n'attens point le temps de vôt're délivrance,

De peur qu'encor un coup Philiste me devance.

Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,

Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre,

Et je croirois faillir de m'en vouloir défendre.

CLEANDRE.

Je vous en reppirai quand vous pourrez sortir.

Alois nous tâcherons à vous bien divertir,

Et vous faire oublier l'ennui que je vous cause.

Auriez-vous cependant besoin de quelque chose?

Vous êtes Voyageur, & pris par des Sergens,

Et quoy que ces Messieurs soient fort honnêtes gens,

Il en est quelques uns....

CLITON.

Les siens en sont du nombre,

Ils ont, en le prenant, pillé jusqu'à son ombre,

Et n'étoit que le Ciel a sçu le soulager,
 Vous le verriez encor fort net & fort léger.
 Mais comme je pleurois ses tristes aventures,
 Nous avons reçu lettre, argent, & confitures.

CLEANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire, il faudroit deviner.
 Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
 Une Dame m'écrit, me flatte, me régale,
 Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
 Me fait force presens.

CLEANDRE.

Et vous visitez?

DORANTE.

Non.

CLEANDRE.

Vous sçavez son logis?

DORANTE.

Non-pas même son nom.

Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourroit être?

CLEANDRE.

A moins que de la voir, je ne la puis connoître.

DORANTE.

Pour un si bon Ami je n'ay point de secret.

Voyez, coudoillez-vous les traits de ce portrait?

CLEANDRE.

Elle semble éveillée, & passablement belle;
 Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,
 Et je ne connoi rien à ces traits que je voy.
 Je vas vous préparer une chambre chez moy.
 Adieu.



SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CE brusque adieu marque un trouble dans l'ame.

Sans doute il la connoît.

CLITON.

C'est peut-être sa Femme.

DORANTE.

Sa Femme !

CLITON.

Oùï, c'est sans doute elle qui vous écrit ;
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets, & de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-lès par leur nom, dy de mes imprudences.
Mais seroit-ce en effet celle que tu me dis ?

CLITON.

Envoiez vos Portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa Femme, vous dis-je, ou du moins sa Maîtresse.

Ne l'avez-vous pas vû tout changé de couleur ?

DORANTE.

Je l'ay vû comme atteint d'une vive douleur
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son desordre, Cliton, montre ce qu'il déguise,
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il fera dangereux rencontrer sa colere !
Il va tout renverser, si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort, si sa fureur se croit ;
Mais sur tout ses Valets peuvent bien marcher droit.

Malheureux le premier qui fâchera son Maître.
Pour autres cent Louïs je ne voudrois par l'être.

DORANTE.

La chose est sans remede, en soit ce qui pourra,
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'est pas qu'après tout, Cliton, si c'est la Femme,
Je ne sçache étouffer cette naissante flamme.
Ce seroit lui prêter un fort mauvais secours,
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours.
D'une belle action j'en ferois une noire,
J'en ay fait mon Ami, je prens part à sa gloire,
Et je ne voudrois pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON.

Et s'il est son Amant ?

DORANTE.

Puisqu'elle me préfere,
Ce que j'ay fait pour lui vaut bien qu'il me défere;
Sinon, il a du cœur, il en sçait bien les loix,
Et je suis résolu de défendre son choix.
Tandis pour un moment trêve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

Il prend le Portrait de Mélisse.

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rends les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes ?
Hélas ! au lieu de l'esperer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette Belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidelle
Si-tôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre;
Si j'ay pû te manquer de foi,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colere en me punissant
Te fait criminel d'innocent,

202 LA SUITE DU MENTEUR ,

Sur toy retombent les vangeances. . .

C I L T O N *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites , Monsieur , que des extravagances ,
Et parlez justement le langage des fous ,

Donnez , j'entretiendrai ce Portrait mieux que vous.

Je veux vous en montrer de meilleures méthodes ,

Et lui faire des vœux plus courts & plus commodes.

Adorable & riche beauté ,

Qui joins les effets aux paroles ;

Merveille qui m'as enchanté

Par tes douceurs & tes pistoles ;

Sçache un peu mieux les partager ,

Et si tu nous veux obliger

A dépeindre aux races futures

L'éclat de tes faits inouïs ,

Garde pour toy les confitures ;

Et nous accable de Loüis.

Voilà parler en homme.

D O R A N T E.

Arrête tes faillies ,

Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.

Je ne suis pas toujours d'humeur à écouter.

C I L T O N.

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flater ,

Je ne vous puis souffrir de dire une sottise ;

Par un double intérêt je prens cette franchise :

L'un , vous êtes mon Maître , & j'en rougis pour vous ,

L'autre , c'est mon talent , & j'en deviens jaloux.

D O R A N T E.

Si c'est-là ton talent , ma faute est sans exemple.

C I L T O N.

Ne me l'enviez point ; le vôtre est assez ample ,

Et puisqu'enfin le Ciel m'a voulu départir

Le don d'extravaguer , comme à vous de mentir ,

Comme je ne mens point devant votre Excellence ,

Ne dites à mes yeux aucune extravagance ;

N'entreprenez sur moy , non plus que moy sur vous.

D O R A N T E.

Tay-toy , le Ciel m'envoye un entretien plus doux ,

L'Ambassade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t'elle ?

DORANTE.

Maraut, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle ?

CLITON.

Non pas. mais le passé m'a rendu curieux,

Je lui regarde aux mains, un peu plutôt qu'aux yeux.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, *déguisée en*
Servante, cachant son visage sous une coëffe.

CLITON, LISE.

CLITON *à Lise.*

Montre ton Passe-port. Quoi ! tu viens les mains
vides !

à Dorante.

Ainsi détruit le temps les biens les plus solides,
Et moins d'un jour réduit tout vôt're heur & le mien.
Des Lottis aux douceurs, & des douceurs à rien,

LISE.

Si j'apportai tantôt, à présent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu ?

LISE.

Ce Portrait que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit ?

LISE.

J'amene ici ma Sœur, parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous pensez en vain chercher une défaite.
Demandez-lui, Monsieur, qu'elle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi, ta Maîtresse sçait que tu me l'as laissé ?

L I S E.

Elle s'en est doutée , & je l'ay confessé.

D O R A N T E.

Elle s'en est donc mise en colere ?

L I S E.

Et si forte,

Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte.

Si vous vous obstinez à me le retenir ,

Je ne sçai dès ce soir, Monsieur, que devenir :

Ma fortune est perdue, & dix ans de service.

D O R A N T E.

Ecoute il n'est pour toi chose que je ne fisse,

Si je te nuis ici, c'est avec grand regret,

Mais on aura mon cœur avant que ce Portrait.

Va dire de ma part à celle qui t'envoie

Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joye,

Que rien n'approcheroit de mon ravissement,

Si je le possédois de son consentement ;

Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde,

Qu'il est le seul trésor qui me soit cher au monde,

Et quant à ta fortune, il est en mon pouvoir

De la faire montrer par de-là ton espoir.

L I S E.

Je ne veux point de vous, ni de vos récompenses.

D O R A N T E.

Tu me dédaignes trop.

L I S E.

Je le doy.

C L I T O N.

Tu l'offenses.

Mais voulez-vous , Monsieur , me croire , & vous
vanger ?

Rendez-lui son Portrait, pour la faire enrager.

L I S E.

O le grand habile homme ! il y connoît finesse.

C'est donc ainsi, Monsieur, que vous tenez promesse ?

Mais puis qu'auprès de vous j'ay si peu de crédit,

Demandez à ma Sœur ce qu'elle m'en a dit ,

Et si c'est sans raison que j'ay tant l'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta Sœur sera plus obligeante ;
 Mais si ce grand courroux lui donne autant d'effroy,
 Je ferai tout autant pour elle , que pour toy.

LISSE.

N'importe, parlez-lui, du moins vous sçavez d'elle;
 Avec quelle chaleur j'ay pris vôtre querelle.

DORANTE à Mélisse.

Son ordre est-il si rude ?

MELISSE.

Il est assez exprés ,

Mais sans mentir ma Sœur vous presse un peu de prés.
 Quoi qu'elle ait commandé, la chole a deux vilages.

CLITON.

Comme toutes les deux joient leurs personnages :

MELISSE.

Souvent tout cet effort à r'avoir un Portrait
 N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
 C'est peut-être après tout le dessein de Madame ;
 Ma Sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son ame,
 En ces occasions il fait bon hazarder ,
 Et de force , ou de gré , je sçaurois le garder.
 Si vous l'aimez, Monsieur, croyez qu'en son courage
 Elle vous aime assez, pour vous laisser ce gage;
 Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur ,
 Puisqu'avant ce Portrait on aura vôtre cœur,
 Et je la trouverois d'une humeur bien étrange,
 Si je ne lui faisois accepter cet échange.
 Je l'entreprends pour vous , & vous répondrai bien
 Qu'elle aimera ce gage, autant comme le sien.

DORANTE.

O Ciel ! & de quel nom faut-il que je te nomme ?

CLITON.

Ainsi font deux Soldats logez chez le bon homme,
 Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups,
 L'un jure comme un Diable, & l'autre file doux.

Les belles, n'en déplaise à tout vôtre grimoire,
 Vous vous entr'entendez, comme larron en foire,

206 LA SUITE DU MENTEUR,
M E L I S S E.

Que dit cet insolent !

D O R A N T E.

C'est un fou qui me sert.

C L I T O N.

Vous dites que

D O R A N T E à Cliton.

Tai-roy, ta sottise me perr.

à Mélisse.

Je suivray ton conseil, il m'a rendu la vie.

L I S S E.

Avec sa complaisance à flater v^otre envie,
Dans le cœur de Madame elle croit pénétrer,
Mais son front en rougit, & n'ose se montrer.

M E L I S S E se découvrant.

Mon front n'en rougit point, & je veux bien qu'il
voye,

D'où lui vient ce conseil qui lui rend tant de joie.

D O R A N T E.

Mes yeux, que vois-je ? où suis je ? êtes vous des fla-
teurs ?

Si le Portrait dit vrai, les habits sont menteurs.

Madame, c'est ainsi que vous sçavez surprendre !

M E L I S S E.

C'est ainsi que je tâche à ne point méprendre,

A voir si vous m'aimez, & sçavez mériter

Cette parfaite amour que je vous veux porter.

Ce Portrait est à vous, vous l'avez sçû défendre.

Et de plus sur mon cœur vous pouvez tout prétendre ;

Mais par quelque motif que vous l'eussiez rendu,

L'un & l'autre à jamais étoit pour vous perdu,

Je retirais le cœur en retirant ce gage,

Et vous n'eussiez de moi jamais vû que l'image,

Voilà le vrai sujet de mon déguisement,

Pour ne rien hasarder, j'ay pris ce vêtement,

Pour entrer sans soupçon, pour sortir tout de même,

Et ne me point montrer, qu'ayant vû si l'on m'aime,

D O R A N T E.

Je demeure immobile, & pour vous répliquer,

Je pers la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne sçai si je dors, je ne sçai si je veille,
Je ne sçai si je vis, & je sçai toutefois
Que ma vie est trop peu pour ce que je vous dois.
Que tous mes jours usiez à vous rendre service,
Que tout mon sang pour vous offre en sacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers vôtre beauté ne m'acquiteroient pas.

MELISSE.

Sçachez pour arrêter ce discours qui me flate,
Que je n'ay pû moins faire à moins que d'être in-
grate.

Vous avez fait pour moy plus que vous ne sçavez,
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour. A présent je vous quitte,
Et malgré mon amour je romps cette visite,
Le soin de mon honneur veut que j'en use ainsi ;
Je crains à tous momens qu'on me surprenne ici,
Encor que déguisée, on pourroit me connoître.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenêtre,
Du moins si le Concierge est homme à consentir,
A force de presens, que vous puissiez sortir.
Un peu d'argent fait tout chez les gens de sa sorte.

DORANTE.

Mais après que les dons m'aurent ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher ?

MELISSE.

[Ayant sçu la maison.

Vous pourriez aisément vous informer du nom,
Encor un jour, ou deux, il me faut vous le taire ;
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas, adieu.

DORANTE.

Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.

LISSE.

Un linge servira de marque plus expresse,
J'en prendrai soin,

208 LA SUITE DU MENTEUR,
MELISSE.

On ouvre, & quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, Monsieur...

Elles abaissent toutes deux leurs coëffes.

DORANTE.

Je sçai bien mon devoir.
Sur ma discretion prenez toute assurance.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

A My, nôtre bonheur passe nôtre esperance.
Vous avez Compagnie! Ah, voyons s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-les s'échaper, je vous dirai qui c'est.
Ce n'est qu'une Lingère. Allant en Italie
Je la vis en passant, & la trouvai jolie,
Nous fîmes connoissance, & me sçachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris souci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous semble belle, à ce compte.

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en suis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous servir?

PHILISTE.

Je suis trop mal adroit pour un si noble rôle.

DORANTE.

Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

Qu'une ?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ay promis de la voir,
Seur que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le Concierge est à vous.

PHILISTE.

C'est une affaire faite.

DORANTE.

Quoi, vous me refusez un mot que je souhaite ?

PHILISTE.

L'ordre tout au contraire en est déjà donné,
Et vôtre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.

Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes Amis m'ont conté vôtre histoire.
Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas,
Ils vous ont vû courir, tomber le Mort à bas,
L'autre vous démonter, & fuir en diligence ;
Ils ont vû tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connu personne , étant trop éloignez.
Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnez,
Et plutôt de beaucoup que je n'osois prétendre.
Je n'ai point perdu temps, & les ay fait entendre.
Si bien que sans chercher d'autre éclaircissement ,
Vos Juges m'ont promis vôtre élargissement.
Mais quoi, qu'il soit constant qu'on vous prend pour
un autre ,

Il faudra caution, & je serai la vôtre.
Ce sont formalitez que pour vous dégager
Les Juges disent-ils, sont tenus d'exiger.
Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble ;
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir,
Nous aurons tout loisir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir vôtre Lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il seroit nécessaire
De coucher pour la forme une nuit en prison,
Et m'en ont sur le champ rendu quelque raison ;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matières,

210 LA SUITE DU MENTEUR,
Que j'en perds aussi-tôt les plus belles lumières.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai.
C'est tout ce que j'en aime, & tout ce que j'en sçai.

DORANTE.

Que ne vous doy-je point pour de si bons offices ?

PHILISTE.

Ami, ce ne sont-là que de petits services,
Je voudrois pouvoir mieux, tout me seroit fort doux.
Je vay chercher du monde à souper avec vous,
Adieu, je vous attens au plus tard dans une heure.

SCENE V.

DORANTE, LISE, CLITON.

DORANTE.

TU ne dis mot, Cliton,

CLITON.

Elle est belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te semble belle ?

CLITON.

Et si parfaitement,

Que j'en suis même encor dans le ravissement;
Encor dans mon esprit je la vois & l'admire,
Et je n'ay sçu depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je suis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON.

Ah, plutôt à Dieu, Monsieur, que ce fût la Servante !
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du Destin.

CLITON.

J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire,

Qui change en un moment cette Dame en Lingère.

DORANTE.

C'étoit nécessité dans cette occasion ,
De crainte que Philiste eût quelque vision,
S'en formât quelque idée, & la pût reconnoître.

CLITON.

Cette métamorphose est de vos coups de Maître.
Je n'en parlerai plus, Monsieur, que cette fois,
Mais en un demi-jour comptez déjà pour trois.
Un coupable honnête homme, un Portrait, une
Dame,

A son premier métier rendent soudain vôtre ame ;
Et vous sçavez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, & par nécessité.
Quelle conversion !

DORANTE.

Tu fais bien le severe.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
J'aurois trop à compter.

DORANTE.

Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir, qu'être amoureux discret,
L'honneur d'une Maîtresse aisément y dispose.

CLITON.

Ce n'est qu'autre prétexte, & non pas autre chose.
Croyez-moy, vous mourrez, Monsieur, dans vôtre
peau,

Et vous meritez cet illustre tombeau,
Cette digne oraison que n'aguère j'ay faite.
Vous vous en souvenez, sans que je la répète ?

DORANTE.

Pour de pareils secrets peut-on s'en garantir ?
Et toy même à ton tour ne crois-tu point mentir ?
L'occasion convie, aide, engage, dispense,
Et pour servir un autre, on ment sans qu'on y pense.

CLITON.

Si vous m'y surprenez, étrillez-y moy bien.

Allons trouver Philiste, & ne jurons de rien.

Fin du troisième Acte.



A C T E IV.

S C E N E PREMIERE.

M E L I S S E , L I S E .

M E L I S S E .



'E N tremble encor de peur , & n'en suis
pas remise.

L I S E .

Aussi bien comme vous je pensois être
prise.

M E L I S S E .

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder,
Voïez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.

L I S E .

Un Ami veritable à toute heure s'acquite,
Mais un Amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contre-temps à nos yeux se produit,
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire ;
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa presence, où l'on la veut le moins.

M E L I S S E

Quel desordre eût-ce été, Lise, s'il m'eût connuë ?

L I S E.

Il vous auroit donné fort avant dans la vûë.

M E L I S S E.

Quel bruit, & quel éclat n'eût point fait son courroux?

L I S E.

Il eût été peut-être aussi honteux que vous.

Un homme un peu content, & qui s'en fait accroire,
Se vûyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.

Quand il a de l'esprit il sçait rendre le change,
Loin de s'en émouvoir en raillant il se vange,
Affecte des mépris comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher;
Tant qu'il peut-il témoigne une ame indifferente.
Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vû Dorante,
Et fort adroitement je vous ay mise en jeu.

M E L I S S E.

Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

L I S E.

Et bien? mais que vous semble encor du personnage?
Vous en ay je trop dit?

M E L I S S E.

J'en ay vû davantage.

L I S E.

Avez-vous du regret d'avoir trop hasardé?

M E L I S S E.

Je n'ay qu'un déplaisir d'avoir si peu tardé.

L I S E.

Vous l'aimez?

M E L I S S E.

Je l'adore.

L I S E.

Et croïez qu'il vous aime?

M E L I S S E.

Qu'il m'aime, & d'une amour comme la mienne ex-
trême.

L I S E.

Une premiere vûë, un moment d'entretien

214 LA SUITE DU MENTEUR,

Vous fait ainsi tout croire , & ne douter de rien !

M E L I S S E.

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour
l'autre ,

Life , c'est un accord bien-tôt fait que le nôtre.

Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir

Sème l'intelligence avant que de se voir ?

Il prépare si bien l'Amant & la Maîtresse

Que leur ame au seul nom s'émeut & s'intéresse ,

On s'estime, on se cherche ? on s'aime en un moment.

Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément ,

Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles ,

La foy semble courir au devant des paroles.

La langue en peu de mots en explique beaucoup,

Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup,

Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,

Le cœur en entend plus, que tous les deux ne disent.

L I S E.

Si comme dit Sylvandre, une ame en se formant,

Ou descendant du Ciel, prend d'une autre l'Aimant,

La sienne a pris la vôtre, & vous a rencontrée.

M E L I S S E.

Quoy , tu lis les Romans ?

L I S E.

Je puis bien lire Astrée,

Je suis de son Village, & j'ay de bons garans

Qu'elle & son Céladon étoient de nos Parens.

M E L I S S E.

Quelle preuve en as-tu ?

L I S E.

Ce vieux Saule, Madame,

Où chacun d'eux cachoit ses lettres & sa flamme ,

Quand le jaloux Sé mire en fit un faux témoin,

Du pré de mon Grand pere il fait encor le coin,

Et l'on m'a dit que c'est un infailible signe

Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.

Vous ne m'en croyez pas ?

M E L I S S E.

De vrai c'est un grand point.

LISE

Aurois-je tant d'esprit si cela n'étoit point ?
 D'où viendrait cette adresse à faire vos messages,
 A jouer avec vous de si bons personnages,
 Ce trésor de lumière, & de vivacité,
 Que d'un sang amoureux que j'ay d'eux hérité ?

MELISSE.

Tu le disois tantôt, chacun a sa folie,
 Les uns l'ont importune, & la tienne est jolie.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LISE.

CLEANDRE.

JE viens d'avoir querelle avec ce Prisonnier,
 Ma Sœur.

MELISSE.

Avec Dorante ? Avec ce Cavalier,
 Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie ?
 Qu'avez-vous fait ?

CLEANDRE.

Un coup dont tu seras ravie.

MELISSE.

Qu'à cette lâcheté je puisse consentir !

CLEANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MELISSE.

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte,
 Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLEANDRE.

Tu sembles t'en fâcher !

MELISSE.

Je m'en fâche pour vous,
 D'un mot il peut vous perdre, & je crains son cour-
 roux.

CLEANDRE.

Il est trop genereux, & d'ailleurs la querelle,
 Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
 Ecoute. Nous parlions des Dames de Lyon,
 Elles sont assez mal en son opinion ;
 Il confesse de vrai qu'il a peu vû la Ville,
 Mais il se l'imagine en Beutez fort sterile,
 Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
 La plus belle ait dequoi captiver de bons yeux.
 Pour l'honneur du pais j'en nomme trois ou quatre,
 Mais à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre,
 Et comme il ne le peut étant dans la prison,
 J'ay crû par un Portrait le mettre à la raison,
 Et sans chercher plus loin ces beutez qu'on admire,
 Je ne veux que le tien pour le faire dedire
 Me le déniras-tu, ma Sœur pour un moment ?

MELISSE.

Vous me jouëz, mon Frere, assez accortement,
 La querelle est adroite, & bien imaginée.

CLEANDRE.

Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.

MELISSE.

S'il faut ruser ici, j'en sçais autant que vous,
 Et vous ferez bien fin si je ne romps vos coups.
 Vous pensez me surprendre, & je n'en fais que rire.
 Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLEANDRE.

Et bien, je viens de voir ton Portrait en ses mains.

MELISSE.

Et c'est ce qui vous fâche ?

CLEANDRE.

Et c'est dont je me plains.

MELISSE.

J'ay crû vous obliger, & l'ay fait pour vous plaire,
 Vôtre ordre étoit expiés.

CLEANDRE.

Quoy ? je te l'ay fait faire ?

MELISSE.

Ne m'avez-vous pas dit, *Sous ces déguisemens*

Ajoute

Ajoute à ton argent, perles, & diamans ?

Ce sont vos propres mots & vous en êtes cause.

CLEANDRE.

Et quoi ? de ce Portrait disent-ils quelque chose ?

MELISSE.

Puisqu'il est enrichi de quatre diamans ,

N'est-ce pas obéir à vos commandemens ?

CLEANDRE.

C'est fort bien expliquer le sens de mes prières ;

Mais , ma Sœur , ces faveurs sont un peu singulieres.

Qui donne le Portrait promet l'Original.

MELISSE.

C'est encore vôtre ordre, ou je m'y connoy mal.

Ne m'avez-vous pas dit , *prend souci de me plaire* ,

Et voy ce que tu dois à qui te sauve un Frère.

Puisque vous luy devez , & la vie , & l'honneur ,

Pour vous en revancher , dois-je moins que mon cœur ,

Et doutez vous encor à quel point je vous aime ,

Quand pour vous acquiter je me donne moy-même ?

CLEANDRE.

Certes pour m'obéir avec plus de chaleur ,

Vous donnez à mon ordre une étrange couleur ,

Et prenez un grand soin de bien paier mes dettes ;

Non que mes volontez en soient mal satisfaites ,

Loin d'éteindre ce feu je voudrois l'allumer ,

Qu'il eût dequoi vous plaire , & voulut vous aimer ,

Je tiendrois à bonheur de l'avoir pour Beau-frère ,

J'en cherche les moïens , j'y fait ce qu'on peut faire ,

Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison

Je viens de l'obliger à prendre ma maison ,

Afin que l'entretien produise quelque flammes

Qui forme doucement l'union de vos ames.

Mais vous sçavez trouver des chemins plus aisez ,

Sans sçavoir s'il vous plaît , ni si vous luy plaisez ,

Vous pensez l'engager en luy donnant ces gages ,

Et luy donnez sur vous de trop grands avantages.

Que fera-ce , ma Sœur , si quand vous le verrez ,

Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez ;

Si quelque aversion vous prend pour son visage ;

218 LA SUITE DU MENTEUR,
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce Portrait donné légèrement
Il érige un trophée à quelque Objet charmant;
MELISSE.

Sans l'avoir jamais vû, je connoys son courage.
Qu'importe après cela quel en soit le visage?
Tout le reste me plaît, si le cœur en est haut,
Et si l'ame est parfaite il n'a point de défaut.
Ajoûtez que vous-même après vôtre aventure
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et comme vous devez vous y connoître mieux,
Je m'en rapporte à vous, & choisis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon Frere,
Et si ces foibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en apprehendez rien,
Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLEANDRE.

Quoi qu'il en soit, ma Sœur soiez plus retenue
Alors qu'à tous momens vous ferez à sa vûe.
Vôtre amour me ravit, je veux le couronner,
Mais souffrez qu'il se donne, avant que vous donner.
Il sortira demain, n'en soiez point en peine.
Adieu, je vais une heure entretenir Climène.

SCENE III.

MELISSE, LISE.

LISE.

Vous en voila défaire & quitter à bon marché.
Encor est-il traitable, alors qu'il est fâché,
Sa colere a pour vous une douce méthode,
Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MELISSE.

Aussi qu'ay-je commis pour en donner sujet;
Me ranger à son choix, sans sçavoir son projet,
Deviner sa pensée, obeïr par avance,

Sont-ce, Lise, envers lui des crimes d'importance ?

L I S E.

Obéir par avance est un jeu délicat,
Dont tout autre que lui feroit un mauvais plar,
Mais ce nouvel Amant dont vous faites vôtre ame,
Avec un grand secret menage vôtre flamme,
Devoit-il exposer ce Portrait à ses yeux ?
Je le tiens indiscret.

M E L I S S E.

Il n'est que curieux,
Et ne montreroit pas si grande impatience,
S'il me considéroit avec indifférence.
Outre qu'un tel secret peut souffrir un Ami.

L I S E.

Mais un homme qu'à peine il connoît à demi ?

M E L I S S E.

Mon Frère lui doit tant qu'il a lieu d'en attendre;
Tout ce d'un ami tout autre peut prétendre.

L I S E

L'amour excuse tout dans un cœur enflammé,
Et tout crime est léger, dont l'auteur est aimé.
Je serois plus sévère, & tiens qu'à juste titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

M E L I S S E.

Ne querellons personne, & puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

L I S E.

Que vous avez de peur que le marché n'échape !

M E L I S S E.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape !
Je possède son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrais le temps en débats superflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t'il mieux, que mon feu ne l'excuse ?
Allons, allons l'attendre, & sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moyens de nous en assurer.

L I S E.

Vous ferez-vous connoître ?

Où, s'il sçait de mon Frère

Ce que jusqu'à présent j'avois voulu lui taire ;
 Sinon quand il viendra prendre son logement,
 il se verra surpris plus agréablement.

S C E N E IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

ME reconduire encor cette cérémonie
 D'entre les vrais Amis devroit être bannie.

P H I L I S T E.

Jusques-en Belle-cour je vous ay reconduit
 Pour voir une Maîtresse en faveur de la nuit.
 Le temps est assez doux, & je la voy paroître
 En de semblables nuits souvent à la fenêtre,
 J'attendrai le hazard un moment en ce lieu,
 Et vous laissez aller voir votre Lingère. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laisse ici de nuit sans compagnie !

P H I L I S T E.

C'est faire à votre tour trop de cérémonie.
 Peut-être qu'à Paris j'aurois besoin de vous,
 Mais je ne crains ici, ni Rivaux, ni Filoux.

DORANTE.

Ami, pour des Rivaux, chaque jour en fait naître,
 Vous en pouvez avoir, & ne les pas connoître.
 Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets,
 Mais nous nous tiendrons loin, en confidens discrets.
 J'ay du loisir assez.

P H I L I S T E.

Si l'heure ne vous presse,
 Vous sçavez mon secret touchant cette Maîtresse.
 Elle demeure, Ami, dans ce grand pavillon.

CLITON *bas.*

Tout se prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Est-ce où je pense voir un linge qui voltige ?

PHILISTE.

Justement.

DORANTE.

Elle est belle ?

PHILISTE.

Assez.

DORANTE.

Et vous oblige ?

PHILISTE.

Je ne sçaurois encor, s'il faut tout avouer,
 Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer.
 Son accueil n'est pour moi, ni trop doux, ni trop rude,
 Il est, & sans faveur, & sans ingratitude,
 Et je la voy toujours dedans un certain point,
 Qui ne m'en chasse pas, & ne l'engage point.
 Mais je me trompe fort, ou sa fenêtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance, approchez-vous, mais sans suivre mes pas,
 Et prenez un détour qui ne vous montre pas ;
 Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elles ;
 Pour Cliton, il peut faire ici la sentinelle.

DORANTE *parlant à Cliton, après
 que Philiste s'est éloigné.*

Que me vient-il de dire, & qu'est ce que je voy ?
 Cliton, sans doute il aime en même lieu que moy,
 O Ciel ! que mon bonheur est de peu de durée.

CLITON.

S'il prend l'occasion qui vous est préparée,
 Vous pouvez disputer avec votre Valet
 A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confusion & de trouble en mon ame !

Allez prêter l'oreille aux discours de la Dame,
Au bruit que je ferai prenez bien vôtre temps,
Et nous lui donnerons de jolis passe-temps.

Dorante va auprès de Philiste.

SCENE V.

MELISSE, LISE à la fenêtre, PHILISTE,
DORANTE, CLITON.

MELISSE.

Est-ce vous ?

PHILISTE.

Oùi, Madame.

MELISSE.

Ah ! que j'en suis ravie !

Que mon sort cette nuit devient digne d'envie ?

Certes je n'osois plus espérer ce bon-heur.

PHILISTE.

Manquerois-je à venir, où j'ay laissé mon cœur ;

MELISSE.

Qu'ainsi je sois aimée, & que de vous j'obtienne

Un amour si parfait, & pareille à la mienne !

PHILISTE.

Ah ! s'il en est besoin, j'en jure, & par vos yeux.

MELISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux,

Et sans autre serment cette seule visite

M'assûre d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON.

A l'aide.

MELISSE.

J'ois du bruit.

CLITON.

A la force, au secours.

PHILISTE.

C'est quelqu'un qu'on maltraite, excusez si j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON *s'éloignant toujours
derrière le théâtre.*

On m'égorge, on me tuë.

Au meurtre.

PHILISTE.

Il est déjà dans la prochaine rue.

DORANTE.

C'est Cliton, retournez, il suffira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

Ils sortent tous deux.

MELISSE.

Je meurs d'effroy.

CLITON *derrière le théâtre.*

Je suis mort.

MELISSE.

Un Rival lui fait cette surprise.

LISE.

C'est plutôt quelque yvrogne, ou quelqu'autre sottise
Qui ne méritoit pas rompre votre entretien.

MELISSE.

Tu flates mes desirs.

SCENE VI.

DORANTE, MELISSE, LISE.

DORANTE.

Madame, ce n'est rien,
Des maraurs dont le vin embrouilloit la cervelle
Vuidoient à coups de poing une vieille querelle,
Ils étoient trois contre un, & le pauvre battu
A tier de la sorte exerçoit sa vertu.

224 LA SUITE DU MENTEUR,

bas.

Si Cliton m'entendoit, il compteroit pour quatre.

MELISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre ?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MELISSE.

Je mourois de fraïeur vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiste est heureux ! qu'il doit aimer la vie !

MELISSE.

Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez n'aguère en termes assez doux.

MELISSE.

Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme ?

Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme ?

Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égalers ?

MELISSE.

J'ay tenu ce discours, mais j'ay crû vous parler.

N'êtes-vous pas Dorante ?

DORANTE.

Oüi, je le suis, Madame,

Le malheureux témoin de vôtre peu de flame.

Ce qu'un moment fit naître un autre l'a détruit,

Et l'ouvrage d'un jour le perd en une nuit.

MELISSE.

L'erreur n'est pas un crime, & vôtre aimable idée

Regnant sur mon esprit m'a si bien possédée,

Que dans ce cher Objet le sien s'est confondu,

Et lors qu'il m'a parlé jè vous ay répondu.

En sa place tout autre eût passé pour vous-même.

Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.

Pardonnez cependant à mes esprits décûs,

Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçûs,

Où si manque d'amour vôtre soupçon persiste...

COMEDIE.

DORANTE.

N'en parlons plus, de grace, & parlons de Philiste,
Il vous sert, & la nuit me l'a trop découvert.

MELISSE.

Dites qu'il m'importune & non pas qu'il me sert,
N'en craignez rien, adieu, j'ay peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne ?
Je dois être élargi.

MELISSE.

Je vous ferai sçavoir
Dés demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut si-tôt apprendre ces Nouvelles ?

MELISSE.

Et ne sçavez-vous pas que l'amour a des aîles ?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce Cavalier ?

CLITON.

Non, je sçai tout cela d'un Esprit Familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, & demain nous parlerons du reste.

DORANTE *seul.*

Comme elle est ma Maîtresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lors que je crains Cléandre, un Ami me traverse.
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je croy l'entendre,

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

AMi vous m'avez tût quitté

Sçachant fort peu la Ville, & dans l'obscurité ,
En moins de quatre pas j'ay tout perdu de vûë,
Et m'étant égaré dès la première rue ,
Comme je sçais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ay crû qu'il vous falloit attendre en Belle-cour;
Mais je n'ay plus trouvé personne à la fenêtre.
Dites-moi cependant, qui massacroit ce traître ?
Qui le faisoit crier ?

P H I L I S T E.

A quelque mille pas
Je l'ay rencontré seul tombé sur des plâtras.

D O R A N T E.

Maraut, ne criois-tu que pour nous mettre en peine ?

C L I T O N.

Souffrez encor un peu que je reprenne haleine.

Comme à Lyon le Peuple aime fort les Laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins me trouvant tantôt en sentinelle ,
Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle,
Et si-tôt qu'ils ont vû mon habit rouge & vert....

D O R A N T E.

Quand il est nuit sans Lune, & qu'il fait temps couvert,
Connoît-on les couleurs ? Tu donnes une bourde.

C L I T O N.

Ils porttoient sous le bras une lanterne sourde.
C'étoit fait de ma vie, ils me traînoient à l'eau,
Mais sentant du secours ils ont craint pour leur peau,
Et joûant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups, & de poing & de pié ,
Que je croi tout au moins en être estropié.
Puis-ai-je voir bien-tôt la canaille noïée.

P H I L I S T E.

Si j'eusse pû les joindre ; ils me l'eussent païée,
L'heureuse occasion, dont je n'ay pû jouir,
Et que cette sorrise a fait évanouir.
Vous en êtes témoins , cette belle adorable
Ne me pourroit jamais être plus favorable.

Jamais je n'en reçûs d'accueil si gracieux ;
 Mais j'ay bien-tôt perdu ces momens précieux.
 Adieu, je prendrai soin demain de vôtre affaire,
 Il est saison pour vous de voir vôtre Lingere.
 Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
 Un plaisir plus solide , & plus long que le mien.

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CLiron, si tu le peux, regarde-moi sans rire.
 CLITON.

J'entens à demi-mot. & ne m'en puis dédire.
 J'ay gagné vôtre mal.

DORANTE.

Et bien, l'occasion ?

CLITON.

Elle fait le Menteur, ainû que le Larron,
 Mais si j'en ay donné , c'est pour vôtre service.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON

Si je ne fusse chû, je l'eusse mené loin ;
 Mais sur tout j'ay trouvé la lanterne au besoin,
 Et sans ce prompt secours vôtre feinte importune
 M'eût bien embarrassé de vôtre nuit sans Lune.
 Sçachez une autrefois que ces difficultez
 Ne se proposent point qu'entre gens concertez.

DORANTE.

Pour le mieux ébloûir je faisois le sévère.

CLITON.

C'étoit un jeu tout propre à gêner le mystère.
 Dites-moi cependant , êtes-vous satisfait ?

DORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet ?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiste ?

DORANTE.

Il se tient conblé d'heur, & de gloire,
 Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire.
 On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toûjours vous ont porté malheur.
 Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrece,
 Aujourd'hui même erreur trompe cette Maîtresse;
 Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous,
 Sans faire une jalouse, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ay pas lieu de l'être, & n'en fors pas fort triste.

CLITON.

Vous pourrez maintenant sçavoir tout de Philiste.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter,
 Tout est perdu pour moi, s'il me va tout conter.
 De quel front oserois-je après sa confidence
 Souffrir que mon amour se mît en évidence ?
 Après les soins qu'il prend de rompre ma prison,
 Aimer en même lieu semble une trahison.
 Voiant cette chaleur qui pour moi l'intéresse,
 Je rougis en secret de servir sa Maîtresse,
 Et croy devoir du moins ignorer son amour,
 Jusqu'à ce que le mien ait pû paroître au jour.
 Déclaré le premier je l'oblige à se taire,
 Ou si de cette flamme il ne se peut défaire,
 Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
 De celle dont tous deux nous adorons les loix.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
 Aussi-bien contre lui, comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre & lui je n'ay pas même droit.

Je dois autant à l'un, comme l'autre me doit,
 Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude,
 Pouvant être suspect de quelque ingratitude.
 Allons nous réposer ; la nuit & le sommeil
 Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, CLITON.

CLITON.



Nous voici bien logez , Lise , & sans raille-
 rie ,

Je ne souhaittois pas meilleure hôtellerie.

Enfin nous voyons clair à ce que nous
 faisons ,

Et je puis à loisir te conter mes raisons.

LISE.

Tes raisons, c'est-à-dire, autant d'extravagances :

CLITON.

Tu me connois déjà !

LISE.

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LISE.

Tu sçais les prodiguer.

230 LA SUITE DU MENTEUR,
CLITON.

Mais sçais-tu que l'amour me fait extravaguer ?

LISE.

En tiens-tu donc pour moi ?

CLITON.

J'en tiens, je le confesse.

LISE.

Autant comme ton Maître en tient pour ma Maîtresse ?

CLITON.

Non pas encor si fort, mais dès ce même instant

Il ne tiendra qu'à toy que je n'en tienne autant.

Tu n'as qu'à l'imiter, pour être autant aimée.

LISE.

Si son ame est en feu, la mienne est enflammée,

Et je croy jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques à vrai dire, encor au principal.

LISE.

Ton secret est obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre ;

Voi quelle est sa méthode, & tâche de la prendre.

Ses attraits tout-puissans ont des avant-coureurs

Encor plus souverains à lui gagner les cœurs.

Mon Maître se rendir à ton premier message ;

Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage,

Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains

Entre moins par les yeux, qu'il ne fait par les mains,

Et quand l'Objet aimé voit les siennes garnies,

Il voit en l'autre Objet des graces infinies.

Pourrois-tu te résoudre à m'attaquer ainsi ?

LISE.

J'en voudrois être quitte à moins d'un grand-merci.

CLITON.

Ecoute, je n'ay pas une ame intéressée,

Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.

Aimons nous but-à-but, sans soupçon, sans rigueur,
Donnons ame pour ame, & rendons cœur pour cœur.

L I S E.

J'en veux bien à ce prix.

C L I T O N.

Donc sans plus de langage,

Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

L I S E.

Pour l'ame, & pour le cœur, tant que tu le voudras,

Mais pour le bout du doigt ne le demande pas.

Un amour délicat hait ces faveurs grossières,

Et je t'ay bien donné des preuves plus entières.

Pourquoi me demander des gages superflus?

Aiant l'ame & le cœur, que te faut-il de plus?

C L I T O N.

J'ay le goût fort grossier en matière de flame.

Je sçai que c'est beaucoup qu'avoir le cœur, & l'ame,

Mais je ne sçai pas moins qu'on a fort peu de fruit.

Et de l'ame, & du cœur, si le reste ne suit.

L I S E.

Et quoi, pauvre ignorant, ne sçais-tu pas encore

Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,

Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

C L I T O N.

Si tu n'en veux changer c'est ce qui ne se peut.

Dequoi me guériroient ces gages invisibles?

Comme j'ay l'esprit lourd, je les veux plus sensibles,

Autrement, marché nul.

L I S E.

Ne desespere point.

Chaque chose a son ordre, & tout vient à son point,

Peut-être avec le temps nous pourrons nous connoître.

Apprens-moi cependant qu'est devenu ton Maître.

C L I T O N.

Il est avec Philiste allé remercier.

Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

L I S E.

Je croi qu'il est ravi de voir que sa Maîtresse.

Est la sœur de Cléandre, & devient son Hôtesse?

C L I T O N.

Il a raison de l'estre & de tout espérer.

L I S E.

Avec toute assurance il peut se déclarer.
 Autant comme la Sœur, le Frère le souhaite,
 Et s'il l'aime en effet, je tiens la chose faite.

C L I T O N.

Ne doute point s'il l'aime, après qu'il meurt d'amour.

L I S E.

Il semble route fois fort triste à son retour.

S C E N E II.

D O R A N T E, C L I T O N, L I S E.

D O R A N T E.

Tout est perdu, Cliton, il faut plier bagage.

C L I T O N.

Je fais ici, Monsieur, l'amour de bon courage,
 Au lieu de m'y troubler, allez-en faire autant.

D O R A N T E.

N'en parlons plus.

C L I T O N.

Enrez, vous dis-je, on vous attend.

D O R A N T E.

Que m'importe ?

C L I T O N.

On vous aime.

D O R A N T E.

Helas !

C L I T O N.

On vous adore.

D O R A N T E.

Je le sçai.

C L I T O N.

D'où vient donc l'ennui qui vous devore ?

D O R A N T E.

Que je te trouve heureux !

CLITON.

Le Destin m'est si doux

Que vous avez sujet d'en être fort jaloux.

Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles,

J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.

L'avantage est fort rare, & me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Où, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LISE.

L'amour trouve des charmes

A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE *lit.*

Lise, c'est tout de bon.

LISE.

Vous n'en avez pas lieu,

DORANTE.

Ta Maîtresse survient, il faut lui dire adieu.

Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle

Laisser toute mon ame en prenant congé d'elle.

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, LISE,

CLITON.

MELISSE.

AU bruit de vos soupirs tremblante & sans couleur,
Je viens sçavoir de vous mon crime, ou mon
malheur,

Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remède,

Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède,

Si je dois, ou vous plaindre, ou me justifier,

Et de quels ennemis il faut me défier.

234 LA SUITE DU MENTEUR,

DORANTE.

De mon mauvais destin, qui seul me persécute.

MELISSE.

A ses injustes loix que faut-il que j'impute ?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pû fraper.

MELISSE.

Est ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper ?

DORANTE.

Votre amour le fait naître, & vos yeux le redoublent.

MELISSE.

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,

Mon amour avec vous sçaura les partager.

DORANTE.

Ah, vous les aigrissez les voulant soulager

Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,

Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte ?

MELISSE.

Vous me quittez ! ô Ciel ! Mais, Lise, soutenez,

Je sens-manquer la force à mes sens étonnez.

DORANTE.

Je croissez point ma plaie elle est assez ouverte,

Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte,

Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs

Triomphe de mon cœur, sans vaincre mes malheurs.

On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,

On redouble ma flamme, ou redouble mes peines :

Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser

Me donnent seulement plus de fers à briser.

MELISSE.

Donc à m'abandonner votre ame est résolué ?

DORANTE.

Je cède à la rigueur d'une force absoluë.

MELISSE.

Votre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE.

Traitez moi de voiage, & me laissez partir,

Vous me ferez plus douce, en m'étant plus cruelles.

Je ne pars toutefois que pour être fidelle ;

A quelques loix par là qu'il me faille obéir ,
 Je m'en revolterois , si je pouvois trahir.
 Sçachez-en le sujet , & peut-être , Madame ,
 Que vous même avouerez, en lisant dans mon ame,
 Qu'il faut planidre Dorante, au lieu de l'accuser,
 Que plus il quitte en vous, plus il est à priser ,
 Et que rant de faveurs dessus lui répandues
 Sur un indigne objet ne sont pas descenduës.

Je ne vous redis point combien il m'étoit doux
 De vous connoître enfin, & de loger chez vous ,
 Ni comme avec transport je vous ay rencontrée.
 Par cette porte , hélas ! mes maux ont pris entrée,
 Par ce dernier bonheur, mon bonheur se détruit,
 Ce funeste départ en est l'unique fruit ,
 Et ma bonne fortune à moy-même contraire
 Me fait perdre la Sœur , par la faveur du Frère.

Le cœur enflé d'amour & de ravissement
 J'allois rendre à Philiste un mot de compliment,
 Mais lui tout aussi-tôt sans le vouloir entendre,
Cher Ami, m'a-t'il dit, vous logez chez Cléandre,
Vous aurez vu sa Sœur , je l'aime, & vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez,
En faveur de mes feux parlez à cette Belle ,
Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
Faites l'occasion quand je vous irai voir.
 A ces mots j'ay frémi sous l'horreur du devoir.
 Par ce que je lui dois , jugez de ma misère ,
 Voyez ce que je puis, & ce que je dois faire ;
 Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui ,
 Ne vous trahit pas moins, s'il vous parle pour lui.
 Ainsi pour n'offenser son amour , ni le vôtre ,
 Ainsi pour n'être ingrat , ni vers l'un ni vers l'autre,
 J'ôte de votre vûë un Amant malheureux ,
 Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux,
 Lui, puisqu'à son amour j'oppose ma présence ,
 Vous, puisqu'en sa faveur je m'impose silence.

M E L I S S E.

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez ?
 Ou plutôt c'est Philiste à qui vous me donnez !

236 LA SUITE DU MENTEUR ,
Vôtre amitié trop ferme, ou vôtre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche ?
Que c'est à contre-temps faire l'Amant discret ,
Qu'en ces occasions conserver un secret !
Il falloit découvrir.. . Mais simple, je m'abuse,
Un amour si léger eût mal servi d'excuse,
Un bien acquis sans peine est un trésor en l'air ,
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler ,
La garde en importune, & la perte console ,
Et pour le retenir, c'est trop qu'une parole.

D O R A N T E.

Quelle excuse, Madame, & quel remerciement,
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment ,
Allumé d'un coup d'œil ? car lui dire autre chose ,
Lui conter de vos feux la véritable cause ,
Que je vous sauve un Frère, & qu'il me doit le jour ,
Que la reconnoissance a produit vôtre amour ,
C'étoit mettre en sa main le destin de Cléandre ,
C'étoit trahir ce Frère en voulant vous défendre ,
C'étoit me repentir de l'avoir conservé ,
C'étoit l'assassiner après l'avoir sauvé ,
C'étoit desavouer ce généreux silence ,
Qu'au peril de mon sang garda mon innocence ,
Et perdre en vous forçant à ne plus m'estimer ,
Toutes les qualitez qui vous firent m'aimer.

M E L I S S E.

Hélas tout ce discours ne sert qu'à me confondre ,
Je n'y puis consentir, & ne sçai qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups ,
Vous parlez pour Philiste, & vous faites pour vous.
Vos Dames de Paris vous r'appellent vers elles ,
Nos Provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans vôtre prison vous avez fait l'Amant ,
Je ne vous y servois que d'un amusement.
A peine en sortez vous que vous changez de stile ,
Pour quitter la Maîtresse, il faut quitter la Ville ,
Je ne vous retiens plus, allez.

D O R A N T E.

Puisse à vos yeux

M'écraser à l'instant la colere des Cieux,
 Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
 Si je conçois des vœux que pour vôtre service,
 Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer,
 Tant que je pourrai voir quelque lieu d'espérer.
 Oüi, Madame, souffrez que cet amour persiste,
 Tant que l'hymen engage, ou Mélisse, ou Philiste.
 Jusque-là les douceurs de vôtre souvenir
 Avec un peu d'espoir sçauront m'entretenir.
 J'en jure par vous même, & ne suis pas capable,
 D'un serment, ni plus saint, ni plus inviolable.
 Mais j'offense Philiste avec un tel serment,
 Pour guérir vos soupçons je nuis à vôtre Amant,
 J'effacerai ce crime avec cette prière.
 Si vous devez le cœur à qui vous sauve un Frère,
 Vous ne devez pas moins au généreux secours
 Dont tient le jour celui qui conserva ses jours,
 Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
 Et possédez Dorante en un autre lui même.
 Adieu, contre vos yeux c'est assez combattu,
 Je sens à leurs regards chanceler ma vertu,
 Et dans le triste état où mon ame est réduite
 Pour sauver mon honneur, je n'ay plus que la faite.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MELISSE,
 LISE, CLITON.

PHILISTE.

A Mi, je vous rencontre assez heureusement.
 Vous sortiez ?

DORANTE.

Oüi, je fors, Ami, pour un moment,
 Entrez, Mélisse est seule, & je pourrois vous nuire.

PHILISTE,

Ne m'échapez donc point avant que m'introduire,

238 LA SUITE DU MENTEUR ,

Après , sur le discours vous prendrez vôtres temps,
Et nous serons ainsi l'un & l'autre contents.
Vous me semblez troublé ?

D O R A N T E.

J'ay bien raison de l'être ,

Adieu.

P H I L I S T E.

Vous soupirez & voulez disparaître !
De Mélisse , ou de vous , je sçaurai vos malheurs.
Madame , puis-je.... O Ciel ! elle-même est en pleurs !
Je ne voy des deux parts que des sujets d'alarmes !
D'où viennent ces soupirs , & d'où naissent vos larmes ?
Quel accident vous fâche & le fait retirer ?
Qu'ay-je à craindre pour vous , ou qu'ay-je à déplo-
rer ?

M E L I S S E.

Philiste , il est tout vrai... Mais retenez Dorante,
Sa présence au secret est la plus importante.

D O R A N T E.

Vous me perdez , Madame.

M E L I S S E.

Il faut tout hasarder,
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder,

L I S E.

Cléandre entre.

M E L I S S E.

Le Ciel à propos nous l'envoie.

S C E N E V.

DORANTE , PHILISTE , CLEANDRE ,
MELISSE , LISE , CLITON.

C L E A N D R E.

MA Sœur , auriez-vous crû Vous montrez peu
de joie !
En si bon entretien qui vous peut attrister !

M E L I S S E à Cléandre.

J'en contoïs le sujet , vous pouvez l'écouter.

à Philiste.

Vous m'aimez , je l'ay sçû , de vôtre propre bouche ,
 Je l'ay sçû de Dorante , & vôtre amour me touche ,
 Si trop peu , pour vous rendre un amour tout pareil ,
 Assez pour vous donner un fideile conseil.

Ne vous obstinez plus à chetir une ingrâte ,
 J'aime ailleurs , c'est en vain qu'un faux espoir vous
 flate ,

J'aime & je suis aimée , & mon Frere y consent ,
 Mon choix est aussi beau , que mon amour puissant ,
 Vous l'auriez fait pour moy si vous étiez mon Frere.
 C'est Dorante en un mot qui seul à pû me plaire.

Ne me demandez point , ni quelle occasion
 Ni quel temps entre nous a fait cette union ,
 S'il la faut appeller , ou surprise , ou constance ,
 Je ne vous en puis dire aucune uicirconstance.

Contentez - vous de voir que mon Frere aujourd'huy
 L'estime & l'aime assez pour le -loger chez luy ,
 Et d'apprendre de moy que mon cœur se propose
 Le change & le tombeau pour une même chose.

Lors que nôtre destin nous sembloit le plus doux ,
 Vous l'avez obligé de me parler pour vous ,
 Il l'a fait , & s'en va pour vous quitter la place.

Jugez par ce discours quel malheur nous menace.

Voilà cet accident qui le fait retirer ,

Voilà ce qui le trouble , & qui me fait pleurer ,

Voilà ce que je crains , & voilà les alarmes

D'où viennent les soupirs , & d'où naissent mes larmes.

P H I L I S T E.

Ce n'est pas là , Dorante , agir en Cavalier.

Sur ma parole encor vous êtes prisonnier ,

Vôtre liberté n'est qu'une prison plus large ,

Et je répons de vous s'il survient quelque charge.

Vous partez cependant , & sans m'en avertir !

Renrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

D O R A N T E.

Allons je suis tout prêt d'y laisser une vie

240 LA SUITE DU MENTEUR,
Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie,
Mais après le bonheur que je vous ay cédé
Je méritois peut-être un plus doux procédé

PHILISTE.

Un Ami tel que vous n'en merite point d'autre.
Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux
Lors que vous me jugez moins genereux que vous !
Vous pouvez me ceder un Objet qui vous aime,
Et j'ay le cœur trop bas, pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sison trop mal voulu, du moins indifferant !
Si vous avez pû naître, & noble, & magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime ;
Malgré nôtre amitié je m'en dois ressentir,
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

CLEANDRE

Vous prenez pour mépris son trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine assurance
Qu'un Ami si parfait que vous osez blâmer
Vous aime plus que luy, sans vous moins estimer.
Si pour luy vôtre foy sert aux Juges d'ôtage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et sortant du peril d'en être inquieté
Remettez-luy, Monsieur, toute sa liberté,
Ou si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent, arrêtez le coupable.
C'est moy qui me scûs hier sauver sur son cheval,
Après avoir donné la mort à mon Rival.
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante sans vous se fût tiré de peine,
Si devant le Prevôt son cœur trop généreux
N'eût voulu méconnoître un homme malheureux

PHILISTE.

Je ne demande plus quel secret a pû faire,
Et l'amour de la sœur & l'amitié du Frère,
Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous luy devez beaucoup, vous ne rendez pas moins,
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable ;

Et puisque ce duel vous avoit fait coupable ,
 Vous ne pouviez jamais envers un innocent
 Être plus obligé , ni plus reconnoissant.
 Je ne m'oppose point à vôtre gratitude ,
 Et si je vous ay mis en quelque inquietude ,
 Si d'un si prompt départ j'ay paru me piquer.
 Vous ne m'entendiez pas, & je vay m'expliquer.

On nomme une prison le nœud de l'hyménée,
 L'Amour même a des fers dont l'ame est enchaînée,
 Vous les rompiez pour moy , je n'y puis consentir,
 Rentrez dans la Prison dont vous vouliez sortir.

D O R A N T E.

Ami , c'est-là le but qu'avoit vôtre colere ?

P H I L I S T E.

Ami , je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

C L E A N D R E.

Comme à lui je vous dois , & la vie, & l'honneur.

M E L I S S E.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

P H I L I S T E à Mélisse.

J'ay voulu voir vos pleurs pour mieux voir vôtre
 flame ,

Et la crainte a trahy les secrets de vôtre ame;
 Mais quittons desormais des complimens si vains.

à Cléandre.

Vôtre secret, Monsieur , est seur entre mes mains.

Recevez-moy pour tiers d'une amitié si belle,

Et croïez qu'à l'envy je vous serai fidelle.

C L I T O N seul.

Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir;

Je vous donne en passant cet avis, & bon soir.

Fin du cinquième & dernier Acte.

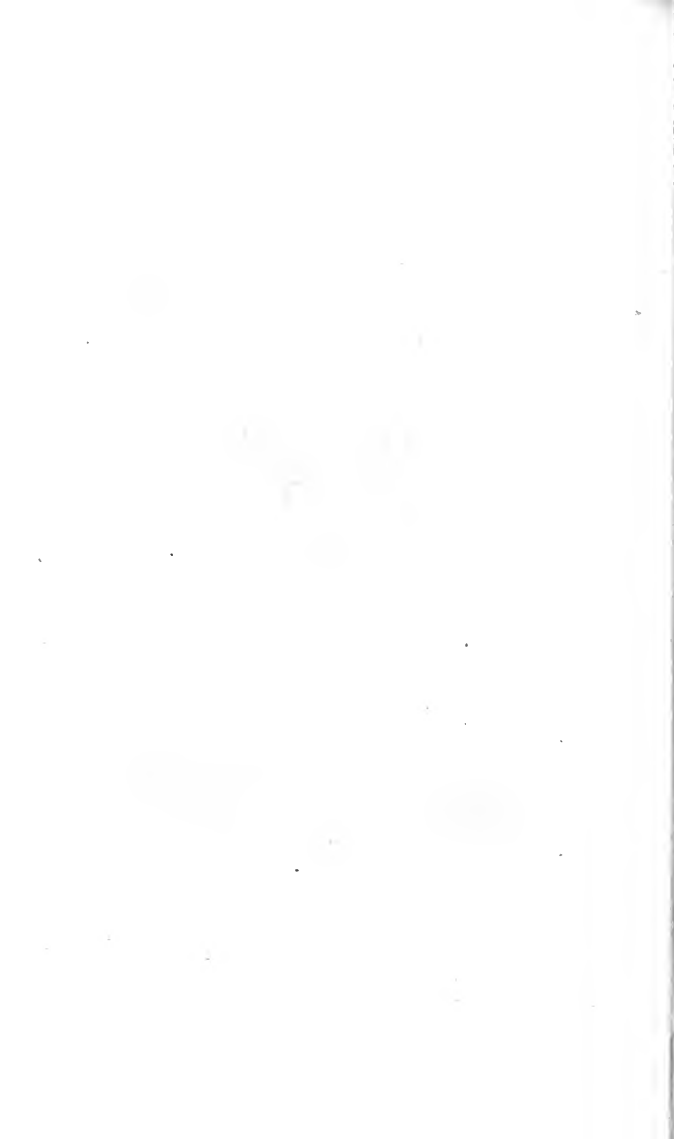


EXAMEN DE LA SUITE *du Menteur.*

L'EFFET de cette Pièce n'a pas été si avantageux que celui de la précédente , bien qu'elle soit mieux écrite. L'original Espagnol est de Lope de Vega sans contredit , & a ce défaut , que ce n'est que le Valet qui fait rire , au lieu qu'en l'autre les principaux agrémens sont dans la bouche du Maître. L'on a pu voir par les divers succès , quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur , & les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait en celle-ci le rapport à l'autre a pu contribuer quelque chose à sa disgrâce , y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre , si l'on n'a l'idée présente du Menteur. Elle a encore quelques défauts particuliers. Au second Acte Cléandre raconte à sa Sœur la générosité de Dorante qu'on a vûe au premier , contre la Maxime , qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le Spectateur a déjà vû. Le cinquième est trop sérieux pour une Pièce si enjouée , & n'a rien de plaisant que la première Scene entre un Valet & une Servante. Cela plaît si fort en Espagne , qu'ils font souvent parler bas les Amans de condition , pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages ; mais en France ce n'est pas le goût de l'Auditoire. Leur entretien est plus supportable au premier Acte cependant que Dorante écrit ; car il ne faut jamais laisser le Théâtre sans qu'on y agisse , & l'on n'y agit qu'en parlant. Ainsi Dorante qui écrit ne le remplit pas assez , & toutes les fois que cela arrive , il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le second débute par une adresse digne d'être remarquée , & dont on

peut former cette Règle , que quand on a quelque occasion de louer une Lettre, un Biller, ou quelque autre Piece éloquente ou spirituelle, il ne faut jamais la faire voir : parce qu'alors c'est une propre louange que le Poète se donne à soy même , & souvent le mérite de la chose répond si mal aux Eloges qu'on en fait, que j'ay vû des Stances présentées à une Maîtresse , qu'elle vantoit d'une haute excellence , bien qu'elles fussent très-médiocres , & cela devenoit ridicule. Mélisse loue ici la Lettre que Dorante lui a écrite , & comme e'le ne la lit point , l'Auditeur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette Piece n'eut pas grande approbation, quatre ou cinq ans après, la Troupe du Marais la rémit sur le Théâtre avec un succès plus heureux ; mais aucunes des Troupes qui courent les Provinces ne s'en est chargé. Le contraire est arrivé de Theodore , que les Troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrâce , mais que celles des Provinces y ont fait assez passablement réussir.





P O M P É E ,

T R A G E D I E .



ACTEURS.

JULES CESAR.

MARC ANTOINE.

LEPIDE.

CORNELIE, Femme de Pompée.

PTOLOME'E, Roy d'Egypte.

CLEOPATRE, Sœur de Ptolomée.

PHOTIN, Chef du Conseil d'Egypte.

ACHILLAS, Lieutenant general des Armées du
Roy d'Egypte.

SEPTIME, Tribun Romain à la solde du Roy
d'Egypte.

CHARMION, Dame d'honneur de Cleopatre.

ACHORE'E, Ecuyer de Cleopatre.

PHILIPPE, Affranchy de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'EGYPTIENS.

*La Scene est en Alexandrie dans le Palais
de Ptolomée.*



1
P O M P É E,
T R A G E D I E.

A C T E I.

S C E N E P R E M I E R E.

P T O L O M E'E, P H O T I N,
A C H I L L A S, S E P T I M E.



P T O L O M E'E.

E Destin se déclare , & nous venons
d'entendre

Ce qu'il a résolu du Beau-pere & du
Gendre.

Quand les Dieux étonnez sembloient
se partager,

Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.

Ses fleuves teints de sang , & rendus plus rapides

Par le débordement de tant de parricides,

Cet horrible débris d'Aigles, d'armes, de chars,

Sur les champs empestez confusement épars ,

Ces montagnes de Morts privez d'honneurs suprêmes,

Que la Nature force à se venger eux-mêmes,

Et dont les troncs pourris exhalent dans les Vents

L iij

Dequoy faire la guerre au reste des Vivans ,
Sont les titres affreux dont le Droit de l'épée
Justifiant César, a condamné Pompée,
Ce déplorable Chef du parti le meilleur,
Que sa Fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laisse à la mémoire
Des changemens du Sort une éclatante histoire.
Il fuit, lui qui toujours triomphant & vainqueur
Vit ses prospéritez égaler son grand cœur ;
Il fuit , & dans nos Ports , dans nos murs , dans
nos Villes ,

Et contre son beau-pere ayant besoin d'aziles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les Titans en trouvèrent les Dieux.
Il croit que ce climat , en dépit de la guerre ,
Ayant sauvé le Ciel, sauvera bien la Terre,
Et dans son desespoir à la fin se mêlant ,
Pourra prêter l'épaule au Monde chancelant.
Oùï, Pompée avec lui porte le sort du monde ,
Et veut que nôtre Egypte en miracles féconde
Serve à sa liberté de sepulchre, ou d'appui,
Et relève sa chute, ou trébûche sous lui.

C'est dequoy, mes Amis, nous avons à résoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes , ou la foudre,
S'il couronna le Père, il hazarde le Fils ,
Et nous l'ayant donnée , il expose Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice ;
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.
L'un me semble peu seur, l'autre peu généreux,
Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux ;
Quoi que je fasse enfin , la Fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie.
C'est à moy de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils doivent me disposer.
Il s'agit de Pompée , & nous aurons la gloire
D'achever de César, ou troubler la victoire ,
Et je puis dire enfin que jamais Potentat
N'eût à délibérer d'un si grand coup d'Etat.

P H O T I N.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vuidées,
La Justice & le Droit sont de vaines idées,
Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir, & non pas les raisons.

Voyez donc vôtre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abatuë, & sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état,
Il fuit & le reproche & les yeux du Sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Phar'ale.
Il fuit Rome perduë, il fuit tous les Romains
A qui par sa défaite il met les fers aux mains.
Il fuit le desespoir des Peuples & des Princes,
Qui vangeroyent sur lui le sang de leurs Provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuisez,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs sceptres brisez;
Auteur des maux de tous, il est à tous en bute,
Et fuit le Monde entier écrasé sous sa chute.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul étoit mis,
Lui seul pouvoit pour soy, cédez alors qu'il tombe,
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'Univers se trouve foudroïé,
Sous qui le grand Pompée a lui même ploïé?
Quand on veut soutenir ceux que le Sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable,
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtement,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles,
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
Rangez-vous du parti des Destins & des Dieux,
Et sans les accuser d'injustice, ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage,
Quels que soient leurs decrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des colères célestes
Il en vient dessus vous faire fondre les restes,

Et sa tête qu'à peine il a pû dérober,
 Toute prête de cheoir, cherche avec qui tomber,
 Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime,
 Elle marque sa haine, & non pas son estime,
 Il ne vient que vous perdre en venant prendre port;
 Et vous pouvez douter s'il est digne de mort!
 Il devoir mieux remplir nos vœux & nôtre attente,
 Faire voir sur ses nef's la victoire florante;
 Il n'eût ici trouvé que joye, & que festins,
 Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux Des-
 tins.

J'en veux à sa disgrâce, & non à sa personne,
 J'exécute à regret ce que le Ciel ordonne,
 Et du même poignard pour César destiné
 Je perce en soupirant son cœur infortuné.
 Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
 Mettre à l'abry la vôtre, & parer la tempête.
 Laissez nommer sa mort un injuste attentat,
 La Justice n'est pas une vertu d'Etat.
 Le choix des actions, ou mauvaises ou bonnes,
 Ne fait qu'anéantir la force des Couronnes,
 Le droit des Rois consiste à ne rien épargner.
 La timide équité détruit l'art de regner,
 Quand on craint d'être injuste on a toujours à crain-
 dre,

Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
 Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd,
 Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.

C'est là mon sentiment; Achilles & Septime
 S'attacheront peut-être à quelqu'autre maxime,
 Chacun a son avis, mais quel que soit le leur,
 Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

A C H I L L A S

Seigneur, Photin dit vrai; mais quoi que de Pompée
 Je voye & la fortune & la valeur trompée,
 Je regarde son sang comme un sang précieux,
 Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les Dieux.
 Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve le crime,
 Mais s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime.

Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?

Qui n'est point au vaincu, ne craint point le vainqueur.

Neutre jusqu'à présent vous pouvez l'être encore,

Vous pouvez adorer César si l'on l'adore ;

Mais quoy que vos encens le traite d'Immortel,

Cette grande victime est trop pour son Autel,

Et sa tête immolée au Dieu de la victoire

Imprime à vôtre nom une tache trop noire ;

Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.

En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.

Vous lui devez beaucoup, par lui Rome animée

A fait rendre le Sceptre au feu Roy Ptolomée ;

Mais la reconnoissance & l'hospitalité

Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité.

Quoy que doive un Monarque, & dût-il sa couronne,

Il doit à ses Sujets encor plus qu'à personne,

Et cesse de voir, quand la dette est d'un rang

A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

S'il est juste d'ailleurs que tout se confidere,

Que hazardoit Pompée en servant vôtre Père ?

Il se voulut par là faire voir tout-puissant,

Et vit croître sa gloire en le rétablissant.

Il le servit enfin, mais ce fut de la langue,

La bourse de César fit plus que sa harangue,

Sans ses mille talens Pompée & ses discours

Pour rentrer en Egypte étoient un froid secours.

Qu'il ne vante donc plus ses merites frivoles,

Les effets de César valent bien ses paroles,

Et si c'est un bien-fait qu'il faut rendre aujourd'hui

Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.

Ainsi vous le pouvez, & devez reconnoître.

Le recevoir chez vous, c'est recevoir un Maître,

Qui tout vaincu qu'il est bravant le nom de Roy,

Dans vos propres Etats vous donneroit la loy

Fermez-lui donc vos Ports, mais épargnez sa tête.

S'il le faut toutefois ma main est toute prête,

J'obéis avec joye, & je serois jaloux

Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

Seigneur, je suis Romain; je connoy l'un & l'autre ;
 Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre,
 Vous pouvez comme maître absolu de son sort,
 Le servir, le chasser, le livrer vif, ou mort.
 Des quatre le premier vous seroit trop funeste ;
 Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.

Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
 Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi ,
 Puisque c'est lui laisser, & sur Mer & sur Terre,
 La suite d'une longue & difficile guerre ,
 Dont peut-être tous deux également lassez
 Se vängeroient sur vous de tous les maux passez.
 Le livrer à César n'est que la même chose ;
 Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose ,
 Et s'armant à regret de générosité ,
 D'une fausse clémence il fera vanité ;
 Heureux de l'asservir en lui donnant la vie ,
 Et de plaie par la même à Rome asservie ,
 Cependant que forcé d'épargner son Rival,
 Aussi bien que Pompée , il vous voudra du mal.

Il faut le délivrer du péril & du crime ,
 Assurer sa puissance , & sauver son estime ,
 Et du parti contraire en ce grand Chef détruire ,
 Prendre sur vous le crime, & lui laisser le fruit.
 C'est-là mon sentiment , ce doit être le vôtre.
 Par-là vous gagnez l'un, & ne craignez plus l'autre,
 Mais suivant d'Achillas le conseil dangereux ,
 Vous n'en gagnez aucun, & les perdez tous deux.

P T O L O M E' E.

N'examinons donc plus la justice des causes,
 Et cédon's au torrent qui roule toutes choses.
 Je passe au plus de voix, & de mon sentiment
 Je veux bien avoir part à ce grand changement.

Assez & trop long-temps l'arrogance de Rome
 A crû qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme.
 Abatons sa superbe avec sa liberté ,
 Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,
 Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,

Et donnons un Tyran à ces Tyrans du Monde.
 Secondons le Destin qui les veut mettre aux fers,
 Et prètons-lui la main pour vanger l'Univers.
 Rome, tu serviras, & ces Rois que tu braves,
 Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
 Adoront César avec moins de douleur,
 Puisqu'il sera ton Maître aussi bien que le leur.
 Allez donc, Achillas, allez avec Septime
 Nous immortaliser par cet illustre crime;
 Qu'il plaise au Ciel, ou non, laissez-m'en le souci,
 Je croy qu'il veut sa mort puisqu'il l'amène ici.

A C H I L L A S.

Seigneur, je croy tout juste alors qu'un Roy l'ordonne.

P T O L O M E' E.

Allez, & hâtez-vous d'assurer ma Couronne,
 Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
 Le destin de l'Egypte, & celui des Romains.

SCENE II.

P T O L O M E' E , P H O T I N.

P T O L O M E' E.

P Hotin, ou je me trompe, ou ma Sœur est déçûë,
 De l'abord de Pompée elle espere autre issue;
 Sachant que de mon Père il a le testament,
 Elle ne doute point de son couronnement,
 Elle se croit déjà souveraine Maîtresse
 D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse,
 Et se promettant tout de leur vieille amitié,
 De mon trône en son ame elle prend la moitié,
 Où de son vain orgueil les cendres rallumées
 Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

P H O T I N.

Seigneur, c'est un motif que je ne disois pas,
 Qui devoit de Pompée avancer le trépas.
 Sans doute il jugeroit de la Sœur & du Frère

Suivant le testament du feu Roy vôtre Père,
Son Hôte & son Ami, qui l'en daigna saisir;
Jugez après cela de vôtre déplaisir.

Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrez nœuds d'une amour fraternelle.
Du Trône, & non du cœur, je la veux éloigner,
Car c'est ne regner pas qu'être deux à regner.
Un Roy qui s'y résout est mauvais Politique,
Il détruit un pouvoir quand il le communique,
Et les raisons d'Etat.... Mais, Seigneur, la voici.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLEOPATRE,
PHOTIN.

CLEOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, & vous êtes ici !

PTOLOMÉE.

J'attens dans mon Palais ce Guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achilles & Septime.

CLEOPATRE.

Quoy ! Septime à Pompée, à Pompée Achilles !

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même ?

PTOLOMÉE.

Ma Sœur, je dois garder l'honneur du Diadème.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez

Que pour baiser la main de qui vous la tenez,

Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand
homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme,

CLEOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOME'E.

Il n'en est plus que l'ombre, & couronna mon Pere,
Dont l'Ombre, & non pas moi, lui doit ce qu'il espere.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs, & son remerciement.

CLEOPATRE.

Après un tel bien-fait, c'est ainsi qu'on le traite ?

PTOLOME'E.

Je m'en souviens, ma Sœur, & je voy sa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voiez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMEE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage;
Mais songez qu'au Port même il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage, & même dans le Port !
Quoi ? vous auriez osé lui préparer la mort ?

PTOLOMEE.

J'ay fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon Etat j'ay jugé nécessaire.

CLEOPATRE.

Je ne le voy que trop, Photin & ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils ;
Ces ames que le Ciel ne forma que de bouë...

PHOTIN.

Ce sont de nos Conseils, oüi, Madame, & j'avouë...

CLEOPATRE.

Photin, je parle au Roy, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMEE à Photin.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.
Je scay vôt're innocence & je connoy sa haine ;
Après tout c'est ma Sœur, oiez sans répartir,

CLEOPATRE.

Ah, s'il est encor temps de vous en repentir,

Affranchissez-vous d'eux & de leur tyrannie ,
 Rappelez la vertu par leurs conseils bannie ,
 Cette haute vertu , dont le Ciel & le sang
 Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

P T O L O M E'E.

Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée,
 Vous me parlez en Reine en parlant de Pompée ,
 Et d'un faux zèle ainsi vôtre orgueil revêtu
 Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu !
 Conseillez-le , ma Sœur , vous sçauriez vous en taire ,
 N'étoit le testament du feu Roy nôtre Père ,
 Vous sçavez qu'il le garde.

C L E O P A T R E.

Et vous sçauvez aussi

Que la seule vertu me fait parler ainsi ,
 Et que si l'intérêt m'avoit préoccupée ,
 J'agirois pour César , & non pas pour Pompée.
 Apprenez un secret que je voulois cacher ,
 Et cessez désormais de me rien reprocher.

Quand ce Peuple insolent qu'enferme Alexandrie
 Fit quitter au feu Roy son Trône & sa Patrie ,
 Et que jusque dans Rome il alla du Sénat
 Implorer la pitié contre un tel attentat ,
 Il nous mena tous deux pour toucher son courage.
 Vous, assez jeune encor , moy, déjà dans un âge ,
 Où ce peu de beauté que m'ont donné les Cieux
 D'un assez vif éclat faisoit briller mes yeux.
 César en fut épris, & du moins j'eus la gloire.
 De le voir hautement donner lieu de le croire ;
 Mais voyant contre lui le Sénat irrité ,
 Il fit agir Pompée & son autorité.
 Ce dernier nous servit à sa seule prière ,
 Qui de leur amitié fut la preuve dernière.
 Vous en sçavez l'effet , & vous en jouissez ;
 Mais pour un tel Amant ce ne fut pas assez.
 Après avoir pour nous employé ce grand homme ,
 Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome ,
 Son amour en voulut seconder les efforts ,
 Et nous ouvrant son cœur , nous ouvrit ses trésors ,

Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puissance,
Et les mille talens qui lui sont encor dûs,
Remettent en nos mains tous nos Etats perdus.
Le Roy qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la Dignité Royale,
Et par son testament il vous fit cette loy,
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moy.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

P T O L O M E' E.

Certes, ma Sœur, le conte est fait avec adresse.

C L E O P A T R E.

César viendra bien-tôt, & j'en ay lettre expresse,
Et peut être aujourd'hui vos yeux seront témoins,
De ce que vôtre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlois en Reine.
Je n'ay reçu de vous que mépris & que haine,
Et de ma part du Sceptre indigne ravisseur,
Vous m'avez plus traitée en Esclave qu'en Sœur;
Même pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flater vos insolens Ministres,
Dont j'ay craint jusqu'ici le fer, ou le poison;
Mais Pompée ou César m'en va faire raison,
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma Couronne.
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel étoit l'interêt qui me faisoit parler.



SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

Que dites-vous, Ami, de cette ame orgueilleuse ?
PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moy merveilleuse ,
Je n'en sçai que penser , & mon cœur étonné
D'un secret que jamais il n'auroit soupçonné ,
Inconstant & confus dans son incertitude ,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMEE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudroit faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopâtre vous hait, elle est fiere, elle est belle,
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contr'elle un rempart suffisant.

PTOLOMEE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMEE.

Mais , si tout grand qu'il est, il cède à ses appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flater ; mais ne m'en croïez pas,
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encor Achillas & Septime.

PTOLOMEE.

Allons donc les voir faire , & montons à la Tour,
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.



E l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
 Quelque brillant qu'il soit, n'ébloût
 point mon ame,
 Et toujours ma vertu retrace dans mon
 cœur

Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le Vainqueur.
 Aussi qui l'ose aimer porte une ame trop haute,
 Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute,
 Et je le traiterois avec indignité,
 Si j'aspirois à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez César, & si vous étiez crüe,
 L'Égypte pour Pompée armeroit à sa vûë,
 En prendroit la défense, & par un prompt secours
 Du destin de Pharsale arrêteroît le cours!
 L'Amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLEOPATRE.

Les Princes ont cela de leur haute naissance,
 Leur ame dans leur sang prend des impressions
 Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
 Leur générosité soumet tout à leur gloire,
 Tout est illustre en eux, quand ils daignent se croire,
 Et si le Peuple y voit quelques déreglemens,
 C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens,

Ce malheur, de Pompée acheve la ruine,
 Le Roy l'eût secouru, mais Photin l'assassine;
 Il croit cette ame basse & se montre sans foy,
 Mais s'il croïoit la sienne il agiroit en Roy.

C H A R M I O N.

Ainsi donc de César l'Amante & l'Ennemie. ..

C L E O P A T R E.

Je lui garde ma flame exempte d'infamie,
 Un cœur digne de lui.

C H A R M I O N.

Vous possédez le sien?

C L E O P A T R E.

Je croy le posséder.

C H A R M I O N.

Mais le sçavez-vous bien?

C L E O P A T R E.

Apprens qu'une Princesse aimant sa renommée,
 Quand elle dit qu'elle aime, est seule d'être aimée,
 Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris,
 N'oseroient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Nôtre séjour à Rome enflama son courage.
 Là j'eus de son amour le premier témoignage,
 Et depuis jusqu'ici chaque jour ses Courriers
 M'apportent en tribut ses vœux & ses lauriers.
 Par tout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
 La Fortune le suit, & l'Amour l'accompagne.
 Son bras ne dompte point de Peuples ni de lieux,
 Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
 Et de la même main dont il quitte l'épée,
 Fumante encore du sang des Amis de Pompée,
 Il trace des soupirs, & d'un stile plaintif
 Dans son champ de victoire il se dit mon captif.
 Oüi, tout victorieux il m'écrit de Pharsale,
 Et si sa diligence à ses feux est égale,
 Ou plutôt si la Mer ne s'oppose à ses feux,
 L'Egypte le va voir me présenter ses vœux.
 Il vient, ma Charmion, jusques dans nos murailles
 Chercher auprès de moy le prix de ses batailles,
 M'offrir toute sa gloire, & soumettre à mes loix

Ce cœur & cette main qui commandent aux Rois,
Et ma rigueur mêlée aux faveurs de la guerre
Feroit un malheureux du Maître de la Terre.

CHARMION.

J'oserois bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,
Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est vôtre attente, & que prétendez-vous,
Puisque d'une autre Femme il est déjà l'Epoux,
Et qu'avec Calphurnie un paisible hymenée
Par des liens sacrez tient son ame enchainée ?

CLEOPATRE.

Le Divorce d'aujourd'hui si commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains.
César en sçait l'usage & la ceremonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voye il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-être mon bonheur sçaura mieux l'arrêter,
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui sçaura mieux que moy ménager son courage.
Mais laissons au hazard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen, s'il se peut achever.
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde,
D'être du moins un jour la Maîtresse du Monde.
J'ay de l'ambition, & soit vice, ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abatu,
J'en aime la chaleur, & la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une Princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mene sans honte au faiste des grandeurs,
Et je la defavoüe, alors que sa manie
Nous présente le Trône avec ignominie.

Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée, & suivre mon devoir :
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon ame en secret je l'exhorte à la fuite

Et voudrois qu'un orage écartant ses vaisseaux
 Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
 Mais voici de retour le fidelle Achoree,
 Par qui j'en apprendrai la Nouvelle assurée.

SCENE II.

CLEOPATRE, ACHORE'E,
 CHARMION.

CLEOPATRE.

EN est-ce déjà fait, & nos bords malheureux
 Sont-ils déjà souillez d'un sang si genereux ?

ACHORE'E.

Madame, j'ay couru par vôtre ordre au rivage.
 J'ay vû la trahison, j'ay vû toute sa rage,
 Du plus grand des Mortels j'ay vû trancher le sort ;
 J'ay vû dans son malheur la gloire de sa mort,
 Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
 La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
 Ecoutez, admirez, & plaignez son trépas.

Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voile bas,
 Et voyant dans le Port préparer nos Galeres,
 Il croïoit que le Roy touché de ses miseres,
 Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,
 Avec toute sa Cour le venoit recevoir.

Mais voyant que ce Prince ingrat à ses mérites
 N'envoyoit qu'un esquif rempli de Satellites,
 Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foy,
 Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroy.
 Enfin voyant nos bords & nôtre Flote en armes,
 Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
 Et réduit tous les soins d'un si pressant ennuy
 A ne hazarder pas Cornélie avec luy.

*N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête,
 A la réception que l'Egypte m'apprête,
 Et tandis que moy seul j'encourrai le danger,*

*Songe à prendre la fuite afin de me vanger.
Le Roy Juba nous garde une foy plus sincère.
Chez luy tu trouveras, & mon Fils, & ton Pere,,
Mais quand tu le verrois descendre chez Pluton,
Ne desespere point du vivant de Caton.
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquip funeste,
Septime se presente, & lui tendant la main,
Le saluë Empereur en langage Romain,
Et comme député de ce jeune Monarque ;
Passez, Seigneur, dit-il, passez dans cette barque,
Les sables & les bancs cachez dessous les eaux
Rendent l'accès mal sûr à des plus grands vaisseaux.*

Ce Heros voit la fourbe, & s'en moque dans l'ame,
Il reçoit les adieux des siens & de sa Femme,
Leur défend de le suivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même Majesté sur son visage empreinte,
Entre ces Assassins montre un esprit sans crainte,
Sa Vertu toute entière à la mort le conduit ;
Son Affranchi Philippe est le seul qui le suit,
C'est de lui que j'ay sçû ce que je viens de dire,
Mes yeux ont vû le reste, & mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs
Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

C L E O P A T R E.

N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ay déjà pleurée.

A C H O R E E.

On l'amène, & du Port nous le voïons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre.
Il se leve, & soudain pour signal Achillas
Derrière ce Héros tirant son coutelas ;
Septime & trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand Homme,
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragez admire la fureur.

POMPE'E,
CLEOPATRE.

Vous qui livrez la Terre aux discordes civiles,
Si vous vancez sa mort, Dieux, épargnez nos Villes,
N'imputez rien aux lieux, reconnoissez les mains,
Le crime de l'Egypte est fait par des Romains.
Mais que fait, & que dit ce genereux courage ?

A C H O R E'E.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense,
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échapé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé ;
Immobile à leurs coups , en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie, & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahison que le Roy leur prescrit
Trop au dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre,
Qui de cette grande ame achevant les destins ,
Etale tout Pompée aux yeux des Assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin panchée ,
Par le traître Septième indignement tranchée ,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas ,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, & pour comble à sa noire aventure,
On donne à ce Héros la Mer pour sepulture ,
Et le tronc sous les flots roule dorenavant ,
Au gré de la Fortune, & de l'Onde & du Vent.
La triste Cornélie , à cet affreux spectacle ,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher Epoux de la voix & des yeux,
Puis n'espérant plus rien, leve les mains au Cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans sa galère évanouie, ou morte.
Les siens en ce desastre , à force de ramer ,
L'éloignent de la rive , & regagnent la Mer;
Mais sa fuite est mal seure, & l'infame Septime

Qui

Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever prend six vaisseaux au Port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.

Cependant Achillas porte au Roi sa conquête ;
Tout le Peuple tremblant en détourne la tête.
Un effroi general offre à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour vanger ce trépas ,
L'autre entend le tonnerre, & chacun se figure
Un desordre soudain de toute la Nature ,
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens
Presente à leur terreur l'excès des châtimens.

Philippe d'autre-part montrant sur le rivage
Dans une ame servile un genereux courage,
Examine d'un œil & d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux ,
Pour lui rendre , s'il peut , ce qu'aux morts on doit
rendre ,

Dans quelque Urne chetive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussière élever un tombeau ,
A celui qui du Monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Cesar venir de Thessalie.
Une Flote paroît qu'on a peine à compter.

C L E O P A T R E.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la foudre,
Cléopatre a dequoi vous mettre tous en poudre ,
Cesar vient, elle est Reine, & Pompée est vangé,
La tyrannie est bas , & le Sort a changé,
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons - les , & par eux jugeons ce que nous sommes.

Ce Prince d'un Sénat Maître de l'Univers,
Dont le bonheur sembloit au dessus du revers ,
Lui que sa Rome a vû plus craindre que le tonnerre,
Triompher & trois fois des trois parts de la Terre,
Et qui voïoit encor en ces derniers hazards
L'un & l'autre Consul suivre ses étendarts ;
Si-tôt que d'un malheur sa fortune est suivie ;

Les Monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie,
 On voit un Achilas, un Septime, un Phorin,
 Arbitres souverains d'un si noble destin,
 Un Roy qui de ses mains a reçu la Couronne,
 A ces pestes de Cour lâchement l'abandonne.
 Ainsi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
 César éprouvera même sort à son tour.
 Rendez l'augure faux, Dieux qui voïez mes larmes,
 Et secondez par tout, & mes vœux, & ses armes,

C H A R M I O N

Madame, le Roy vient qui pourra vous ouïr.

S C E N E III.

P T O L O M E'E, C L E O P A T R E,
 C H A R M I O N.

P T O L O M E'E.

Sçavez-vous le bonheur dont nous allons jouïr.
 Ma Sœur ?

C L E O P A T R E.

Oùi, je le sçai, le grand César arrive,
 Sous les loix de Phorin je ne suis plus Captive.

P T O L O M E'E.

Vous laissez toujours ce fidelle Sujet.

C L E O P A T R E.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

P T O L O M E'E.

Quel projet faisoit-il dont vous puissiez vous plaindre ?

C L E O P A T R E.

J'en ay souffert beaucoup, & j'avois plus à craindre.
 Un si grand Politique est capable de tout,
 Et nous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

P T O L O M E'E.

Si je suis ses conseils, j'en connoy la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en voy la violence.

PTOLOME'E.

Pour le bien de l'Etat tout est juste en un Roy.

CLEOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moy.

Après ma part du Sceptre à ce titre usurpée,

Il en coûte la vie, & la tête à Pompée.

PTOLOME'E.

Jamais un coup d'Etat ne fut mieux entrepris.

Le voulant secourir, César nous eût surpris,

Vous voiez sa vitesse, & l'Egypte troublée,

Avant qu'être en défense, en seroit accablée.

Mais je puis maintenant à cet heureux Vainqueur

Offrir en sûreté mon Trône, & vôtre cœur.

CLEOPATRE.

Je ferai mes presens, n'aiez soin que des vôtres,

Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOME'E.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encor étant de même rang.

Etant Rois l'un & l'autre; & toutefois je pense

Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOME'E.

Oùï, ma Sœur, car l'Etat dont mon cœur est con-

rent

Sur quelques bords du Nil à grand peine s'étend;

Mais César à vos loix soumettant son courage,

Vous va faire regner sur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ay de l'ambition, mais je la sçai regler,

Elle peut m'éblouir, & non pas m'aveugler.

Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange,

Je connoy ma portée, & ne prens point le change.

PTOLOME'E.

L'occasion vous rit, & vous en userez.

CLEOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

POMPE'E,
PTOLOMEE.

J'en espere beaucoup, vû l'amour qui l'engage,
CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'aïez aucune peur je ne veux rien d'autrui,
Je ne garde pour vous ni haine ni colere,
Et je suis bonne Sœur, si vous n'êtes bon Frere,
PTOLOMEE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.
CLEOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne & fait le prix,
PTOLOMEE.

Votre façon d'agir le fait assez connoître.
CLEOPATRE.

Le grand César arrive, & vous avez un Maître,
PTOLOMEE.

Il l'est de tout le monde, & je l'ay fait le mien.
CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le sien.
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous même,
Je garderai pour vous l'honneur du Diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCENE IV.

PTOLOMEE, PHOTIN.

PTOLOMEE.

J'ay suivi tes conseils, mais plus je l'ay flatée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignitez,
Je m'allois emporter dans les extrémitéz.
Mon bras dont ses mépris forçoient la retenue
N'eût plus considéré César, ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,

De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante ! à l'ouïr elle est déjà ma Reine ,
Et si César en croit son orgueil & sa haine ,
Si, comme elle s'en vante , elle est son cher objet,
De son Frere & son Roy je deviens son Sujet.
Non , non , prévenons-là, c'est foiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir , sans vouloir s'en défendre.
Otons-lui les moïens de nous plus dedaigner,
Otons-lui les moïens de plaire & de regner ,
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon Sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

P H O T I N.

Seigneur , ne donnez point de prétexte à Cesar
Pour attacher l'Egypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux qui par toute la Terre
Ne cherche qu'à porter l'esclavage & la guerre,
Enflé de sa victoire , & des ressentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais Amans ,
Quoi que vous ne rendiez que justice à vous-même ;
Prendroit l'occasion de venger ce qu'il aime,
Et pour s'assujettir & vos États & vous ,
Imputeroit à crime un si juste couroux.

P T O L O M E' E.

Si Cleopatre vit , s'il la voit, elle est Reine.

P H O T I N.

Si Cleopatre meurt, vôtre perte est certaine.

P T O L O M E' E.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

P H O T I N.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

P T O L O M E' E.

Quoi ? pour voir sur sa tête éclater ma couronne ;
Sceptre, s'il faut enfin que ma main l'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

P H O T I N.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une Sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paroître,
Il partira bien-tôt, & vous serez le Maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur

Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur.
 Il voit encor l'Afrique & l'Espagne occupées
 Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées ;
 Et le Monde à ses Loix n'est point assujetti,
 Tant qu'il verra durer ces restes du Parti.
 Au sortir de Pharsale un si grand Capitaine
 Sçauroit mal son métier s'il laissoit prendre-halcine,
 Et s'il donnoit loisir à des cœurs si hardis
 De relever du coup dont ils sont étourdis.
 S'il les vaine, s'il parvient où son desir aspire,
 Il faut qu'il aille à Rome établir son Empire,
 Jouir de sa fortune, & de son atténat,
 Et changer à son gré la forme de l'Etat.
 Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
 Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire.
 Et lui déferant tout veüillez vous souvenir
 Que les événemens régleront l'avenir.
 Remettez en ses mains, Trône, Sceptre, Couronne,
 Et sans en murmurer souffrez qu'il en ordonne.
 Il en croira sans doute ordonner justement
 En suivant du feu Roy l'ordre & le testament.
 L'importance d'ailleurs de ce dernier service
 Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.
 Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
 Louez son jugement & laissez le partir.
 Après, quand nous verrons le temps propre aux ven-
 geances,

Nous aurons, & la force, & les intelligences.
 Jusque-là reprimez ces transports violens
 Qu'excitent d'une Sœur les mépris insolens ;
 Les bravades enfin sont des discours frivoles,
 Et qui songe aux effets néglige les paroles.

P T O L O M E' E.

Ah ! tu me rens la vie, & le sceptre à la fois,
 Un sage Conseiller est le bonheur des Rois.
 Cher appui de mon Trône, allons sans plus attendre
 Offrir tout à César afin de tout reprendre,
 Avec toute ma Flote allons le recevoir,
 Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARMION, ACHORE'E.

CHARMION,



Ux, tandis que le Roy va lui-même
en personne

Jusqu'aux pieds de César prosterner sa
Couronne,

Cléopâtre s'enferme en son appartement,

Et sans s'en émouvoir attend son compliment.

Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

ACHORE'E.

Un orgueil noble & juste, & digne d'une Reine,

Qui soutient avec cœur & magnanimité

L'honneur de sa naissance & de sa Dignité.

Lui pourrai-je parler ?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie

Sçavoir à cet abord ce qu'on a vû de joie,

Ce qu'à ce beau présent César a témoigné,

S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné,

S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,

Ce qu'à nos Assassins enfin il a sçu dire.

ACHORE'E.

La tête de Pompée a produit des effets

Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.

Je ne sçai si César prendroit plaisir à feindre,

Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre;

M. iij

S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.

Vous l'avez vû partir, & moy je l'ay suivi.
 Ses Vaisseaux en bon ordie ont éloigné la Ville,
 Et pour joindre Cesar n'ont avancé qu'un mille.
 Il venoit à plein voile, & si dans les hazards
 Il éprouva toujourns pleine faveur de Mars,
 Sa Flote qu'à l'envi favarisoit Neptune
 Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.
 Dès le premier abord nôtre Prince étonné
 Ne s'est plus souvenu de son front couronné.
 Sa fraieur a paru sous sa fausse allegresse,
 Toutes ses actions ont senti la bassesse,
 J'en ay rougi moy-même, & me suis plaint à moy
 De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roy.
 Et Cesar qui lisoit sa peur sur son visage
 Le flatoit par pitié pour lui donner courage.
 Lui d'une voix tremblante offrant ce don fatal,
seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de Rival ;
Ce que n'ont pu les Dieux dans vôtre Thessalie,
Je vay mettre en vos mains Pompée & Cornélie,
En voici déjà l'un, & pour l'autre elle fuit,
Mais avec six Vaisseaux un des miens la poursuit.

A ces mots Achilles decouvre cette tête.
 Il semble qu'à parler encore elle s'aprete,
 Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
 En sanglots mal formez exhale sa douleur.
 Sa bouche encor ouverte & sa vûë égarée
 Rappelle sa grande ame à peine separée,
 Et son couroux mourant fait un dernier effort
 Pour reprocher aux Dieux sa defaite & sa mort.
 Cesar à cet aspect comme frapé du foudre,
 Et comme ne scachant que croire ou que resoudre,
 Immobile, & les yeux sur l'objet attachez,
 Nous tient assez long-temps ses sentimens cachez ;
 Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
 Que par un mouvement commun à la Nature ;
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit,
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
 L'aïse de voir la Terre à son pouvoir soumise.

Chatoüilloit malgré lui son ame avec surprise,
 Et de cette douceur son esprit combattu
 Avec un peu d'effort rassûroit sa vertu.
 S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie,
 Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
 Examine en secret sa joie & ses douleurs,
 Les balance, choisit, laisse couler des pleurs,
 Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
 Se montre genereux par un trait de Foiblesse.
 En suite il fait ôter ce present de ses yeux,
 Lève les mains ensemble & les regards aux Cieux.
 Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
 Puis tout triste & pensif il s'obstine au silence,
 Et même à ses Romains ne daigne repartir
 Que d'un regard farouche, & d'un profond soupir.
 Enfin ayant pris terre avec trente Cohortes,
 Il se saisit du Port, il se saisit des Portes,
 Met des Gardes par tout, & des ordres secrets,
 Fait voir sa défiance ainû que ses regrets,
 Parle d'Egypte en Maître, & de son adversaire,
 Non plus comme Ennemi, mais comme son Beau-pere,
 Voilà ce que j'ay vû

CHARMION.

Voilà ce qu'attendoit,
 Ce qu'au juste Osiris la Reine demandoit.
 Je vay bien la ravir avec cette Nouvelle,
 Vous, continuez-lui ce service fidelle.

ACHORE'E.

Qu'elle n'en doute point. Mais Cesar, vient; allez,
 Peignez-lui bien nos gens pâles & désolés,
 Et moy, soit que l'issue en soit douce, ou funeste,
 J'irai l'entretenir quand j'aurai vû le reste.



SCENE II.

CESAR, PTOLOME'E, LEPIDE,
 PHOTIN, ACHORE'E,
 Soldats Romains, Soldats
 Egyptiens.

P T O L O M E'E.

Seigneur, montez au trône & commandez ici.

C E S A R.

Connoissez-vous César de lui parler ainsi ?

Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,

A moy qui tiens le trône égal à l'infamie ?

Certes Rome à ce coup pourroit bien se vanter

D'avoir eu juste lieu de me persécuter,

Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,

Qui ne voit rien aux Rois qu'elle aime . ou qu'elle
 craigne ,

Et qui verse en nos cœurs avec l'ame & le sang ,

Et la haine du nom, & le mépris du rang.

C'est ce que de Pompée il vous falloit apprendre ;

S'il en eût aimé l'offre, il eût sçu s'en défendre ,

Et le thrône & le Roy se seroient ennoblis ,

A soutenir la main qui les a rétablis .

Vous eussiez pû tomber, mais tout couvert de gloire,

Vôtre chute eût valu la plus haute victoire ,

Et si vôtre destin n'eût pû vous en sauver ,

César eût pris plaisir à vous en relever.

Vous n'avez pû former une si noble envie ;

Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?

Que vous devoit son sang pour y tremper vos mains,

Vous qui devez respect au moindre des Romains ?

Ay-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?

Et par une victoire aux vaincus trop fatale ,

Vous ay-je acquis sur eux en ce dernier effort

La puissance absoluë & de vie & de mort ?

Moy qui n'ay jamais pû la souffrir à Pompée,
 La souffrirai-je en vous sur lui même usurpée,
 Et que de mon bonheur vous aïez abusé,
 Jusqu'à plus attendre que je n'aurois osé ?
 De quel nom après tout pensez-vous que je nomme
 Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
 Et qui sur un seul Chef lui fait bien plus d'affront,
 Que sur tant de milliers ne fit le Roy de Pont ?
 Pensez-vous que j'ignore, ou que je dissimule ;
 Que vous n'auriez pas eu pour moy plus de scrupule,
 Et que s'il m'eût vaincu, vôtre esprit complaisant
 Lui faisoit de ma tête un semblable present ?
 Graces à ma victoire, on me rend des hommages,
 Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages,
 Au vainqueur, non à moy, vous faites tout l'honneur,
 Si Cesar en jouït, ce n'est que par bonheur.
 Amitié dangereuse, & redoutable zèle,
 Que règle la Fortune, & qui tourne avec elle ?
 Mais parlez, c'est trop être interdit & confus.

P T O L O M E E.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,
 Et vous même avouiez que j'ay sujet de l'être.
 Etant né Souverain je vois ici mon Maître,
 Ici, dis-je, où ma Cour tremble en me regardant,
 Où je n'ay point encor agi qu'en commandant.
 Je vois une autre Cour sous une autre puissance;
 Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
 De vôtre seul aspect je me suis vû surpris,
 Jugez si vos discours rassurent mes esprits,
 Jugez par quels moiens je puis sortir d'un trouble
 Que forme le respect que la crainte redouble,
 Et ce que vous peut dire un Prince épouvanté
 De voir tant de colere, & tant de majesté.
 Dans ces étonnemens dont mon ame est frappée
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
 Il me souvient pourtant que s'il fut nôtre appui,
 Nous vous dûmes dès lors autant & plus qu'à lui.
 Vôtre faveur pour nous eclata la premiere,
 Tout ce qu'il fit après fut à vôtre priere :

M vj

Il émut le Senat pour des Rois outragez,
 Que sans cétte priere il autoit négligez.
 Mais de ce grand Senat les saintes ordonnances
 Eussent peu fait pour nous, Seigneur, sans vos finances;
 Par là de nos mutins le feu Roy vint à bout ,
 Et pour en bien parler nous vous devons le tout.
 Nous avons honoré vôtre Ami, vôtre Gendre ,
 Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre :
 Mais voiant son pouvoir de vos succès jaloux
 Passer en tyrannie, & s'armer contre vous...

C E S A R

Tout beau ; que vôtre haine en son sang assouvie
 N'aille point à sa gloire, il suffit de sa vie.
 N'avancez rien ici que Rome ose nier ,
 Et justifiez-vous sans le calomnier.

P T O L O M E'E.

Je laisse donc au Dieux à juger ses pensées ,
 Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
 Où vous fûtes forcé par tant d'indignitez ,
 Tous nos vœux ont été pour vos prosperitez :
 Que comme il vous traitoit en mortel adversaire.
 J'ay crû sa mort pour vous un malheur nécessaire,
 Et que sa haine injuste augmentant tous les jours,
 Jusques dans les Enfers chercheroit du secours,
 Ou qu'enfin, s'il tomboit dessous vôtre puissance,
 Il nous falloit pour vous craindre vôtre clémence,
 Et que le sentiment d'un cœur trop genereux,
 Usant mal de vos droits vous rendît malheureux.

J'ay donc considéré qu'en ce peril extrême
 Nous vous devons , Seigneur , servir malgré vous-même ,
 Et sans attendre d'ordre en cette occasion ,
 Mon zele ardent l'a prise à ma confusion.
 Vous m'en desavoüez , vous l'imputez à crime,
 Mais pour servir César rien n'est illégitime.
 J'en ay sollicité mes mains pour vous en preserver ,
 Vous pouvez en jouir & le desaprouver ,
 Et j'ay plus fait pour vous, plus l'action est noire,
 Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,

Et que ce sacrifice offert par mon devoir
Vous assure la vôtre avec vôtre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses
De mauvaises couleurs, & de froides excuses,
Vôtre zele étoit faux, si seul il redoutoit,
Ce que le Monde entier à pleins vœux souhaitoit,
Et s'il vous a donné ses craintes trop subtiles,
Qui m'ôtent tout le fruit de nos Guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, & que pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner,
Où mes plus dangereux & plus grands adversaires,
Si-tôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes Freres,

Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre, & m'embrasser.

O combien d'allegresse une si triste guerre
Auroit-elle laissé dessus toute la Terre,
Si Rome avoit pû voir marcher en même char
Vainqueurs de leur discorde & Pompée & Cesar!
Voilà ces grands malheurs que craignoit vôtre zele.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craignez ma clemence! ah! n'ayez plus ce
soin,

Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
Si je n'avois égard qu'aux loix de la justice,
Je m'appaiserois Rome avec vôtre supplice,
Sans que ni vos respects, ni vôtre repentir,
Ni vôtre dignité vous pussent garantir.
Vôtre trône lui-même en seroit le Theatre:
Mais voulant épargner le sang de Cléopâtre,
J'impure à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentimens dont vous serez capable,
Je sçaurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des Autels,
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux Immortels,
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,
Et sur tout pensez bien au choix de vos victimes.

Allez-y donner ordre, & me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE,

C E S A R.

ANtoine, avez-vous vû cette Reine adorable ?

A N T O I N E.

Où, Seigneur, je l'ay vûë, elle est incomparable.
Le Ciel n'a point encor par de si doux accords
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps.
Une majesté douce épand sur son visage
De quoi s'assujettir le plus noble courage,
Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer ;
Et si j'étois César, je la voudrois aimer.

C E S A R.

Comme a-t'elle reçu les offres de ma flamme ?

A N T O I N E.

Comme n'osant la croire, & la croïant dans l'ame ;
Par un refus modeste & fait pour inviter ,
Elle s'en dit indigne, & croit la mériter.

C E S A R.

En pourrai-je être aimé ?

A N T O I N E.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son Diademe ,
Qui n'espere qu'en vous ! douter de ses ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faite des grandeurs !
Que votre amour sans craindre à son amour prétende,
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois ,
Et sur tout elle craint l'amour de Calpurnie :
Mais l'une & l'autre crainte à votre aspect bannie ,
Vous ferez succéder un espoir assez doux,

Lors que vous daignerez lui dire un mot pour vous.

C E S A R.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes ,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes.

Allons ne tardons plus.

A N T O I N E.

Avant que de la voir

Sçachez que Cornélie est en vôtre pouvoir.
Septime vous l'amène orgueilleux de son crime,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.
Dès qu'ils ont abordé, vos Chefs par vous instruits,
Sans leur rien témoigner, les ont ici conduits.

C E S A R.

Qu'elle entre. Ah, l'importune & facheuse nouvelle !
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !
O Ciel ! & ne pourrai je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour ?

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, ANTOINE,
LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur....

C E S A R.

Allez, Septime, allez vers vôtre Maître.
Cesar ne peut souffrir la presence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un Roy,
Après avoir servi sous Pompée, & sous moy.

Septime rentre.

C O R N E L I E.

César, car le Destin que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonniere, & non pas ton esclave,
Et tu ne prétens pas qu'il m'abate le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, & te nomme Seigneur.

De quelque rude trait qu'il m'osé avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse , & veuve de Pompée,
Fille de Scipion , & pour dire encor plus ,
Romaine, mon courage est encor au dessus,
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre ;
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ay vû mourir Pompée. & ne l'ay pas suivi,
Et bien que le moïen m'en ait été ravi ,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours, & du fer, & des ondes ,
Je dois rougir pourtant après un tel malheur
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs, & me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre grâces aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux ,
Que Cesar y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas ! & sous quel astre , ô Ciel, m'as-tu formée ;
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis ,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un
Prince

Qui doit à mon Epoux son Trône & sa Province ?

Cesar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.
Je l'ay porté pour dot chez Pompée & chez Crasse.
Deux fois du Monde entier j'ay causé la disgrâce,
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les Dieux du plus juste parri.
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hymenée
Pour le bonheur de Rome à Cesar m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moy porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison.
Car enfin n'attens pas que j'abaisse ma haine,
Je te l'ay déjà dit, Cesar je suis Romaine,
Et quoi que ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toy seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre Epoux noble & digne moitié,
 Dont le courage étonne, & le sort fait pitié !
 Certes vos sentimens font assez reconnoître
 Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être,
 Et l'on juge aisément au cœur que vous portez,
 Où vous êtes entrée, & de qui vous sortez.
 L'ame du jeune Crasse & celle de Pompée,
 L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
 Le sang des Scipions protecteur de nos Dieux,
 Parlent par vôtre bouche, & brillent dans vos yeux,
 Et Rome dans ses murs ne voit point de famille,
 Qui soit plus honorée, ou de Femme ou de Fille.
 Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux,
 Qu'Annibal eût bravez jadis sans vos Ayeux,
 Que ce Héros si cher dont le Ciel vous sépare
 N'eût pas si mal connu la Cour d'un Roy Barbare,
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foy,
 Que la vieille amitié qu'il eût trouvé en moy ;
 Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
 Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes,
 Et qu'enfin m'attendant sans plus se défier,
 Il m'eût donné moi-même de me justifier.
 Alors foulant aux pieds la Discorde & l'Envie,
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
 D'oublier ma victoire, & d'aimer un Rival
 Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
 J'eusse alors regagné son ame satisfaite,
 Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite:
 Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
 Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
 Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde
 Le Sort a dérobé cette allégresse au Monde,
 César s'efforcera de s'acquitter vers vous
 De ce qu'il voudroit rendre à cet illustre Epoux.
 Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,
 Seulement pour deux jours soiez ma prisonnière,
 Afin d'être témoin comme après nos débats
 Je chéris sa mémoire & vange son trépas.

Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
 De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
 Je vous laisse à vous même & vous quitte un moment,
 Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement,
 Et qu'on l'honore ici, mais en Dame Romaine,
 C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la Reine.
 Commandez, & chacun aura soin d'obéir.

C O R N E L I E.

O Ciel ! que de vertus vous me faites haïr.

Fin du troisième Acte.



A C T E IV.

S C E N E PREMIERE.

P T O L O M E ' E , A C H I L A S ,
 P H O T I N .

P T O L O M E ' E.

Q Uoy, de la même main & de la même épée
 Dont il vient d'immoler le malheureux Pom-
 pée,

Septime par César indignement chassé,
 Dans un tel desespoir à vos yeux a passé ?

A C H I L A S.

Oùï, Seigneur, & sa mort a dequoi vous apprendre
 La honte qu'il prévient, & qu'il vous faut attendre.
 Jugez quel est César à ce courroux si lent.

Un moment pousse & rompt un transport violent.
 Mais l'indignation qu'on prend avec étude
 Augmente avec le temps, & porte un coup plus rude,
 Ainsi n'espérez pas de le voir modéré,
 Par adresse il se fâche après s'être assuré,
 Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.
 Il poursuivoit Pompée, & chérit sa mémoire ;
 Et veut rir à soy par un courroux accort
 L'honneur de sa vengeance, & le fruit de sa mort.

P T O L O M E E.

Ah, si je t'avois crû, je n'aurois pas de Maître,
 Je serois dans le Trône où le Ciel m'a fait naître,
 Mais c'est une imprudence assez commune aux Rois,
 D'écouter trop d'avis & se tromper au choix.
 Le Destin les aveugle au bord du précipice,
 Ou si quelque lumière en leur ame se glisse,
 Cette fausse clarté dont il les éblouit,
 Les plonge dans un gouffre, & puis s'évanouit.

P H O T I N.

J'ay mal connu César, mais puisqu'en son estime
 Un si rare service est un énorme crime,
 Il porte dans son flanc de quoi nous en laver,
 C'est-là qu'est nôtre grace, il nous l'y faut trouver.
 Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
 D'attendre son départ pour venger cette injure ;
 Je sçai mieux conformer les remèdes au mal,
 Justifions sur lui la mort de son Rival,
 Et nôtre main alors également trempée
 Et du sang de César, & du sang de Pompée,
 Rome, sans leur donner de titres differens,
 Se croira par vous seul libre de deux Tyrans.

P T O L O M E E.

Où, par là seulement ma perte est évitable,
 C'est trop craindre un Tyran que j'ay fait redoutable.
 Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains,
 Deux fois en même jour disposons des Romains,
 Faisons leur liberté comme leur esclavage.
 César, que tes exploits n'effient plus ton courage,
 Considère les miens, tes yeux en sont témoins,

Pompée étoit mortel; & tu ne l'és pas moins,
 Il pouvoit plus que toy, tu lui portois envie,
 Tu n'as, non plus que lui, qu'une ame & qu'une vie,
 Et son sort que tu plains te doit faire penser
 Que ton cœur est sensible, & qu'on peut le percer.
 Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice;
 C'est à moy d'appaiser Rome par ton supplice;
 C'est à moy de punir ta cruelle douceur,
 Qui n'épargne en un Roy que le sang de sa Sœur.
 Je n'abandonne plus ma vie & ma puissance
 Au hazard de sa haine, ou de ton inconstance.
 Ne croi pas que jamais tu puisses à ce prix
 Rempenser sa flame, ou punir ces mépris,
 J'emploierai contre toy de plus nobles maximes.
 Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
 De bien penser au choix, j'obéis. & je voy
 Que je n'en puis choisir de plus digne que toy,
 Ni dont le sang offert, la fumée, & la cendre
 Puissent mieux satisfaire aux Manes de ton Gendre.
 Mais ce n'est pas assez, Amis, de s'irriter,
 Il faut voir quels moïens on a d'exécuter;
 Toute cette chaleur est peut être inutile-
 Les Soldats du Tiran sont Maîtres de la Ville.
 Que pouvons-nous contr'eux, & pour les prévenir,
 Quel temps devons-nous prendre, & que ordre tenir?

A C H I L L A S.

Nous pouvons tout, Seigneur, en l'état où nous
 sommes.

A deux mille d'ici vous avez six mille hommes,
 Que depuis quelques jours, craignant les remûmens,
 Je faisois tenir prêts à tous événemens.
 Quelques soins qu'ait Cesar, sa prudence est dégûë.
 Cette Ville a sous terre une secrette issue,
 Par où fort aisément on les peut cette nuit
 Jusque dans le Palais introduire sans bruit.
 Car contre sa fortune aller à force ouverte,
 Ce seroit trop courir vous même à vôtre perte;
 Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
 Enyvré de douceurs de l'amour & du vin,

Tout le Peuple est pour nous ; tantôt à son entrée
 J'ay remarqué l'horreur que ce peuple a montrée
 Lors qu'avec tant de faste il a vû ses Faïceaux
 Marcher arrogamment, & braver nos Drapeaux.
 Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
 Ses farouches regards étinceloient de rage,
 Je vois la fureur à peine se dompter,
 Et pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.
 Mais sur tout les Romains que commandoit Septime,
 Pressez de la terreur que sa mort leur imprime,
 Ne cherchent qu'à vanger par un coup généreux
 Le mépris qu'en leur Chef ce superbe a fait d'eux.

P T O L O M E E.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,
 Si durant le festin sa Garde l'environne ?

P H O T I N.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
 Ont déjà reconnu des Freres, des germains ,
 Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paroître
 Une soif d'immoler leur Tyran à leur Maître.
 Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
 Dans les flancs de César porter les premiers coups.
 Son faux art de clémence ou plutôt sa folie
 Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie
 Leur donnera sans doute un assez libre accès,
 Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Mais voici Cléopâtre, agissez avec feinte,
 Seigneur, & ne montrez que faiblesse & que crainte,
 Nous allons vous quitter, comme objets odieux,
 Dont l'aspect importun offenseroit ses yeux.

P T O L O M E E.

Allez, je vous rejoins.



S C E N E II.

P T O L O M E ' E , C L E O P A T R E ,
A C H O R E ' E , C H A R M I O N .

C L E O P A T R E .

J' Ay vû César, mon Frere,
Et de tout mon pouvoir combatu sa colére.

P T O L O M E ' E .

Vous êtes genereuse, & j'avois attendu
Cet office de Sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre Amant vous a bien-tôt quittée,

C L E O P A T R E .

Sur quelque broüillerie en la Ville excitée,
Il a voulu lui-même appaiser les débats,
Qu'avec nos Citoïens ont eu quelques Soldats ;
Et moi, j'ay bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni vôtre Empire,
Et que le grand César blâme vôtre action
Avec moins de couroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches Politiques,
Qui n'inspirent aux Rois que des mœurs tyranniques.
Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas,
En vain on les eleve à regir des Etats,
Un cœur né pour servir sçait mal comme on com-
mande,

Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,
Et la main que le crime en vain fait redouter,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

P T O L O M E ' E .

Vous dites vrai, ma Sœur, & ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes Ministres,
Si j'avois écouté de plus nobles conseils,
Je viv-ois dans la gloire où vivent mes pareils,
Je meriterois mieux cette amitié si pure.

Que pour un Frère ingrat vous donne la Nature,
César embrasseroit Pompée en ce Palais ,
Nôtre Egypte à la Terre auroit rendu la Paix ,
Et verroit son Monarque encor à juste titre
Ami de tous les deux, & peut-être l'arbitre.
Mais puisque le passé ne peut se revoquer ,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.

Je vous ay maltraitée, & vous êtes si bonne
Que vous me conservez la vie & la Couronne ;
Vainquez vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Phorin à la mort.
Elle leur est bien dûë , ils vous ont offensée ,
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :
Si César les punit des crimes de leur Roy ,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moy ,
Il m'en punit en eux , leur supplice est ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine.
Dequoi peut satisfaire un cœur si genereux
Le sang abjet & vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout, César cherche à vous plaire,
Et vous pouvez d'un mot desarmer sa colere.

C L E O P A T R E.

Si j'avois en mes mains leur vie & leur trépas ,
Je les méprise assez pour ne m'en vanger pas ;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose ,
Quand le sang de Pompée à mes desirs s'oppose.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ,
J'en ay déjà parlé, mais il a scû gauchir .
En tournant le discours sur une autre matière,
Il n'a , ni refusé , ni souffert ma priere ,
Je veux bien toutefois encor m'y hasarder ,
Mes efforts redoublez pourront mieux succeder ,
Et j'ose croire....

P T O L O M E'E.

Il vient , souffrez que je l'évite,
Je crains que ma persence à vos yeux ne l'irrite ,
Que son courroux émû ne s'aigrisse à me voir ,
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCENE III.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE,
LEPIDE, CHARMION,
ACHORE'E, Romains.

CESAR.

Reine, tout est paisible, & la Ville calmée
Qu'un trouble assez léger avoit trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin
Du Soldat insolent, & du Peuple mutin.
Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ay quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ses soins importuns qui m'arracheroient de vous
Contre ma grandeur même allumoient mon cour-
roux.

Je lui voulois du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
Mais je lui pardonnois au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance,
Qui flatte mes desirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à Cesar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les Dieux au dessus de sa tête.
Oùï, Reine, si quelqu'un dans ce vaste Univers
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers ;
S'il étoit quelque Trône où vous puissiez paroître
Plus dignement assise en captivant son Maître,
J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui disputer le droit de vous servir,
Et je n'aspirerois au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un si grand Adversaire.
C'étoit pour acquérir un droit si précieux
Que combattoit par tout mon bras ambitieux,

Et

Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
 Plus pour le conserver, que pour vaincre Pompée.
 Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats
 M'y favorisoit moins que vos divins appas.
 Ils conduisoient ma main, ils enflaient mon courage,
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
 C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignoient m'inspirer ;
 Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
 Pour faire que vôtre ame avec gloire y réponde,
 M'ont rendu le premier, & de Rome, & du Monde.
 C'est ce glorieux titre, à présent effectif,
 Que je viens ennoblir par celui de Captif,
 Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre,
 Qu'il en estime l'un, & me permette l'autre.

CLEOPATRE.

Je sçai ce que je dois au souverain bonheur
 Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur.
 Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes,
 Je sçai ce que je suis, je sçai ce que vous êtes.
 Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
 Le Sceptre que je porte est un de vos présents,
 Vous m'avez par deux fois rendu le Diadème,
 J'avouë après cela, Seigneur, que je vous aime,
 Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits,
 Ni de tant de vertus, ni de tant de bien faits.
 Mais, hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance,
 Cet Etat de nouveau rangé sous ma puissance,
 Ce Sceptre par vos mains dans les miennes remis,
 A mes vœux innocens sont autant d'ennemis.
 Ils allument contr'eux une implacable haine,
 Ils me font méprisable alors qu'ils me font Reine.
 Et si Rome est encor telle qu'auparavant,
 Le Trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant,
 Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
 Me rendent à jamais indigne de vos flâmes.

J'ose encor toutefois, voyant vôtre pouvoir,
 Permettre à mes desirs un genereux espoir.
 Après tant de combats, je sçai qu'un si grand homme
 A droit de triompher des caprices de Rome,

Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des Rois
Peut céder par vôtre ordre à de plus justes loix.

Je sçai que vous pouvez forcer d'autres obstacles ,
Vous me l'avez promis , & j'attens ces miracles ,
Vôtre bras dans l'harfale a fait de plus grands coups ,
Et je ne les demande à d'autres Dieux qu'à vous.

C E S A R.

Tout miracle est facile où mon pouvoir s'applique.

Je n'ay plus qu'à courir les côtes de l'Afrique ,
Qu'à montrer mes Drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persécuté

Rome n'ayant plus lors d'Ennemis à me faire ,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire ,
Et vos yeux la verront par un superbe accueil
Immoler à vos pieds sa haine & son orgueil.

Encor une défaite , & dans Alexandrie

Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ,
Et qu'un juste respect conduisant ses regards ,
A vôtre chaste amour demande des Césars.

C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent ,
C'est le fruit que j'attens des lauriers qui m'attendent.
Heureux , si mon destin encor un peu plus doux
Me les faisoit cueillir sans m'éloigner de vous.

Mais , las ! contre mon feu mon feu me sollicite ,
Si je veux être à vous il faut que je vous quitte ;
En quelques lieux qu'on fuye , il me faut y courir ,
Pour achever de vaincre , & de vous conquérir.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces

Je prenne un nouveau cœur , & de nouvelles forces ,
Pour faire dire encor aux Peuples pleins d'effroy ,
Que venir, voir, & vaincre, est même chose en moy.

C L E O P A T R E.

C'est trop, c'est trop, Seigneur, souffrez que j'en abuse
Vôtre amour fait ma faute , il fera mon excuse.

Vous me rendez le Sceptre & peut-être le jour ;
Mais si j'ose abuser de cet excès d'amour ,

Je vous conjure encor par ses plus puissans charmes ,
Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes ,
Par tout ce que j'espère , & que vous attendez ,

De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace , Seigneur , ou souffrez que j'en fasse ,
Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place.
Achillas & Photin sont gens à dédaigner ,
Ils sont assez punis en me voyant regner ,
Et leur crime....

CESAR.

Ah ! prenez d'autres marques de Reine.
Deffus mes volonteZ vous êtes souveraine ,
Mais si mes sentimens peuvent être écoulez ,
Choisissez des sujets dignes de vos bontez ;
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir legitime ,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le Roi ,
Et si mes feux n'étoient....

SCENE IV.

CESAR , CORNELIE , CLEOPATRE.
ACHORE'E , ANTOINE , LEPIDE ,
CHARMION , Romains.

CORNELIE.

César , prens garde à toi ,
Ta mort est résoluë , on la jure , on l'apprête ;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prens-y garde , César , ou ton sang répandu
Bien-tôt parmi le sien se verra confondu.
Mes Esclaves en sont , apprens de leurs indices
L'auteur de l'attentat , & l'ordre , & les complices..
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain ,
Et digne du Héros qui vous donna la main !
Ses Manes , qui du Ciel ont vû de quel courage
Je préparois la mienne à vanger son outrage ,

Mettant leur haine bas , me sauvent aujourd'hui
 Par la moitié qu'en Terre il nous laisse de lui.
 Il vit , il vit encor en l'objet de sa flâme ,
 Il parle par sa bouche , il agit dans son ame ,
 Il la pousse , & s'oppose à cette indignité ,
 Pour me vaincre par elle en générosité.

C O R N E L I E.

Tu te flates , César , de mettre en ta croyance
 Que la haine ait fait place à la reconnoissance.
 Ne le présume plus , le sang de mon Epoux
 A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
 J'attens la liberté qu'ici tu m'as offerte ,
 Afin de l'employer toute entière à ta perte ,
 Et je te chercherai par tous des Ennemis ,
 Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
 Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine ,
 Je me jette audevant du coup qui t'assassine ,
 Et forme des desirs avec trop de raison ,
 Pour en aimer l'effet par une trahison.
 Qui la sçait & la souffre a part à l'infamie ,
 Si je veux ton trépas , c'est en juste Ennemie ,
 Mon Epoux a des Fils , il aura des Neveux.
 Quand ils te combattront , c'est là que je le veux ,
 Et qu'une digne main par moi même animée
 Dans ton champ de bataille , aux yeux de ton Armée ,
 T'immole noblement , & par un digne effort ,
 Aux Manes du Héros dont tu vanges la mort.
 Tous mes soins , tous mes vœux hâtent cette ven-
 geance ,
 Ta perte la recule , & ton salut l'avance.
 Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir ,
 Ma juste impatience auroit trop à souffrir.
 La vengeance éloignée est à demi perduë ,
 Et quand il faut l'attendre elle est trop cher venduë.
 Je n'irai point chercher sur les bords Afriquains
 Le foudre souhaité que je vois en tes mains ,
 La tête qu'il menace en doit être frappée.
 J'ai pû donner la tienne au lieu d'elle à Pompée ,
 Ma haine avoit le choix , mais cette haine enfin

Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir sa victoire,
Qu'après le châtement d'une action si noire.

Rome le veut ainsi, son adorable front
Auroit de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour après tant de conquêtes
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois soumis
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissoit le Tybre.
Comme autre qu'un Romain n'a pû l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberois ici sans être sa victime,
Au lieu d'un châtement ta mort seroit un crime,
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroy,
L'exemple que tu dois périrait avec toy.
Vange-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vangerai si je puis, de Phartale.
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ay fait pour toy des vœux.

S C E N E V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE,
LEPIDE, ACHORE'E,
CHARMION.

C E S A R.

SOn courage m'étonne autant que leur audace,
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grâce.

C L E O P A T R E.

Je n'ay rien à vous dire, allez, Seigneur, allez
Vanger sur ces méchans tant de droits violez.
On m'en veut plus qu'à vous, c'est ma mort qu'ils
respirent,
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent.

Leur rage pour l'abatre attaque mon soutien,
 Et par vôtre trépas cherche un passage au mien.
 Mais parmi ces transports d'une juste colere,
 Je ne puis oublier que leur chef est mon Freie.
 Le sçavez-vous , Seigneur , & pourrai-je obtenir
 Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

C E S A R.

Où , je me souviendrai que ce cœur magnanime
 Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.
 Adieu, ne craignaz rien. Achillas , & Photin
 Ne sont pas gens à vaincre un si puissant Destin.
 Pour les mettre en déroute , eux & tous leurs com-
 plices ,

Je n'ay qu'à déployer l'appareil des supplices ,
 Et pour Soldats choisis envoier des bourreaux ,
 Qui portent hautement mes Haches pour Drapeaux.

César rentre avec les Romains.

C L E O P A T R E.

Ne quittez pas César ; allez , cher Achorée ,
 Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ,
 Et quand il punira nos lâches ennemis ,
 Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.
 Ayez l'œil sur le Roy dans la chaleur des armes.
 Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

A C H O R E' E.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr
 Si mon zele & mes soins peuvent le secourir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORNELIE, *tenant une petite Urne*
en sa main, PHILIPPE.

CORNELIE.



Es yeux, puis-je vous croire, & n'est-ce point un songe

Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?

Te renvoy-je, Philippe, & cet Epoux si cher

A-t'il reçu de toy les honneurs du bucher ?

Cette Urne que je tiens contient-elle sa cendre ?

O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,

Eternel entretien de haine & de pitié,

Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.

N'attendez point de moy de regrets ni des larmes,

Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes,

Les foibles deplaisirs s'amusent à parler,

Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Moy, je jure des Dieux la puissance suprême,

Et pour dire encor plus, je jure par vous-mêmes,

Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé,

Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé.

Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,

Ma Divinité seule après ce coup funeste,

Par vous, qui seule ici pouvez me soulager,

N. iiii

De n'éteindre jamais l'ardeur de le vanger.
 Prolomée à Cesar par un lâche artifice ,
 Rome de ton Pompée a fait un sacrifice ,
 Et je n'entrerais point dans tes murs desolez ,
 Que le Prêtre & le Dieu ne lui soient immolez.
 Faites-m'en souvenir, & soutenez ma haine ,
 O cendres mon espoir aussi bien que ma peine,
 Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
 Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

Toy , qui l'as honorée sur cette infame rive
 D'une flamme pieuse autant comme chetive ,
 Dy moy quel bon Demon a mis en ton pouvoir
 De rendre à ce Héros ce funebre devoir,

P H I L I P P E .

Tout couvert de son sang, & plus mort que lui même,
 Après avoir cent fois maudit le Diademe,
 Madame, j'ay porté mes pas & mes sanglots
 Du côté que le vent pouffoit encor les flots
 Je cours long-temps, en vain, mais enfin d'une roche
 J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
 Où la vague en courroux sembloit prendre plaisir
 A feindre de le rendre, & puis s'en ressaisir.
 Je m'y jette & l'embrasse , & le pousse au rivage,
 Et ramassant sous lui le débris d'un naufrage ,
 Je lui dresse un bucher à la hâte, & sans art ,
 Tel que je pûs sur l'heure , & qu'il plût au hazard.
 A peine brûloit il , que le Ciel plus propice
 M'envoye un compagnon en ce pieux office.
 Cordus , un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
 Retournant de la Ville y détourne les yeux ,
 Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée ,
 A cette triste-marque il reconnit Pompée.
 Soudain la larme à l'œil , ô toy , qui que tu sois ,
 A qui le Ciel permet de si dignes emplois ,
 Ton sort est bien , dit-il , autre que tu ne penses.
 Tu crains des châtimens , attends des récompenses.
 Cesar est en Egypte , & vange hautement
 Celui pour qui ton zele a tant de sentiment.
 Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre,

*Tu peux même à sa Veuve en rapporter la cendre.
Son vainqueur l'a reçûe avec tout le respect
Qu'un Dieu pourroit ici trouver à son aspect.
Acheve, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte aussi-tôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un Héros par le feu consumé.*

CORNELIE.

O que sa pieté merite de loüanges !

PHILIPPE.

*En entrant j'ay trouvé des desordres étranges.
J'ay vû fuir tout un peuple-en foule vers le Port,
Où le Roy, disoit-on, s'étoit fait le plus fort.
Les Romains poursuivoient, & César dans la Place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montroit de sa justice un exemple assez beau,
Faisant passer Phorin par les mains d'un bourreau.
Aussi-tôt qu'il me voit il daigne me connoître,
Et prenant de ma main les cendres de mon Maître ;
Restes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes.
Attendant des Autels recevez ces victimes,
Bien d'autres vont le suivre, & toy, cours au Palais
Porter à sa moitié ce don que je lui fais.
Porte à ses déplaisirs cette foible allégeance,
Et dy-luy que je cours achever sa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.*

CORNELIE.

*O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un Ennemi, quand il n'est plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe on court à le vanger,
Lors qu'on s'y voit forcé par son propre danger,
Et que cet intérêt qu'on prend pour la mémoire
Fait nôtre seureté comme il croit nôtre gloire !
César est genereux, j'en veux être d'accord,
Mais le Roy le veut perdre, & son Rival est mort
Sa vertu laisse lieu de douter à l'Envie*

De ce qu'elle feroit, s'il le voïoit envie.
 Pour grand qu'en soit le prix, son peil en rabat ;
 Cette ombre qui la couvre en affoiblit l'éclat,
 L'amour même s'y mêle, & le force à combattre,
 Quand il vange Pompée il défend Cleopatre.
 Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon Epoux,
 Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous ,
 Si comme par soy-même un grand cœur juge un autre,
 Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre.
 Et croire que nous seuls armons ce Combatant,
 Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant,

S C E N E I I.

CLEOPATRE, CORNELIE,
 PHILIPPE, CHARMION.

C L E O P A T R E.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
 Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte;
 Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un Héros
 Qu'un fidelle Affranchi vient d'arracher aux flots,
 Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, Madame ,
 Que j'aurois conservé ce Maître de vôtre ame,
 Si le Ciel qui vous traite avec trop de rigueur
 M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.
 Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,
 Vos douleurs laissoient place à quelque peu de joie,
 Si la vengeance avoit dequoi vous soulager,
 Je vous dirois aussi qu'on vient de vous vanger.
 Que le traître Photin. . vous le sçavez, peut-être ?

C O R N E L I E.

Oùï, Princesse, je sçai qu'on a puni ce traître.

C L E O P A T R E.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

C O R N E L I E.

S'il a quelque douleur, elle n'est que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

CORNELIE.

Comme nos intérêts nos sentimens different.
Si Cesar à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite, & je ne la suis pas.
Aux Manes de Pompée il faut une autre offrande,
La victime est trop basse, & l'injure trop grande,
Et ce n'est pas un sang que pour la réparer
Son Ombre & ma douleur daignent considerer.
L'ardeur de le vanger dans mon ame allumée,
En attendant Cesar, demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il est de vivre & de regner,
Je sçai bien que Cesar se force à l'épargner;
Mais quoi que son amour ait osé vous promettre,
Le Ciel plus juste enfin n'osera le permettre,
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, si le Ciel me l'envoie,
Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joye;
Mais si ce grand souhait demande trop pour moy,
Si vous n'en perdez qu'un, ô Ciel perdez le Roy.

CLEOPATRE.

Le Ciel sur nos souhaits ne regle pas les choses.

CORNELIE.

Le Ciel regle souvent les effets sur les causes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la justice il a de la bonté.

CORNELIE.

Oùï, mais il fait juger à voir comme il commence
Que sa justice agit, & non pas sa clemence.

CLEOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en Veuve, & vous parlez en Sœur:
Chacune a son sujet d'aigreur, ou de tendresse,
Qui dans le sort du Roy justement l'intéresse.

Apprenons par le sang qu'on aura répandu ,
A quels souhaits le Ciel a le mieux répondu.
Voici vòtre Achorée.

S C E N E III.

C O R N E L I E , C L E O P A T R E ,
A C H O R E'E , P H I L I P P E ,
C H A R M I O N .

C L E O P A T R E .

Hélas ! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguitez rien , parlez sans me flater ,
Qu'ay-je à craindre, Achorée, ou qu'ay-je à regretter ?

A C H O R E'E .

Aussi tôt que Cesar eut sçû la perfidie.. .

C L E O P A T R E .

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me dise.
Je sçai qu'il fit trancher & clorre ce conduit
Par où ce grand secours devoit être introduit ;
Qu'il manda tous les siens pour s'asseurer la place
Où Photin a reçu le prix de son audace ;
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné ,
S'est aisément saisi du Port abandonné,
Que le Roy l'a suivi , qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses Vaisseaux restoient de gens de Guerre;
Que Cesar l'a rejoint , & je ne doute pas
Qu'il n'ait sçû vaincre encor , & punir Achillas.

A C H O R E'E .

Oùi, Madame, on a vû son bonheur ordinaire...,

C L E O P A T R E .

Dites-moy seulement s'il a sauvé mon Frere,
S'il m'a tenu promesse.

A C H O R E'E .

Oùi, de tout son pouvoir.

CLEOPATRE.

C'est-là l'unique point que je voulois sçavoir.
Madame, vous voïez, les Dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que differé la peine meritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHOREE.

Il faudroit qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLEOPATRE.

Que disiez-vous n'aguere, & que viens-je d'entendre ?
Accordez ces discours que j'ay peine à comprendre.

ACHOREE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pû le secourir,
Malgré Cesar & nous il a voulu périr ;
Mais il est mort, Madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes Monarques.
Sa vertu rappelée a soutenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.

Il combattoit Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportoit déjà sur lui quelque avantage,
Mais l'abord de Cesar a changé le destin.
Aussi-tôt Achilles suit le sort de Photin,
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un rraître,
Les armes à la main en défendant son Maître.
Le Vainqueur crie en vain qu'on épagne le Roy,
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroy ;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le desespoir,
Et son cœur emporté par l'erreur qui l'abuse
Cherche par tout la mort que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque,
Il s'y jette, & les siens qui suivent leur Monarque
D'un si grand nombre en foule accablent ce Vaisseau,
Que la Mer l'engloutit avec tout son fardeau,

C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire ,
 A vous toute l'Egypte, à Cesar la Victoire.
 Il vous proclame Reine , & bien qu'aucun Romain
 Du sang que vous pleurez n'ait vû rougir sa main,
 Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,
 Il soupire, il gemit : mais le voici lui même,
 Qui pourra mieux que moy vous montrer la douleur
 Que lui donne du Roy l'invincible malheur.

S C E N E I V .

CESAR , CORNELIE , CLEOPATRE ,
 ANTOINE , LEPIDE , ACHORE'E ,
 CHARMION , PHILIPPE .

C O R N E L I E .

Cesar, tiens-moy parole, & me rends mes Galeres.
 Achilles & Phorin ont reçu leurs salaires,
 Leur Roy n'a pû jouir de ton cœur adouci,
 Et Pompée est vangé ce qu'il peut l'être ici.
 Je n'y scaurois plus voir qu'un funeste rivage
 Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
 Ta nouvelle victoire , & le bruit éclatant
 Qu'aux changemens de Roy pousse un Peuple incon-
 stant ,
 Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige ,
 C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
 Laisse-moy m'affranchir de cette indignité,
 Et souffre que ma baine agisse en liberté.
 A cet empressement j'ajoute une requête :
 Voy l'Urne de Pompée , il y manque sa tête,
 Ne me la retiens plus ; c'est l'unique faveur
 Dont je te puis encor prier avec honneur.

C E S A R .

Il est juste, & Cesar est tout prêt de vous rendre
 Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;
 Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglors

A ses Manes errans nous rendions le repos,
 Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre
 Le vange pleinement de la honte de l'autre,
 Que son Ombse s'appaise en voïant nôtre ennui,
 Et qu'une Urne plus digne & de vous & de lui,
 Après la flamme éteinte & les pompes finies,
 Renferme avec élat ses cendres réunies.
 De cette même main dont il fut combattu.
 Il verra des Autels dressez à sa vertu,
 Il recevra des vœux de l'encens des victimes,
 Sans recevoir par-là d'honneurs que légitimes,
 Pour ces justes devoirs je ne veux que demain.
 Ne me refusez pas ce bonheur souverain,
 Faites un peu de force à vôtre impatience.
 Vous êtes libre après, partez en diligence,
 Portez à nôtre Rome si digne trésor,
 Portez....

C O R N E L I E.

Non-pas, Cesar, non-pas à Rome encor,
 Il faut que ta défaite & que tes funeraillles
 A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,
 Et quoi qu'elle la tienne aussi chere que moy,
 Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de roy.
 Je la porte en Afrique, & c'est là que j'espere
 Que les Fils de Pompée, & Caton, & mon Pere,
 Secondez par l'effort d'un Roy plus genereux,
 Ainsi que la Justice auront le Sort pour eux.
 C'est-là que tu verras sur la Terre & sur l'Onde
 Le débri de Pharsale armer une autre monde,
 Et c'est-là que j'iray, pour hâter tes malheurs,
 Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
 Je veux que de ma haine ils reçoivent des regles,
 Qu'ils suivent au combat des Urnes au lieu d'Aigles,
 Et que ce triste objet porte en leur souvenir
 Les soins de le vanger, & ceux de te punir
 Tu veux à ce Heros rendre un devoir suprême.
 L'honneur que tu lui rens rejaillit sur toy-même;
 Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur;
 Mais ne présume pas toucher par-là mon cœur.

La perte que j'ay faite est trop irréparable.
La source de ma haine est trop inépuisable,
A l'égal de mes jours je la ferai durer ,
Je veux vivre avec elle , avec elle expirer.
Je t'avouïerai pourtant, comme vraiment Romaine,
Que pour toy mon estime est égale à ma haine,
Que l'un & l'autre est juste , & montre le pouvoir,
L'une de ta vertu , l'autre de mon devoir ;
Que l'une est genereuse , & l'autre interessée ,
Et que dans mon esprit l'une & l'autre est forcée.
Tu vois que ta vertu qu'en vain on veut trahir
Me force de priser ce que je dois haïr.
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie ,
La Veuve de Pompée y force Cornélie.
J'iray , n'en doute point , au sortir de ces lieux
Soulever contre toy les hommes & les Dieux.
Ces Dieux qui t'ont flaté , ces Dieux qui m'ont trom-
pée ,
Ces Dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pû voir égorger ;
Ils connoîtront leur faute, & le voudront vanger.
Mon zèle à leur refus aidé de sa memoire
Te sçaura bien sans eux arracher la victoire,
Et quand tout mon effort se trouvera rompu,
Cleopatre fera ce que je n'auray pû
Je sçai quelle est ta flame, & quelles sont ses forces,
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle , & que pour l'épouser
Rome n'a point de loix que tu n'oses briser ;
Mais sçache aussi qu'alors la jeunesse Romaine
Se croira tout permis sur l'Epoux d'une Reine,
Et que de cet hymen tes Amis indignez
Vangeront sur ton sang leurs avis dédaignez.
J'empêche ta ruine empêchant tes caresses.
Adieu , j'attens demain l'effet de tes promesses.

SCÈNE V.

CESAR, CLEOPATRE, ANTOINE,
LEPIDE, ACHOREE,
CHARMION.

CLEOPATRE.

Plûtôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moy ce qui les peut causer;
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre,
Le mien sera trop grand, & je n'en veux point d'autre,
Indigne que je suis d'un Cesar pour Epoux,
Qui de vivre en vôtre ame étant morte pour vous.

CESAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du Ciel en partage.
Comme il a peu de force il a beaucoup de soins,
Et s'il pouvoit plus faire, il souhaiteroit moins.
Les Dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes felicités n'en seront pas moins pures,
Pourvû que vôtre amour gagne sur vos douleurs
Qu'en faveur de Cesar vous tarissiez vos pleurs,
Et que vôtre bonté sensible à ma Priere,
Pour un fidelle Amant oublie un mauvais Frere.

On aura pû vous dire avec quel déplaisir
J'ay vû le désespoir qu'il a voulu choisir,
Avec combien d'efforts j'ay voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avoient pû surprendre.
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,
Et de peur de se perdre, s'il s'est enfin perdu.
O honte pour Cesar, qu'avec tant de puissance,
Tant de soins de vous rendre entiere obéissance,
Il n'ait pû toute-fois en ces événemens
Obéir au premier de vos commandemens!
Prenez-vous-en au Ciel, dont les ordres sublimes
Malgré tous nos efforts sçavent punir les crimes.

Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux,
Puisque par cette mort l'Egypte est toute à vous.

C L E O P A T R E.

Je sçai que j'en reçois un nouveau Diadème,
Qu'on en peut accuser que les Dieux, & lui-même;
Mais comme il est, Seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,
Et si voyant sa mort dûë à sa trahison
Je donne à la Nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussi-tôt à mon cœur mon sang ne le reproche.
J'en ressens dans mon ame un murmure secret,
Et ne puis remonter au Trône sans regret.

A C H O R E E.

Un grand Peuple, Seigneur, dont cette Cour est pleine,
Par des cris redoublez demandent à voir sa Reine,
Et tout impatient déjà se plaint aux Cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

C E S A R.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il desite,
Princesse, allons par là commencer vôtre Empire,
Fasse le juste Ciel propice à mes desirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,
Et puissent ne laisser dedans vôtre pensée
Que l'image des traits dont mon ame est blessée.
Cependant, qu'à l'envi ma suite & vôtre Cour
Prépare pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne employ l'une & l'autre occupée
Couronne Cleopatre, & m'appaise Pompée,
Elevé à l'une un Trône, à l'autre des Autels,
Et jure à tous les deux des respects immortels.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXAMEN DE POMPÉE.

A Bien considérer cette Pièce , je ne croy pas qu'il y en ait sur le Theatre , où l'Histoire soit plus conservée , & plus falsifiée toute ensemble. Elle est si connue , que je n'ay osé en changer les événemens ; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivez comme je les fais arriver. Je n'y ay ajouté que ce qui regarde Cornélie , qui semble s'y offrir d'elle-même , puisque dans la verité Historique elle étoit dans le même Vaisseau que son Mary , lors qu'il aborda en Egypte , qu'elle le vit descendre dans la Barque où il fut assassiné à ses yeux par Septime , & qu'elle fut poursuivie sur Mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit , & qu'elle fut ramenée devant Cesar , bien que l'Histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées , & la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la verité Historique , m'ont réduit à cette falsification , pour les ramener dans l'unité du jour & du lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pélusium , qu'on appelle aujourd'hui Damiette , & Cesar prit terre à Alexandrie. Je n'ay nommé ni l'une ni l'autre Ville , de peur que le nom de l'une n'arrêât l'imagination de l'Auditeur , & ne lui fît remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est comme dans Polyeucte , un grand Vestibule commun à tous les appartemens du Palais Royal , & cette unité n'a rien que de vrai semblable , pourvu qu'on se détache de la verité Historique. Le premier , le troisième & le quatrième Acte y ont leur juste manifeste ; il y peut avoir quelque difficulté pour le second & le cinquième , dont Cleopatre ouvre l'un , & Cornélie l'autre.

tie. Elles sembleroient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur Appartement ; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir ; l'une pour apprendre plutôt les Nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce Vestibule ; & l'autre pour en sçavoir du combat de Cesar & des Romains contre Ptolomée & les Egyptiens, pour empêcher que ce Heros n'en aille donner à Cleopatre avant qu'à elle, & pour obtenir de lui d'autant plutôt la permission de partir. Enquoi on peut remarquer que comme elle sçait qu'il est amoureux de cette Reine, & qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité Romaine lui fait prendre la parole la premiere, & obliger par-là Cesar à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulèvement tumultuaire une Guerre qui n'a pû durer gueres moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que Cesar fut parti d'Alexandrie, Cleopatre accoucha de Césarion. Quand Pompée se presenta pour entrer en Egypte, cette Princesse & le Roy son Frere avoient chacun leur Armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, & n'avoient garde ainsi de loger dans le même Palais. Cesar dans ses Commentaires ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva. C'est Plutarque & Lucain qui apprennent l'un & l'autre, mais ils ne lui font presenter cette tête que par un des Ministres du Roy, nommé Theodote, & non pas par le Roy même, comme je l'ay fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce Poëme, qui porte le nom d'un Heros qui n'y parle point, mais il ne laisse pas d'en être en quelque sorte le principal Acteur, puisque sa mort est la

cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ay justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raison, que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la Tragedie n'auroit pas été complete, si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que dès le premier Acte je fais connoître la venue de César, à qui la Cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes grâces du Victorieux, & ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle reception il feroit à leur lâche & cruelle Politique. J'ay avancé l'âge de Ptolomée afin qu'il pût agir, & que portant le titre de Roy, il tâchât d'en soutenir le caractère. Bien que les Historiens & le Poëte Lucain l'appellent communément *Rex puer*, le Roy enfant; il ne l'étoit pas à tel point, qu'il ne fût en état d'épouser sa Sœur Cléopâtre, comme l'avoit ordonné son Pere. Histius dit qu'il étoit *puer jam adulta atate*, & Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce Vers qu'il adresse à ce Roy par apostrophe.

Incesta sceptris cessure sororis.

Soit qu'elle eût déjà contracté ce Mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie & la mort de Ptolomée, César la fit épouser à son jeune Frere, qu'il rétablit dans le Trône: d'où l'on peut tirer une consequence infailible, que si le plus jeune des deux Freres étoit en âge de se marier quand César partit d'Egypte, l'ainé en étoit capable quand il y arriva, puis qu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, & en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour, qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoi que la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive & abandonnée à ses plaisirs, & que Lucain, peut être en haine de César, la nomme en quelque

endroit *meretrix Regina*, & fasse dire ailleurs à l'Eunuque Photin qui gouvernoit sous le nom de son Frere Ptolomée.

*Quem non è nobis credit Cleopatra nocentem ,
A quo casta fuit ?*

Je trouve qu'à bien examiner l'Histoire, elle n'avoit que de l'ambition sans amour, & que par Politique elle se servoit des avantages de sa beauté, pour affermir sa fortune. Cela paroît visible, en ce que les Historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, Cesar & Antoine, & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avoient eüe pour elle, & fit voir par là qu'elle ne s'étoit attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, & non pas à sa personne.

Pour le stile, il est plus élevé en ce Poème qu'en aucun des miens, & ce sont sans contredit les Vers les plus pompeux que j'aye faits. La gloire n'en est pas toute à moi. J'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet, & comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir nôtre Langue du pillage que j'ai pû faire chez lui, j'ai tâché pour le reste à entrer si bien dans sa maniere de former ses pensées & de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son Génie, & ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. J'ai parlé en l'Examen de Polyucte de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cleopatre à Charmion au second Acte. Il ne me reste qu'un mot touchant les Narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles; en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du Public; mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait, & les personnes qui les écoutent, ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisième Acte qui est à mon gré la plus

magnifique , a été accusée de n'être pas reçûë par une personne digne de la recevoir : mais bien que Charmion qui l'écoute ne soit qu'une Domestique de Cleopatre , qu'on peut toutefois prendre pour sa Dame d'honneur , étant envoyée exprès par cette Reine pour l'écouter , elle tient lieu de cette Reine même , qui cependant montre un orgueil digne d'elle , d'attendre la visite de Cesar dans sa Chambre , sans aller au devant de luy. D'ailleurs Cleopatre eût rompu tout le reste de ce troisième Acte , si elle s'y fût montrée , & il m'a fallu la cacher par adresse de Theatre , & trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle , & qui ne laissât point paroître le secret de l'Art , qui m'obligeoit à l'empêcher de se produire.



THEODORE

THEODORE,
VIERGE
ET MARTYRE.

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.



ACTEURS.

VALENS, Gouverneur d'Antioche.

PLACIDE, Fils de Valens, & Amoureux de Theodore.

CLEOBULE, Ami de Placide.

DIDYME, Amoureux de Theodore.

PAULIN, Confident de Valens.

LYCANTE, Capitaine d'une Cohorte Romaine.

MARCELLE, Femme de Valens.

TREODORE, Princesse d'Antioche.

STEPHANIE, Confidente de Marcelle.

*La Scène est à Antioche dans le Palais
du Gouverneur.*



THEODORE,

VIERGE

ET MARTYRE.

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLACIDE, CLEOBULE.

PLACIDE.



L est vrai , Cleobule, & je veux l'avouër,
La fortune me flatte assez pour m'en louer.
Mon Pere est Gouverneur de toute la
Syrie :

Et comme si c'étoit trop peu de flatterie,
Moy même elle m'embrasse, & vient de me donner ,
Tout jeune que je suis, l'Egypte à gouverner.
Certes si je m'enflais de ces vaines fumées ,
Dont on voit à la Cour tant d'ames si charmées,
Si l'éclat des grandeurs avoit pû me ravir.

O ij

J'aurois de quoi me plaire, & de quoi m'assouvir.
 Au dessous des Césars je suis ce qu'on peut être,
 A moins que de leur rang le mien ne sçauroit croi-
 tre,

Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrez,
 On y monte souvent par des moindres degrez.
 Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
 Parce que je les tiens d'une main ennemie,
 Et leur plus doux appas, qu'un excès de rigueur,
 Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
 On perd temps toutefois, ce cœur n'est point à vendre.
 Marcelle, en vain par là tu crois gagner un Gendre,
 Ta Flavie à mes yeux fait toujours même horreur.
 Ton Frere Marcellin peut tout sur l'Empereur,
 Mon Pere est ton Epoux, & tu peux sur son ame
 Ce que sur un Mary doit pouvoir une Femme.
 Va plus ou outre, & par zele, ou par dextérité
 Joins le vouloir des Dieux à leur autorité,
 Assemble leur faveur, assemble leur colere,
 Pour aimer je n'écoute Empereur, Dieux, ni Pere,
 Et je la trouverois un objet odieux
 Des mains de l'Empereur, & d'un Pere, & des Dieux,

C L E O B U L E.

Quoi que pour vous Marcelle ait le nom de Ma-
 râtre,

Considérez, Seigneur, qu'elle vous idolâtre.
 Voiez d'un œil plus sain ce que vous lui devez,
 Les biens & les honneurs qu'elle vous a sauvez.
 Quand Diocletian fut Maître de l'Empire....

P L A C I D E.

Mon Pere étoit perdu, c'est ce que tu veux dire.
 Si-tôt qu'à son parti le bonheur eut manqué,
 Sa tête fut proterite & son bien confisqué,
 On vit à Marcellin sa dépouille donnée,
 Il sçeut la racheter par ce triste hyménée,
 Et forçant son grand cœur à ce honteux lien,
 Lui-même il se livra pour rançon de son bien,
 Dors on asservir jusques à mon enfance,
 De Flavie avec moy l'on conclut l'alliance,

Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre auroit trouvé fort doux.
La Dignité du Fils comme celle du Pere
Descend du haut pouvoir que lui donne ce Frere ;
Mais à la regarder de l'œil dont je la voy ,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jeter sur
moy.

On élève chez nous un Trône pour sa Fille ,
On y sème l'éclat dont on veut qu'elle brille,
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépôt des presens qu'on lui fait.

C L E O B U L E.

S'ils ne font qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en êtes, Seigneur, mauvais dépositaire ,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Theodore, & vôt're ame ravie
Lui veut donner ce Trône élevé pour Flavie.
C'est là le fondement de vôt're aversion.

P L A C I D E.

Ce n'est point un secret que cette passion.
Flavie au lit malade en meurt de jalousie ,
Et dans l'âpre dépit dont sa Mere est saisie ,
Elle tonne, foudroie, & pleine de fureur ,
Menace de tout perdre auprès de l'Empereur.
Comme de ses faveurs, je ris de sa colere ,
Quoi qu'elle ait fait pour moy , quoi qu'elle puisse
faire ,

Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir ,
Et je laisse au hazard le soin de l'avenir ,
Je me plais à braver cet orgueilleux courage ,
Chaque jour pour l'aigrir je vai jusqu'à l'outrage ;
Son ame imperieuse, & prompte à fulminer
Ne scauroit me haïr jusqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flate alors que je l'offense,
Et quand je l'ay poussée à quelque violence ,
L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets ,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bien-faits.
Je la plains toutefois, & plus à plaindre qu'elle,

Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
 Dont la rigueur la vange, & rejetant ma foy,
 Me rend tous les mépris que Flavie a-dé moy.
 Mon sort des deux côtez mérite qu'on le plaigne,
 L'une me persecute, & l'autre me dédaigne,
 Je hai qui m'idolatre, & j'aime qui me fuit,
 Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
 Telle est demon destin la fatale injustice,
 Telle est la tyrannie ensemble, & le caprice
 Du Démon aveuglé, qui sans discrétion
 Verse l'antipathie, & l'inclination.
 Mais puisqu'à d'autres yeux je parois trop aimable,
 Que peut voir Theodore en moy de méprisable ?
 Sans doute elle aime ailleurs, & s'impute à bonheur
 De préférer Didyme au Fils du Gouverneur.

C L E O B U L E.

Comme elle je suis né, Seigneur, dans Antioche,
 Et par les droits du sang je lui suis assez proche
 Je connoi son courage, & vous répondrai bien
 Qu'étant sourde à vos vœux, elle n'écoute rien,
 Et que cette rigueur dont vôtre amour l'accuse,
 Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.
 Ce malheureux Rival dont vous êtes jaloux,
 En reçoit chaque jour plus de mépris que vous.
 Mais quand même les feux répondroient à vos flammes,

Qu'une amour mutuelle uniroit vos deux ames,
 Voiez où cette amour vous peut précipiter,
 Quel orage sur vous elle doit exciter,
 Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
 Souffiez que son Parent vous dise enfin pour elle...

P L A C I D E.

Ah ! si je puis encor quelque chose sur toi,
 Ne me dy rien pour elle, & dy-lui tout pour moi.
 Dy-lui que je suis seur des bontez de mon Pere,
 Ou que s'il se rendoit d'une humeur trop severe,
 L'Egypte où l'on m'envoie est un azyle ouvert
 Pour mettre nôtre flamme, & nôtre heur à couvert...
 Là, saisis d'un raion des puissances suprêmes

Nous ne recevrons plus de loix que de nous mêmes;
 Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
 Et la mere & la Fille ensemble au desespoir,
 Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
 Sans venir jusqu'à nous crevera sur leurs têtes,
 Et nous érigerons en cet heureux séjour
 De leur rage impuissante un trophée à l'amour.

Parle, parle pour moy, presse, agy, persuade,
 Fay quelque chose enfin pour mon esprit malade.
 Fay-lui voir mon pouvoir, fay-lui voir mon ardeur :
 Son dedain est peut-être un effet de sa peur,
 Et si tu lui pouvois arracher cette crainte,
 Tu pourrois dissiper cette froideur contrainte,
 Tu pourrois... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE,
 CLEOBULE, STEPHANIE.

MARCELLE.

CE mauvais conseiller toujours vous entretient,
 PLACIDE.

Vous dites vrai, Madame, il tâche à me surprendre,
 Son conseil est mauvais, mais je sçai m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer ?

PLACIDE.

Contre mon sentiment

MARCELLE.

Levez, levez le masque, & parlez franchement :

De votre Théodore il est l'Agent fidelle ;

Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,

Vous chasse en apparence, & pour vous retenir,

Par ce parent adroit vous fait entretenir ?

PLACIDE.

Par ce fidel Agent elle est donc mal servie.
 Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie,
 Et ce Parent adroit en matiere d'amour
 Agi contre son sang, pour mieux faire sa cour.
 C'est, Madame, en effet le mal qu'il me conseille,
 Mais j'ay le cœur trop bon, pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas, pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'Objet où vont mes vœux seroit digne d'un Dieu.

MARCELLE.

Il est digne de vous, d'une ame vile & basse.

PLACIDE.

Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
 Ne blâmez que Flavie ; un cœur si bien placé
 D'une ame vile & basse est trop embarrassé ;
 D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
 Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance osez-vous me parler ?

PLACIDE.

Au dessous de Flavie ainsi me ravalier,
 C'est de cette arrogance un mauvais témoignage
 Je ne me puis, Madame, abaisser davantage.

MARCELLE.

Votre respect est rare, & fait voir clairement
 Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
 Et bien, puisqu'à present j'en suis mieux avertie,
 Il faudra satisfaire à cette modestie,
 Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien puisque je vous doy tout.
 Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bien-tôt prendre un sentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien,
 Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainsi l'ingratitude en soi même se flate.
Mais je sçaurai punir cette ame trop ingrate,
Et pour mieux abaisser vos esprits soulevez,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace est obscure, expliquez la, de grace.

MARCELLE.

L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ay fait ce que sont, & le Pere, & le Fils.
Vous me devez l'Egypte, & Valens Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche,
Un bien-fait perd sa grace à le trop publier;
Qui veut qu'on s'en souviennne il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublirois ingrat, si pour tant de puissance
Je recevois de vous quelque reconnoissance.

PLACIDE.

Et je m'en souviendrois jusqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bien faits osai-je trop prétendre?

PLACIDE.

Ce ne sont plus bien-faits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il re-
çoit?

PLACIDE.

S'avoüant redevable, il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à vôtre école,
Puisqu'on y devient quitte en païant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez.
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez,

Que seriez-vous sans moy ?

PLACIDE.

Sans vous ? ce que nous sommes :
Nôtre Empereur est juste, & sçait choisir les hommes,
Et mon Pere après tout ne se trouve qu'au rang
Où l'auroient mis sans vous ses vertus & son sang.

MARCELLE.

Ne vous souvient-il plus qu'on proscrivit sa tête ?

PLACIDE.

Par là vôtre artifice en fit vôtre conquête.

MARCELLE.

Ainsi de ma faveur vous nommiez les effers ?

PLACIDE.

Un autre Ami peut-être auroit bien fait sa paix,
Et si vôtre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen. Madame, il vous a trop païée.
On voit peu d'unions de deux telles moitez,
Et la faveur à part, on sçait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence ?

PLACIDE.

Elle m'ont mis trop haut, pour souffrir une offense.

MARCELLE.

Quoi, vous tranchez ici du nouveau Gouverneur ?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Considérez donc mieux quelle main vous y porte,
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez vôtre Egypte, & me laissez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave ?

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être es-
clave.

MARCELLE.

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.

PLACIDE.

Je le conserverai, Madame, avec grand soin,
Et vôtre grand pouvoir en chassera la vie,
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit,

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet, avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de si près l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui,...

MARCELLE.

Theodore à vos yeux.

M'entendez-vous Placide ? Oûi, j'en jure les Dieux,
Qu'aujourd'hui mon courroux armé contre son crime,
Au pied de leurs Autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes Immortels,
Que je la vangerai jusque sur leurs Autels.
Je jure plus encor, que si je pouvois croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée, & de vous prévenir,
Et que pour garantir une tête si chere,
Je vous irois chercher jusqu'au lit de mon Pere.
M'entendez-vous, Madame ? Adieu, pensez-y bien.
N'épargnez pas mon sang, si vous versez le sien;
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre.



SCENE III.

MARCELLE, STEPHANIE.

MARCELLE.

As-tu vû , Stephanie, un plus farouche orgueil ?
 As-tu vû des mépris plus dignes du cercueil ?
 Et pourrois je épargner cette insolente vie,
 Si sa perte n'étoit la perte de Flavie,
 Dont le cruel destin prend un si triste cours,
 Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours ?

STEPHANIE.

Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colere en devient, & plus juste, & plus forte,
 Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins,
 Ne m'arrachera pas ma vengeance des mains.

STEPHANIE.

Après vôtre vengeance apprehendez la sienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à present me retienne !
 De ce feu turbulent l'éclat impetueux
 N'est qu'un foible avorton d'un cœur présomptueux.
 La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
 Elle n'est qu'un effet d'impuissance, & de crainte ;
 Et qui si près du mal s'amuse à menacer,
 Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.

STEPHANIE.

Theodore vivant, il craint vôtre colere,
 Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il espere,
 Et c'est à vous, Madame, à bien considerer
 Qu'il cessera de craindre, en cessant d'esperer,

MARCELLE.

Si l'esperoir fait sa peur nous n'avons qu'à l'éteindre.
 Il cessera d'aimer aussi-bien que de craindre.
 L'amour va rarement jusque dans un tombeau

S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
 Hazardons, je ne voy que ce conseil à prendre.
 Theodore vivant, il n'en faut rien prétendre,
 Et Theodore morte, on peut encor douter
 Quel sera le succès que tu veux redouter.
 Quoi qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
 C'est un plaisir bien doux, que de se voir vangée.
 Mais dy-moi, ton indice est-il bien assuré ?

STEPHANIE.

J'en répons sur ma tête, & l'ay trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'oppose donc plus à ce moment de joye
 Qu'aujourd'hui par ta main le juste Ciel m'envoye.
 Valens vient à propos, & sur des bons avis
 Je vay forcer le Pere à me vanger du Fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN,
 STEPHANIE.

MARCELLE

Jusques à quand, Seigneur, voulez-vous qu'abusée
 Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,
 Et qu'un Fils arrogant sous vôt're autorité
 Outrage vôt're Femme avec impunité ?
 Sont-ce-là les douceurs, sont-ce-là les caresses,
 Qu'en faisoient à ma Fille esperer vos promesses ?
 Et faut-il qu'un amour conçu par vôt're aveu
 Lui coûte enfin la vie, & vous rouche si peu ?

VALENS.

Plût aux Dieux que mon sang eût dequoi satisfaire
 Et l'amour de la Fille, & l'espoir de la Mere,
 Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
 Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner.
 Mais de ses volonte'z le Ciel est le seul Maître,
 J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître ;

Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte, y faisant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire vôtre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil être d'intelligence.
Aussi bien que le Fils le Pere m'est suspect,
Et vous manquez de foy, comme lui de respect.
Ah ! si vous déployiez cette haute puissance,
Que donnent aux Parens les droits de la naissance...

VALENS.

Si la haine & l'amour lui doivent obéir,
Déploiez la, Madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un Pere en sa famille,
Puis-je plus sur mon Fils, que vous sur vôtre Fille,
Et si vous n'en pouvez vaincre la passion,
Doy-je plus obtenir sur tant d'averfion ?

MARCELLE.

Elle tâche à se vaincre, & son cœur y succombe,
Et l'effort qu'elle y fait la jette sous la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à dompter,
Et Placide bien moins se poutroit surmonter,
Puisque deux passions le font être rebelle,
L'amour pour Theodore, & la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez lui Theodore, & son amour dompté,
Vous dompterez sa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle se donne.
Aime-t-elle quelqu'autre ?

MARCELLE.

Elle n'aime personne,
Mais qu'importe, Seigneur, qu'elle écoute aucuns
vœux ?

Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux,

VALENS.

Quoi, Madame, abuser ainsi de ma puissance ?
A vôtre passion immoler l'innocence !
Les Dieux m'en puniroient.

MARCELLE

Trouvent-ils innocens

Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens ?

Prenez leur interet , Theodore est Chrétienne ,

C'est la cause des Dieux , & ce n'est plus la mienne ,

VALENS.

Souvent la calomnie....

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler ,

Si vous vous préparez à le dissimuler.

Devenez protecteur de cette Secte impie

Que l'Empereur jamais ne crût digne de vie.

Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui ,

Mais songez qu'il me reste un Frere auprès de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité suprême ,

Si je vous suis suspect n'en croiez que vous-même.

Agissez en ma place , & faites-la venir ;

Quand vous la convaincrez , je sçaurai la punir ,

Et vous reconnoîtrez que dans le fond de l'ame

Je prens comme je doy l'interet d'une Femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez , j'oserai la mander.

Allez-y , Stephanie , allez sans plus tarder ,

*Stephanie s'en va , & Marcelle continuë
à parler à Valens.*

Et si l'on m'a flatée avec un faux indice ,

Je vous irai moi-même en demander justice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous ,

Et même à Theodore , aussi bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle est vôtre promesse.

Valens s'en va , & Marcelle continuë.

Il est temps que Flavie ait part à l'allegresse ,

Avec cette esperance allons la soulager.

Et vous , Dieux , qu'avec moy j'entreprends de vanger ,

Agréez ma victime , & pour finir ma peine ,

Jetez un peu d'amour où regne tant de haine,
 Ou si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
 Jetez un peu de haine où regne tant d'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, CLEOBULE,
 STEPHANIE.

STEPHANIE.

ARCELLE n'est pas loin, & je me persuade

Que son amour l'attache auprès de sa
 Malade ;

Mais je vay l'avertir que vous êtes ici.

THEODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le souci,

Et de lui témoigner avec quelle franchise

A ses commandemens vous me voyez soumise.

STEPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.



SCÈNE II.

CLEOBULE, THEODORE.

CLEOBULE.

TAndis , permettez-moy de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche ,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naissent tant de feux, sans pouvoir l'enflamer,
Et qui semble haïr quiconque l'ose aimer.

Je veux bien avec vous que dessous vôtre empire
Toute nôtre jeunesse en vain brûle, & soupire,
J'approuve les mépris que vous rendez à tous,
Le Ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous;
Mais je ne puis souffrir que la grandeur Romaine,
S'abaissant à vos pieds, ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitemens ,
Ces Maîtres de la Terre, aux vulgaires Amans.
Quoi qu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve sa gloire à ceder au mérite,
Et sa severité ne lui fait point de loix
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voïez ce qu'est Valens , voïez ce qu'est Placide ,
Voïez sur quels Etats l'un & l'autre préside ,
Où le Pere & le Fils peuvent un jour regner ,
Et cessez d'être aveugle, & de le dédaigner.

THEODORE.

Je ne suis point aveugle , & voy ce qu'est un homme,
Qu'élevent la naissance, & la Fortune, & Rome,
Je rends ce que je dois à l'éclat de son sang ,
J'honore son mérite, & respecte son rang.
Mais vous connoissez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une ame insensible aux plus saintes ardeurs
Cede honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie

Par quelques traits d'amour pouvoir être affoiblie ;
 Mon cœur plus incapable encor de vanité
 Ne feroit point de choix que dans l'égalité,
 Et rendant aux grandeurs un respect légitime,
 J'honorerois Placide, & j'aimerois Didyme.

C L E O B U L E.

Didyme, que sur tous vous semblez dédaigner !

T H E O D O R E.

Didyme, que sur tous je tâche d'éloigner,
 Et qui verroit bien-tôt sa flamme couronnée
 Si mon ame à mes sens étoit abandonnée,
 Et se laissoit conduire à ces impressions
 Que forment en naissant les belles passions.
 Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
 Plus je panche à l'aimer, & plus je le dédaigne,
 Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en secret
 Voudroit s'en laisser vaincre, & combat à regret
 Je me fais tant d'effort, lors que je le méprise,
 Que par mes propres sens je crains d'être surprise,
 J'en crains une révolte, & que las d'obéir,
 Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.

Voilà, pour vous montrer mon ame toute nue,
 Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vûë,
 Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
 Et chasse un ennemi dont je me défens mal.
 Voilà quelle je suis, & quelle je veux être,
 La raison quelque jour s'en fera mieux connoître.
 Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
 Ce dessein me suivra jusque dans le cercueil.

C L E O B U L E.

Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde.
 D'un œil envenimé Marcelle vous regarde,
 Et se prenant à vous du mauvais traitement
 Que sa Fille à ses yeux reçoit de vôtre Amant,
 Sa jalouse fureur ne peut être assouvie,
 A moins de vôtre sang, à moins de vôtre vie.
 Ce n'est plus en secret, que frémit son courroux,
 Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
 Elle en jure les Dieux, & ce que j'apprehende,

Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande,
Dans un peril si grand faites un Protecteur.

THEODORE.

Si je suis en peril, Placide en est l'Auteur.
L'amour qu'il a pour moy lui seul m'y précipite,
C'est par là qu'on me hait, c'est par là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à sa flamme, on n'en veut qu'à son
choix,

C'est contre lui qu'on arme, ou la force, ou les loix;
Tous les vœux qu'il m'adresse avancement ma ruine,
Et par autre main c'est lui qui m'assassine.

Je sçai quel est mon crime, & je ne doute pas
Du pretexte qu'aura l'arrêt de mon trépas.
Je l'attens sans faïeur, mais dequoi qu'on m'accuse,
S'il portoit à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours, les voudroit protéger,
Et par ce changement, il feroit tout changer,
Mais mon péril le flatte, & son cœur en espere
Ce que jusqu'à present tous ses soins n'ont pû faire,
Il attend que du mien j'achete son appui.
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui;
Et s'il me faut perir, dites-lui qu'avec joye
Je cours à cette mort où son amour m'envoye,
Et que par un exemple assez rare à nommer,
Je perirai pour lui, si je ne puis l'aimer.

CLEOBULE.

Ne vous pas mieux servir d'un amour si fidelle,
C'est...

THEODORE.

Quittons ce discours, je voy venir Marcelle.



SCENE III.

MARCELLE , THEODORE ,
CLEOBULE , STEPHANIE.

MARCELLE *à Cleobule.*

QUoi , toujours l'un ou l'autre est par vous ob-
sédé ?

Qui vous amene ici ? vous avois-je mandé ,
Et ne pourrai-je voir Theodore , ou Placide ,
Sans que vous leur serviez d'interprète , ou de guide ?
Cette assiduité marque un zele imprudent ,
Et ce n'est pas agir en adroit confident.

CLEOBULE ,

Je croy qu'on me doit voir d'une ame indifferente
Accompagner ici Placide , & ma Parente.

Je fais ma Cour à l'un à cause de son rang ,
Et rends à l'autre un soin , où m'oblige le sang.

MARCELLE.

Vous êtes bon Parent.

CLEOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Vôtre humeur genereuse aime à le reconnoître ,
Et sensible aux fureurs que vous en recevez ,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.

Un si rare service aura sa récompense ,
Plus grande qu'on n'estime , & plutôt qu'on ne pense ,
Cependant quittez-nous , que je puisse à mon tour
Servir de confidente à cet illustre amour.

CLEOBULE.

Ne croiez pas , Madame.

MARCELLE.

Obéissez , de grace ,
Je sçai ce qu'il faut croire , & voy ce qui se passe.

SCÈNE IV.

MARCELLE, THEODORE,
STEPHANIE.

MARCELLE.

NE vous offensez pas , objet rare , & charmant ,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement ,
Ce n'est point avec vous que je la dissimule.
Je chéris Theodore , & je hais Cleobule ,
Et par un pur effet du bien que je vous veux ,
Je ne puis voir ici ce Parent dangereux.
Je sçai que pour Placide il vous fait tout facile ,
Qu'en sa grandeur nouvelle il vous peint un azile ,
Et tâche à vous porter , jusqu'à la vanité
D'espérer me braver avec impunité.
Je n'ignore non plus que vôtre ame plus saine ,
Connoissant son devoir , ou redoutant ma haine ,
Rejette ses conseils en dedaigne le prix ,
Et fait de ces grandeurs un genereux mépris.
Mais comme avec le temps il pourroit vous séduire ,
Et vous , changeant d'humeur , me forcer à vous nuire ,
J'ay voulu vous parler , pour vous mieux avertir
Qu'il seroit mal aisé de vous en garantir ,
Que si ce qu'est Placide enflait vôtre courage ,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage ,
Abatte sa fortune , & détruire avec lui
Quiconque m'o'eroit opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'éleve.
Qui commence le mieux , ne fait rien , s'il n'acheve ,
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétens ,
N'acquérez point ma haine en perdant vôtre temps ,
Croïez que me tromper , c'est vous tromper vous-même ,
Et si vous vous aimez , souffrez que je vous aime.

Je n'ay point vû, Madame, encor jûsqu'à ce jour
 Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
 Et peu faite à l'honneur de pareilles visites,
 J'aurois lieu de douter de ce que vous me dites;
 Mais soit que ce puisse être ou feinte, ou verité,
 Je veux bien vous répondre avec sincerité.

Quoi que vous me jugiez l'ame basse & timide,
 Je croirois sans faillir pouvoir aimer Placide,
 Et si sa passion avoit pû me toucher,
 J'aurois assez de cœur, pour ne le point cacher.
 Cette haute puissance à ses vertus renduë
 L'égale presque aux Rois dont je suis descenduë,
 Et si Rome, & le temps, m'en ont ôté le rang,
 Il m'en demeure encor le courage, & le sang.
 Dans mon sort ravalé je sçai vivre en Princesse,
 Je suis l'ambition, mais je haï la foiblesse,
 Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
 L'épouvante jamais ne me fera parler.
 Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire,
 Quand même sur ma tête il feroit cheoir l'Empire,
 Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
 Avec la même estime, & la même froideur.
 Sortez d'inquiétude, & m'obligez de croire
 Que la gloire où j'aspire est toute une autre gloire,
 Et que sans m'ébloiir de cet éclat nouveau,
 Plûtôt que dans son lit j'entrerois au tombeau.

M A R C E L L E.

Je vous croi, mais souvent l'amour brûle sans luire,
 Dans un profond secret il aime à se conduire,
 Et voïant Cleobule aller tant, & venir,
 Entretenir Placide, & vous entretenir,
 Je sens toûjours dans l'ame un reste de scrupule,
 Que je blâme moi-même, & tiens pour ridicule;
 Mais mon cœur soupçonneux ne s'en peut départir.
 Vous avez deux moïens de l'en faire sortir.
 Epousez, ou Didyme, ou Cleante, ou quelqu'autre,
 Ne m'importe pas qui, mon choix suivra le vôtre,
 Et je le comblerai de tant de Dignitez,

Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez;
Ou si vous ne pouvez si-tôt vous y résoudre,
Jurez moy par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'Univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera vôtre Epoux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice,
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice.
Venez les joindre aux miens, & le prendre à témoin.

THEODORE

Je veux vous satisfaire, & sans aller si loin,
J'arrête ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce Monarque absolu du Ciel & de la Terre.
Et dont tout l'Univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon Epoux.
En est-ce assez, Madame? êtes vous satisfaite?

MARCELLE.

Ce serment à peu près est ce que je souhaite;
Mais pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des Autels, la présence des Dieux,
Le rendant, & plus saint, & plus inviolable,
Me le pourroient aussi rendre bien plus croïable.

THEODORE

Le Dieu que j'ay juré connoit tout, entend tout,
Il remplit l'Univers de l'un à l'autre bout,
Sa grandeur est sans borne, ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici, qu'au milieu de son Temple,
Et ne m'entend pas mieux dans son Temple qu'ici.

MARCELLE.

S'il vous entend par tout, je vous entens aussi.
On ne m'éblouit point d'une mauvaise ruse.
Suivez-moi dans le Temple, & tôt & sans excuse.

THEODORE.

Vôtre cœur soupçonneux ne m'y croiroit non-plus;
Et je vous y ferois des sermens superflus.

MARCELLE.

Vous desobéïtuez!

THEODORE.

Je croy vous satisfaire.

THEODORE,
MARCELLE.

Suivez , suivez mes pas

THEODORE.

Ce seroit vous déplaire.

Vos desseins d'autant plus en seroient reculez ,
Ma desobéissance est ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne ;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes Chrétienne.

THEODORE.

Oùi, je la suis, Madame, & le tiens à plus d'heur,
Qu'une autre ne tiendrait toute vôtre grandeur.
Je voy qu'on vous l'a dit, ne cherchez point de ruse,
J'avouë, & hautement, & tôt, & sans excuse.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vangez-vous,
Par ma mort à Flavie assurez un Epoux,
Et noïez dans ce sang dont vous êtes avide ,
Et le mal qui la ruë, & l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oùi , pour vous en punir je n'épargnerai rien,
Et l'interêt des Dieux assurera le mien.

THEODORE.

Le vôtre en même temps assurera ma gloire.
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais si grande, si haute, & si pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illusion soïez persuadée,
Périssant à mes yeux , triomphez en idée,
Goûtez d'un autre monde à loisir les appas,
Et devenez heureuse , où je ne serai pas.
Je n'en suis point jalouse, & toute ma puissance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouissance,
Mais gardez de pâlir , & de vous étonner,
A l'aspect du chemin, qui vous y doit mener.

THEODORE.

La mort n'a que douceur pour une ame Chrétienne.

MARCELLE.

Vôtre felicité va donc faire la mienne.

THEODORE.

THEODORE.

Votre haine est trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas long-temps sujet d'en murmurer.

Allez trouver Valens, allez, ma Stephanie,

Mais demeurez, il vient.

SCÈNE V.

VALENS, MARCELLE, THEODORE,
PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ce n'est point calomnie,
Seigneur, elle est Chrétienne, & s'en ose vanter.

VALENS.

Theodore, parlez sans vous épouvanter.

THEODORE.

Puisque je suis coupable aux yeux de l'injustice,
Je fais gloire du crime, & j'aspire au supplice,
Et d'un crime si beau le supplice est si doux,
Que qui peut le connoître, en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine.
De cette aveugle amour, où Placide s'obstine.
Cette noire Magie ordinaire aux Chrétiens
L'arrête indignement dans vos honteux liens ?
Vôtre charime après lui se répand sur Flavie ;
De l'un il prend le cœur, & de l'autre la vie.
Vous osez donc ainsi jusque dans ma maison,
Jusques sur mes enfans, verser votre poison ?
Vous osez donc tous deux les prendre pour victime.

THEODORE.

Seigneur, il ne faut point me supposer des crimes.
C'est à des faussetez sans besoin recourir ;
Puisque je suis Chrétienne, il suffit pour mourir,

Je fais prête, où faut-il que je porte ma vie ?
 Où me veut votre haine immoler à Flavie ?
 Hâtez, hâtez, Seigneur, ces heureux châtimens,
 Qui feront mes plaisirs & vos contentemens.

VALENS.

Ah, je rabattrai bien cette fière constance.

THEODORE.

Craindrois-je des tourmens qui font ma récompense ?

VALENS.

Oùi, j'en sçai que peut être aisément vous craindrez,
 Vous en recevrez l'ordre, & vous en résoudrez,
 Ce courage toujours ne sera pas si ferme.
 Paulin, que là-dedans pour prison on l'enferme,
 Mettez-y bonne garde.

*Paulin la conduit avec quelques Soldats, & l'ayant
 enfermée il revient incontinent.*

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN,
 STEPHANIE.

MARCELLE.

ET quoi, pour la punir,
 Quand le crime est constant, qui vous peut retenir ?

VALENS.

Agrérez-vous le choix que je fais d'un supplice ?

MARCELLE.

J'agrérai tout, pourvû qu'elle périsse,
 Choisissez le plus doux, ce sera m'obliger.

VALENS.

Ah ! que vous sçavez mal comme il se faut vanger.

MARCELLE.

Je ne suis point cruelle, & n'en veux à sa vie,
 Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
 Dites-nous cet obstacle à nos contentemens,

Mais en faveur du sexe, épargnez les tourmens.
Qu'elle meure, il suffit.

V A L E N S.

Oùï, sans plus de demeure,
Pour l'intérêt des Dieux, je consens qu'elle meure,
Indigne de lavie, elle doit en sortir ;
Mais pour vôtre intérêt, je n'y puis consentir.
Quoi, Madame, la perdre est-ce gagner Placide ?
Croïez-vous que sa mort le change, ou l'intimide ?
Que ce soit un moïen d'être aimable à ses yeux
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux ?
Ab, ne vous flatez point d'une espérance vaine.
En cherchant son amour, vous redoublez sa haine,
Et dans le desespoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cause, il voudra s'en vanger.
Chaque jour à ses yeux cette ombre ensanglantée,
Sortant des tristes nuits où vous l'aurez jettée,
Vous peindra toutes deux, avec des traits d'horreur,
Qui feront de sa haine une aveugle fureur ;
Et lors, je ne dis pas tout ce que j'apprehende.
Son ame est violente, & son amour est grande.
Verser le sang aimé, ce n'est pas l'en guerir,
Et le desesperer, ce n'est pas l'acquérir.

M A R C E L L E.

Ainsi donc vous laissez Theodore impunie ?

V A L E N S.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et pour forcer Placide à vous porter ces vœux,
Rendre cette Chrétienue indigne de ses feux.

M A R C E L L E.

Je ne vous entens point.

V A L E N S.

Contentez-vous, Madame,
Que je voy pleinement les desirs de vôtre ame,
Que de vôtre intérêt je veux faire le mien.
Allez, & sur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquois mieux, quoi que son ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie,
Et quelque bon succès qu'il en faille espérer,

Votre haute vertu ne pourroit l'endurer.

Agréez ce supplice, & sans que je le nomme.

Sçachez qu'assez souvent on le pratique à Rome,

Qu'il est craint des Chrétiens, qu'il plaît à l'Empereur,

Qu'aux Filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,

Et que ce digne objet de vôtre juste haine

Voudroit de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez ébloûir ou vanger,

Jusqu'à l'événement, je n'en veux point juger.

Je vous en laisse faire. Adieu, disposez d'elle;

Mais gardez d'oublier, qu'enfin je suis Marcelle,

Et que si vous trompez un si juste couroux,

Je me sçaurai bien-tôt vanger d'elle, & de vous.

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'Imperieuse humeur! Voy comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en suis confus, mais vous le méritez,
Au lieu d'y résister, vous vous y soumettez.

VALENS.

Ne t' imagine pas que dans le fond de l'ame

Je préfère à mon Fils les fureurs d'une femme;

L'un m'est plus cher que l'autre, & par ce triste arrêt,

Ce n'est que de ce Fils que je prens l'interêt.

Theodore est Chrétienne, & ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice.

Cette haute infamie où je veux la plonger

Est moins pour la punir, que pour la voir changer.

Je connoy les Chrétiens; la mort la plus cruelle

Affermit leur constance, & redouble leur zèle,

Et sans s'épouvanter de tous nos châtimens,
 Ils trouvent des douceurs au milieu des tourmens.
 Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une Fille,
 Dont la vertu répond à l'illustre famille,
 Et j'attens aujourd'hui d'un si puissant effort
 Ce que n'obtiendroient pas les fraïeurs de la mort.
 Après ce grand effet, j'oserai tout pour elle,
 En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle,
 Et je n'ay rien à craindre auprès de l'Empereur,
 Si ce cœur endurci renonce à son erreur.
 Lui-même il me louera d'avoir sçu l'y réduire,
 Lui-même il détruira ceux qui m'en voudroient nuire,
 J'aurai lieu de braver Marcelle, & ses Amis.
 Ma vertu me soutient où son crédit m'a mis,
 Mais elle me perdrait, quelque rang que je tiens,
 Si j'osois à ses yeux sauver cette Chrétienne.

Va la voir de ma part, & tâche à l'étonner,
 Dy-lui qu'à tout le Peuple on va l'abandonner,
 Tranche le mot enfin, que je la prostituë,
 Et quand tu la verras troublée, & combatuë,
 Donne entrée à Placide, & souffre que son feu
 Tâche d'en arracher un favorable aveu.
 Les larmes d'un Amant, & l'horreur de sa honte
 Pourront fléchir ce cœur, qu'aucun péril ne dompte.
 Alors elle n'a point d'ennemis si puissans,
 Dont elle ne triomphe, avec un peu d'encens,
 Et cette ignominie, où je l'ai condamnée
 Se changera soudain en heureux hyménée.

P A U L I N.

Votre prudence est rare, & j'en suivrai les loix.
 Daigne le juste Ciel seconder votre choix,
 Et par une influence un peu moins rigoureuse
 Disposer Theodore à vouloir être heureux.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, PAULIN.

THEODORE.

Où m'allez-vous conduire ?

PAULIN.

Il est en votre choix.

Suivez-moy dans le Temple, ou su-
bissez nos Loix.

THEODORE,

De ces indignitez vos Juges sont capables !

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THEODORE.

Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourmens, qui puissent l'égalar ?

PAULIN.

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et par un châtiment aussi grand que nouveau ;
De votre vertu même ils font votre bourreau.

THEODORE.

Ah, qu'un si detestable & honteux sacrifice
Est pour elle en effet un rigoureux supplice !

PAULIN.

De mépris de la mort qui par tout à nos yeux
Brave si hautement, & nos Loix, & nos Dieux.
Cette indigne fierté ne seroit pas punie,
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie,

Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez vôtre sexe on met à plus haut prix,
Ou que cette fierté, de nos Loix ennemie,
Cede aux justes horreurs d'une pleine infamie,
Et que vôtre pudeur rende à nos Immortels,
L'encens que vôtre orgueil refuse à leurs Autels.

THEODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace ;
Mais s'il hait les Chrétiens, il respecte ma race,
Le sang d'Antiochus n'est pas encor si bas ,
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des Soldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel sacrilege
Le sang d'Antiochus ait quelque privilege.
Les Dieux sont au-dessus des Rois dont vous sortez,
Et l'on vous traite ici, comme vous les traitez.
Vous les deshonorerez , & l'on vous deshonorera.

THEODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Theodore ,
A ces Dieux, dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultère , & prostitution ?
Pour vanger les mépris que je fais de leurs Temples,
Je me voy condamnée à suivre leurs exemples,
Et dans vos dures Loix je ne puis éviter,
Ou de leur rendre hommage , ou de les imiter,
Dieu de la pureté, que vos Loix sont bien autres !

PAULIN.

Au lieu de blasphemer, obéissez aux nôtres ,
Et ne redoublez point par vos impietez
La haine, & le courroux de nos Dieux irritez,
Après nos châtimens ils ont encor leur foudre ;
On vous donne de grace une heure à vous résoudre,
Vous sçavez vôtre arrêt, vous avez à choisir ;
Usez utilement de ce peu de loisir.

THEODORE.

Quelles sont vos rigueurs, si vous les nommez grâces,
Et quel choix voulez-vous qu'une Chrétienne fasse,
Réduite à balancer son esprit agité
Entre l'Idolâtrie , & l'impudicité ?

Le choix est inutile, où les maux sont extrêmes.
 Reprenez votre grace, & choisissez vous-mêmes.
 Quiconque peut choisir consent à l'un des deux,
 Et le consentement est seul lâche & honteux.
 Dieu tout juste & tout bon, qui lit dans nos pensées,
 N'impure point de crime aux actions forcées.
 Soit que vous contraigniez pour vos Dieux impuissans
 Mon corps à infamie, ou ma main à l'encens,
 Je sçaurai conserver d'une ame résoluë,
 A l'Époux sans macule, une Epouse impolluë.

S C E N E II.

PLACIDE, THEODORE, PAULIN.

THEODORE.

MAis que voy-je ? Ah, Seigneur ! est-ce Marcelle,
 ou vous,
 Dont sur mon innocence éclate le courroux ?
 L'arrêt qu'a contre-moy prononcé votre Pere,
 Est-ce pour la vanger, ou pour vous satisfaire ?
 Est-ce mon ennemie, ou mon illustre Amant,
 Qui du nom de vos Dieux abuse insolemment ?
 Vos feux de sa fureur se sont-ils faits complices ?
 Sont-ils d'intelligence à choisir mes supplices ?
 Etouffent ils si bien vos respects genereux,
 Qu'ils fassent mon bourreau d'un Heros amoureux.

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a mise en garde.

PLACIDE.

Je sçai jusqu'à quel point ce devoir vous regarde.
 Prenez soin de la porte, & sans me répliquer,
 Ce n'est pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur

Laissez-nous, dis-je, & craignez ma colere.
Je vous garantirai de celle de mon Pere.

SCENE III.

PLACIDE, THEODORE.

THEODORE.

QUoi, vous chassez Paulin, & vous craignez ses yeux,

Vous qui ne craignés pas la colere des Cieux?

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais bannissez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils sont encor plus doux que les indignitez,
Qu'imputent vos frayeurs à mes témerez,
Et ce n'est pas contr'eux que mon ame s'irrite;
Je sçai qu'ils font justice à mon peu de merite,
Et lors que vous pouviez jouir de vos deçains,
Si j'osois les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiois dedans ma conscience,
Et je n'attendois rien, que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs, qui font tant de jalour,
Je me sois jamais crû moins indigne de vous.
Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune.
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû.
Mais je viens pour vous rendre un bien presque
perdu;

Encor le même Amant qu'une rigueur si dure
A toujours vû brûler, & souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violez,
Vôtre liberateur, enfin si vous voulez:

THEODORE.

Pardonnez donc, Seigneur, à la premiere idée
Qu'a mise dans mon ame une peur mal fondée.

De mille objets d'horreur mon esprit combattu
Auroit tout soupçonné de la même vertu.
Dans un péril si proche, & si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire,
Et mon honneur timide, entre tant d'Ennemis,
Sur les ordres du Pere, a mal jugé du Fils.
Je vois, graces au Ciel, par un effet contraire
Que la vertu du Fils soutient celle du Pere,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mouroit,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égaroit,
Et le rétablissant dans une ame si belle,
Détruit heureusement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à vôtre priere il s'est laissé toucher?

PLACIDE.

J'aurois touché plutôt un cœur tout de rocher.
Soit crainte, soit amour qui possède son ame,
Elle est toute asservie aux fureurs d'une Femme.
Je le dis à ma honte, & j'en rougis pour lui.
Il est inexorable, & j'en mourrois d'ennui,
Si nous n'avions l'Egypte où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler sa tyrannie.
Consentez-y, Madame, & je suis assez fort,
Pour rompre vos poisons, & changer vôtre sort;
Ou si vôtre pudeur au Peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon hymenée,
S'il est quelqu'autre voie à vous sauver l'honneur,
J'y consens, & renonce à mon plus doux bonheur.
Mais si contre un arrêt à cet honneur funeste,
Pour en rompre le coup, ce moyen seul vous reste,
Si refusant Placide, il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie, en suivant un Epoux.
Suivez-moy dans les lieux, où je serai le Maître,
Où vous serez sans peur ce que vous voudrez être,
Et peut-être suivant ce que vous résoudrez,
Je n'y serai bien tôt que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer, que rien ne vous retienne,
Je vous aime, Madame, & vous aime Chrétienne,
Venez me donner lieu d'aimer ma Dignité,
Qui fera mon bonheur, & vôtre félicité,

N'esperez pas, Seigneur, que mon sort déplorable
Me puisse à vôtre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abatu,
Défere à ses malheurs plus qu'à vôtre vertu.
Je l'ay toujours connue, & toujours estimée,
Je l'ay plainte souvent d'aimer, sans être aimée,
Et par tout ces dedains où j'ay sçu recourir,
J'ay voulu vous déplaire, afin de vous guerir.
Louiez-en le dessein, en apprenant la cause.
Un obstacle éternel à vos desirs s'oppose,
Chrétienne, & sous les loix d'un plus puissant Epoux...
Mais, Seigneur, à ce mot ne soyez pas jaloux.
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous, mais ce n'est point un
homme;

C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le maître des Rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ay fait choix,
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.

Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner,
Et par où vôtre amour se peut-il couronner,
Si pour moy vôtre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel, qu'il seroit volontaire,
Dont le Ciel puniroit les sacrileges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vangeroit sur tous deux?
Non, non, en quelque état que le Sort m'ait réduite,
Ne me parlez, Seigneur, ni d'hymen, ni de fuite.
C'est changer d'infamie, & non pas l'éviter,
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle, & m'affranchir de honte,
Il est une autre voie, & plus seure & plus prompte.
Que dans l'Eternité j'aurois lieu de benir,
La mort, & c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grace à vôtre propre gloire.
Et m'arrachant la mienne, on la va déchirer,
C'est vôtre choix, c'est vous qu'on va deshonoré,
L'Amant si fortement s'unit à ce qu'il aime,

Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même.
C'est par-là qu'on vous blesse, & c'est par-là, Seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon deshonneur.

Tranchez donc cette part, par où l'ignominie
Pourroit souiller l'éclat d'une si belle vie.
Rendez à vôtre honneur toute sa pureté,
Et mettez par ma mort son lustre en seureté.
Mille dont vôtre Rome adore ma mémoire,
Se sont bien tous entiers immolez à leur gloire;
Comme eux, en vrai Romain, de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous.
Sauvez-la par sa perte, ou si quelque tendresse
A ce bras genereux imprime la foiblesse,
Si du sang d'une Fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, & le laissez agir.
Ma loy me le défend, mais mon Dieu me l'inspire;
Il parle, & j'obéis à son secret empire,
Et contre l'ordre exprés de son commandement,
Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement.
Pour le suivre, Seigneur, souffrez que vôtre épée
Me puisse....

PLACIDE.

Oùi, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée,
Et vôtre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple, avant que le moyen.

THEODORE.

Ah, ce n'est pas pour vous un mouvement à suivre;
C'est à moy de mourir, mais c'est à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah, faites-moy donc vivre, ou me laissez mourir,
Cessez de me tuer, ou de me secourir.
Puisque vous n'écoutez, ni mes vœux, ni mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moy de charmes,
Soufflez que ce trépas, que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moy plus de douceur que vous.

Puis-je vivre, & vous voir morte, ou deshonorée?
Vous que de tout mon cœur j'ay toujours adorée?
Vous qui de mon destin reglez le triste cours?
Vous, dis-je, à qui j'attache, & ma gloire, & mes jours?

Non, non, s'il vous faut voir deshonorée, ou morte,
Souffrez un desespoir où la raison me porte,
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore,
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de Dignitez,
Trop au dessous du sang des Rois dont vous sortez,
Non par ce desespoir où vous poussez ma vie;
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, & pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez,
Daignez-en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable,
Mettez en sécurité ce qu'on va vous ravir.

THEODORE.

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir,
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le
vôtre,
Par un zèle plus pur se fera mon appui,
Sans porter ses desirs sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCÈNE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THEODORE,
PAULIN, STEPHANIE.

PLACIDE.

AH Ciel, quelle infortune ?
Faut-il qu'à tous momens..

MARCELLE.

Je vous suis importune
De mêler ma présence aux secrets des Amans,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchemens.

Madame, on m'a forcé de puissance absolue.

MARCELLE *à Paulin.*

L'ayant souffert ainsi, vous l'avez bien voulu.

Ne me répliquez plus, & me la renfermez.

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STEPHANIE.

MARCELLE.

Ainsi donc vos desirs en sont toujours charmez,
Et quand un juste arrêt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'Empire, & des Dieux ennemie,
Au milieu de sa honte, elle plaît à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'Empire, & des Dieux ;
Tant les illustres noms d'infame, & de rebelle
Vous semblent précieux à les porter pour elle ?
Vous trouvez, je m'assure, en un si digne lieu
Cet Objet de vos vœux encor digne d'un Dieu ?
J'ay conservé son sang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juste colere
A ce serment conçu par tous les Immortels,
De venger son trépas jusque sur les Autels.
Vous vous étiez par là fait une loy si dure,
Que sans moy vous seriez sacrilege, ou parjure :
Je vous en ay fait grace en lui laissant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'ame, & tâchez de paroître
Moins insensible aux maux que vous avez fait naître.
En l'état où je suis, c'est une lâcheté
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jetté,
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tourneroit aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête, & suspend mon courroux ;
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous.

En vous que j'ay traitée avec tant d'insolence ,
 En vous de qui la haine a tant de violence.
 Contre ces malheurs mêmes, où vous m'avez jeté,
 J'espère encor en vous trouver quelque bonté.
 Je fais plus, je l'implore, & cette âme si fiere
 Du haut de son orgueil descend à la priere,
 Après tant de mépris s'abaisse pleinement ,
 Et de vôtre triomphe acheve l'ornement.

Voyez ce qu'aucun Dieu n'eût osé vous promettre,
 Ce que jamais mon cœur n'auroit crû se permettre.
 Placide suppliant, Placide à vos genoux,
 Vous doit être, Madame, un spectacle assez doux,
 Et c'est par la douceur de ce même spectacle
 Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle;
 Arrachez Theodore aux hontes d'un arrêt ,
 Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt.
 Toute ingrate, inhumaine, inflexible, Chrétienne,
 Madame, elle est mon choix, & sa gloire est la mienne,
 S'il faut qu'elle subisse une si dure loy ,
 Toute l'ignominie en réjallit sur moy ,
 Et je n'ay pas moins qu'elle a rougir d'un supplice
 Qui profane l'Autel où j'ay fait sacrifice ,
 Et de l'illustre objet de mes plus saints desirs
 Fait l'infame rebut des plus sales plaisirs.
 S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
 Conservez-moy l'honneur, pour conserver sa vie,
 Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
 Des-honore l'Epoux que vous lui destinez.
 Je vous le dis encor, sauvez-moy cette honte ;
 Ne desesperez pas une ame qui le dompte ,
 Et par le noble effort d'un genereux employ ,
 Triomphez de vous même aussi-bien que de moy.
 Theodore est pour vous une utile ennemie ,
 Et si proche, qu'elle est de cheoir dans l'infamie;
 Ma plus sincere ardeur n'en peut rien obtenir ,
 Vous n'aurez pas beaucoup à craindre l'avenir.
 Le temps ne la rendra que plus inexorable,
 Le temps détrompera peut-être un misérable:
 Daignez lui donner lieu de me pourvoir guérir ,

Et ne me perdez pas, en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoi, vous voulez enfin me devoir v^{otre} gloire ?

Certes un tel miracle est difficile à croire,

Que vous, qui n'aspiriez qu'à ne me devoir rien,

Vous me vouliez devoir un si précieux bien.

Mais comme en les desirs aisément on se flate,

Deussai-je contre moy servir une ame ingrate,

Perdre encor mes faveurs, & m'en voir abuser.

Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.

Où, puisque Theodore enfin me rend capable

De vous rendre une fois un office agréable,

Puisque son intérêt vous force à me traiter

Mieux que tous mes biens-faits n'avoient s^{eu} mériter,

Et par soin de vous plaire, & par reconnoissance,

Je vay pour l'une & l'autre emploier ma puissance,

Et pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu,

Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu.

Je vay d'un juste Juge adoucir la colere,

Rompre le triste effet d'un arrêt trop severe,

Répondre à v^{otre} attente, & vous faire éprouver

Cette bonté qu'en moy vous espérez trouver.

Jugez par cette épreuve à mes v^{ux} si cruelle

Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle,

Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant,

Quand vous y pouvez tout même en la méprisant.

Mais pourrai-je à mon tour vous faire une prière ?

P L A C I D E.

Madame, au nom des Dieux faites-moy grace en-
tière,

En l'état où je suis, quoi qu'il puisse avenir,

Je vous doy tout promettre, & ne puis rien tenir.

Je ne vous puis donner qu'une attente frivole ;

Ne me réduisez point à manquer de parole,

Je crains, mais j'aime encor, & mon cœur amoureux...

MARCELLE.

Le mien est raisonnable, autant que genereux.

Je ne demande pas que vous cessiez encore,

Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Theodore.

Ce grand coup doit tomber plus insensiblement,
 Et je me deffirois d'un si prompt changement.
 Il faut languir encor dedans l'incertitude,
 Laisser faire le temps, & cette ingratitude.
 Je ne veux à présent qu'une fausse pitié,
 Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
 Un moment de visite à la triste Flavie
 Des portes du trépas rappelleroit sa vie
 Cependant que pour vous je vay tout obtenir,
 Pour soulager ses maux, allez l'entretenir.
 Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espère,
 Et trompez-la du moins, pour la rendre à sa Mere.
 Un coup d'œil y suffit, un mot ou deux plus doux.
 Faites un peu pour moy, quand je fais tout pour vous,
 Daignez pour Theodore un moment vous contraindre.

P L A C I D E.

Un moment est bien long à qui ne sçait pas feindre,
 Mais vous m'en conjurez par un nom trop puissant,
 Pour ne rencontrer pas un cœur obéissant,
 J'y vay, mais par pitié souvenez-vous vous-même
 Des troubles d'un Amant qui craint pour ce qu'il
 aime,

Et qui n'a pas pour feindre ass-z de liberté,
 Tant que pour son objet il est inquieté.

M A R C E L L E.

Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Mar-
 celle.

S C E N E V I

M A R C E L L E , S T E P H A N I E.

S T E P H A N I E.

ENfin vous triomphez de cet esprit rebelle ?
 M A R C E L L E.
 Quel triomphe !

Est-ce peu que de voir à vos pieds,
Sa haine, & son orgueil enfin humiliez ?

Quel triomphe, te dis-je ! & qu'il a d'amertumes ?
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes !
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier,
Mais ne croy pas pourtant le voir s'humilier,
Ne croy pas qu'il se rende aux bontez qu'il implore ;
Mais voy de quelle ardeur il aime Theodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'osèrent ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pû l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle,
Et que dois-je espérer d'un cœur si fort espris,
Qui même en m'adorant, me fait voir ses mépris ?
Dans ses soumissions voy ce qui l'y convie,
Mesure à son amour sa haine pour Flavie,
Et voyant l'un & l'autre en son abaissement,
Juge de mon triomphe un peu plus sainement ;
Voy dans son triste effet sa ridicule pompe.
J'ay peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.

Et vous l'allez servir de tout vôtre pouvoir ?

Où, je vay le servir, mais comme il le mérite.
Toy, va par quelque adresse amuser sa visite,
Et sous un faux appas prolonger l'entretien.

Donc ...

Le temps presse, va, sans t'informer de rien.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLACIDE, STEPHANIE *sortant
de chez Marcelle.*

STEPHANIE.

Seigneur...

PLACIDE.

Va Stephanie, en vain tu me rappelles.

Ces feintes ont pour moy des gênes trop
cruelles,

Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuyeux moment.
Pour souffrir plus long-temps un supplice si rude,
J'ay trop d'impatience, & trop d'inquiétude.
Il faut voir Theodore, il faut sçavoir mon sort,
Il faut. . .

STEPHANIE.

Ah, faites vous, Seigneur, un peu d'effort :
Marcelle qui vous sert de toute sa puissance
Merite bien du moins cette reconnoissance.
Retournez chez Flavie attendre un bien si doux.
Et ne craignez plus rien puisqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre,
Elle feignoit peut-être, en me priant de seindie.
On retire souvent le bras, pour mieux fraper ;
Qui veut que je la trompe, a droit de me tromper.

Considerez l'humeur implacable d'un Pere ,
 Quelle est pour les Chrétiens sa haine & sa colere ,
 Combien il faut de temps, afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas ! il n'en faut guère, à trahir mon espoir.
 Peut-être en ce moment, qu'ici tu me cajoles,
 Que tu remplis mon cœur d'espérances frivoles,
 Ce rare & cher Objet qui fait seul mon destin,
 Du Soldat insolent est l'indigne butin.

Va flater, si tu veux, la douleur de Flavie ,
 Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie,
 C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.

Ouvrez, Paulin, ouvrez, & me la faites voir.
 On ne me répond point, & la porte est ouverte !
 Paulin, Madame.

STEPHANIE.

O Dieux, la fourbe est découverte,

Où fuirai-je ?

PLACIDE.

Demeure, infame, & ne crains rien.
 Je ne veux pas d'un sang abjet comme le tien,
 Il faut à mon courroux de plus nobles victimes.
 Instrui-moy seulement de l'ordre de tes crimes,
 Qu'a-t'on fait de mon ame ? où la dois-je chercher ?

STEPHANIE.

Vous n'avez pas sujet encor de vous fâcher.
 Elle est....

PLACIDE.

Dépêche, dy ce qu'en a fait Marcelle.

STEPHANIE.

Tout ce que vôt're amour pouvoit attendre d'elle.
 Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
 Quand vous voïez déjà qu'elle est hors de prison ?

PLACIDE.

Ah, j'en aurois déjà reçu les assurances,
 Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
 Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,

Et fait sans résistance exécuter l'arrêt.
 De ma crédulité Theodore est punie,
 Elle est hors de prison, mais dans l'ignominie,
 Et je devois juger, dans mon sort rigoureux,
 Que l'ennemi qui flate est le plus dangereux.
 Mais souvent on s'aveugle, & dans les maux ex-
 trêmes
 Les esprits genereux jugent tout par eux-mêmes,
 Et lors qu'on les trahit

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STEPHANIE.

LYCANTE.

Jugez en mieux, Seigneur,
 Marcelle vous renvoie, & la joie & l'honneur,
 Elle a de l'infamie arraché Theodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle ?

LYCANTE.

Elle a plus fait encor.

PLACIDE.

Ne me fay plus languir, dy promptement.

LYCANTE.

D'abord

Valens changeoit l'arrêt en un arrêt de mort.

PLACIDE.

Ah, si de cet arrêt jusqu'à l'effet on passe...

LYCANTE.

Ma celle a refusé cette sanglante grace.

Elle la veut entiere & tâche à l'obtenir.

Mais Valens irrité s'obstine à la bannir,

Et voulant que cet ordre à l'instant s'exécute,

Quoi, qu'en vôtre faveur Marcelle lui dispute,

Il mande Theodore, & la veut promptement
Faire conduire aux lieux de son bannissement.

STEPHANIE.

Et vous vous alarmiez de voir sa prison vuide ?

PLACIDE.

Tout fait peur à l'Amour, c'est un enfant timide,
Et si tu le connois, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ses efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encor un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles graces, bons Dieux, ne lui doy-je point
rendre !

Va, dy lui que j'attens ici ce grand succès,
Où sa bonté pour moy paroît avec excès.

Lycante rentre.

STÉPHANIE.

Et moy, je vay pour vous consoler sa Flavie.

PLACIDE.

Fay-lui donc quelque excuse à flater son envie,
Et dy-lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon ame n'eut jamais les sentimens ingrats,
Et j'ay honte en secret d'être dans l'impuissance
De montrer plus d'effets de ma reconnoissance.

Il est seul,

Certes une ennemie à qui je doy l'honneur
Méritoit dans son choix un peu plus de bonheur,
Devoit trouver une ame un peu moins défenduë,
Et j'ay pitié de voir tant de bonté perduë.
Mais le cœur d'un Amant ne peut se partager,
Elle a beau se contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ay qu'aversion pour ce qui la regarde.



SCÈNE III.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

Vous ne me direz plus qu'on vous l'a mise en garde,
Paulin ?

PAULIN.

Elle n'est plus, Seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi, vous en soupirez ?

PAULIN.

Je pense le devoir ?

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le Ciel me renvoie !

PAULIN.

Je ne voy pas pour vous de grands sujets de joie.

PLACIDE.

Qu'on la bannisse, ou non, je la verrai toujours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vûë espèrent vos amours ?

PLACIDE.

Le temps adoucira cette ame rigoureuse.

PAULIN.

Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuse,

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laisser perir.

PAULIN.

Qui le peut espérer devoir la secourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moy tout ce que j'ay dû faire,

PAULIN.

Je n'ay donc rien à dire, & dois ici me taire.

PLACIDE

Non, non, il faut parler avec sincérité,

Et louer hautement sa générosité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je louerai donc sa rage.

Mais depuis quand, Seigneur, changez-vous de courage ?

Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur ?

Depuis quand louiez-vous ce qui doit faire horreur ?

PLACIDE.

Ah, je tremble à ces mots, que j'ay peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne sçai pas, Seigneur, ce qu'on vous fait entendre,

Ou quel puissant motif retient vôtre courroux,

Mais Theodore enfin n'est plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi, Marcelle en effet ne l'a pas garantie ?

PAULIN.

A peine d'avec vous, Seigneur, elle est sortie,

Que l'ame toute en feu, les yeux étincelans,

Rapportant elle-même un ordre de Valens,

Avec trente Soldats elle a saisi la porte,

Et tirant de ce lieu Theodore à main forte . . .

PLACIDE.

O Dieux ! jusqu'à ses pieds j'ay donc pû m'abaisser,

Pour voir trahir des vœux, qu'elle a feint d'exaucer,

Et pour en recevoir avec tant d'insolence

De tant de lâcheté la digne récompense !

Mon cœur avoit déjà pressenti ce malheur.

Mais acheve, Paulin, d'irriter ma douleur,

Et sans m'entretenir des crimes de Marcelle,

Dy-moy qui je me dois immoler après elle,

Et sur quels insolens, après son châtimement,

Doit choir le reste affreux de mon ressentiment.

PAULIN.

Armez-vous donc, Seigneur, d'un peu de patience ;

Et forcez vos transports à me prêter silence,

Tandis que le récit d'une juste rigueur,

Peut-être à chaque mot, vous percera le cœur.

Je ne vous dirai point avec quelle tristesse

A ce honteux supplice a marché la Princesse.

Forcé de la conduire en ces infames lieux ,
De honte , & de dépit , j'en détournois les yeux ,
Et pour la consoler ne sachant que lui dire ,
Je maudissois tout bas les Loix de nôtre Empire ,
Et vous étiez le Dieu que dans mes déplaisirs
En secret , pour les rompre , invoquoient mes soupirs :

PLACIDE.

Ah , pour gagner ce temps on charmoit mon courage
D'une fausse promesse , & puis d'un faux message ,
Et j'ay crû dans ces cœurs de la sincérité !
Ne fay plus de reproche à ma crédulité ,
Et poursuy.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traînée ,
Qu'on a vû des Soldats la troupe mutinée.
Tous courent à la proie avec avidité ,
Tous montrent à l'envy même brutalité.
Je croïois déjà voir de cette ardeur égale
Naître quelque discorde à ces Tigres fatale ,
Quand Didyme....

PLACIDE.

Ah , le lâche ! ah , le traître !

PAULIN.

Ecoutez.

Ce traître a réuni toutes leurs volontez.
Le front plein d'impudence , & l'œil armé d'audace ,
Compagnons, a-t'il dit , on me doit une grace.
Depuis plus de six ans je souffre le mépris
Du plus ingrat Objet dont on puisse être épris.
Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense ,
Mais de tant de rigueurs la première vangeance :
Après vous punirez à loisir ses délais
Il leur jette de l'or en suite à pleines mains ,
Et lors, soit par respect qu'on eût pour sa naissance ,
Soit qu'ils eussent marché sous son obéissance ,
Soit que son or pour lui fît un si prompt effort ,
Ces cœurs en sa faveur tombent soudain d'accord ,
Il entre sans obstacle.

Il y mourra l'infame.

Viens me voir dans ses bras lui faire vomir l'ame,
Viens voir de ma colere un juste & prompt effet
Joindre en ces mêmes lieux la peine à son forfait,
Confondre son triomphe avecque son supplice.

PAULIN.

Ce n'est pas en ces lieux qu'il vous fera justice,
Didyme en est sorti.

PLACIDE.

Quoi, Paulin, ce voleur
A déjà par sa fuite évité ma douleur.

PAULIN.

Oùï, mais il n'étoit plus en sortant ce Didyme,
Dont l'orgueil insolent demandoit sa victime.
Ses cheveux sur son front s'efforçoient de cacher
La rougeur que son crime y sembloit attacher,
Et le remords de sorte abatoit son courage
Que même il n'osoit plus nous montrer son visage.
L'œil bas, le pied timide, & le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin, qui s'échape en tremblant.
A peine il est sorti, que la fiere insolence
Du soldat mutiné reprend sa violence.
Chacun en sa valeur mettant son appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui.
On se pousse, on se presse, on se bat, on se tue,
J'en vois une partie à mes pieds abatuë.
Au spectacle sanglant que je m'étois promis
Cleobule survient avec quelques Amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre.

PLACIDE.

Lui seul ?

PAULIN.

Lui seul.

PLACIDE.

Ah, Dieux, quel coup funeste !

PAULIN.

Dans doute il n'est entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dy, dy qu'il est entré pour la deshonorer,
Et que le sort cruel pour hâter ma ruine
Veut qu'après un Rival un Ami m'assassine.
Le traître ! mais dy-moi, l'en as-tu vû sortir ?
Montroit-il de l'audace, ou quelque repentir ?
Qui des siens l'a suivi ?

PAULIN.

Cette troupe fidelle
M'a chassé comme Chef des Soldats de Marcelle ;
Je n'ay rien vû de plus, mais loin de le blâmer,
Je présume....

PLACIDE.

Ah, je sçai ce qu'il faut présumer.
Il est entré lui seul.

PAULIN.

Ayant si peu d'escorte
C'est ainsi qu'il a dû s'asseurer de la porte,
Et si là tous ensemble il ne les eût laissiez,
Assez facilement on les auroit forcez.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte :
A son zèle, de grace, épargnez cette honte.

SCENE IV.

PLACIDE, PAULIN, CLEOBULE.

PLACIDE.

ET bien, vôtres Parents ? elle est hors de ces lieux,)
Où l'on sacrifie sa pudeur à nos Dieux ?

CLEOBULE.

Où, Seigneur.

PLACIDE.

J'ay regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.

CLEOBULE.

J'en dois être honteux, mais je m'étonne fort

Qui vous a pû si-tôt en faire le rapport.
J'en croyois apporter les premières nouvelles.

PLACIDE.

Graces aux Dieux, sans vous j'ay des Amis fidèles!
Mais ne differez plus à me la faire voir.

CLEOBULE.

Qui, Seigneur?

PLACIDE.

Theodore.

CLEOBULE.

Est-elle en mon pouvoir?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée?

CLEOBULE.

Je vous le dirois! moy, qui ne l'ay plus trouvée!

PLACIDE.

Quoi, soudain par un charme elle avoit disparu?

CLEOBULE.

Puisque déjà ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous sçavez que sans charme elle a fui sa disgrâce,
Que je n'ay plus trouvé que Didyme en sa place.
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser?

PLACIDE.

Quel plaisir prenez-vous vous-même à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vû sortir Didyme?

CLEOBULE.

Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est legitime,
Et si vous n'en sçavez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, Seigneur, un fidelle recit.

Vous ignorez encor la meilleure partie;
Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie.

PLACIDE.

Qui?

CLEOBULE.

Votre Theodore, & cet audacieux
Sous le sien au lieu d'elle est resté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cleobule? ils ont fait cet échange?

CLEOBULE.

C'est une nouveauté qui doit sembler étrange.

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Voy si c'est sans raison que j'en étois jaloux,
Et malgré les avis de ta fausse prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLEOBULE.

J'ose en douter encore, & je ne voy pas bien.
Si c'est zele d'Amant, ou fureur de Chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce téméraire au péril de sa tête
A mis en seureté son illustre conquête.
Par tant de feints mépris, elle qui s'abusoit
Lui conservoit ce cœur qu'elle me refusoit,
Et ses dédains cachotent une faveur secrète
Dont tu n'étois pour moy qu'un aveugle interprète.

L'œil d'un Amant jaloux a bien d'autres clartez.
Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscuritez;
Son malheur lui fait jour jusques au fond d'une ame,
Pour y lire sa perte, écrite en traits de flamme.
Elle me disoit bien, l'ingrate, que son Dieu
Sçauroit, sans mon secours, la rirer de ce lieu,
Et seure qu'elle étoit de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût crû faire un crime,
Mais auroit-on bien pris pour generosité
L'impetueuse ardeur de sa témérité?

Après un tel affront, & de telles offenses,
M'auroit-on envié la douceur des vengeances?

CLEOBULE.

Vous le verriez déjà si j'avis pû souffrir
Qu'en cet habit de Fille on vous le vint offrir.
J'ay crû que sa valeur, & l'éclat de sa race
Pouvoient bien meriter cette petite grace,
Et vous pardonneriez à ma vieille amitié
Si jusque là, Seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Aminas vous amene à main forte.

PLACIDE.

Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte à

Seigneur, reglez si bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échape rien trop indigne de vous.

SCENE V.

PLACIDE, DIDYME, CLEOBULE,
PAULIN, AMINTAS, Troupe.

PLACIDE.

Apprêche, heureux Rival, heureux choix d'une
ingrate,

Dont je voy qu'à ma honte enfin l'amour éclate.

C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin

Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin,

Et pour mettre ton ame au comble de sa joie,

Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voie ?

Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçu ta foy,

Et pris l'occasion de se donner à toy ?

DIDYME.

Ah, Seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.

Ah, je sçai mieux que toy comme il faut qu'on la
traite,

J'en connoy l'artifice, & de tous ses mépris,

Sur quelle confiance as-tu tant entrepris ?

Ma perfide Marâtre, & mon Tyran de Père

Auroient-ils contre moy choisi ton ministère,

Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,

T'auroient-ils promis grace, appui, faveur, sou-
tien ?

Aurois-tu bien uni leurs fureurs à ton zele,

Son Amant tout ensemble, & l'Agent de Marcelle ?

Qu'en as-tu fait enfin ? où me la caches-tu ?

DIDYME.

Derechef jugez mieux de la même vertu.

Je n'ay rien entrepris, ni comme Amant fidelle,

Ni comme impie Agent des fureurs de Marcelle,
 Ni sous l'espoir flatteur de quelque impunité,
 Mais par un pur effet de générosité.
 Je le nommerois mieux, si vous pouviez comprendre
 Par quel zèle un Chrétien ose tout entreprendre.
 La mort qu'avec ce nom je ne puis éviter
 Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter.
 Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices,
 N'abaisse pas son ame à ces molles délices,
 Et près de rendre compte à son Juge Éternel,
 Il craint d'y porter même un desir criminel,
 J'ay soustrait Theodore à la rage insensée,
 Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée.
 Elle fuit, & sans tache, où l'inspire son Dieu;
 Ne m'en demandez point ni l'ordre, ni le lieu,
 Comme je n'en prétens, ni faveur, ni salaire,
 J'ay voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

P L A C I D E.

Ah, tu me fais ici des contes superflus,
 J'ay trop été crédule, & je ne le suis plus.
 Quoi, sans rien obtenir, sans même rien prétendre,
 Un zèle de Chrétien t'a fait tout entreprendre?
 Quel prodige pareil s'est jamais rencontré?

D I D Y M E.

Paulin vous aura dit comme je suis entré.
 Prêtez l'oreille au reste, & punissez ensuite
 Tout ce que vous verrez de coupable en sa fuite.

P L A C I D E.

Dy, mais en peu de mots, & sur que les tourmens
 M'auront bien-tôt vengé de ces déguisemens.

D I D Y M E.

La Princesse à ma vûë également atteinte
 D'étonnement, d'horreur, de colere, & de crainte,
 A tant de passions exposée à la fois,
 A perdu quelque temps l'usage de la voix,
 Aussi j'avois l'audace encor sur le visage.
 Qui parmi ces mutins m'avoit donné passage?
 Et je portois encor sur le front imprimé
 Cet intolent orgueil dont je l'avois armé

Enfin reprenant cœur : *Arrête*, me dit-elle,
Arrête, & m'alloit faire une longue querelle ;
 Mais pour laisser agir l'erreur qui la surprend ,
 Le temps étoit trop cher, & le peril trop grand.
 Donc pour la détromper, *Non*, lui dis-je, *Madame* ,
Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flame,
Je ne viens point ici comme Amant indigné
Me vanger de l'Objet dont je fus dédaigné.
Une plus sainte ardeur regne au cœur de Didyme,
Il vient de votre honneur se faire la victime,
Le payer de son sang , & s'exposer pour vous
A tout ce qu'oseroient la haine , & le courroux ;
Fuyez sous mon habit , & me laissez , de grace,
Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place.
C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir,
Conservez une Vierge , en faisant un Martyr.

Elle, à cette priere encor demi-tremblante,
 Et mêlant à sa joie un reste d'épouvante ,
 Me demande pardon d'un visage étonné
 De tout ce que son ame a craint , ou soupçonné.
 Je m'apprête à l'échange, elle à la mort s'apprête ,
 Je lui rends mes habits, elle m'offre sa tête ,
 Et demande à sauver un si précieux bien
 Aux dépens de son sang , plutôt qu'au prix du mien.
 Mais Dieu la persuade , & nôtre combat cesse ,
 Je voy suivant mes vœux échaper la Princesse.

PAULIN.

C'étoit donc à dessein qu'elle cachoit ses yeux,
 Comme rouge de honte , en sortant de ces lieux ?

DIDYME.

En lui disant adieu je l'en avois instruite ,
 Et le Ciel a daigné favoriser sa fuite.

Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir.
 Vivez sans jalousie, & m'envoiez mourir.

PLACIDE.

Helas ! & le moyen d'être sans jalousie,
 Lors que ce cher Objet te doit plus que la vie ?
 Ta courageuse adresse à ses divins appas
 Vient de rendre un secours que leur devoit mon bras,

Et lors que je me laisse amuser de paroles ,
Tu t'exposes pour elle , ou plutôt tu t'immoles.
Tu donnes tout ton sang, pour lui sauver l'honneur,
Et je ne serois pas jaloux de ton bonheur ?

Mais ferois-je périr celui qui l'a sauvée ?
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée ?
Qui m'a rendu ma gloire , & préservé mon front.
Des infames couleurs d'un si mortel affront ?
Tu vivras. Toutefois défendrai-je ta tête,
Alors que Theodore est ta juste conquête ,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loy
Ne sçauroit plus sans crime être à d'autres qu'à toy ?
N'importe , si ta flamme en est mieux écoutée ,
Je dirai seulement que tu l'as méritée ,
Et sans plus regarder ce que j'aurai perdu ,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arracheroient la vie
Je n'ay plus que celui de te porter envie.
Je sçaurai bien le vaincre, & garder pour tes feux
Dans une ame jalouse, un esprit genereux.

Va donc, heureux Rival, rejoindre ta Princesse ,
Dérobe-toy comme elle aux yeux d'une Tygresse.
Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerais tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moy-même à ton secours.

D I D Y M E.

Seigneur.....

P L A C I D E.

Ne me dy rien. Après de tels services,
Je n'ay rien à prétendre à moins que tu perisses.
Je le sçai , je l'ay dit , mais dans ce triste état ,
Je te suis redevable , & ne puis être ingrat.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULIN, CLEOBULE.

PAULIN.



Ux, Valens pour Placide a beaucoup
d'indulgence,
Il est même en secret de son intelli-
gence.
C'étoit par cet Arrêt lui qu'il confide-
roit,

Et je vous ay conté ce qu'il en esperoit.
Mais il hait des Chrétiens l'opiniâtre zele,
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle.
Il en sçait le pouvoir, il en voit la fureur,
Et ne veut pas se perdre auprès de l'Empereur,
Il ne veut pas perir, pour conserver Didyme.
Puisqu'il s'est laissé prendre, il païra pour son crime,
Valens sçaura punir son illustre attentat,
Par inclination, & par raison d'Etat,
Et si quelque malheur ramene Theodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore;
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera perir.
Dans l'ame il est ravi d'ignorer sa retraite,
Il fait des vœux au Ciel pour la tenir secrette,
Il craint qu'un indiscret la vienne reveler,
Et n'osera rien plus, que de dissimuler,

CLEOBULE.

Cependant vous sçavez, pour grand que soit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.

Piqué contre Marcelle il cherche à la braver,
Et hazardera tout afin de le sauver.
Il a des Amis prêts, il en assemble encore,
Et si quelque malheur vous rendoit Theodore,
Je prévoi des transports en lui si violens,
Que je crains pour Marcelle, & même pour Valens.
Mais a-t'il condamné ce genereux coupable ?

P A U L I N.

Il l'interroge encor, mais en Juge implacable ?

C L E O B U L E.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah, qu'il dissiperoit un dangereux orage,
S'il vouloit à nos Dieux rendre le moindre hommage.

P A U L I N.

Quand de sa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez sorti.
Flavie est aux abois ; Theodore échapée
D'un mortel desespoir jusqu'au cœur la frapée,
Marcelle n'attend plus que son dernier soupir.
Jugez à quelle rage ira son déplaisir,
Et si, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son Epoux lui voudra refuser sa victime.

C L E O B U L E.

Ah, Paulin, un Chrétien à nos Autels réduit
Fait auprès des Césars un trop précieux bruit,
Il leur devient trop cher, pour souffrir qu'il périsse,
Mais je le voy. déjà qu'on amène au supplice.

SCÈNE II.

P A U L I N, C L E O B U L E,
L Y C A N T E, D I D Y M E.

C L E O B U L E.

Lycante, souffre ici l'adieu de deux Amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

Q. vj

THEODORE,
LYCANTE.

J'en ay l'ordre, & je vay disposer ma Cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secrets
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLEOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLEOBULE.

CE n'est point, cher Ami, le cœur troublé d'a-
larmes,
Que je t'attens ici pour te donner des larmes,
Un astre plus benin vient d'éclairer tes jours.
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie, & non pas au supplice.

CLEOBULE.

Peut-être dans ta Secte est-ce une vision,
Mais l'heur que je t'apporte est sans illusion.
Theodore est à toy; ce dernier témoignage
Et de ta passion, & de ton grand courage,
A si bien en amour changé tous ses mépris,
Qu'elle t'attend chez moy, pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me sert son amour & sa reconnoissance,
Alors que leur effet n'est plus en sa puissance,
Et qui t'amene ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joie à mon heur ne réponde,
Et m'attacher encor un regard vers le Monde?
Ainsi donc Theodore est cruelle à mon sort
Jusqu'à persecuter, & ma vie, & ma mort,
Dans sa haine, & sa flamme également à craindre.

Et moy, dans l'une & l'autre également à plaindre ?

CLEOBULE.

Ne te figure point d'impossibilité
Où tu fais, si tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.

Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte ;

Un peu d'encens offert au pied de leurs Autels
Peut égaler ton sort au sort des Immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moy Theodore t'envoie ?
Son esprit adouci me veut par cette voie ?

CLEOBULE.

Non elle ignore encor que tu sois arrêté ;
Mais ose en sa faveur te mettre en liberté.
Ose te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enleve en Egypte avec elle,
Où son cœur généreux te laisse entre ses bras
Etre avec seureté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux Ami, que l'Enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite,
Mon cœur inébranlable aux plus cruels tourmens
A presque été surpris de tes charoüillemens.
Leur molesse a plus fait que le fer, ni la flame,
Elle a frappé mes sens, elle a broüillé mon ame,
Ma raison s'est troublée, & mon foible a paru,
Mais j'ay dépouillé l'homme, & Dieu m'a secouru.

Va revoir ta parente, & dy-lui qu'elle quitte
Ce soin de me paier par-de-là mon merite.
Je n'ay rien fait pour elle, elle ne me doit rien,
Ce qu'elle juge amour n'est qu'ardeur de Chrétien,
C'est la connoître mal que de la reconnoître.
Je n'en veux point de prix que du souverain Maître,
Et comme c'est lui seul que j'ay considéré,
C'est lui seul dont j'attens ce qu'il m'a préparé.

Si pourtant elle croit me devoir quelque chose,
Et peut avant ma mort souffrir que j'en dispose,
Qu'elle paie à Placide, & tâche à conserver

Des jours que par les miens je lui viens de sauver.
 Qu'elle fuie avec lui, c'est tout ce que veut d'elle
 Le souvenir mourant d'une flamme si belle.
 Mais elle même vient, hélas, à quel dessein ?

SCENE IV.

DIDYME, THEODORE,
 CLEOBULE, PAULIN,
 LYCANTE.

*Lycante suit Theodore, & entre incontinent chez
 Marcelle sans rien dire.*

DIDYME.

PENSEZ-vous m'arracher la palme de la main,
 Madame, & mieux que lui m'expliquant votre
 envie,

Par un charme plus fort m'attacher à la vie ?

THEODORE.

Oùi, Didyme, il faut vivre, & me laisser mourir.

C'est à moy qu'on en veut, c'est à moy de périr.

CLEOBULE à Theodore.

O Dieu ! quelle fureur aujourd'hui vous possède.
 à Paulin.

Mais prévenons le mal par le dernier remede,
 Je cours trouver Placide, & toy tire en longueur.
 De Valeas si tu peux la dernière rigueur.



SCÈNE V.

DIDYME, THEODORE, PAULIN.

DIDYME.

QUoi ! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie ?

THEODORE.

Non, non, Flavie est morte, & Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur.
Je n'en ay rien à craindre, & Dieu me le révele.
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle,
Et quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang, j'ay trop de quoi païer.
Rens-moy, rends moy ma place allez & trop gardée ;
Pour me sauver l'honneur, je te l'avois cedée,
Jusque-là seulement j'ay souffert ton secours,
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rens, Didyme, rends-moy le seul bien où j'aspire,
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du Martyre.
A quel titre peux-tu me retenir mon bien ?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien ?
C'est à moy qu'appartient, quoi que vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, & l'honneur du Martyre.
De sort comme d'habits, nous avons sçu changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'ajuger.

THEODORE.

Tu t'obstines en vain la haine de Marcelle,...



S C E N E VI.

MARCELLE, THEODORE, DIDYME,
PAULIN, LYCANTE,
STEPHANIE.

MARCELLE à *Lycante*.

Avec quelque douceur j'en reçois la nouvelle,
Non que mes déplaisirs s'en puissent soulager,
Mais c'est toujours beaucoup que se pouvoir vanger.

THEODORE.

Madame, je vous viens rendre vôtre victime.
Ne le retenez plus, ma fuite est tout son crime,
Ce n'est qu'au lieu de moy qu'on le mène à l'Autel,
Et puisque je me montre, il n'est plus criminel.
C'est pour moy que Placide a dédaigné Flavie,
C'est moy par conséquent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non, c'est moy seul, Madame, & vous l'avez pû voir,
Qui sauvant sa Rivale ay fait son desespoir.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable,
Sacrileges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain debat vous vantez à l'envi,
Lors que j'ay tout perdu, de me l'avoir ravi !
Donc jusques à ce point vous bravez ma colere,
Qu'en vous faisant perir je ne puis vous déplaire,
Et que loin de trembler sous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition ?
Elle semble à tous deux porter un Diadème,
Vous en êtes jaloux comme d'un bien suprême ;
L'une & l'autre de moy s'efforce à l'obtenir,
Je puis vous immoler, & ne puis vous punir,
Et quelque sang qu'épande une Mere affligée,
Ne vous punissant pas elle n'est pas vengée,

Toutefois Placide aime, & v^{otre} châtim^{ent}
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment.
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongée,
Et si je l'en punis je suis assez vengée.

THEODORE à Didyme.

J'ay donc enfin gagné, Didyme, & tu le vois.
L'arrêt est prononcé, c'est moy dont on fait choix,
C'est moy qu'aime Placide, & ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, si vous mourez, Didyme vous doit suivre,

MARCELLE.

Tu la suivras, Didyme, & je suivrai tes vœux,
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi-bien immoler à Flavie
Tous les Chrétiens ensemble, & toute la Syrie,
Ou que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les Bourreaux qu'elle sçauroit choisir,
Repâitre mes douleurs d'une mort dure & lente,
Vous la rendre à la fois, & cruelle, & traînante,
Et parmi les tourmens soutenir v^{otre} sort,
Pour vous faire sentir chaque jour une mort !

Mais je sçai le secours que Placide prépare,
Je sçai l'effort pour vous que fera ce Barbare,
Et ma triste vengeance a beau se consoler,
Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Hâtons la donc, Lycante, & courons-y sur l'heure.
La plus prompte des morts est ici la meilleure.
N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soupir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir,
Et lors qu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppose,
Se vanger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens ?

Madame, écoutez moins des transports si bouillans,
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE,

S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre ?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,

Et ne prenez souci que de vos intérêts.

THEODORE à *Didyme*.

Ainsi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une Couronne.

DIDYME.

Oùï, Madame, on exauce, & vos vœux & les miens.
Dieu....

MARCELLE.

Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN *seul*.

Quel orage s'apprête !

Que je voy se former une horrible tempête !
Si Placide survient, que de sang répandu ,
Et qu'il en répandra, s'il trouve tout perdu !
Allons chercher Valens, qu'à tant de violence
Il oppose non-plus une molle prudence ,
Mais un courage mâle , & qui d'autorité,
Sans rien craindre....

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

AH, Paulin, est-ce une vérité ?
Est-ce une illusion, est-ce une rêverie ?
Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie ?
Ose t'elle traîner Theodore à la mort.

PAULIN.

Oùï, si Valens n'y fait un genereux effort.

VALENS.

Quel effort genereux veux-tu que Valens fasse,
Lors que de tous côtez il ne voit que disgrâce ?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez.

Qu'aucun n'y doit perir, si vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos loix est-elle assujettie ,
Pour souffrir qu'une Femme y soit Juge, & Partie ?
Jugez de Theodore.

V A L E N S.

Et qu'en puis-je ordonner,
Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner ?
Ne la condamner pas c'est me perdre avec elle ,
C'est m'exposer en bute aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son Frere, au couroux des Césars,
Et pour un vain effort courir mille hazards.
La condamner d'ailleurs c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

P A U L I N.

Placide donc, Seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante, & sa Cohorte,
Mais sur elle, & sur eux, il va fondre à main forte,
Resolu de forcer pour cet Objet charmant
Jusqu'à votre Palais, & votre appartement.
Prévenez ce desordre, & jugez quel carnage
Produit le desespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour, & la fureur
Etaleront ici de spectacles d'horreur.

V A L E N S.

N'importe laissons faire, & Marcelle, & Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en décide ,
Que Theodore en meure, ou ne périsse pas ,
J'aurai lieu d'excuser sa vie, ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune
homme,
Je l'en désavouerais, j'irai l'en accuser ,
Les pousser par ma plainte à le favoriser ,
A plaindre son malheur, en blâmant son audace.
Cesar même pour lui me demandera grace,
Et cette illusion de ma severité
Augmentera ma gloire & mon autorité.

Et s'il ne peut sauver cet Objet qu'il adore ?
Si Marcelle à ses yeux fait périr Theodore ?

VALENS.

Marcelle aura sans moy commis cet attentat.
J'en sçaurai près de lui faire un crime d'Etat,
A ses ressentimens éгалer ma colere ,
Lui promettre vengeance, & trancher du severo ,
Et n'ayant point de part en cet événement ,
L'en consoler en Pere un peu plus aisément.
Mes soins avec le temps pourront tarir ses larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal si grand c'est prendre peu d'alarmes,
Placide est violent, & pour la secourir
Il périra lui même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y succombè, appréhendez son Frere,
Et si Placide y meurt, les déplaisirs d'un Pere.
De grace, prévenez ce funeste hazard ,
Mais que vois-je ? peut-être il est déjà trop tard,
Stephanie entre ici de pleurs toute trempée.

VALENS.

Theodore à Marcelle est sans doute échapée ,
Et l'amour de Placide a bravé son effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAULIN, STEPHANIE.

VALENS à *Stephanie*.

Marcelle a donc osé les traîner à la mort ,
Sans mon sçû, sans mon ordre, & son audace
extrême....

STEPHANIE.

Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle même.

VALENS.

Elle est morte !

STEPHANIE.

Elle l'est.

VALENS.

Et Placide a commis...

STEPHANIE.

Non, ce n'est en effet, ni lui, ni ses Amis,
Mais s'il n'en est l'auteur, du moins il en est cause.

VALENS.

Ah, pour moy l'un & l'autre est une même chose,
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Je dois vanger sur lui cette chère moitié,
Mais apprens-moy sa mort, du moins si tu l'as vûe.

STEPHANIE.

De l'escalier à peine elle étoit descendue,
Qu'elle apperçoit Placide aux portes du Palais,
Suivi d'un gros armé d'Amis & de Valets.
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,
Et pressant sa fureur qu'accroît cette présence,
Viens, dit-elle, viens voir l'effet de ton secours,
Et sans perdre le temps en de plus long discours,
Ayant fait avancer l'une & l'autre victime,
D'un côté Theodore, & de l'autre Didyme,
Elle leve le bras, & de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.

VALENS.

Quoi, Theodore est morte?

STEPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un & l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah, tout est pardonnable aux douleurs d'un Amant,
Et quoi qu'ait fait Placide en son ressentiment...

STEPHANIE.

Il n'a rien fait, Seigneur, mais écoutez le reste.
Il demeure immobile à cet objet funeste.
Quelque ardeur qui le pousse à vanger ce malheur
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il fremit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cleobule il semble rendre l'âme.

Cependant triomphante entre ces deux mourans,
 Marcelle les contemple à ses pieds expirans
 Jouïr de sa vengeance & d'un regard avide
 En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
 Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs,
 Tantôt goûte à pleins yeux les mortels déplaisirs,
 Y mesure sa joie, & trouve plus charmante
 La douleur de l'Amant que la mort de l'Amante,
 Nous témoigne un dépit, qu'après ce coup fatal,
 Pour être trop sensible, il sent trop peu son mal,
 En hait sa pâmouison qui la laisse impunie,
 Au péril de ses jours la souhaite finie.
 Mais à peine il revit, qu'elle haussant la voix,
Je n'ay pas résolu de mourir à ton choix,
Dit-elle, ny d'attendre à rejoindre Flavie,
Que ta rage insolente ordonne de ma vie.
 A ces mots furieuse, & se perçant le flanc
 De ce même poignard fumant d'un autre sang,
 Elle ajoute, *va, traître, à qui j'épargne un crime,*
Si tu veux te vanger, cherche une autre victime.
Je meurs, mais j'ay dequoi rendre graces aux Dieux;
Puisque je meurs vangée, & vangée à tes yeux.
 Lors même dans la mort conservant son audace,
 Elle tombe, & tombant elle choisit sa place,
 D'où son œil semble encore à longs traits se saouler
 Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

V A L E N S.

Et Placide ?

S T E P H A N I E.

J'ay fuy voïant Marcelle morte,
 De peur qu'une douleur & si juste & si forte
 Ne vangeât Mais, Seigneur, je l'apperçoy qui
 vient.

V A L E N S.

Arrête, de foiblesse à peine il se souvient,
 Et d'ailleurs à ma vûë il sçaura se contraindre,
 Ne crains rien. Mais, ô Dieux, que j'ay moy-même
 à craindre !

SCÈNE IX.

VALENS, PLACIDE, CLEOBULE,
PAULIN, STEPHANIE.
Troupe.

VALENS.

Cleobule, quel sang coule sur ses habits ?

CLEOBULE.

Le sien propre, Seigneur.

VALENS.

Ah, Placide, ah, mon Fils.

PLACIDE.

Retire-toy, cruel.

VALENS.

Cet Ami si fidelle

N'a pû rompre le coup qui t'immole à Marcelle !

Qui sont les Assassins ?

CLEOBULE.

Son propre desespoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre, & le prévoir ?

CLEOBULE

Je l'ay craint, & prévû jusqu'à saisir ses armes,

Mais comme après ce soin j'en avois moins d'alarmes,

Embrassant Theodore, un funeste hazard

A fait dessous sa main rencontrer ce poignard,

Par où ses déplaisirs trompant ma prévoyance.,.

VALENS.

Ah, faloit-il avoir si peu de défiance ?

PLACIDE.

Rens-en graces au Ciel, heureux Père & Mari.

Par-là t'est conservé ce pouvoir si chéri,

Ta dignité dans l'ame à ton Fils préférée,

Ta propre vie enfin par là c'est assurée,
 Et ce sang qu'un amour pleinement indigné
 Peut-être en ses transports n'auroit pas épargné.
 Pour ne point violer les droits de la naissance
 Il falloit que mon bras s'en mît dans l'impuissance.
 C'est par là seulement qu'il s'est pû retenir,
 Et je me suis puni, de peur de te punir.

Je te punis pourtant, c'est ton sang que je verse.
 Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce,
 Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,
 Pour le moins en mourant te blesser par les yeux.
 Daigne le juste Ciel...

V A L E N S.

Cleobule, il expire.

C L E O B U L E.

Non, Seigneur, je l'entens encore qu'il soupire,
 Ce n'est que la douleur qui lui coupe la voix.

V A L E N S.

Non, non, j'ay tout perdu, Placide est aux abois.
 Mais ne rejettons pas une esperance vaine.
 Portons-le reposer dans la chambre prochaine,
 Et vous autres, allez prendre souci des Morts,
 Tandis que j'aurai soin de calmer ses transports.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXAMEN DE THEODORE.

LA representation de cette Tragedie n'a pas eu grand éclat, & sans chercher des couleurs à la justifier; je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, & la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du Public; il m'a été trop avantageux en d'autres Ouvrages, pour le contredire en celui-ci, & si je l'accusois d'erreur ou d'injustice pour Theodore, mon

mon exemple donneroit lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction , que je voy la meilleure & plus saine partie de mes Juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution qu'on a pû souffrir , bien qu'on scût assez qu'elle n'auroit point d'effet , & que pour en extenuer l'horreur , j'ay employé tout ce que l'Art & l'expérience m'ont pû fournir de lumières ; pouvant dire du quatrième Acte de cette Pièce , que je ne croy pas en avoir fait aucun , où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse , & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent Acteur. Dans cette disgrâce j'ay dequoi congratuler à la pureté de nôtre Scene , de voir qu'une Histoire , qui fait le plus bel ornement du second Livre des Vierges de saint Ambroise , se trouve trop licentieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit , si comme ce grand Docteur de l'Eglise , j'eusse fait voir cette Vierge dans le lieu infame ? si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame pendant qu'elle y fut ? Si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme ? C'est là dessus que ce grand Saint fait triompher cette éloquence qui convertit saint Augustin , & c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les Vierges à ouvrir les yeux. Je l'ay dérobé à la vûe , & autant que je l'ai pû , à l'imagination de mes Auditeurs , & après y avoir consumé toute mon industrie , la modestie de nôtre Théâtre a desavoué ce peu que la nécessité de mon Sujet m'a forcé d'en faire connoître.

Je ne veux pas toutefois me flater jusqu'à dire que cette fâcheuse idée ait été le seul défaut de ce Poëme. A le bien examiner , s'il y a quelques caractères vigoureux & animez , comme ceux de Placide & de Marcelle , il y en a de traînants , qui ne peuvent avoir grand charme , ni grand feu sur le Théâtre, Celui de Theodore est entièrement froid. Elle n'a aucune passion qui l'agite , & là même où son zele

pour Dieu qui occupe toute son ame devoit éclater le plus , c'est-à-dire dans sa contestation avec Didyme pour le Martyre , je lui ay donné si peu de chaleur , que cette Scene bien que tres-courte ne laisse pas d'ennuyer. Aussi pour en parler sainement, une Vierge & Martyre sur un Theatre, n'est autre chose qu'un Terme qui n'a ni jambes ni bras , & par consequent point d'action.

Le caractere de Valens ressemble trop à celui de Felix dans Polyeucte , & a meme quelque chose de plus bas , en ce qu'il se ravale à craindre sa Femme , & n'ose s'opposer à ses fureurs , bien que dans l'ame il tienne le parti de son Fils. Tout Gouverneur qu'il est , il demeure les bras croisez au cinquième Acte quand il les voit prêts à s'entre-immoler l'un à l'autre , & attend le succez de leur haine mutuelle , pour se ranger du côté du plus fort. La connoissance que Placide son Fils a de cette bassesse d'ame , fait qu'il le regarde si bien comme un Esclave de Marcelle , qu'il ne daigne pas s'adresser à lui pour obtenir ce qu'il souhaite en faveur de sa Maîtresse , sçachant bien qu'il le feroit inutilement. Il aime mieux se jeter aux pieds de cette Marâtre imperieuse qu'il hait & qu'il a bravée , que de perdre des prieres & des soupirs auprès d'un Pere qui l'aime dans le fond de l'ame, & n'oseroit lui rien accorder.

Le reste est assez ingénieusement conduit , & la maladie de Flavie , sa mort , & les violences des desespoirs de sa Mere qui la vange , ont assez de justesse. J'avois peint des haines trop envenimées pour finir autrement , & j'eusse été ridicule , si j'eusse fait faire au sang de ces Martyrs le même effet sur le cœur de Marcelle & de Placide , que fait celui de Polyeucte sur ceux de Felix & de Pauline. La mort de Theodore peut servir de preuve à ce que dit Aristote , *que quand un Ennemi tuë son Ennemi , il ne s'excite par-là aucune pitié dans l'ame des Spectateurs.* Placide en peut faire naître , & purger ensuite ces ords attachemens d'amour qui sont cause de son mal.

heur ; mais les funestes desespoirs de Marcelle & de Flavie , bien que ni l'une ni l'autre ne fasse de pitié , sont encor plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des Mariages par force , & à ne se point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille , entre des Enfans , dont les voiontez ne s'y conforment point , quand ils sont venus en âge de l'executer.

L'unité de jour & de lieu se rencontre en cette Pièce , mais je ne sçai s'il n'y a point une duplicité d'action , en ce que Theodore échappée d'un péril se rejette dans un autre de son propre mouvement. L'Histoire le porte , mais la Tragédie n'est pas obligée de représenter toute la vie de son Héros , ou de son Héroïne , & doit n'en s'attacher qu'à une action propre au Theatre. Dans l'Histoire même j'ay trouvé toujours quelque chose à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de sa vie aux Bourreaux de Didyme. Elle venoit d'échaper de la prostitution , & n'avoit aucune assurance qu'on ne l'y condamneroit point de nouveau , & qu'on accepteroit sa vie en échange de sa pudicité , qu'on avoit voulu sacrifier. Je l'ay sauvée de ce péril , non seulement par une révélation de Dieu , qu'on se contenteroit de sa mort , mais encore par une raison assez vraisemblable , que Marcelle qui vient de voir expirer sa Fille unique entre ses bras , voudroit obstinément du sang pour sa vengeance. Mais avec toutes ces précautions , je ne voy pas comment je pourrois justifier ici cette duplicité de péril , après l'avoir condamnée dans l'Horace. La seule couleur qui pourroit y servir de prétexte , c'est que la Pièce ne seroit pas achevée , si on ne sçavoit ce que devient Theodore après être échappée de l'infamie , & qu'il n'y a point de fin glorieuse , ni même raisonnable pour elle , que le Martyre , qui est historique. Du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les Maîtres de l'Art veulent consentir que cette nécessité

388 EXAMEN DE THEODORE.

de faire connoître ce qu'elle devient , fuffife pour réünir ce nouveau peril à l'autre , & empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action , je ne m'opposerai pas à leur jugement , mais auffi je n'en apellerai pas quand ils la voudront condamner.



RODOGUNE,
PRINCESSE
DES PARTHES.
TRAGÉDIE.



ACTEURS.

CLEOPATRE, Reine de Syrie, Veuve de Demetrius Nicanor.

SELEUCUS. { Fils de Demetrius & de
ANTIOCHUS. { Cleopatre.

RODOGUNE, Sœur de Phrates, Roy des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Princes.

ORONTE, Ambassadeur de Phrates.

LAONICE, Sœur de Timagene, Confidente de Cleopatre.

La Scène est à Seleucie dans le Palais Royal.



RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.



N E N ce jour pompeux, cet heureux
jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper
la nuit,
Ce grand jour, où l'hymen étouffant
la vangeance

Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit sa Princesse, & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon Frère, où nôtre Reins
Cessant de plus tenir la Couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux Princes géméaux nous déclarer l'aîné;
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,

R. iij

Mettant au plus heureux le Sceptre dans la main,
 Va faire l'un Sujet, & l'autre Souverain.
 Mais n'admirez-vous point que cette même Reine
 Le donne pour Epoux à l'objet de sa haine,
 Et n'en doit faire un Roy, qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
 Rodogune par elle en Esclave traitée,
 Par elle se va voir sur le Trône montée,
 Puisque celui des deux qu'elle nommera Roy,
 Lui doit donner la main, & recevoir sa foy.

T I M A G E N E.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous pri
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ay vû les premiers, & me souviens encor
 Des malheureux succès du grand Roy Nicanor,
 Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ay pas oublié que cet événement
 Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
 Voiant le Roy captif, la Reine désolée,
 Il crut pouvoir saisir la Couronne ébranlée,
 Et le Sort favorable à son lâche attentat
 Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'Estat.
 La Reine craignant tout de ces nouveaux orages,
 En sçût mettre à l'abri ses plus précieux gages,
 Et pour n'exposer pas l'enfance de ses Fils,
 Me les fit chez son Frere enlever à Memphis.
 Là nous n'avons rien sçû que de la Renommée,
 Qui par un bruit confus diversément semée,
 N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
 Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

L A O N I C E.

Sçachez donc que Triphon, après quatre batailles,
 Ayant sçû nous réduire à ces seules murailles,
 En forma tôt le siège, & pour comble d'effroy,
 Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roy.
 Le Peuple épouvanté, qui déjà dans son ame
 Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une Femme,
 Voulut forcer la Reine à choisir un Epoux.

Que pouvoit-elle faire , & seule , & contre tous ?
 Croïant son mary mort , elle épousa son Frere ,
 L'effet montra soudain ce conseil salutaire ;
 Le Prince Antiochus , devenu nouveau Roi ,
 Sembla de tous côtez trainer l'heur avec soi .
 La victoire attachée au progrès de ses armes
 Sur nos fiers Ennemis rejetta nos alarmes ,
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat ,
 Changeant tout nôtre sort , lui rendit tout l'Etat .
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la Mere
 De remettre ses Fils au Trône de leur Pere ,
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir ,
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir .
 Ayant regné sept ans , son ardeur militaire
 Ralluma cette guerre où succomba son Frere .
 Il attaqua le Parte , & se crut assez fort
 Pour en vanger sur lui la prison , & la mort .
 Jusque dans ses Etats il lui porta la guerre ,
 Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre ,
 Il lui donna bataille , où mille beaux exploits...
 Je vous acheverai le reste une autre fois ,
 Un des Princes survient .

Il veut se retirer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE,
 LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez , Laonice ,
 Vous pouvez , comme lui , me rendre un bon office
 Dans l'état où je suis , triste & plein de souci ,
 Si j'espere beaucoup , je crains beaucoup aussi .
 Un seul mot aujourd'hui , maître de ma fortune ,
 M'ôte , ou donne à jamais le Sceptre , & Rodogane ,

Et de tous les Mortels ce secret revelé
 Me rend le plus content, ou le plus désolé.
 Je voy dans le hazard tous les biens que j'espère,
 Et ne puis être heureux sans le malheur d'un Frère,
 Mais d'un Frère si cher, qu'une sainte amitié
 Fait sur moy de ses maux rejaillir la moitié.
 Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins pré-
 tendre,

Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
 Lui cedant de deux biens le plus brillant aux yeux,
 M'asseurer de celui qui m'est plus précieux.
 Heureux, si sans attendre un facheux droit d'aînesse ;
 Pour un Trône incertain j'en obtiens la Princesse,
 Et puis par ce partage épargner les soupirs,
 Qui naitroient de ma peine, ou de ses déplaisirs.
 Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire
 Que pour cette beauté je lui cede l'Empire,
 Mais porte-lui si haut la douceur de regner ,
 Qu'à cet éclat du Trône il se laisse gagner ,
 Qu'il s'en laisse éblouir, jusqu'à ne pas connoître
 A quel prix je consens de l'accepter pour Maître.

*Timagene s'en va , & le Prince continue
 à parler à Laonice.*

Et vous en ma faveur voïez ce cher Objet ,
 Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un Sujet ,
 Qui peut-être aujourd'hui porteroit la Couronne,
 S'il n'attachoit les siens à sa seule personne ,
 Et ne la preferoit à cet illustre rang ,
 Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur
 sang.

TIMAGENE rentre sur le Théâtre.
 Seigneur , le Prince vient, & vôtre amour lui-même
 Lui peut sans interprète offrir le Diadème.

A N T I O C H U S.

Ah ? je tremble , & la peur d'un trop juste refus,
 Rend ma langue muette, & mon esprit confus.

SCÈNE III.

SELEUCUS, ANTIOCHUS,
TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, nôtre amitié par ce doute est blessée.

SELEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui
L'égalité, mon Frere, en est le ferme appui,
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et voiant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompuë en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de nôtre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon Frere, également.
Mais si vous le voulez, j'en sçai bien le remède.

SELEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte, & vous cede
Tout ce que la Couronne a de charmant en soy.
Oùi, Seigneur (car je parle à present à mon Roy)
Pour le Trône cedé, cedez-moy Rodogune,
Et je n'environnerai point vôtre haute fortune.
Ainsi nôtre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi nôtre bonheur n'aura rien de doureux,
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du Trône, & moy, de la Princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

R. vj

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui de la même main qui me cede un Empire,
M'arrache un bien plus grand, & le seul où j'aspire?

SELEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en sont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi, l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'estimez-vous moins,

SELEUCUS.

Elle vaut bien un Trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en l'Asie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon Frere ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi.

C'est-là tout mon malheur, c'est-là tout mon souci.

J'espérois que l'éclat dont le Trône se pare

Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare ;

Mais aussi bien qu'à moy son prix vous est connu,

Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.

Ah, déplorable Prince !

SELEUCUS.

Ah, Destin trop contraire ?

ANTIOCHUS.

Que ne ferois je point contre un autre qu'un Frere ?

SELEUCUS.

O mon cher Frere ! ô nom pour un Rival trop doux ?

Que ne ferois-je point contre un autre que vous ?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SELEUCUS.

Amour qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle ?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, & la triste amitié

Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un Trône, & le cède avec gloire,
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lors qu'un digne Objet a pû nous enflamer,
Qui le cède est un lâche, & ne ~~sait~~ pas aimer.

De tous deux Rodogune a charmé le courage.
Cedons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moy ,
Mais de moy, mais de vous quiconque sera Roy.
La Couronne entre nous flore encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit être Reine ;
Cependant aveuglez dans nôtre vain projet ,
Nous la faisons tous deux la Femme d'un sujet !
Regnons, l'ambition ne peut être que belle ,
Et pour elle quittée , & reprise pour elle ,
Et ce Trône où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer.
C'est dans nôtre destin le seul conseil à prendre ,
Nous pouvons nous en plaindre , & nous devons
l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire , il faut qu'en ce grand jour
Nôtre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.

Ces deux Sièges fameux de Thèbes, & de Troïe,
Qui mirent l'une en sang , l'autre aux flammes en
proïe ,

N'eurent pour fondement à leurs maux infinis ,
Que ceux que contre nous le Sort a réunis.

Il sème entre nous deux toute la jalousie

Qui dépeupla la Grece, & saccagea l'Asie.

Un même espoir du Sceptre est permis à tous deux,

Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux,

Thèbes périt pour l'un, Troïe a brûlé pour l'autre,

Tout va choir en ma main , ou tomber en la vôtre.

En vain vôtre amitié tâchoit à parrager ,

Et si j'ose tout dire , un titre assez léger ,

Un droit d'aînesse obscur, sur la foy d'une Mere,

Va combler l'un de gloire , & l'autre de misere.

Que de sujets de plainte en ce double intérêt

Aura le malheureux contre un si foible arrêt ?
 Que de source de haine ! hélas ! jugez le reste.
 Craignez-en avec moy l'événement funeste ,
 Ou plutôt avec moy faites un digne effort ,
 Pour armer vôtre cœur contre un si triste sort,
 Malgré l'éclat du Trône, & l'amour d'une Femme,
 Faisons si bien regner l'amitié sur nôtre ame ,
 Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
 Dans le bon-heur d'un Frère on trouve son bon-heur,
 Ainsi ce que jadis perdit Thèbes , & Troye ,
 Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joye.
 Ainsi nôtre amitié triomphante à son tour,
 Vaincra la jalousie en cedant à l'amour ,
 Et de nôtre destin bravant l'ordre barbare
 Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

A N T I O C H U S .

Le pourrez-vous , mon Frère ?

S E L E U C U S .

Ah, que vous me pressez !

Je le voudrai du moins, mon Frère, & c'est assez,
 Et ma raison sur moy gardera tant d'empire ,
 Que je desavoürai mon cœur, s'il en soupire.

A N T I O C H U S .

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens.
 Mais allons leur donner le secours des sermens,
 Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée.
 Les Dieux contre un tel coup aßeurent sa durée.

S E L E U C U S .

Allons , allons l'étraiudre au pied de leurs Autels,
 Par des liens sacrez & des nœuds immortels.



SCÈNE IV.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

P

Eut-on plus dignement mériter la Couronne ?

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne.
Confident de tous deux , prévoyant leur douleur,
J'ay prévu leur constance , & j'ay plaint leur malheur,
Mais de grace , achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la rependee donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcez,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncez,
Sur l'une & l'autre Armée également heureuse
Virent long-temps voler la victoire douteuse ;
Mais la Fortune enfin se tourna contre nous.
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups ,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie ,
Et préférant aux fers la gloire de perir ,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triste Nouvelle ,
En reçut tôt après une autre plus cruelle ,
Que Nicanor vivoit , que sur un faux rapport
De ce premier Epoux elle avoit crû la mort ;
Que piqué jusqu'au vif contre son hyménée ,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée ,
Et que pour , s'affranchir des fers de son Vainqueur,
Il alloit épouser la Princesse sa Sœur.
(C'est cette Rodogune, où l'un & l'autre Frère
Trouve encor les appas qu'avoit trouvez leur Père.
La Reine envoie en vain pour se justifier,
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un Juge inexorable ,

Et son amour nouveau la veut croire coupable.
Son erreur est un crime, & pour l'en punir mieux;
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré Diademe;
Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie,
Aux enfans qui naîtroient, le Trône de Syrie.

Mais tandis qu'animé de colére, & d'amour
Il vient deshériter ses Fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux Amans, & court comme à la proie,
La Reine au desespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un Mary qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable Maître,
Et changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte par tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits,
Le Roy meurt, & dit-on, par la main de la Reine.
Rodogune captive est livrée à sa haine;
Tous les maux qu'un Esclave endure dans les fers,
Alors sans moy, mon Frere, elle les eût soufferts.
La Reine à la gêner prenant mille delices,
Ne commettrait qu'à moy l'ordre de ses supplices;
Mais quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup, & j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiége, & fait un tel effort,
Que la Ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle, & nous daigne écouter,
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter,

La Reine de l'Egypte a rappelé nos Princes,
 Pour remettre à l'Aîné son Trône, & ses Provinces.
 Rodogune a paru sortant de sa prison,
 Comme un Soleil levant dessus nôtre Horizon.
 Le Parthe a décampé pressé par d'autres guerres
 Contre l'Armenien qui ravage ses terres ;
 D'un Ennemi cruel il s'est fait nôtre appui ,
 La paix finit la haine , & pour comble aujourd'hui,
 (Doy-je dire de bonne , ou mauvaise fortune ?)
 Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

T I M A G E N E.

Si tôt qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
 Ils ont vû Rodogune , & j'ay vû leur amour ;
 Mais comme étant Rivaux nous les trouvons à plain-
 dre ,

Connoissant leur vertu , je n'en voy rien à craindre,
 Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux....

L A O N I C E.

Je n'ay point encor vû qu'elle aime aucun des deux.

T I M A G E N E.

Vous me trouvez mal-propre à cette confidence,
 Et peut-être à dessein. Je la voy qui s'avance.
 Adieu , je dois au rang qu'elle est prête à tenir
 Du moins la liberté de vous entretenir.

S C E N E V.

R O D O G U N E , L A O N I C E.

R O D O G U N E.

J E ne sçai quel malheur aujourd'hui me menace,
 Et coule dans ma joie une secrète glace.
 Je tremble , Laonice , & te voulois parler ,
 Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

L A O N I C E.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire,

Ce jour m'en promet tant, que j'ay peine à tout croire
 La Fortune me traite avec trop de respect,
 Et le Trône, & l'hymen, tout me devient suspect.
 L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
 Le Trône, sous mes pas creuser un précipice,
 Je voy de nouveaux fers après les miens brisez,
 Et je prens tous ces biens pour des maux déguisez.
 En un mot, je crains tout de l'esprit de la Reine.

L A O N I C E.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

R O D O G U N E.

La haine entre les Grands se calme rarement.
 La paix souvent n'y sert que d'un amusement,
 Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
 Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
 Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats.
 Ce que j'ay dû de haine à de tels attentats.
 J'oublie, & pleinement, toute mon aventure;
 Mais une grande offense est de cette nature,
 Que toujours son auteur impute à l'offensé
 Un vif ressentiment dont il le croit blessé,
 Et quoi qu'en apparence on les reconcilie,
 Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie,
 Et toujours alarmé de cette illusion,
 Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
 Telle est pour moy la Reine.

L A O N I C E.

Ah, Madame, je jure

Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
 Vous devez oublier un desespoir jaloux,
 Où força son courage un infidelle Epoux.
 Si teinte de son sang & toute furieuse,
 Elle vous traita lors en Rivale odieuse,
 L'impetuosité d'un premier mouvement
 Engageoit sa vengeance à ce dur traitement;
 Il falloit un prétexte à vaincre sa colere,
 Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire,
 Quand je me dispensois à lui mal obéir,

Quand en vôtre faveur je semblois la trahir,
Peut être qu'en son cœur plus douce, & repentie,
Elle en dissimuloit la meilleure partie,
Que se voiant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de Mère;
Et si de cet amour je la vois sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous sçavez comme quoi je vous suis tout acquise.
Le Roy souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

R O D O G U N E.

Qui que ce soit des deux, qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa Mère, & pourra tout sur lui.

L A O N I C E.

Qui que ce soit des deux, je sçai qu'il vous adore.
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

R O D O G U N E.

Oùi, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

L A O N I C E.

Quoi, sont-ils des sujets indignes de vos feux?

R O D O G U N E.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite,
Mais il est mal aisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne panche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'un à l'autre, & se laissent piquer
Par ces je ne sçai quoi, qu'on ne peut expliquer.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence.
Je croy voir l'autre encor avec indifférence,
Mais cette indifférence est une aversion,
Lors que je la compare avec ma passion.
Etrange effet d'amour! incroyable chimère!
Je voudrois être à lui, si je n'aimois son Frère,
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

Ne pourrai-je servir une si belle flame ?

RODOGUNE.

Ne croit pas en tirer le secret de mon ame.

Quelque Époux que le Ciel veuille me destiner,

C'est à lui pleinement que je veux me donner.

De celui que je crains si je suis le partage ,

Je sçaurai l'accepter avec même visage.

L'hymen me le rendra précieux à son tour ,

Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour ,

Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée

Qu'un autre qu'un Mari regne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foy vous l'ose reprocher ?

RODOGUNE,

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher !

LAONICE

Quoi que vous me cachiez , aisément je devine ,

Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine ,

Le Prince....

RODOGUNE.

Garde-toy de nommer mon Vainqueur ,

Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur ,

Et je te voudrois mal de cette violence ,

Que ta dextérité feroit à mon silence.

Même de peur qu'un mot par hazard échapé

Te fasse voir ce cœur , & quels traits l'ont frapé ,

Je romps un entretien, dont la suite me blesse.

Adieu , mais souviens toy que c'est sur ta promesse

Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame , assurez-vous sur ma fidélité.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEOPATRE.



ERMENS fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force, qu'accepta ma
crainte,
Heureux déguisemens d'un immortel
couroux,

Vains fantômes d'Etat, évanouïssiez-vous.
Si d'un peril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce peril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formez,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmez.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissans, haine dissimulée,
Digne vœu des Rois, noble secret de Cour,
Eclatez, il est temps, & voici nôtre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis, & telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser,
Nous n'avons rien à craindre & rien à déguiser,
Je hai, je regne encor. Laissons d'illustres marques;
En quittant, s'il le faut, le haut rang des Monarques,
Faisons-en avec gloire un depart éclatant,
Et rendons le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même Ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loy,
Et regner par mon ordre, & sur vous, & sur moy.
Tout m'estime bien lâche, imprudente Rivale,

Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
 Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
 Te mette ta vangeance, & mon Sceptre à la main.
 Voy jusqu'où m'emporra l'amour du Diadème,
 Voy quel sang il me coûte, & tremble pour toy-même.
 Tremble, te dis-je, & songe, en dépit du Traité,
 Que pour t'en faire un don je l'ay trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

L Aonice, vois-tu que le Peuple s'apprête
 Au pompeux appareil de cette grande Fête ?

LAONICE.

La joie en est publique, & les Princes tous deux
 Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
 L'un & l'autre fait voir un mérite si rare,
 Que le souhait confus entre les deux s'égare,
 Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
 N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouve-
 ment.

Ils panchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,
 Leur choix, pour s'affermir attend encor le vôtre,
 Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
 Que votre secret scû les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sçais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE.

J'attens avec eux tous celui de leur naissance.

CLEOPATRE.

Pour un esprit de Cour, & nourri chez les Grands,
 Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
 Apprens, ma Confidente, apprens à me connoître.

Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naître,
 Voy, voy que tant que l'ordre en demeure douteux,

Aucun des deux ne regne, & je regne pour eux.
 Quoi que ce soit un bien que l'un & l'autre attende,
 De crainte de le perdre aucun ne le demande.
 Cependant je possède, & leur droit incertain
 Me laisse avec leur sort leur Sceptre dans la main.
 Voilà mon grand secret. Sçais-tu par quel mystère
 Je les laissois tous deux en dépôt chez mon Frère ?

L A O N I C E.

J'ay crû qu'Antiochus les tenoit éloignez.
 Pour jouir des Etats qu'il avoit regagnez.

C L E O P A T R E.

Il occupoit leur Trône. & craignoit leur presence,
 Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
 Mes ordres en étoient de point en point suivis
 Quand je le menaçois du retour de mes Fils.
 Voïant ce foudre prêt à suivre ma colere,
 Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire,
 Et content malgré lui du vain titre de Roy,
 S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moy.

Je te dirai bien plus. Sans violence aucune,
 J'aurois vû Nicanor épouser Rodogune,
 Si content de lui plaire, & de me dédaigner,
 Il eût vécu chez elle, en me laissant régner ;
 Son retour me fâchoit plus que son hymenée,
 Et j'aurois pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
 Tu vis comme il y fit des efforts superflus,
 Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
 S'il étoit quelque voie, infame, ou légitime.
 Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
 Qui me pût conserver un bien que j'ay chéri,
 Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un Mari.
 Dans l'état pitoïable où m'en réduit la suite,
 Délices de mon cœur, il faut que je te quitte,
 On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
 En recevra bien-tôt celle qui m'y réduit,
 L'amour que j'ay pour toy tourne en haine pour elle,
 Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle,
 Et puisqu'en te perdant j'ay sur qui m'en venger,
 Ma perte est supportable, & mon mal est léger.

Quoi, vous parlez encor de vengeance & de haine ;
Pour celle dont vous-même allez faire une Reine !

C L E O P A T R E .

Quoi je ferois un Roy pour être son Epoux ,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux ?
N'apprendras-tu jamais, ame basse, & grossière,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
Toy qui connois ce Peuple , & sçais qu'aux champs
de Mars

Lâchement d'une Femme il suit les étandarts,
Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépoüillée,
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée,
Ne sçaurois-tu juger que si je nomme un Roy,
C'est pour le commander , & combattre pour moy ?
J'en ay le choix en main avec le droit d'aînesse,
Et puis qu'il en faut faire une aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'usurai bien du droit que j'ay de le nommer.
On ne montera point au rang dont je devale,
Qu'en épousant ma haine , au lieu de ma Rivale.
Ce n'est qu'en me vangeant qu'on me le peut ravir,
Et je ferai regner qui me voudra servir.

L A O N I C E .

Je vous connoissois mal.

C L E O P A T R E .

Connois-moy toute entière ;

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang ,
Qui m'arrêta le bras , & conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans Armée ,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
M'exposoiert à son Frère, & foible, & sans secours.
Je me voïois perduë, à moins d'un tel ôrage :
Il vint, & sa fureur craignit pour ce cher gage ,
Il m'imposa des loix , exigea des sermens,
Et moy, j'accordaï tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trefor plus grand qu'on ne peut croire

J'en

J'en obtins, & je crûs obtenir la victoire,
 J'ay pû reprendre haleine, & sous de faux apprêts...
 Mais voici mes deux Fils que j'ay mandez exprès.
 Ecoute, & tu veras quel est cet hyménée.
 Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
 SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

MEs Enfans, prenez place. Enfin voici le jour
 Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
 Où je puis voir briller sur une de vos têtes
 Ce que j'ay conservé parmi tant de tempêtes,
 Et vous remettre un bien après tant de malheurs
 Qui m'a coûté pour vous tant de soins, & de pleurs.
 Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
 Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
 Que pour ne vous pas voir exposez à ses coups,
 Il fallut me résoudre à me priver de vous,
 Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ay je souffertes !
 Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes,
 Je vis vôt're Royaume entre ces murs réduit,
 Je crûs mort vôt're Pere, & sur un si faux bruit
 Le Peuple mutiné voulut avoir un Maître.
 J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
 Il fallut satisfaire à son brutal desir,
 Et de peur qu'il en prit, il m'en fallut choisir,
 Pour vous sauver l'Etat que n'eussay-je pû faire ?
 Je choisîs un Epoux avec des yeux de Mere,
 Vôt're Oncle Antiochus, & j'esperai qu'en lui
 Vôt're Trône tombant trouveroit un appui.
 Mais à peine son bras en relève la chute,
 Que par lui de nouveau le Sort me persecute.

Maître de vôtres Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce Trône relevé,
Qui lui parle de vous attire sa menace,
Il n'a défaut Tryphon, que pour prendre sa place,
Et de dépositaire, & de libérateur,
Il s'érige en Tyran, & lâche Usurpateur,
Sa main l'en a puni, pardonnons à son Ombre,
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.

Nicanor votre Pere, & mon premier Epoux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque l'aïant crû mort, il sembla ne revivre,
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
Passons ; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler.
Je ne sçai s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plût aux Dieux, ou non, s'il fût justice, ou
crime,

Mais soit crime, ou justice, il est certain, mes Fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un Trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon Frere avec vous trouvoit un seul azile.
Mais voir après douze ans, & de soins, & de maux,
Un Pere vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre Couronne après lui destinée
Aux Enfants qui naîtroient d'un second hymenée !
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes Fils, de la main d'une Mere
Un Trône racheté par le malheur d'un Pere.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ay fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste Ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moy les foudres mérités,
Et n'espérer sur vous que des prosperitez.

ANTIOCHUS.

Jusques-ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs, & grands travaux que nôtre amour vous
coute,

Et nous croïons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du Trône, aussi-bien que le jour.
Le recit nous en charme, & nous fait mieux com-
prendre

Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre
Mais afin qu'à jamais nous les puissions benir,
Epargnez le dernier à nôtre souvenir.

Ce sont fatalitez dont l'ame embarrassée,
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau.
Un Fils est criminel, quand il les examine,
Et quelque suite enfin que le Ciel y destine,
J'en rejette l'idée, & croy qu'en ces malheurs,
Le silence, ou l'oubli, nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le Sceptre avec même espérance,
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience,
Nous pouvons sans regner vivre tous deux contents.
C'est le fruit de vos soins, jouïssiez-en long temps,
Il tombera sur nous quand vous en ferez lasse,
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et l'accepter si-tôt semble nous reprocher,
De n'être revendus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajouterais, Madame, à ce qu'a dit mon Frere,
Que bien qu'avec plaisir & l'un, & l'autre espère,
L'ambition n'est pas nôtre plus grand desir.
Regnez, nous le verrons tous deux avec plaisir,
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celui de nous dont le Ciel a fait choix,
Sous vôtre illustre exemple apprenne l'art des Rois.

CLEOPATRE.

Dites tout, mes Enfans. Vous fuïez la Couronne,
Non que son trop d'éclat, ou son poids vous étonne;

L'unique fondement de cette aversion
 C'est la honte attachée à sa possession.
 Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
 S'il faut la partager avec nôtre Ennemie,
 Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
 Sur celle qui venoit pour vous la dérober.

O nobles sentimens d'une ame généreuse !
 O Fils vraiment mes Fils , ô Mère trop heureuse !
 Le sort de vôtre Pere enfin est éclairci ,
 Il étoit innocent , & je puis l'être aussi ;
 Il vous aimait toujours , & ne fut mauvais Père ,
 Que charmé par la Sœur , ou forcé par le Frère ,
 Et dans cette embuscade , où son effort fut vain ,
 Rodogune , mes Fils , le tua par ma main.
 Ainsi de cette amour la fatale puissance
 Vous coûte vôtre Pere , à moy mon innocence ,
 Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté ,
 L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
 Ainsi vous me rendrez l'innocence , & l'estime ,
 Lors que vous punirez la cause de mon crime.
 De cette même main qui vous a tout sauvé ,
 Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé ,
 Mais comme vous aviez vôtre part aux offenses ,
 Je vous ay réservé vôtre part aux vangeances ,
 Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits ,
 Si vous voulez regner , le Trône est à ce prix
 Entre deux Fils que j'aime avec même tendresse ,
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'aîné ,
 La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoi , vous montrez tous deux un visage étonné !
 Redoutez-vous son Frère ? Après la Paix infame ,
 Que même en la jurant je détestois dans l'ame ,
 J'ay fait lever des gens par des ordres secrets ,
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout
 prêts ;
 Et tandis qu'il fait tête aux Princes d'Arménie ,
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
 Qui vous fait donc pâlir à cette juste loy ?
 Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moy ?

Voulez-vous l'épouser, afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon Esclave?
Vous ne répondez point ! Allez, Enfans ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces Etats ,
J'ay fait vôtre Oncle Roy, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encor ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voiez que pour premier exploir....

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sçai bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande,
Mais si vous me devez, & le Sceptre, & le jour,
Ce doit être envers moy le sceau de vôtre amour.
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie,
Ce n'est qu'en m'imitant, que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris ,
Je vous le dis encor, le Trône est à ce prix.
Je puis en disposer comme de ma conquête ;
Point d'Aîné, point de Roy qu'en m'apportant sa tête,
Et puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met nôtre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups,
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégère !
O Femme que je n'ose appeller encor Mere !
Après que tes forfaits ont regné pleine ment,

S i j

Ne ſçaurois-tu ſouffrir qu'on regne innocemment ?
 Quels attrails penſes-tu qu'ait pour nous la Couronne ,
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ,
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler ,
 Si pour monter au Trône , il faut te reſſembler !

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la Nature ,
 Et n'imputons qu'au Sort nôtre triſte avanture.
 Nous le nommions cruel , mais il nous étoit doux ,
 Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
 Confidens tout enſemble , & Rivaux l'un de l'autre ,
 Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre.
 Cependant à nous voir l'un de l'autre Rivaux ,
 Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe
 Ou n'eſt guere ſenſible , ou guere imperueuſe ,
 Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort ,
 D'en connoître la cauſe , & l'imputer au Sort.
 Pour moy , je ſens les miens avec plus de foibleſſe.
 Plus leur cauſe m'eſt chere , & plus l'eſſet m'en bleſſe ;
 Non que pour m'en vanger j'oſe entreprendre rien ,
 Je donnerois encor tout mon ſang pour le ſien ,
 Je ſçai ce que je dois ; mais dans cette contrainte ,
 Si je retiens mon bras , je laiſſe aller ma plainte ,
 Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſez ,
 Qui ne fait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
 Voyez vous bien quel eſt le miniſtère infame
 Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme ?
 Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux ,
 De deux Princes ſes Fils , elle fait ſes bourreaux ?
 Si vous pouvez le voir , pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je voy bien plus encor , je voy qu'elle eſt ma Mère ,
 Et plus je voy ſon crime indigne de ce rang ,
 Plus je luy voy ſouïller la ſource de mon ſang.
 J'en ſens de ma douleur croître la violence ,
 Mais ma conſuſion m'impoſe le ſilence ,
 Lors que dans ſes forfaits ſur nos fronts imprimez

Je voy les traits honteux dont nous sommes formez.
 Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ,
 J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ,
 Je me cache à moy-même un excès de malheur,
 Où nôtre ignominie égale ma douleur,
 Et détournant les yeux d'une Mere cruelle,
 J'impute tout au Sort, qui m'a fait naître d'elle.

Je conserve pourtant encor un peu d'espoir,
 Elle est Mere, & le sang a beaucoup de pouvoir,
 Et le Sort l'eut-il fait encor plus inhumaine ,
 Une larme d'un Fils peut amollir sa haine.

S E L E U C U S.

Ah, mon Frere , l'amour n'est guere véhément ,
 Pour des Fils élevez dans un bannissement,
 Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage ,
 Elle n'a rappelez, que pour servir sa rage.
 De ses pleurs tant vantez je découvre le fard,
 Nous avons en son cœur, vous & moy, peu de part.
 Elle fait bien sonner ce grand amour de Mere ,
 Mais elle seule enfin s'aime, & se confidere,
 Et quoi que nous étale un langage si doux,
 Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
 Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ,
 Nous ayant embrassez, elle nous assassine ,
 En veut au cher Objet dont nous sommes épris,
 Nous demande son sang, met le Trône à ce prix.
 Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre,
 Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.

Nôtre révolte ici n'a rien que d'innocent ,
 Il est à l'un de nous , si l'autre le consent.
 Regnons, & son courroux ne sera que foiblesse,
 C'est l'unique moyen de sauver la Princesse.
 Allons la voir, mon Frere, & demeurons unis,
 C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
 Je forme un beau dessein que son amour m'inspire
 Mais il faut qu'avec lui nôtre union conspire.
 Nôtre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
 Ne sauroit triompher, que par nôtre amitié

Cet avertissement marque une défiance.
Que la mienne pour vous souffrir avec patience.
Allons, & sçöiez leur que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds, que l'amour ne rompt pas.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE,

RODOGUNE, ORONTE,
LAONICE.

RODOGUNE.



O ILA comme l'amour succede à la
colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des
yeux de Mere,
Comme elle aime la paix, comme elle
fait un Roy,

Et comme elle use enfin de ses Fils, & de moy.
Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense ?
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense ?
Lors que tu la trompois elle fermoit les yeux ?
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conserve mon ame,

Et qu'ayant reconnu sa haine , & mon erreur ,
Le cœur gros de soupins , & fœmissant d'horreur ,
Je romps une foy due aux secrets de ma Reine ,
Et vous viens découvrir mon erreur , & sa haine ,

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je croy devoir le reste de mes jours ?
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ,
Il faut de ces perils m'applanir la sortie.
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des Dieux, daignez m'en dispenser.
C'est assez que pour vous je luy sois infidelle ,
Sans m'engager encore à des contes contre-elle.
Oronte est avec vous , qui comme Ambassadeur ,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur.
Comme c'est en ses mains que le Roy vôtre Frère
A déposé le soin d'une tête si chère ,
Je vous laisse avec luy pour en délibérer.
Quoy que vous résolviez , laissez-moy l'ignorer.
Au reste , assurez-vous de l'amour des deux Princes.
Plûtôt que de vous perdre , ils perdront leurs Pro-
vinces ,

Mais-je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant , si j'étois ici vûë ,
Vôtre peril croîtroit , & je serois perduë ,
Fuyez , grande Princesse , & souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va , je reconnoîtrai ce service en son lieu.



SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE;

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême;
Où l'on fait de mon sang le prix d'un Diadème?
Fuirons-nous chez mon Frère? attendrons-nous la
mort,

Où ferons-nous contr'elle un genereux effort?

ORONTE.

Nôtre fuite, Madame, est assez difficile.
J'ay vû des gens de guerre épandus par la Ville,
Si l'on veut vôtre perte, on vous fait observer?
Ou s'il vous est permis encore de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse,
Feignant de vous servir, elle sert sa Maîtresse.
La Reine, qui sur tout craint de vous voir regner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous même imputer la rupture.
Elle obriendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la Paix,
Et le Roy, plus piqué contre vous, que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos fraïeurs, & nos legeretez,
D'avoir osé douter de la foy des Traitez,
Et peut-être pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera mocquée, & la Reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut, ou regner, ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de Couronne,
Et l'on s'en rend indigne, alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah, que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur?

Mais pourrons-nous braver une Reine en colère ,
Avec ce peu de gens que m'a laissez mon Frère ?

O R O N T E.

J'aurois perdu l'esprit , si j'osois m'en vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds , c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir nôtre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes
lieux

Vous portez le grand maître & des Rois & des
Dieux !

L'Amour fera luy seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rampart des Fils contre la Mère ,
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,
Et ces Astres naissans sont adorez de tous.

Quoi que puisse en ces lieux une Reine cruelle ,
Pouvant tout sur ces Fils , vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écarterz.

Ils sont peu , mais vaillans , & peuvent de sa rage
Empêcher la surprise, & le premier outrage.

Craignez moins , & sur tout , Madame , en ce grand
jour ,

Si vous voulez regner , faites regner l'Amour.

SCENE III.

R O D O G U N E.

Q Uoi ! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes Amans mandier le service,
Et sous l'indigne appas d'un coup d'œil affecté ,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma leureté ?
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ,
Leur sang tout genereux hait ces molles adresses ;
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir ,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour , j'éprouverai sa force ,

Sans flater leurs desirs , sans leur jeter d'amorce,
Et s'il est assez fort pour me servir d'appuy ,
Je le ferai regner , mais en regnant sur luy.

Sentimens étouffez de colère , & de haine ,
Rallumez vos flambeaux à celies de la Reine ,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loy ,
Pour rendre enfin justice aux Manes d'un grand Roy.
Rapportez à mes yeux son image sanglante ,
D'amour & de fureur encor éincelante ;
Telle que je le vis , quand tout percé de coups ,
Il me cria , *vangeance , adieu , je meurs pour vous.*
Chere Ombre , hélas ! bien loin de l'avoir poursuivi ,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie ,
Rendre un respect de Fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des Couronnes ,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes ,
Nous n'avons point de cœur pour aimer , ni haïr ,
Toutes nos passions ne savent qu'obéïr.
Après avoir armé pour vanger cet outrage ,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ,
Et moy fermant les yeux sur ce noir attentat ,
Je suivois mon destin en victime d'Etat.
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des restes de ta vie insolemment avide ,
Vouloir encor percer ce sein infortuné ,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
De la paix qu'elle rompt je ne fais plus le gage ,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage ,
J'ose , reprendre un cœur pour aimer , & haïr ,
Et ce n'est plus qu'à toy que je veux obeïr.

Le consentiras-tu , cet effort sur ma flamme ,
Toy , son vivant portrait , que j'adore dans l'ame ,
Cher Prince , dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais ?
Je sçai quelles seront tes douleurs & tes craintes ,
Je voy déjà tes maux , j'entens déjà tes plaintes ;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roy
Qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moy .

J'aurai mêmes douleurs , j'aurai mêmes alarmes.
S'il t'en coûte un soupir , j'en verserai des larmes.
Mais Dieux ! que je me trouble en les voyant tous
deux !

Amour , qui me confond , cache du moins tes feux ,
Et content de mon cœur dont je te fais le Maître.
Dans mes regards surpris garde-toy de paroître.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS,
RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

NE vous offensez pas , Princesse , de nous voir.
De vos yeux à vous même expliquer le pou-
voir.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupi-
rent ,

A vos premiers regards tous deux ils se rendirent ,
Mais un profond respect nous fit taire , & brûler ,
Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche , où vôtre Destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchainée ,
Puisque d'un droit d'aînesse , incertain parmi nous ,
La nôtre attend un Sceptre , & la vôtre , un Epoux.
C'est trop d'indignité que nôtre Souveraine
De l'un de ses captifs tiennne le nom de Reine ,
Nôtre amour s'en offense , & changeant cette loy ,
Remet à nôtre Reine à nous choisir un Roy.
Né vous abaissez plus à suivre la Couronne ;
Donnez-la , sans souffrir qu'avec elle on vous donne ,
Reglez nôtre destin qu'ont mal réglé les Dieux ;
Nôtre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux ,
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère vôtre choix au choix de la Nature ,
Et vient sacrifier à vôtre élection.

Toute nôtre esperance , & nôtre ambition.

Prononcez donc , Madame , & faites un Monarque ,
 Nous cederons sans honte à cette illustre marque ,
 Et celui qui perdra vôtre divin Objet ,
 Demeurera du moins vôtre premier Sujet :
 Son amour immortel sçaura toujours luy dire
 Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire ,
 Il y mettra sa gloire , & dans un tel malheur
 L'heur de vous obéir flatera sa douleur.

R O D O G U N E .

Princes , je dois beaucoup à cette déference
 De vôtre ambition , & de vôtre esperance ,
 Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir ,
 Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
 Comme sans leurs avis les Rois disposent d'elles ,
 Pour affermir leur Trône , ou finir leurs querelles ,
 Le destin des Etats est arbitre du leur ,
 Et l'ordre des Traitez régle tout dans leur cœur.
 C'est luy que suit le mien , & non pas la Couronne.
 J'aimerai l'un de vous , parce qu'il me l'ordonne ,
 Du secret révéle j'en prendrai le pouvoir ,
 Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
 N'attendez rien de plus , ou vôtre attente est vaine :
 Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine ,
 J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
 Peut-être on vous a teu jusqu'où va son couroux ,
 Mais je dois par épreuve assez bien le connoître ,
 Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
 Que n'en ay-je souffert , & que n'a-t'elle osé ?
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ,
 Mais craignez avec moy que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
 Pardonnez moy ce mot qui viole un oubli ,
 Que la paix entre nous doit avoir établi.
 Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre.
 Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ,
 Et je meritois qu'il me pût consumer ,
 Si je luy fournissois dequoi se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante ,
 S'il est en v^ôtre main de la rendre impuissante ?
 Faites un Roy , Madame, & regnez avec luy.
 Son couroux desarmé demeure sans appuy ,
 Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
 Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
 Mais a-t'elle intérêt au choix que vous ferez ,
 Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
 La Couronne est à nous , & sans luy faire injure ,
 Sans manquer de respect aux droits de la Nature ,
 Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part ,
 Et rendre à v^ôtre choix ce qu'il doit au hazard.
 Qu'un si foible scrupule en n^ôtre faveur cesse.
 V^ôtre inclination vaut bien un droit d'aînesse ,
 Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur .
 S'il se trouvoit contraire aux vœux de v^ôtre cœur.
 On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre ,
 Pour vous faire regner , ce seroit vous contraindre ,
 Vous donner la Couronne en vous tyrannisant ,
 Et verser du poison sur ce noble présent.
 Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume ,
 Princesse , à n^ôtre espoir ôtez cette amertume ,
 Et permettez que l'heur qui suivra v^ôtre Epoux ,
 Se puisse redoubler , à le tenir de vous.

R O D O G U N E.

Ce beau feu vous aveugle, autant comme il vous brûle ,
 Et tâchant d'avancer , son effort vous recule.
 Vous croiez que ce choix , que l'un & l'autre attend ,
 Pourra faire un heureux , sans faire un mécontent ,
 Et moy , quelque vertu que v^ôtre cœur prépare ,
 Je crains d'en faire deux , si le mien se déclare.
 Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux ,
 Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux ,
 Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne.
 Je me mettrai trop haut , s'il faut que je me donne :
 Quoi qu'aisément je cede aux ordres de mon Roy ,
 Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moy ,
 Sçavez-vous quels devoirs , quels travaux , quels ser-
 vices ,

Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
 Par quels degrez de gloire on me peut mériter ?
 En quels affreux perils il faudra vous jeter ?
 Ce cœur vous est acquis après le Diadème ,
 Princes , mais gardez-vous de le rendre à luy-même ;
 Vous y renoncerez peut-être pour jamais ,
 Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs , quels travaux , quels ser-
 vices ,

Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
 Et quels affreux perils pourrons-nous redouter ,
 Si c'est par ces degrez qu'on peut vous meriter ?

ANTIOCHUS.

Princesse , ouvrez ce cœur , & jugez mieux du nôtre .
 Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre ,
 Et dites hautement à quel prix vôtre choix .
 Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois ,

RODOGUNE.

Princes , le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est nôtre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir , tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Et bien donc , il est temps de me faire connoître ,
 J'obéis à mon Roy puisqu'un de vous doit l'être ,
 Mais quand j'aurai parlé , si vous vous en plaignez ,
 J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez ,
 Et que c'est malgré moy , qu'à moy-même renduë ,
 J'écoute une chaleur qui m'étoit défenduë ,
 Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir ,
 Que la foy des Traitez ne doit plus reténir.

Tremblez, Princes, tremblez , au nom de vôtre Pere,
 Il est mort, & pour moy par les mains d'une Mere,
 Je l'avois oublié , sujette à d'autres loix ,
 Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
 C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine.
 J'aime les Fils du Roy, je hay ceux de la Reine,
 Reglez-vous là dessus , & sans plus me presser,
 Voiez auquel des deux vous voulez renoncer.
 Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre,
 Je respecte autant l'un, que je déteste l'autre,
 Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand Roy,
 S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moy.
 Ce sang que vous portez , ce Trône qu'il vous laisse,
 Valent bien que pour lui vôtre cœur s'intéresse,
 Vôtre gloire le veut , l'amour vous le prescrit.
 Qui peut contr'elle & lui soulever vôtre esprit ?
 Si vous leur préférez une Mere cruelle,
 Soiez cruels , ingrats , parricides comme elle.
 Vous devez la punir si vous la condamnez ,
 Vous devez l'imiter si vous la sôûtenez.
 Quoi, cette ardeur s'éteint ! l'un & l'autre soupire,
 J'avois sçu le prévoir , j'avois sçu le prédire.

ANTIOCHUS.

Princesse

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché,
 Quand j'ay voulu me taire , en vain je l'ay tâché.
 Appelez ce devoir haine , rigueur , colere,
 Pour gagner Rodogune , il faut vanger un Pere,
 Je me donne à ce prix. Osez me mériter ,
 Et voiez qui de vous daignera m'accepter,
 Adieu , Princes.



SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

HElas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respect d'une amour si parfaite!

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon Frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel est injuste ! Une ame si cruelle,
Méritoit nôtre Mere, & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blaspheme.

SELEUCUS.

Ah, que vous me gênez

Par cette retenuë où vous vous obstinez !

Faut-il encor regner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'est, ou d'elle, ou du Trône être ardemment épris,
Que vouloir, ou l'aimer, ou regner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est & d'elle, & de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une revolte, & si pleine, & si prompte.

SELEUCUS.

Lors que l'obéissance a tant d'impiété.

La revolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La revolte, mon Frere, est bien précipitée,
Quand la loy qu'elle rompt peut être retractée,
Et c'est à nos desirs trop de témérité

De vouloir de tels biens avec facilité.

Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.

Mais que je tâche en vain de flater nos tourmens !

Nos malheurs sont plus forts que ces déguisemens,

Leur excez à mes yeux paroît un noir abîme ,

Où la haine s'apprête à couronner le crime,

Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,

Où sans un parricide il n'est point de bonheur,

Et voyant de ces maux l'épouvantable image,

Je me sens affoiblir, quand je vous encourage.

Je frémis, je chancelle, & mon cœur abatu

Suit tantôt sa douleur, & tantôt sa vertu.

Mon Frere, pardonnez à des discours sans suite ,

Qui font trop voir le trouble où mon ame est réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous , si mon esprit troublé

Ne secouïoit le joug dont il est accablé.

Dans mon ambition , dans l'ardeur de ma flamme,

Je voy ce qu'est un Trône, & ce qu'est une Femme,

Et jugeant par leur prix de leur possession ,

J'éteins enfin ma flamme , & mon ambition ;

Et je vous cederois l'une & l'autre avec joie,

Si, dans la liberté que le Ciel me renvoie ,

La crainte de vous faire un funeste present

Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuisant.

Dérobons-nous, mon Frere, à ces ames cruelles,

Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encor un peu.

L'espoir ne peut s'éteindre, où brûle tant de feu,

Et son reste confus me rend quelques lumieres,

Pour juger mieux que vous de ces ames si fieres.

Croïez moy, l'une & l'autre a redouté nos pleurs ;

Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs,

Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,

Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gemissez, soupirez,

Et je tiendrai pour vous ce que vous espérez,
 Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
 Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
 Sauver l'une de l'autre, & peut être leurs coups ,
 Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
 C'est ce qu'il faut pleurer. Ni Maîtresse, ni Mere,
 N'ont plus de choix ici , ni de loix à nous faire.
 Quoi que leur rage exige, ou de vous, ou de moy,
 Rodogune est à vous, puisque je vous fais Roy.
 Epargnez vos soupirs près de l'une & de l'autre ,
 J'ay trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre.
 Je n'en suis point jaloux, & ma triste amitié
 Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

S C E N E VI.

A N T I O C H U S .

Q U E je ferois heureux, si je n'aimois un Frère !
 Lors qu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut
 faire ,
 Mon amitié s'oppose à son aveuglement.
 Elle agira pour vous , mon Frere également ;
 Et n'abusera point de cette violence ,
 Que l'indignation fait à votre esperance.
 La pesanteur du coup souvent nous étourdit ,
 On le croit repoussé quand il s'approfondit,
 Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
 Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade,
 Ces ombres de santé cachent mille poisons,
 Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
 Daignent les justes Dieux rendre vain ce présage,
 Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
 Et si contre l'effort d'un si puissant couroux
 La Nature, & l'Amour voudront parler pour nous.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE,

RODOGUNE.



PRINCE, qu'ay-je entendu ? parce
que je soupire,
Vous présumez que j'aime, & vous
m'osez le dire !
Est-ce un Frere, est-ce vous dont
la remerité

S'imaginer . . .

ANTIOCHUS.

Appaisez ce courage irrité,

Princesse, aucun de nous ne seroit temeraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire.
Je voy votre merite, & le peu que je vaux,
Et ce Rival si cher connoit mieux ses défauts,
Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le
rouche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux ;
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'Oracle ;
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des Dieux, au nom de cette flamme...

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame,
Et vôtre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.

Je l'ai dit, il est vrai, mais quoi qu'il en puisse être,
Meritez cet amour que vous voulez connoître,
Lors que j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous.
J'ai donné ces soupirs aux Manes d'un Epoux,
Et ce sont les effets du souvenir-fidelle

Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle;
Princes, soïez ses Fils, & prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux reparti.
Ce cœur qu'un saint amour rangea sous vôtre Empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment soupire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer, le sang qu'il a versé,
Il le reprend en nous, il le revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah, Princesse, en l'état où le Sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses
Fils ?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en lui-même;
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras.
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas ?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moy,
Prince, il faut le vanger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loy,
Nommez les Assassins & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystere
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une Mere ?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,

Nommez d'autres Vangeurs, ou d'autres Assassins.

R O D O G U N E.

Ah ! je voy trop regner son parti dans vôtre ame,
Prince, vous le prenez.

A N T I O C H U S.

Où, je le prens, Madame,
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,
Que la Nature enferme en ce malheureux flanc.

Satisfaites vous-même à cette voix secrète,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète,
Exécutez son ordre, & hâtez-vous sur moy
De punir une Reine, & de vanger un Roy.
Mais quitte par ma mort d'un devoir si severe,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon Frere.

De deux Princes unis à soupirer pour vous,
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour Epoux.
Punissez un des Fils des crimes de la Mere,
Mais paieez l'autre aussi des services du Pere,
Et laissez un exemple à la posterité
Et de rigueur entiere, & d'entiere équité.

Quoi, n'écoutez-vous, ni l'amour, ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir, ni salaire, ni peine ?
Ce cœur, qui vous adore, & que vous dédaignez...

R O D O G U N E.

Hélas, Prince !

A N T I O C H U S.

Est-ce encor le Roy que vous plaiguez ?
Ce soupir ne va-t'il que vers l'Ombre d'un Pere ?

R O D O G U N E.

Allez, ou pour le moins rappelez vôtre Frere.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lors que je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort seul, que vous n'étiez ensemble ;
Je vous bravoïs tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abusez pas, Prince de mon secret,
Au milieu de ma haine il m'échape à regret,
Mais enfin il m'échape, & cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de vôtre vûe.
Où, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux,

Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.

Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose,
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause.
Vous l'avez fait naître en me pressant d'un choix,
Qui rompt de vos Traitez les favorables loix.
D'un Pere mort pour moy voiez le sort étrange.
Si vous me laissez libre, il faut que je le vange,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner ;
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende.
Vôtre refus est juste, autant que ma demande,
A force de respect vôtre amour s'est trahi.
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vangeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la recompense.
Rentrons donc sous les loix que m'impose la Paix,
Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.
Prince, en vôtre faveur je ne puis davantage.
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moy,
Je n'oublierai jamais que je me dois un Roy.
Où, malgré mon amour j'attendrai d'une Mere
Que le Trône me donne, ou vous, ou vôtre Frere.
Attendant son secret vous aurez mes desirs,
Et s'il le fait regner, vous aurez mes soupirs.
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

A N T I O C H U S .

Que voudrois-je de plus ? Son bonheur est le mien.
Rendez heureux ce Frere, & j'en perdrai rien,
L'amitié le consent, si l'amour l'apprehende.
Je benirai le Ciel d'une perte si grande,
Et quittant les douceurs de cet espoir florant
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

R O D O G U N E .

Et moy, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... mais adieu, mon esprit se confond.
Prince, si vôtre flame à la mienne répond,

Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point, qu'avec le Diadème.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

LEs plus doux de mes vœux enfin sont exaucez,
Tu viens de vaincre, Amour, mais ce n'est pas
assez.

Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la Nature,
Et prête lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais Amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vangeresses.
Voici la Reine. Amour, Nature, justes Dieux,
Faites-la-moy fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
LAONICE.

CLEOPATRE.

ET bien, Antiochus, vous dois-je la Couronne ?

ANTIOCHUS.

Madame, vous sçavez si le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous sçavez mieux que moy, si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sçay que je pérís, si vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,

Vous vous êtes laissé prévenir par un Frere ?

Il a sçeu me venger quand vous delibériez.

Et je dois à son bras ce que vous espeziez ?
 Je vous en plains, mon Fils, ce malheur est extrême,
 C'est perir en effet que perdre un diadème,
 Je n'y sçai qu'un remede, encor est-il fâcheux,
 Etonnant, incertain, & triste pour tous deux,
 Je perirai moy-même, avant que de le dire ;
 Mais enfin on perd tout, quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le remede à nos maux est tout en vôtre main,
 Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.
 Vôtre seule colére a fait nôtre infortune.
 Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,

Nous l'adorons tous deux, jugez en quels tourmens
 Nous jette la rigueur de vos commandemens.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense,
 Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
 Et vôtre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
 S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
 Au point où je les voy, c'en est le seul remede.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possede ?
 Avez-vous oublié que vous parlez à moy,
 Ou si vous présumez être déjà mon Roy ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
 Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moy ? j'aurois allumé cet insolent amour.

ANTIOCHUS.

Et quel autre pretexte a fait nôtre retour ?
 Nous avez-vous mandez qu'afin qu'un droit d'aînesse
 Donnât à l'un de nous le Trône, & la Princesse ?
 Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
 Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
 Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,
 Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
 Si la beauté deslors n'eût allumé nos feux,
 Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux,

Le desir de regner eût fait la même chose ,
 Et dans l'ordre des loix que la paix nous impose ,
 Nous devons aspirer à sa possession ,
 Par amour , par devoir , ou par ambition.
 Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire,
 Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un Frere,
 Et cette crainte enfin cédant à l'amitié ,
 J'implore pour tous deux un moment de pitié,
 Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
 Que la foy des Traitez n'avoit point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir ,
 Des hontes que pour vous j'avois sçeu prévenir,
 Et de l'indigne état où vôtre Rodogune
 Sans moy, sans mon courage, eût mis vôtre fortune
 Je croyois que vos cœurs sensibles à ces coups
 En sçauroient conserver un genereux courroux,
 Et je le retenois avec ma douceur feinte ,
 Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
 Ce torrent de colere & de ressentiment
 Fût plus impetueux en son débordement.
 Je fais plus maintenant, je presse, sollicite ,
 Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
 Le Sceptre, dont ma main vous doit recompenser,
 N'a point de quoy vous faire un moment balancer,
 Vous ne considerez, ni lui, ni mon injure ,
 L'amour étouffe en vous la voix de la Nature ,
 Et je pourrois aimer des Fils dénaturez !

ANTIOCHUS.

La Nature & l'Amour ont leurs droits séparez,
 L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possède.

CLEOPATRE.

Non , non, où l'Amour regne, il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
 Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous ;
 Mais aussi....

Poursuivez , Fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux , s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périssez , perissez , Votre rébellion

Mérite plus d'horreur que de compassion.

Mes yeux sçauront le voir sans verser une larme ,

Sans regarder en vous que l'Objet qui vous charme ,

Et je triompherai , voyant perir mes Fils ,

De ses Adorateurs , & de mes Ennemis.

ANTIOCHUS.

Et bien triompez-en , que rien ne vous retienne.

Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?

Madame , commandez , je suis prêt d'obéir.

Je percerai ce cœur qui vous ose trahir ,

Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire

Et noyer dans mon sang toute votre colere.

Mais si la dureté de votre aversion

Nomme encor nôtre amour une rébellion ,

Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes

Que de foibles soupirs , & d'impuissantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah , que n'a-t-elle pris , & la flamme , & le fer.

Que bien plus aisément j'en sçautois triompher !

Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ,

Elles ont presque éteint cette ardeur de vangeance.

Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ,

Je sens que je suis Mere auprès de vos douleurs.

C'en est fait , je me rends , & ma colere expire.

Rodogune est à vous aussi bien que l'Empire ;

Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'ainé ,

Possédez-la , réglez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !

Je rends graces aux Dieux qui calment votre haine.

Madame , est-il possible ?

CLEOPATRE.

En vain j'ay résisté,
La Nature est trop forte, & mon cœur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre Mere,
Et votre amour pour moy taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de perir !
La main qui me bleffoit a daigné me guérir !

CLEOPATRE.

Oùi, je veux couronner une flamme si belle,
Allez à la Princesse en porter la nouvelle.
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé ;
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !
Oùi, Madame, entre nous la joye en est commune.

CLEOPATRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce soir destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornez
A vous donner en nous des Sujets couronnez.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu sa colere.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un Fils sur le cœur d'une Mere ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encor, & ce cœur adoucit....

CLEOPATRE.

Envoyez-moy son Frère, & nous laissez ici.

Sa douleur fera grande, à ce que je présume ;
 Mais j'en sçaurai sur l'heure adoucir l'amertume.
 Ne lui témoignez rien, il lui fera plus doux
 D'apprendre tout de moy, qu'il ne seroit de vous.

S C E N E V.

CLEOPATRE.

Que tu penettes mal le fond de mon courage !
 Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,
 Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir,
 Ne les a fait couler, qu'afin de t'ébloüir.
 Je ne veux plus que moy dedans ma confidence,
 Et toy, crédule Amant que charme l'apparence,
 Et dont l'esprit léger s'attache avidement,
 Aux attraits captieux de mon déguisement,
 Va, triomphe en idée avec ta Rodogune ,
 Au sort des Immortels préfere ta fortune ,
 Tandis que mieux instruite en l'art de me vanger
 En de nouveaux malheurs je sçaurai te plonger.
 Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil tré-
 buche.
 De qui se rend trop tôt on doit craindre une embuche,
 Et c'est mal demeurer le cœur d'avec le front ,
 Que prendre pour sincere un changement si prompt.
 L'effet te fera voir comme je suis changée.

S C E N E V I.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

SCavez-vous, Seleucus. que je me suis vangée ?
 SELEUCUS.
 Pauvre Princesse , hélas !

CLEOPATRE.

Vous déplorez son sort ?

Quoi, l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'Amant fidelle.

Si j'ay sçeu me vanger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O Ciel ! & de qui donc, Madame ?

CLEOPATRE.

C'est de vous,

Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son Epoux,

De vous qui l'adorez en dépit d'une Mère,

De vous qui dédaignez de servir ma colere,

De vous de qui l'Amour, rebelle à mes desirs,

S'oppose à ma vengeance, & détruit mes plaisirs.

SELEUCUS.

De moy !

CLEOPATRE.

De toy, perfide. Ignore, dissimule

Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle,

Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,

Du moins en l'apprenant, commence à le sentir.

Le Trône étoit à toy par le droit de naissance,

Rodogune avec lui tomboit en ta puissance,

Tu devois l'épouser, tu devois être Roy ;

Mais comme ce secret n'est connu que de moy,

Je puis, comme je veux tourner le droit d'aînesse,

Et donne à ton Rival ton Sceptre & ta Maîtresse.

SELEUCUS.

A mon Frere ?

CLEOPATRE.

C'est lui que j'ay nommé l'aîné.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,

Et par une raison qui vous est inconnue,

Mes propres sentimens vous avoient prévenuë,

Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux.

Que mon cœur n'ait donné à ce Frere avant vous,
Et si vous bornez-là toute vôtre vangeance,
Vos desirs & les miens seront d'intelligence.

C L E O P A T R E .

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépir.
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

S E L E U C U S .

Quoi, je conserverois quelque courroux secret !

C L E O P A T R E .

Quoi lâche, tu pourrois la perdre sans regret ?
Eile de qui les Dieux te dennoient l'hyménée ?
Eile dont tu plaignois la perte imaginée ?

S E L E U C U S .

Considerer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

C L E O P A T R E .

Que la mort la ravisse, ou qu'un Rival l'emporte,
La douleur d'un Amant est également forte,
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne sçauroit voir son bien aux mains de son Rival.
Piqué jusques au vif il tâche à le reprendre,
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite, à sa flame étoit dû.

S E L E U C U S .

Peut-être, mais enfin par quel Amour de Mere
Pressez vous tellement ma douleur contre un Frere ?
Prenez vous intérêt à la faire éclater ?

C L E O P A T R E .

J'en prens à la connoître, & la faire avorter ;
J'en prens à conserver malgré toy mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

S E L E U C U S .

Je le veux croire ainsi, mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînez, quand, & comme il vous
plaît ?

Qui des deux vous doit croire, & par quelle justice

Faut-il que sur moy seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessez,
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez ?

CLEOPATRE.

Comme Reine, à mon choix je fais justice, ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un Fils vers moy noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SELEUCUS.

Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrettes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous luy faites,
Et je voy quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, & plus que je ne veux.
Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ay, ni faute d'yeux, ny faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moy
Qu'amitié pour mon Frère, & zèle pour mon Roy.
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE.

DE quel malheur suis-je encore capable ?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux Fils
Deux Enfans revoltéz, & deux Rivaux unis.
Quoi, sans émotion perdre Trône & Maîtresse !
Quel est ici ton charme, odieuse Princeesse,
Et par quel privilège, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux,
N'espere pas pourtant triompher de ma haine.
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encore
Reine ?

Je sçay bien qu'en l'état où tous deux je les voy
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toy,
Mais n'importe ; mes mains sur le Père enhardies

Pour un bras refusé ſçaurent prendre deux vies.
Leurs jours également ſont pour moy dangereux,
J'ay commencé par lui, j'acheverai par eux.

Sors de mon cœur, Nature, ou fay qu'ils m'oc-
béiſſent.

Fay-les ſervir ma haine, ou conſent qu'ils périfſent.
Mais déja l'un a vû que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes viâtes,
Et de me rendre heureuſe à force de grands crimes.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

CLEOPATRE.



NFIN, graces aux Dieux, j'ay moins
d'un Ennemy.

La mort de Seleucus m'a vangé à demi;
Son Ombre, en attendant Rodogune &
ſon Frère,

Peut déjà de ma part les promettre
à ſon Père,

Ils le ſuivront de près, & j'ay tout préparé,

Pour réunir bien-tôt ce que j'ay ſeparé.

O toy, qui n'attens plus que la cérémonie,

Pour jeter à mes pieds ma Rivale punie,

Et par qui deux Amans vont d'un ſeul coup du Sort
Recevoir l'hyménée, & le Trône, & la mort,

Poiſon, me ſçauras-tu rendre mon Diadème?

Le ſer m'a bien ſervie, en feras-tu de même?

Me seras-tu fidelle ? Et toy que me veux-tu ,
Ridicule retour d'une sotte vertu ,
Tendresse dangereuse , autant comme importune ;
Je ne veux point pour fils l'Epoux de Rodogune ,
Et ne voy plus en luy les restes de mon Sang .
S'il m'arrache du Trône , & la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un Epoux infidelle ,
Héritier d'une flamme envers moy criminelle ,
Aime mon Ennemie , & pèris comme luy .
Pour la faire tomber , j'abattraï son appuy ,
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser une abyme ,
Que retenir ma main sur la moitié du crime ,
Et te faisant mon Roy , c'est trop me négliger ,
Que de laisser sur moy Père & Frère à vanger .
Qui se vange à demy court luy-même à sa peine .
Il faut , ou condamner , ou couronner sa haine .
Dût le peuple en fureur pour ses Maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux ,
Dût le Parthe vangeur me trouver sans défense ,
Dût le Ciel égaler le supplice à l'offense ,
Trône , à t'abandonner je ne puis consentir .
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ,
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange .
Tombe sur moy le Ciel , pourvu que je me vange ,
J'en recevray le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses Ennemis .
Et de quelque rigueur que le Destin me traite ,
Je pers moins à mourir , qu'à vivre leur Sujet .
Mais voici Laonice , il faut dissimuler .
Ce que le seul effet doit bien-tôt révéler .

SCÈNE II.

CLEOPARTE , LAONICE.

V CLEOPATRE.
Viennent-ils , nos Amans ?

Ils aprochent , Madame ,

On lit dessus leur front l'allegresse de l'ame ,
 L'Amour s'y fait paroître avec la Majesté ,
 Et suivant le vieil ordre en Syrie usité ,
 D'une grace en tous deux toute auguste , & Royale
 Ils viennent prendre ici la Coupe Nuptiale ,
 Pour s'en aller au Temple , au sortir du Palais ,
 Par les mains du grand Prêtre être unis à jamais .
 C'est là qu'il les attend pour benir l'alliance .
 Le peuple tout ravi par ses vœux les devance ,
 Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
 Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs Autels ,
 Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bien tôt , ne soit bien-tôt finie .
 Les Parthes à la foule aux Syriens meslez ,
 Tous nos vieux differens de leur ame exilez ,
 Font leur Suite assez grosse , & d'une voix commune
 Benissent à l'envy le Prince , Rodogune :
 Mais je les voy déjà , Madame ; c'est à vous
 A commencer ici des spectacles si doux .

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
 RODOGUNE, ORONTE,
 LAONICE, Troupe de
 Parthes , & de Syriens .

CLEOPATRE.

A Prochez , mes Enfans , (car l'amour mater-
 nelle ,
 Madame , dans mon cœur vous tient déjà pour telle
 Et je croy que ce nom ne vous déplaira pas .

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas .

Il m'est trop doux , Madame , & tout l'heur que
j'espere ,

C'est de vous obéir , & respecter en Mère.

CLEOPATRE.

Aimez-moy seulement , vous allez être Rois ,
Et s'il faut du respect , c'est moy qui vous le dois .

ANTIOCHUS.

Ah , si nous recevons la suprême puissance ,
Ce n'est pas pour sortir de vôtre obéissance.
Vous regnerez icy , quand nous y régnerons ,
Et ce seront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'ose le croire ainsi , mais prenez vôtre place ,
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

*Icy Antiochus s'assied dans un fauteuil , Rodogune à
sa gauche en même rang , & Cléopatre à sa droite ,
mais en rang inférieur , & qui marque quelque iné-
galité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune ,
avec la même différence , & Cléopatre , pendant qu'ils
prennent leurs places , parle à l'oreille de Laonice , qui
s'en va querir une Coupe pleine de vin empoisonné.
Après qu'elle est partie , Cléopatre continuë.*

Peuple qui m'écoutez , Parthes & Syriens ,
Sujets du Roy son Frère ou qui futes les miens.
Voici de mes deux Fils celui qu'un-droit d'ainesse
Elève dans le Trône , & donne à la Princesse.
Je lui rens cet Etat que j'ay sauvé pour lui ,
Je cesse de régner , je commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de Souveraine.

Voici vôtre Roy , Peuple , & voilà vôtre Reine.
Vivez pour les servir , respectez-les tous deux ,
Aimez-les , & mourez , s'il est besoin pour eux.

Oronte , vous voyez avec quelle franchise
Je leur rens ce pouvoir , dont je me-fuis démise.
Prétez les yeux au reste , & voyez les effets
Suivre de point en-point les Traitez de la Paix.

Laonice revient avec une Coupe à la main.

ORONTE.

Vôtre sincérité s'y fait assez paroître.

Madame , & j'en feray recit au Roy mon Maître.

CLEOPATRE.

L'hymen est maintenant nôtre plus cher souci.
L'usage veut , mon Fils , qu'on le commence icy.
Recevez de ma main la Coupe Nuptiale ,
Pour être après unis sous la foy conjugale.
Puisse-t'elle être un gage envers vôtre Moitié ,
De vôtre amour ensemble , & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la Coupe.*

Ciel , que ne dois-je point aux bontez d'une Mère ?

CLEOPATRE.

Le temps presse , & vôtre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame , hâtons donc ces glorieux momens.
Voici l'heureux essai de nos contentemens.
Mais si mon Frère étoit le témoin de ma joye...

CLEOPATRE.

C'est être trop cruel , de vouloir qu'il la voye.
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ,
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine.
Mais n'importe , achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE , ANTIOCHUS ,
RODOGUNE , ORONTE.
TIMAGENE , LAONICE , Troupe.

TIMAGENE.

AH, Seigneur ,
CLEOPATRE.

Timagène.

Quelle est vôtre insolence ?

TIMAGÈNE,

Ah, Madame.

ANTIOCHUS *rendant la Coupe à Laonice.*

Parlez,

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelez. . .

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGÈNE.

Le Prince vôtre Frère. . .

ANTIOCHUS.

Quoy, se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché long-tems, afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ay trouvé, Seigneur, au bout de cette Allée,
Où la clarté du Ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,
Son ame à ce penser paroissoit attachée.
Sa tête sur un bras languissamment panchée,
Immobile, & rêveur en malheureux Amant. . .

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisoit-il ? achevez promptement.

TIMAGÈNE.

D'une profonde playe en l'estomac ouverte,
Son sang à gros brouillons sur cette couche verte. . .

CLEOPATRE.

Il est mort ;

TIMAGÈNE.

Ouy, Madame.

CLEOPATRE.

Ah, Destins ennemis,

Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le desespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de sa main il s'est privé du jour.

T I M A G E N E à Cléopâtre.

Madame , il a parlé , sa main est innocente.

C L E O P A T R E à Timagène.

La-tienne est donc coupable , & ta rage insolente

Par une lâcheté qu'on ne peut égaler ,

L'ayant assassiné , le fait encore parler.

A N T I O C H U S .

Timagène , souffrez la douleur d'une Mère ,

Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.

Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins ,

J'en ferois autant qu'elle , à vous connoître moins :

Mais que vous a-t'il dit ? achevez , je vous prie.

T I M A G E N E .

Surpris d'un tel spectacle à l'instant je m'écrie ,

Et soudain à mes cris ce Prince en soupirant ,

Avec aïsez de peine entre'ouvre un œil mourant ,

Et ce reste égaré de lumière incertaine

Luy peignant son cher Frère , au lieu de Timagène ,

Rempli de vôtre idée , il m'adresse pour vous

Ces mots où l'amitié regne sur le couroux.

*Une main qui nous fut bien chère**Vange ainsi le refus d'un coup trop inhumain.**Régnez , & sur tout , mon cher Frère ,**Gardez-vous de la même main.*

C'est . . . La Parque à ce mot lui coupe la parole.

Sa lumière s'éteint , & son ame s'envole ,

Et moy tout effraïé d'un si tragique sort ,

J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

A N T I O C H U S .

Rapport vraiment funeste , & sort vraiment tragique .

Qui va changer en pleurs l'allegresse publique.

O Frère plus aimé que la clarté du jour ,

O Rival aussi cher , que m'étoit mon amour ,

Je te pers , & je trouve en ma douleur extrême ,

Un malheur dans ta mort , plus grand que ta mort

même.

O de ses derniers mots fatale obscurité ,

En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité !

Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine ;

Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité , qui dois-je en soupçonner ?

Une main qui nous fut bien chère !

Madame , est-ce la vôtre , ou celle de ma Mère ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refusé nôtre main.
Qui de vous s'est vengée ? est-ce l'une , est-ce l'autre ,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

CLEOPATRE.

Quoi , vous me soupçonnez !

RODOGUNE.

Quoi , je vous suis suspecte ?

ANTIOCHUS.

Je suis Amant , & Fils , je vous aime , & respecte !
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si
doux ,

A ces marques enfin je ne connoi que vous.
As-tu bien entendu ? dis-tu vrai Timagène ?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la Princesse , ou la Reine ,
Je mourrois mille fois , mais enfin mon recit
Contient , sans rien de plus , ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action est si noire ,
Que n'en pouvant douter , je n'ose encor la croire ,
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles,
Mais si j'ay refusé ce détestable employ ,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moy.
Qui que vous soyez donc , recevez une vie,
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

Il tire son épée , & veut se tuer.

RODOGUNE.

Ah , Seigneur , arrêtez ,

R O D O G U N E ,
T I M A G E N E .

Seigneur, que faites-vous ?

A N T I O C H U S .

Je fers, ou l'une, ou l'autre, & je prévien les coups.

C L E O P A T R E .

Vivez, regnez heureux.

A N T I O C H U S .

Otez-moy donc de doute,

Et montrez moy la main qu'il faut que je redouté;

Qui pour m'assassiner ose me secourir,

Et me salue de moy pour me faire perir.

Puis-je vivre, & traîner cette gêne éternelle;

Confondre l'innocente avec la criminelle,

Vivre, & ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,

Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?

Vivre avec ce tourment, s'est mourir à toute heure.

Tirez moy de ce trouble, ou souffrez que je meure,

Et que mon déplaisir par un coup gene eux,

Epargne un parricide à l'une de vous deux,

C L E O P A T R E .

Puisque le même jour que ma main vous couronne,

Je perds un de mes Fils, & l'autre me soupçonne,

Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuier,

Son peu d'amour me force à me justifier,

Si vous n'en pouvez mieux consoler une Mere,

Qu'en la traitant d'égale avec une Etrangère,

Je vous diray, Seigneur (car ce n'est plus à moy

A nommer autrement, & mon Juge, & mon Roy)

Que vous voïez l'effet de cette vieille haine,

Qu'en dépit de la Paix me garde l'Inhumaine,

Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,

Et que j'avois raison de vouloir prévenir.

Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre.

J'ay préveu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre,

Mais je vous ay laissé desarmer mon couroux.

à Rodogune.

Sur la foy de ses pleurs je n'ay rien crain de vous,

Madame ; mais ô Dieux ! quel rage est la vôtre !

Quand je vous donne un Fils, vous assassinez l'autre,

Et m'enviez soudain l'unique & foible appui
 Qu'une Mere opprimée eût pû trouver en lui.
 Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?
 Si je m'en plains au Roy, vous possédez mon Juge,
 Et s'il m'ose écouter, peut être hélas ! en vain
 Il voudra se garder de cette même main.
 Enfin je suis leur Mere, & vous leur Ennemie.
 J'ay recherché leur gloire, & vous leur infamie,
 Et si je n'eusse aimé ces Fils que vous m'ôtez,
 Vôtre abord en ces lieux les eût deshérités.
 C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
 A regler les soupçons sur cette difference,
 A voir de qui des deux il doit se défier,
 Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE à Cleopatre.

Je me défendray mal. L'innocence étonnée
 Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,
 Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
 Qui l'en veut accuser, sans peine la surprend.

Je ne m'étonne point de voir que vôtre haine
 Pour me faire coupable a quitté Timagene.
 Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moy,
 Son recit s'est trouvé digne de vôtre foy,
 Vous l'accusiez pourtant, & vôtre ame alarmée
 Craignoit qu'en expirant ce Fils vous eût nommée,
 Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
 Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
 Certes, si vous voulez passer pour véritable,
 Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
 Je veux bien par respect ne vous imputer rien,
 Mais vôtre bras au crime est plus fait que le mien,
 Et qui sur un Epoux fit son apprentissage,
 A bien pû sur un Fils achever son ouvrage.
 Je ne deniray point, puisque vous les sçavez,
 De justes sentimens dans mon ame élevez.
 Vous demandiez mon sang, j'ay demandé le vôtre ;
 Le Roy sçait quels motifs ont poussé l'une & l'autre,
 Comme par la prudence il a tout adouci,
 Il vous connoît peut-être, & me connoît aussi.

à *Antiochus.*

Seigneur, c'est un moien de vous être bien chère,
 Que pour don nuptial vous immoler un Frere,
 On fait plus, ou m'impute un coup si plein d'horreur;
 Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

à *Cleopatre.*

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
 Madame, & que feroit toute nôtre Syrie,
 Où seule, & sans appui contre mes attentats,
 Je verrois Mais, Seigneur, vous ne m'écou-
 rez pas.

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un Frere
 Je ne veux point juger entre vous & ma Mere;
 Assassinez un Fils, massacrez un Epoux,
 Je ne veux me garder, ni d'elle ni de vous.

Suivons aveuglément ma triste destinée,
 Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
 Cher Frere, c'est pour moy le chemin du trépas,
 La main qui t'a percé ne m'épargnera pas,
 Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
 Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre.
 Heureux, si sa fureur qui me prive de toy
 Se fait bien tôt connoître, en achevant sur moy,
 Et si du Ciel trop lent à la reduire en poudre,
 Son crime redoublé peut arracher la foudre.
 Donnez-moy.

RODOGUNE. *l'empêchant de prendre la Coupe.*

Quoi, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,

Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez-vous de l'une & l'autre main.
 Cette Coupe est suspecte, elle vient de la Reine,
 Craignez de toutes deux quelque secrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser,

RODOGUNE.

De toute deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, & vous tient innocente,
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour subir les mêmes loix;
On ne peut craindre trop pour le salut des Rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque Domestique.

CLEOPATRE *prenant la Coupe.*

Je le ferai moi-même. Et bien, redoutez vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux;
J'ai souffert cet outrage avec que patience.

ANTIOCHUS. *prenant la Coupe de
la main de Cléopâtre après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance.
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort,
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne voy rien, dans le trouble où je suis
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux Dieux qui les connoissent,
Et vay sans plus tarder. ...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux

Déjà tout égarez, troubles, & furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons Dieux, quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la Coupe à
Lionice.*

N'importe, elle est ma Mère, il faut la secourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie.
Ma haine est trop fidelle, & m'a trop bien servie,
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois;
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce

De ne voir point regner ma Rivale en ma place.

Regne, de crime en crime enfin te voilà Roy ;
Je t'ay défait d'un Pere, & d'un Frere, & de moy.
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choisir sur vous les peines de mes crimes.
Puissez-vous ne trouver dedans vôt're union.
Qu'horreur, que jalousie, & que confusion,
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un Fils qui me ressemble.

A N T I O C H U S.

Ah, vivez pour changer cette haine en amour.

C L E O P A T R E,

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'icy. Je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiez,
Sauve-moy de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.

O R O N T E.

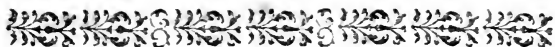
Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste Ciel vous est bien favorable.
Il vous a preservé, sur le point de perir,
Du danger le plus grand que vous pûssiez courir,
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, & vos mains innocentes.

A N T I O C H U S.

Oronte, je ne sçay dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort.
L'une & l'autre a pour moy des malheurs sans exem-
ple,

Plaignez mon infortune. Et vous, allez au Temple
Y changer l'allegresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funébre appareil,
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les Dieux voudront être à nos vœux plus propices.

Fin du cinquième & dernier Acte.



EXAMEN DE RODOGUNE.

LE Sujet de cette Tragedie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voicy les paroles sur la fin du Livre qu'il a fait des guerres de Syrie. Démétrius surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, & vécut quelque temps prisonnier dans la Cour de leur Roy Phraates, dont il épousa la Sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, Domestique des Rois précédens, s'empara du Trône de Syrie, & y fit assieoir un Alexandre encore Enfant, Fils d'Alexandre le Bâtard, & d'une Fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme Tuteur sous le nom de ce Pupille, il s'en défit, & prit lui-même la Couronne, sous un nouveau nom de Triphon, qu'il se donna. Antiochus, Frère du Roy prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, & les troubles qui l'avoient suivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Triphon, il le fit mourir. De là il porta ses armes contre Phraates, & vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius retournant dans son Royaume fut tué par sa femme Cléopatre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conçu une telle indignation, qu'elle avoit épousé ce même Antiochus, Frère de son Mary. Elle avoit deux Fils de Démétrius dont elle tua Seleucus l'ainé, d'un coup de flèche, si-tôt qu'il eut pris le Diadème après la mort de son Pere, soit qu'elle craignit qu'il ne la voulût vanger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus son Frère lui succeda, & contraignit cette Mere dénaturée de prendre le poison, qu'elle lui avoit préparé.

Justin en son 36. 38. & 39. liv. raconte cette Histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des Machabées & Josephé au 13. des

Antiquitez Judaïques, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec Appian. C'est-à-lui que je me suis attaché pour la Narration que j'ay mise au premier Acte, & pour l'effet du cinquième, que j'ay adouci du côté d'Antiochus. J'en ay dit la raison ailleurs. Le reste sont des Episodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'Histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Demetrius, qui vrai-semblablement l'amenoit en Syrie, prendre possession de sa Couronne. J'ay fait porter à la piece le nom de cette Princesse, plutôt que celui de Cleopatre, que je n'ay même osé nommer dans mes Vers, de peur qu'on ne confondît cette Reine de Syrie avec cette fameuse Princesse d'Egypte qui portoit même nom, & que l'idée de celle-ci beaucoup plus connue, que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les Auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la Cour, quel étoit celui de mes Poèmes que j'estimois le plus, & j'ay trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ay jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ay toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer en quelque sorte au respect que je devois à ceux que je voyois pencher d'un autre côté. Cette preference est peut-être en moy un effet de ces inclinations aveugles, qu'ont beaucoup de Peres pour quelques uns de leurs Enfans, plus que pour les autres ? Peut-être y entre-t'il un peu d'amour propre, en ce que cette Tragedie me semble être un peu plus à moy, que celles qui l'ont précédée, à cause des incidens surprenans qui sont purement de mon invention, & n'avoient jamais été vûs au Théâtre : & peut être enfin y a-t'il un peu de vrai mérite, qui fait que cette inclination n'est pas tout-à-fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentimens, mais certainement on peut dire que mes autres Pièces ont peu d'avantages, que ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du Sujet,
la

la nouveauté des fictions , la force des Vers , la facilité de l'expression , la solidité du raisonnement , la chaleur des passions , les tendresses de l'amour & de l'amitié , & cet heureux assemblage est menagé de sorte , qu'elle s'éleve d'Acte en Acte. Le second passe le premier , le troisième est au dessus du second , & le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une , grande , complete. Sa durée ne va point , ou fort peu , au de-là de celle de la representation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer , & l'unité de lieu s'y rencontre en la maniere que je l'explique dans le troisième de ces Discours , & avec l'indulgence que j'ay demandée pour le Theatre.

Ce n'est pas que je me flate assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier Acte , qu'il est mal-aisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutesfois si inutile , qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cleopatre dans le second feroit connoître beaucoup de chose par sa confidence avec Laonice , & par le recit qu'elle en fait à ses deux Fils , pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux Scenes demeureroient assez obscures , si cette narration ne les avoit précédées , & du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier Acte ; & la peinture que Cleopatre fait d'elle-même dans son Monologue qui ouvre le second , n'auroient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avouë qu'elle est sans artifice , & qu'on la fait de sang froid à un Personnage Protatique , qui se pourroit toutesfois justifier par les deux exemples de Terence que j'ay citez sur ce sujet au premier Discours. Timagéne qui l'écoute n'est introduit que pour l'écouter , bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Seleucus , qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable , & par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir sçû déjà en la Cour d'Egypte , où

étoit en assez bonne posture , étant Gouverneur des Neveux du Roy , pour entendre des Nouvelles assurées de tout ce qui se passoit dans la Syrie qui'en est voisine. D'ailleurs , ce qui ne peut recevoir d'excuse , c'est que comme il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit de retour avec les Princes , il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie , pour s'informer de sa Sœur , comment se sont passez tous ces troubles , qu'il dit ne sçavoir que confusément. Pollux dans Médée n'est qu'un Personnage Procratique qui écoute sans intérêt comme lui , mais sa surprise de voir Jason à Corinthe où il vient d'arriver , & son séjour en Asie que la Mer en separe , lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci ; parce qu'il ne s'est encor rien passé dans la Pièce qui excite la curiosité de l'Auditeur , ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'Horace , vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille qui l'écoute a intérêt comme lui à sçavoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage , & l'Auditeur , que Sabine & elle n'ont retenu que de leurs malheurs , & des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis , où elles voient leurs Freres dans l'une & leur amour dans l'autre , n'a pas moins d'avidité qu'elle , d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ay dit ailleurs , que lors que la Tragedie a son fondement sur des guerres entre deux Etats , ou sur d'autres affaires publiques , il est très-malaisé d'introduire un Acteur qui les ignore , & qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les Spectateurs en parlant à lui.

J'ay déguisé quelque chose de la verité Historique en celui-ci. Cleopatre n'épousa Antiochus qu'en l'absence de ce que son Mary avoit épousé Rodogune

Chez les Parthes, & je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Demetrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Demetrius n'avoit pas encore épousé Rodogune, & venoit l'épouser dans son Royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses Peuples, & asseurer la Couronne aux Enfants qui naîtroient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, & que l'amour que ses deux Fils ont pour elle ne fit point d'horreur aux Spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la Veuve de leur Pere, tant cette affection incestueuse répugne à nos Mœurs.

Cleopatre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins, & des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pû trahir son secret aux Princes, ou à Rodogune, si elle l'eût sçu plutôt, & cette ambitieuse Mere ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses Fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour, indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins, mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cleopatre, avec espoir de la voir executer par les Princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, & les attacher tous deux à sa protection, par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la Reine leur avoit faite, & devoit prévoir, que si elle se fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimoit, son Ennemie qui avoit seule le secret de leur naissance n'eût pas manqué de nommer Seleucus pour Aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, & d'exciter une Guerre civile qui eût pû causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux

dans l'égalité de pretention , & elle n'en avoit point de meilleur moyen , que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur Père , qui avoit perdu la vie pour elle , & leur faire cette proposition qu'elle sçavoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le Traité de Paix l'avoit forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnoissance , la liberté qu'ils lui rendoient la rejettoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de vanger cette mort , mais il étoit de celui des Princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avouë elle-même à Antiochus qu'elle les haïroit , s'ils lui avoient obéi ; que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande , ils font ce qu'ils doivent par leurs refus ; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime , & que la justice qu'elle demande de la mort de leur Père seroit un parricide , si elle la recevoit de leurs mains.

Je dirai plus. Quand cette proposition seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche , elle meritoit quelque grace , & pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au Théâtre , & pour l'embarras surprenant où elle jette les Princes , & pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la Piece qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus par dépit renonce au Trône , & à la possession de cette Princesse ; que la Reine , le voulant animer contre son Frère , n'en peut rien obtenir , & qu'enfin elle se résout par desespoir de les perdre tous deux , plutôt que de se voir Sujette de son Ennemie.

Elle commence par Séleucus , tant pour suivre l'ordre de l'Histoire , que parce que s'il fût demeuré en vie après Antiochus & Rodogune , qu'elle vouloit empoisonner publiquement , il les auroit pû vanger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son Frère , d'autant qu'elle espere que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt , pour le faire mourir avant qu'il ait pû rien sçavoir de cette autre mort , ou du moins avant qu'il

l'en puisse convaincre ; puis qu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner , que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ay parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ay apporté , pour empêcher qu'Antiochus n'en commit un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui presente, & du peu d'apparence qu'il y avoit , qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vûe , il parlât d'amour & de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derriere le Theatre , ils peuvent le résoudre , quand ils le jugeront à-propos. L'action est complete, puis qu'ils sont hors de peril, & la mort de Seleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux Freres , qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche , en qui l'on n'a pas vû assez de sincérité, pour prendre aucune assurance sur son témoignage.





HERACLIUS,
EMPEREUR
D'ORIENT.
TRAGÉDIE.



ACTEURS.

PHOCAS, Empereur d'Orient.

HERACLIUS, Fils de l'Empereur Maurice, crû
Martian Fils de Phocas, Amant d'Eudoxe.

MARTIAN, Fils de Phocas, crû Leonce Fils de
Léontine, Amant de Pulcherie.

PULCHERIE, Fille de l'Empereur Maurice,
Maîtresse de Martian.

LEONTINE, Dame de Constantinople, autre-
fois Gouvernante d'Heraclius & de Martian.

EUDOXE, Fille de Leontine, & Maîtresse d'He-
raclius.

CRISPE, Gendre de Phocas.

EXUPERE, Patricien de Constantinople.

AMINTAS, Amy d'Exupere.

Un Page de Léontine.

La Scène est à Constantinople.



HERACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE,

PHOCAS.



CRISPE, il n'est que trop vrai ; la plus
belle Couronne

N'a que de faux brillans dont l'éclat l'en-
vironne ,

Et celui , dont le Ciel pour un sceptre
fait choix ,

Jusqu'à ce qu'il le porte , en ignore le poids.

Mille & mille douceurs y semblent attachées ,

Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées.

Qui croit les posséder les sent s'évanouir ,

Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.

Sur tout qui , comme moy , d'une obscure naissance

Monte par la révolte à la Toute puissance ,
 Qui de simple Soldat à Empire élevé
 Ne l'a que par le crime acquis , & conservé ;
 Autant que sa fureur s'est immolé de têtes ,
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;
 Et comme il n'a semé qu'épouvante , & qu'horreur ;
 Il n'en recueille enfin que trouble , & que terreur.
 J'en ay semé beaucoup , & depuis quatre lustres
 Mon Trône n'est fondé que sur des morts-illustres ,
 Et j'ay mis au tombeau , pour regner sans effroy ,
 Tout ce que j'en ay vû de plus digne que moi.
 Mais le sang répandu de l'Empereur Maurice ,
 Ses cinq Fils à ses yeux envoiez au supplice ,
 En vain en ont été les premiers fondemens ,
 Si pour m'ôter ce Trône ils servent d'instrumens.
 On en fait revivre un au bout de vingt années.
 Bizance ouvre (dis-tu) l'oreille à ces menées ;
 Et le Peuple , amoureux de tout ce qui me nuit ,
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit ,
 Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier Imposteur , armé pour me détruire ,
 Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé ,
 Voudra servir d'idole à son zele charmé.
 Mais sçais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite ?

C R I S P E.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

P H O C A S.

Quiconque en est l'auteur , devoit mieux l'inventer.

Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter ,
 Sa mort est trop certaine , & fut trop remarquable ,
 Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.

Il n'avoit que six mois , & lui perçant le flanc ,
 On en fit dégouter plus de lait , que de sang.
 Et ce prodige affreux , dont je tremblai dans l'ame ,
 Fut aussi tôt suivi de la mort de ma Femme.
 Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché ,
 Et que , sans Leontine , on l'eût long-temps cherché.
 Il fut livré par elle , à qui pour récompense

Je donnaï de mon Fils à gouverner l'enfance ,
Du jeune Martian , qui d'âge presque egal ,
Etoit resté sans Mere en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît , & le Peuple est crédule ;
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter ,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.

Quand vous fîtes perir Maurice , & sa Famille ,
Il vous en plut , Seigneur , réserver une Fille ,
Et résoudre deslors qu'elle auroit pour Epoux
Ce Prince destiné pour regner après vous.
Le Peuple en sa personne aime encore , & révere ,
Et son Père Maurice , & son Ayeul Tibere ,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang ,
S'il voit tomber leur Sceptre au reste de leur sang.
Non , il ne courra plus après l'ombre d'un Frère ,
S'il voit monter la Sœur dans le Trône du Pere ;
Mais presser cet hymen. Le Prince aux champs de
Mars.

Chaque jour , chaque instant , s'offre à mille hazards ,
Et n'eût été Leonce , en la dernière Guerre
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre ,
Puisque sans la valeur de ce jeune Guerrier
Martian demeroit , ou mort , ou Prisonnier.
Avant que d'y perir (s'il faut qu'il y perisse)
Qu'il vous laisse un Neveu qui le soit de Maurice ,
Et qui réunissant l'une & l'autre Maison ,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom.

P H O C A S.

Helas ! dequoi me sert ce dessein salutaire ,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?
Pulcherie , & mon Fils ne se montrent d'accord ,
Qu'à fuir cet himenée , à l'égal de la mort ,
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La Princesse sur tout fêmit à mon aspect ,
Et quoi qu'elle étudie un peu de faux respect ,
Le souvenir des siens , l'orgueil de sa naissance ,

L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
 Sa Mere, que long-temps je voulus épargner,
 Et qu'en vain par douceur j'esperai de gagner,
 L'a de la sorte instruite, & ce que je veus suivre
 Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE,

Il faut agir de force avec de tels esprits,
 Seigneur, & qui les flate endurent leurs mépris.
 La violence est juste, où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
 Je j'ay mandée exprès, non plus pour la flater,
 Mais pour prendre mon ordre, & pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE,

CRISPE.

PHOCAS.

ENfin, Madame, il est temps de vous rendre.
 Le besoin de l'Etat défend de plus attendre,
 Il lui faut des Césars, & je me suis promis
 D'en voir naître bien-tôt de vous, & de mon Fils.
 Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
 Des soins que mes bontez ont pris de vôtre enfance,
 De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bien-
 faits,

Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
 Ils ne font point de honte au rang le plus suplime,
 Ma Coutonne & mon Fils valent bien quelque estime.
 Je vous les offre encor, après tant de refus,
 Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
 Que de force, ou de gré, je me veux satisfaire,

Qu'il me faut craindre en Maître , ou me cherir en
Père ,

Et que , si vôtre orgueil s'obstine à me haïr ,
Qui ne peut être aimé , se peut faire obéir.

PULCHERIE.

J'ay rendu jusqu'ici cette reconnoissance

A ces soins tant vantez d'élever mon enfance ,

Que tant qu'on m'a laissé en quelque liberté ,

J'ay voulu me défendre avec civilité ?

Mais puis qu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique ,

Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique ,

Que je me montre entiere à l'injuste fureur ,

Et parle à mon Tyran en Fille d'Empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice

Que j'étois Pulcherie , & Fille de Maurice ,

Si tu faisois dessein de m'ébloüir les yeux ,

Jusqu'à prendre tes dons , pour des dons précieux.

Voy quels sont ces presens dont le refus t'étonne.

Tu me donne , dis-tu , ton Fils , & ta Couronne ;

Mais que me donnes-tu , puisque l'une est à moy ,

Et l'autre en est indigne , étant sorti de toy ?

Ta liberalité me fait peine à comprendre.

Tu parles de donner , quand tu ne fais que rendre ,

Et puis qu'avecque moy tu veux le couronner ,

Tu ne me rends mon bien , que pour te le donner.

Tu veux que cet hymen , que tu m'oses prescrire

Porte dans ta maison les titres de l'Empire ,

Et de cruel Tyran , d'infame Ravisseur ,

Te fasse vrai Monarque , & juste Possesseur.

Ne reproche donc plus à mon ame indignée

Qu'en perdant tous les miens , tu m'as seule épargnée

Cette feinte douceur , cette ombre d'amitié ,

Vint de ta Politique , & non de pitié ;

Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve.

Tu m'as laissé la vie , afin qu'elle te serve ,

Et mal sûr dans un Trône où tu crains l'avenir ,

Tu ne m'y veux placer , que pour t'y maintenir ,

Tu ne m'y fais monter , que de peur d'en descendre ;

Mais connois Pulcherie & cesse de prétendre.

Je sçai qu'il m'appartient, ce Thône où tu te sieds,
Que c'est à-moy d'y voir tout le Monde à mes pieds;
Mais comme il est encor teint du sang de mon Père,
S'il n'est lavé du tien, il ne sçauroit me plaire;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, & quelle je veux être.

Qu'une autre t'aime en Père, ou te redoute en Maître,
Le cœur de Pulcherie est trop haur, & trop franc,
Pour craindre, ou pour flater le Bourreau de son
sang.

PHOCAS.

J'ay forcé ma colere à te prêter silence
Pour voir à quel excès iroit ton insolence
J'ay vû ce qui t'abuse, & me fait mépriser,
Et t'aime encor assez, pour te desabuser.

N'estime plus mon Sceptre usurpé sur ton Père,
Ni que pour l'appuier ta main soit necessaire.
Depuis vingt ans je regne, & je regne sans roy,
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moy.
Le Trône où je me sieds n'est pas un bien de race;
L'Armée a ses raisons pour remplir cette place,
Son choix en est le titre, & tel est nôtre sort,
Qu'une autre Election nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'Arrêt de Maurice.
J'en vis avec regret le triste sacrifice,
Au repos de l'Etat il fallut l'accorder,
Mon cœur qui résistoit fut contraint de ceder;
Mais pour remettre un jour l'Empire en sa Famille,
Je fis ce que je pûs, je conservai sa Fille,
Et sans avoir besoin de titre, ni d'appui,
Je te fais part d'un bien, qui n'étoit plus à lui.

PULCHERIE.

Un chetif Centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de Mutinez élût par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste Seigneur du bica de mes Ayeux!
Lui qui n'a pour l'Empire autre droit que ses crimes,

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes ,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat ,
En imputant leur perte au repos de l'Etat ,
Il fait plus , il me croit digne de cette excuse ,
Souffre , souffre à ton tour que je te desabuse ,
Apprens que si jamais quelques seditions
Usurpèrent le droit de ces Elections ,
L'Empire étoit chez nous un bien hereditaire.
Maurice ne l'obtint , qu'en Gendre de Tibere ,
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Theodose , & jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abatuë...

P H O C A S.

Et bien , si tu le veux , je te le restituë ,
Cet Empire , & consens encor que la fierté
Impute à mes remords l'effort de ma bonté.
Di que je te le rends , & te fais des caresses
Pour appaiser des tiens les Ombres vangeresses ,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine , & flater ta douleur.
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon Fils ? Etoit-il au berceau
Des tiens què je perdis le Juge , ou le Bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le Monde entiere admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire ?
En ay-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ;
Et voit-on sous le Ciel Prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien , si grand , si magnanime...

P U L C H E R I E.

Va , je ne confonds point ses vertus & ton crime.
Comme ma haine est juste , & ne m'aveugle pas ,
J'en vois assez en lui pour les plus grands Etats
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ,
J'honore sa valeur , j'estime sa personne ,
Et panche d'autant plus à lui vouloir du bien ,
Que s'en voyant indigne , il ne demande rien ,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par de-là son mérite .

Et que de tes projets son cœur triste & confus ,
 Pour m'en faire justice , approuve mes refus.
 Ce Fils si vertueux d'un Pere si coupable
 S'il ne devoit regner , me pourroit être aimable ,
 Et cette grandeur même , où tu le veux porter ,
 Est l'unique motif qui m'y fait résister.
 Après l'assassinat de ma Famille entiere ,
 Quand tu ne m'as laissé Père , Mère , ni Frère ,
 Que j'en fasse ton Fils légitime heritier !
 Que j'asseure par-là leur Trône au Meurtrier !
 Non , non , si tu me crois le cœur si magnanime ,
 Qu'il ose separer ses vertus de ton crime ,
 Sépare tes presens , & ne m'offre aujourd'hui
 Que ton Fils sans le Sceptre , ou le Sceptre sans lui-
 Avise , & si tu crains qu'il te fût trop infame
 De remettre l'Empire en la main d'une Femme ,
 Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
 Le Ciel me rend un Frère à ta rage échapé ,
 On dit qu'Heraclius est tout prêt de paroître ,
 Tyran , descens du Trône , & fais place à ton Maître.

PHOCAS.

A ce compte , arrogante , un Fantôme nouveau ,
 Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau ,
 Te donne cette audace , & cette confiance !
 Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croïance ,
 Mais....

PULCHERIE.

Je sçai qu'il est faux ; pour t'asseurer ce rang
 Ta rage eut trop soin de verser tout mon sang.
 Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
 Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
 Au seul nom de Maurice il te fera trembler ,
 Puisqu'il se dit son Fils , il veut lui ressembler ,
 Et cette ressemblance , où son courage aspire ,
 Merite mieux que toy de gouverner l'Empire.
 J'irai par mon suffrage affermir cette erreur ,
 L'avouer pour mon Frère , & pour mon Empereur ,
 Et dedans son parti jeter tout l'avantage.
 Du Peuple convaincu par mon premier hommage.

Toy, si quelque remords te donne un juste effroy,
Sors du Trône, & te laisse abuser comme moy.
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oùï, je me la serai bien-tôt par ton supplice,
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir,
Ma patience a fait par-de là son pouvoir,
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage
Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits,
Fortifie, affermi ceux qu'ils auront seduits,
Dans ton ame à ton gré change ma destinée,
Mais choisi pour demain la mort, ou l'hyménée.

PULCHERIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort,
A qui hait l'hyménée, & ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dy, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

En ces deux Scenes Heraclius passe pour Martian, & Martian pour Leonce. Heraclius se connoît, mais Martian ne se connoît pas.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE,
HERACLIUS, CRISPE.

PHOCAS à Heraclius.

Approche, Martian, que je te le repete.
Cette ingrate Furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte, & du Pere, & du Fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire,
D'un faux Heraclius, qu'elle accepte pour Frere ;
Mais quoi, qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HERACLIUS.

Seigneur ...

Garde sur toy d'attirer ma colère.

HERACLIUS.

Deussai-je mal user de cet amour de Pere,
 Etant ce que je suis, je me doy quelque effort,
 Pour vous dire, Seigneur, que c'est vous faire tort,
 Et que c'est trop montrer d'injuste défiance,
 De ne pouvoir regner, que par son alliance.
 Sans prendre un nouveau droit du nom de son Epoux,
 Ma naissance suffit pour regner après vous,
 J'ay du cœur, & tiendrois l'Empire même infame,
 S'il falloit l'obtenir de la main d'une Femme.

PHOCAS.

Et bien, elle mourra, tu n'en n'as pas besoin.

HERACLIUS.

De vous-même, Seigneur, daignez mieux prendre soin,
 Le Peuple aime Maurice; en perdre ce qui reste,
 Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
 Au nom d'Heraclius à demi soulevé,
 Vous verriez par sa mort le desordre achevé.
 Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
 Faire regner un autre, & la laisser Sujette,
 Et d'un parti plus bas punissant son orgueil....

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
 A ce Fils supposé, dont il me faut défendre,
 Tu parles d'ajouter un veritable Gendre?

HERACLIUS.

Seigneur, j'ay des Amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un Sceptre il n'est point d'amitié,
 Point qui ne s'ébloüisse à l'éclat de sa pompe,
 Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
 Elle mourra, te dis je.

PULCHERIE.

Ah ! ne m'empêchés pas
 De rejoindre les miens par un heureux trépas.
 La vapeur de mon sang ira grossir la foudre,
 Que Dieu tient déjà prête à le reduire en poudre.

Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs....

P H O C A S.

Par ses remerciemens juge de ses fureurs.
J'ay prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer si tu veux qu'elle vive.
Sinon, j'en jure encor, & ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCENE IV.

PULCHERIE, HERACLIUS,
MARTIAN.

HERACLIUS.

EN vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place,
Vôtre refus est juste, & j'en sçai les raisons,
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons ;
D'autres destins, Madame, attendent l'un & l'autre,
Ma foy m'engage ailleurs, aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Leonce un digne possesseur,
Je serai trop heureux d'en posséder la Sœur.
Ce Guerrier vous adore, & vous l'aimez de même,
Je suis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime,
Leontine leur Mere est propice à nos vœux,
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux
nœuds,

D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivitez doivent être éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné.
Leonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné ;
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite.
Mais à d'autres penfers il me faut recourir,
Il n'est plus temps d'aimer, alors qu'il faut mourir,
Et quant à ce départ, une ame se prépare....

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;
 Pardonnez moy ce mot ; pour vous servir d'appui,
 J'ay peine à reconnoître encor un Pere en lui.
 Résolu de périr pour vous sauver la vie,
 Je sens tous mes respects ceder à cette envie,
 Je ne suis plus son Fils, s'il en veut à vos jours,
 Et mon cœur tout entier vole à vôtre secours.

PULCHERIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre;
 Non la mort, non l'hymen où l'on me veut con-
 traindre.

Mais ce peril extrême, où pour me secourir,
 Je voy vôtre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN

Ah, mon Prince, ha, Madame ! il vaut mieux vous
 résoudre,
 Par un heureux hymen, à dissiper ce foudre.

Au nom de vôtre amour, & de vôtre amitié,
 Prenez de vôtre sort tous deux quelque pitié.
 Que la vertu du Fils, si pleine & si sincere,
 Vainque la juste horreur que vous avez du Pere,
 Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux...

HERACLIUS.

Que me dis-tu, Leonce, & qu'est-ce que tu veux ?
 Tu m'as sauvé la vie, & pour reconnoissance,
 Je voudrois à tes feux ôter leur recompense,
 Et Ministre insolent d'un Prince furieux,
 Couvrir de cette honte un nom si glorieux ;
 Ingrat à mon Ami, perfide à ce que j'aime,
 Cruel à la Princesse, odieux à moy-même ?

Je te connois, Leonce, & mieux que tu ne crois,
 Je sçai ce que tu vaux, & ce que je te dois.
 Son bonheur est le mien, Madame, & je vous donne
 Leonce & Martian en la même personne,
 C'est Martian en lui que vous favorisez
 Opposons la constance aux perils opposez.
 Je vay près de Phocas essayer la priere :
 Et si je n'en obtiens la grace toute entière,

Malgré le nom de Père , & le titre de Fils ,
 Je deviens le plus grand de tous ses Ennemis.
 Oûi , si sa cruauté s'obstine à vôtre perte ,
 J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte ,
 Et puisse , si le Ciel m'y voit rien épargner ,
 Un faux Heraclius en ma place regner.

A dieu , Madame,

PULCHERIE.

Adieu , Prince trop magnanime ,

Heraclius s'en va, & Pulcherie continuë.

Prince digne en effet d'un Trône acquis sans crime ,
 Digne d'un autre Père. Ah Phocas ! ah Tyran !
 Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?

Mais allons , cher Leonce , admirant son courage ,
 Tâcher de nôtre part à repousser l'orage.

Tu t'es fait des Amis , je sçay des Mécontents ,
 Le Peuple est ébranlé , ne perdons point de temps.
 L'honneur te le commande , & l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour ôtage en ses mains ce Tigre à vôtre vie ,
 Et je n'oserai rien , qu'avec un juste effroy
 Qu'il ne vange sur vous , ce qu'il craindra de moy.

PULCHERIE.

N'importe , à tout oser le peril doit contraindre ,
 Il ne faut craindre rien , quand on a tout à craindre.
 Allons examiner pour ce coup genereux ,
 Les moyens les plus prompts , & les moins dangereux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.



OÙLA ce que j'ay craint de son ame
enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit
mal aimée.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a revelé,
Vous êtes Fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pû sçavoir cette grande nouvelle,
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque esprit leger, ou de vôtre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par-là qu'il est sçû, c'est par-là qu'on public
Ce prodige étonnant d'Heraclius en vie.
C'est par-là qu'un Tyran plus instruit, que troublé,
De l'Ennemi secret qui l'auroit accablé,
Ajoûtera bien-tôt sa mort à tant de crimes.
Et se sacrifiera, pour nouvelles victimes,
Ce Prince dans son sein pour son Fils élevé,
Vous qu'adore son ame, & moy qui l'ay sauvé.
Voiez combien de maux, pour n'avoir sçû vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une Mere,
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raison,

Ne m'accusera plus de cette trahison :
Car c'en est une enfin bien digne de supplice,
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LEONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
Est-ce le Prince , ou moy ?

EUDOXE.

Ni le Prince , ni vous.

De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, & son nom seul les charme.
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas
Livrant un de vos Fils pour ce Prince au trépas,
Ni comme après, du sien étant la Gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fîtes l'échange , & prenant Martian ,
Vous laissâtes pour Fils ce Prince à son Tyran ,
En sorte que le sien passe ici pour mon Frere .
Cependant que de l'autre il croit être le Pere ,
Et voit en Martian Leonce qui n'est plus ,
Tandis que sous ce nom il aime Heraclius.
On diroit tout cela, si par quelque imprudence
Il m'étoit échapé d'en faire confidence ;
Mais pour toute nouvelle, on dit qu'il est vivant ,
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnuës,
Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nuës,
Et j'en sçai tel qui croit, dans sa simplicité ,
Que pour punir Phocas , Dieu l'a ressuscité.
Mais le voici.



SCENE II.

HERACLIUS, LEONTINE,
EUDOXE,

HERACLIUS.

MAdame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystere,
Le Tyran alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste, & le peril trop grand.
Non, que de ma naissance il fasse conjecture
Au contraire il prend tout pour grossière imposture,
Et me connoît si peu, que pour la renverser
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre,
Je suis Fils de Maurice, il m'en veut faire Gendre,
Et s'acquérir les droits d'un Prince si chery,
En me donnant moy-même à ma Sœur pour Mary.
En vain nous résistons à son impatience,
Elle, par haine aveugle, & moy par connoissance.
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel,
Qu'oppose la Nature à ce nœud criminel.
Menace Pulchérie au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort, ou l'hymenée.
J'ay fait pour le fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas tems de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être Fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon Tyran aux périls de ma Sœur,
Et de rendre à mon Pere un juste successeur.

LEONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends grace, Seigneur, à la bonté celeste,
De ce qu'en ce grand bruit le Sort nous est si doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.

Vôtre

Votre courage seul nous donne lieu de craindre.
 Modérez-en l'ardeur, daignez-vous y contraindre.
 Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
 Soiez encor son Fils, & ne vous montrez pas.
 De quoi que ce Tyran menace Pulcherie,
 J'aurai trop de moïens d'arrêter sa furie.
 De rompre cet hymen, ou de le retarder,
 Pourvû que vous veüillez ne vous point hazarder.
 Répondez-moy de vous, & je vous répons d'elle.

HERACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
 Vous voïez un grand Peuple à demi revolté,
 Sans qu'on sçache l'auteur de cette nouveauté.
 Il semble que de Dieu la main appesantie,
 Se faisant du Tyran l'effroïable Partie,
 Veüille avancer par là son juste châtiment,
 Que par un si grand bruit semé confusément,
 Il dispose les cœurs à prendre un nouveau Maître,
 Et presse Heraclius de se faire connoître.
 C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend.
 Montrons Heraclius au peuple qui l'attend,
 Evitons le hazard qu'un Imposteur l'abuse,
 Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
 De mon Trône à Phocas sous ce titre arraché
 Il puisse me punir, & m'être trop caché.
 Il ne sera pas temps, Madame, de lui dire
 Qu'il me rende mon nom, ma naissance, & l'Empire,
 Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris,
 Pour me joindre au Tyran, dont je passe pour Fils.

LEONTINE.

Sans vous donner pour Chef à cette populace,
 Je romprai bien encor un coup, s'il vous menace;
 Mais gardons jusqu'au bout ce secret important,
 Fiez-vous plus à moy, qu'à ce Peuple inconstant.
 Ce que j'ay fait pour vous depuis votre naissance,
 Semble digne, Seigneur, de cette confiance.
 Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
 Et bien-tôt mes desseins auront leur plein effet.
 Je punirai Phocas, je vangerai Maurice.

Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ;
 J'en veux toute la gloire , & vous me la devez ,
 Vous regnerez par moy , si par moy vous vivez.
 Laissez entre mes mains meurir vos Destinées ,
 Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur , si vôtre amour peut écouter mes pleurs ,
 Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
 La mort de ce Tyran , quoi que trop legitime ,
 Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime.
 Le Peuple pour miracle osera maintenir ,
 Que le Ciel par son Fils l'aura voulu punir ,
 Et sa haine obstinée après cette chimere ,
 Vous croira parricide , en vangeant vôtre Pere.
 La verité n'aura , ni le nom , ni l'effet ,
 Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ,
 Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire ,
 Pour ne pas obscurcir l'éclat de vôtre gloire.
 Je sçai bien que l'ardeur de vanger vos parens ,...

HERACLIUS.

Vous en êtes aussi , Madame , & je me rends.
 Je n'examine rien , & n'ay pas la puissance
 De combattre l'amour & la reconnoissance.
 Le secret est à vous , & je serois ingrat ,
 Si sans vôtre congé j'osois en faire éclat ,
 Puisque sans vôtre aveu , toute mon avanture ,
 Passeroit pour un songe , ou pour une imposture.
 Je dirai plus , l'Empire est plus à vous qu'à moy ,
 Puisqu'à Leonce mort tout entier je le doy.
 C'est le prix de son sang , c'est pour y satisfaire ,
 Que je rends à la Sœur ce que je tiens du Frere.
 Non que pour m'acquitter par cette élection ,
 Mon devoir ait forcé mon inclination.
 Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmerent ,
 Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumerent ,
 Et ses yeux tout divins , par un soudain pouvoir ,
 Acheverent sur moy l'effet de ce devoir.
 Oûi , mon cœur , cher Eudoxe , à ce Trône n'aspire ,
 Que pour vous voir bien-tôt maîtresse de l'Empire.

Je ne me suis voulu jeter dans le hazard ,
 Que par la seule soif de vous en faire part ;
 C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste ,
 Je n'ay qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
 Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû ,
 Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ;
 Seul je vous ôterai ce que je vous doy rendre.
 Disposez des moïens, & du temps de le prendre.
 Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur :
 Mais comme enfin j'ay lieu de craindre pour ma Sœur,
 Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême ,
 Ou demain je ne prens conseil que de moy-même.

LEONTINE.

Reposez-vous sur moi , Seigneur, de tout son sort,
 Et n'en appréhendez , ni l'hymen , ni la mort.

SCENE III.

(LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

CE n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise,
 CA ne vous rien cacher son amour m'autorise,
 Vous sçauvez les desseins de tout ce que j'ay fait,
 Et pourrez me servir à presser leur esser.
 Nôtre vrai Martian adore la Princesse.
 Animons toutes deux l'Amant pour la Maîtresse,
 Faisons que son amour nous vange de Phocas,
 Et de son propre Fils arme pour nous le bras.
 Si j'ay pris soin de lui , si je l'ay laissé vivre ,
 Si je perdis Leonce, & ne le fis pas suivre,
 Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir,
 A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
 Je ne l'ay conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah , Madame,

Ce mot déjà vous intimide ?

C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir.

C'est par là qu'un Tyran est digne de périr,

Et le courroux du Ciel , pour en purger la Terre ,

Nous doit un Parricide, au refus du Tonnerre.

C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter.

Phocas le commettra , s'il le peut éviter ,

Et nous immolerons au sang de vôtre Frere ,

Le Pere par le Fils , ou le Fils par le Père.

L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux.

Sauvons Heraclius au peril de tous deux.

E U D O X E.

Je sçai qu'un parricide est digne d'un tel Pere,

Mais faut-il qu'un tel Fils soit en peril d'en faire,

Et sçachant sa vertu , pouvez-vous justement

Abuser jusque-là de son aveuglement ?

L E O N T I N E.

Dans le Fils d'un Tyran l'odieuse naissance

Merite que l'erreur arrache l'innocence ,

Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu ,

Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

P A G E.

Exupere , Madame , est là qui vous demande.

L E O N T I N E.

Exupere ! à ce nom que ma surprise est grande !

Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moy ,

Lui que je ne voy point, qu'à peine je connoy ?

Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola son Pere,

Et sa venuë ici cache quelque mystere.

Je vous l'ai déjà dit, vôtre langue nous perd.



SCÈNE IV.

EXUPÈRE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE.

M Adame, Heraclius vient d'être découvert.
LEONTINE à Eudoxe.
Hé bien ?

EUDOXE.

Si...

LEONTINE.

Taisez vous. à Exupère. Depuis quand !

EXUPÈRE.

Tout à l'heure.

LEONTINE.

Et déjà l'Empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPÈRE.

Le Tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LEONTINE.

Comment ?

EXUPÈRE.

Ne craignez rien, Madame, le voici.

LEONTINE.

Je ne voy que Leonce.

EXUPÈRE.

Ah, quittez l'artifice.

SCÈNE V.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPÈRE,
EUDOXE.

MARTIAN.

M Adame, dois-je croire un Billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait,

Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis vôtre Fils, ou s'il étoit mon Pere.
Vous en devez connoître encor le caractère.

Leontine lit le Billet.

BILLET DE MAURICE.

Leontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon Fils un des siens au trépas,
Dérobe à sa fureur l'héritier de l'Empire.
O vous qui me restez de fidelles Sujets,
Honorz son grand zele, appuyez ses projets.
Sous le nom de Leonce Heraclius respire.

MAURICE.

*Elle rend le Billet à Exupere qui le lui
a donné, & continuë.*

Seigneur, il vous dit vrai, vous étiez en mes mains,
Quand on ouvrit Byzance au pire des Humains.
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zele y répondit par-de-là sa croiance.
Le voiant prisonnier, & ses quatre autres Fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis;
Mais enfin toute prête à me voir découverte,
Ce zele sur mon sang détourna vôtre perte.
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas,
Mais j'offris vôtre nom, & ne vous donnai pas
La genereuse ardeur de Sujette fidelle
Me rendit pour mon Prince à moy-même cruelle.
Mon Fils fut pour mourir le Fils de l'Empereur;
J'ébloüis le Tyran, je trompai sa fureur,
Leonce au lieu de vous lui servit de victime.

Elle fait un soupir.

Ah! pardonnez, de grace, il m'échape sans crime.
J'ay pris pour vous sa vie, & lui rens un soupir,
Ce n'est pas trop, Seigneur, pour un tel souvenir.
A cet illustre effort par mon devoir reduite,
J'ay dompté la Nature, & ne l'ay pas détruite.

Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer,
Et j'attendois, Seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits vôte rare vaillance
Pût faire à l'Univers croire vôte naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit,
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit :
Car comme j'ignorois que nôtre grand Monarque,
En eût dû rien sçavoir, ou laisser quelque marque;
Je doutois qu'un secret, n'étant sçû que de moy,
Sous un Tyran si craint, pût trouver quelque foy.

E X U P E R E.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses Fils à voir le sacrifice,
Ce Prince vit l'échange, & l'alloit empêcher ;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à tran-
cher.

La mort de vôte Fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.

Maurice, à quelque espoir se laissant lors flater,
S'en ouvrit à Felix qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage,
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoi-
gnage.

Felix est mort, Madame, & n'aguère en mourant,
Il remit ce dépôt à son plus cher Parent ;
Et m'ayant tout conté, *Tiens*, dit-il, *Exupere*,

Sers ton Prince, & vange ton Pere.

Armé d'un tel secret, Seigneur, j'ay voulu voir
Combien parmi le Peuple il auroit de pouvoir.
J'ay fait semer ce bruit, sans vous faire connoître;
Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour Maître;
J'ay ligué du Tyran les secrets Ennemis ;
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis
Ils aiment vôte nom sans sçavoir davantage,
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autre que les deux, qui vous parloient là-bas,
De tout ce qu'elle a fait sçachent plus que Phocas.
Vous venez de sçavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'est à vous de répondre à son genereux zèle.

Le Peuple est mutiné, nos Amis assemblez,
 Le Tyran effraïé, ses confidens troublez.
 Donnez l'aveu du Prince à sa mort qu'on apprête,
 Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN,

Surpris des nouveautez d'un tel événement,
 Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.

Je sçai ce que je dois, Madame, au grand service
 Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.
 Je croïois, comme Fils, devoir tout à vos soins,
 Et je vous dois bien plus lors que je vous suis moins;
 Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
 Mon ame a trop de trouble, & trop d'inquietude.
 J'aimois, vous le sçavez, & mon cœur enflamé
 Trouve enfin une Sœur dedans l'objet aimé.
 Je perds une Maîtresse, en gagnant un Empire;
 Mon amour en murmure, & mon cœur en soupire,
 Et de mille penfers mon esprit agité
 Paroît enseveli dans la stupidité.
 Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
 Il faut donner un chef à vôtre illustre bande,
 Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins.
 Souffrez que je lui parle un moment, sans témoins.
 Disposez cependant vos Amis à bien faire,
 Sur tout sauvons le Fils, en immolant le Pere;
 Il n'eût rien du Tyran, qu'un peu de mauvais sang;
 Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, Seigneur, entière obéissance,
 Et vous allons attendre avec impatience.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

MAdame, pour laisser toute sa dignité
 A ce dernier effort de générosité.

Je croy que les raisons que vous m'avez données,
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du Prince Martian voyant la passion,
Pour luy voir sur le Trône élever vôt're Fille,
Auroit voulu laisser l'Empire-en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux,
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous;
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre Sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisez-vous sur cet aveugle incesté?

LEONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste,
Et je le craignois peu, trop seure que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, Seigneur, qu'une flamme si belle,
Portât vôt're courage aux vertus dignes d'elle.
Et que vôt're valeur l'ayant sçu meriter,
Le refus du Tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon esperance vaine.
J'ay vû dans vôt're amour une source de haine,
Et j'ose dite encor qu'un bras si renommé,
Peut-être auroit moins fait, si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, Seigneur, & puisque l'ulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie....

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moy-même la porter
A ce que le Tyran rémoigne en souhaiter.
Son amour qui pour moy résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son Frère.
Pourrois-je luy trouver un plus illustre Epoux?

LEONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-
vous?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hymenée,
J'expose à tort sa tête avec ma Destinée.

Et fais d'Heraclius un chef de Conjurez ,
 Dont je voi les complots encor mal assurez ;
 Aucun d'eux du Tyran n'approche la Personne ;
 Et quand même l'issuë en pourroit être bonne ,
 Peut être il m'est honteux , de reprendre l'Etat ,
 Par l'infame succès d'un lâche assassinat.
 Peut être il vaudroit mieux , en tête d'une Armée ,
 Faire parler pour moy toute ma renommée ,
 Et trouver à l'Empire un chemin glorieux ,
 Pour vanger mes Parens d'un bras victorieux ,
 C'est dont je vay refoudre avec cette Princesse ,
 Pour qui , non plus l'amour , mais le sang m'intéresse !
 Vous , avec vôtre Eudoxe....

LEONTINE.

Ah , Seigneur , écoutez.

J'ay besoin de conseils dans ces difficultez ,
 Mais à parler sans fard , pour écouter les vôtres ,
 Outre mes intérêts , vous en avez trop d'autres.
 Je ne soupçonne point vos vœux , ni vôtre foy ,
 Mais je ne veux d'avis , que d'un cœur tout à moy.
 Adieu.

SCENE VII.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
 Je ne fais rien du tout , quand je pense tout faire ,
 Et lors que le hazard me flate avec excès ,
 Tout mon dessein avorte au milieu du succès..
 Il semble qu'un Démon funeste à sa conduire ,
 Des beaux commencemens empoisonne la suite..
 Ce Billet , dont je voi Martian abusé ,
 Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé.
 Il arme puissamment le Fils contre le Père ;
 Mais comme il a levé le bras en qui j'espère ,

Sur le point de frapper , je vois avec regret
Que la Nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe , & ne peut le séduire.
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;
Il doute , du côté que je le vois pancher ,
Il va presser l'inceste , au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame , pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit , & de mon innocence ;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du Prince Heraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par votre témoignage ,
Pour monter dans le Trône , est un grand avantage,
Si Martian le peut sous ce titre occuper ,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper ,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire ,
Aux mains de son vrai Maître il remette l'Empire.

LEONTINE.

Vous êtes curieuse , & voulez trop sçavoir.
N'ay-je pas déjà dit que j'y sçaurai pourvoir ?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère ,
Pour prendre en ce desordre un conseil salutaire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHERIE,

MARTIAN.



E veux bien l'avoüer, Madame, (car mon cœur

A de la peine encor à vous nommer ma Sœur)

Quand malgré ma fortune à vos pieds
abaissée ,

J'osai jusques à vous élever ma pensée ,
Plus plein d'étonnement que de timidité ,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité ;
Et dans ses mouvemens , pour secrète réponse ,
Je sentoís quelque chose au dessus de Leonce ,
Dont , malgré ma raison , l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHERIE.

Moy-même assez souvent j'ay senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi , l'Imperatrice à qui je dois le jour ,
Avoit innocemment fait naître cet amour
J'approchois de quinze ans ; alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hymenée ,
Elle mêla ces mors à ses derniers soupirs.

*Le Tyran veut surprendre , ou forcer vos desirs ,
Ma Fille , & sa fureur à son Fils vous destine ,
Mais prenez un Epoux des mains de Leontine.
Elle garde un trésor , qui vous fera bien cher.*

Cet ordre en sa faveur me scût si bien toucher ,
 Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon Frère ,
 J'en tins le bruit pour faux , elle me devint chere ,
 Et confondant ces mots de trésor , & d'Epoux ,
 Je crûs les biens entendre , expliquant tout de vous ,
 J'opposois de la sorte à ma fiere naissance
 Les favorables loix de mon obéissance ,
 Et je m'imputois même à trop de vanité,
 De trouver entre nous quelque inégalité.
 La race de Leonce étant Patricienne ,
 L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne ,
 Et je me laissois dire en mes douces erreurs ;
C'est de pareils Héros qu'on fait les Empereurs.
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage ,
A qui le Monde entier peut rendre un juste hommage.
 J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisait ,
 L'Amour pensoit le dire , & le sang le disoit ,
 Et de ma passion la flatteuse imposture ,
 S'emparoit dans mon cœur des droits de la Nature.

MARTIAN.

Ah, ma Sœur (puisqu'enfin mon destin éclairci
 Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi)
 Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mene !
 C'est un panchant si doux qu'on y tombe sans peine ;
 Mais quand il faut changer l'amour en amitié ,
 Que l'ame qui s'y force est digne de pitié ,
 Et qu'on doit plaindre un cœur, qui n'osant se dé-
 fendre ,
 Se laisse déchirer , avant que de se rendre !
 Ainsi donc la Nature à l'espoir le plus doux
 Fait succéder l'horreur , & l'horreur d'être à vous !
 Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
 Ah , s'il m'étoit permis de ne me pas connoître ,
 Qu'un si charmant abus seroit à préférer
 A l'âpre verité qui vient de m'éclairer !

PULCHERIE.

J'eus pour vous trop d'amour , pour ignorer ses for-
 ces.
 Je scâi quelle amertume aigrir de tels divorces,

Et la haine à mon gré les fait plus doucement ;
 Que quand il faut aimer , mais aimer autrement.
 J'ay senti comme vous une douleur bien vive ,
 En brisant les beaux fers qui me tenoient captive ;
 Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir ,
 S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
 Ce grand coup m'a surprise , & ne m'a point troublée ,
 Mon ame l'a reçu sans en être accablée ,
 Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint ,
 L'honneur les alluma , le devoir les éteint.
 Je ne voy plus d'Amant , où je rencontre un Frère ?
 L'un ne peut me toucher , ni l'autre me déplaire ,
 Et je tiendrai toujours mon bonheur infini ,
 Si les miens sont vangez , & le Tyran puni.

Vous , que va sur le Trône élever la naissance ,
 Regnez sur votre cœur , avant que sur Byzance ,
 Et domptant comme moy ce dangereux mutin ,
 Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah ! vous fûtes toujours l'illustre Pulcherie ,
 En Fille d'Empereur dès le berceau nourrie ,
 Et ce grand nom sans peine a pû vous enseigner ,
 Comment dessus vous même il vous falloit regner.
 Mais pour moy , qui caché sous une autre aventure ,
 D'une ame plus commune ay pris quelque teinture ,
 Il n'est pas merveilleux si ce que je me crûs
 Mêlé un peu de Leonce au cœur d'Heraclius.
 A mes confus regrets soiez donc moins severe.
 C'est Leonce qui parle , & non pas votre Frère ;
 Mais si l'un parle mal , l'autre va bien agir ,
 Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
 Je vais des Conjurez embrasser l'entreprise ,
 Puisqu'une ame si haute à fraper m'autorise ,
 Et tient que pour répandre un si coupable sang.
 L'assassinat est noble . & digne de mon rang.
 Pourrai-je cependant vous faire une priere ;

PULCHERIE.

Prenez sur Pulcherie une puissance entiere.

MARTIAN.

Puis qu'un Amant si cher ne peut plus être à vous :
Ni vous , mettre l'Empire en la main d'un Epoux ,
Epousez Martian , comme un autre moy-même.
Ne pouvant être moy , soïez à ce que j'aime.

PULCHERIE.

Ne pouvant être à vous , je pourrois justement
Vouloir n'être à personne , & fuir tout autre Amant à
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flame.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder ,
Soïez mon Empereur , pour me le commander.
Martian vaut beaucoup , sa personne m'est chere .
Mais purgez sa vertu des crimes de son Pere ,
Et donnez à mes feux pour legitime Objet
Dans le Fils du Tyran vôtre premier Sujet.

MARTIAN.

Vous le voïez , j'y cours ; mais enfin s'il arrive
Que l'issuë en devienne , ou funeste , ou tardive ,
Vôtre perte est jurée , & d'ailleurs nos Amis
Au Tyran immolé voudront joindre ce Fils.
Sauvez d'un tel peril , & sa vie , & la vôtre ,
Par cet heureux hymen conservez l'un & l'autre ;
Garantissez ma Sœur des fureurs de Phocas ,
Et mon Ami , de suivre un tel Père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la Troupe d'Exupere
Dans un sang odieux respecte mon Beau frere.
Et donnez au Tyran qui n'en pourra jouïr ,
Quelques momens de joïe afin de l'ébloüir.

PULCHERIE.

Mais durant ces momens unie à sa Famille ,
Il deviendra mon Père , & je serai sa Fille ,
Je luy devrai respect , amour , fidelité ,
Ma haine n'aura plus d'impetuosité ,
Et tous-mes vœux pour vous seront mols & timides ;
Quand mes vœux contre luy seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter ,
Que l'on peut vous trahir , qu'il peut vous résister.
Si vous y succombez , pourrai-je me dédire.

D'avoir porté chez luy les Titres de l'Empire ?
 Ah ! combien ces momens , dequoy vous me flattez ,
 Alors pour mon supplice auroient d'éternitez !
 Vôtre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ;
 Comme elle vient de naître , elle n'est que foiblesse ,
 La mienne a plus de force , & les yeux mieux ou-
 verts ;

Et se dût avec moy perdre tout l'Univers ,
 Jamais un seul moment , quoy que l'on puisse faire ,
 Le Tyran n'aura droit de me traiter de Père.
 Je ne refuse au Fils ni mon cœur , ni ma foy ,
 Vous l'aimez , je l'estime , il est digne de moy ,
 Tout son crime est un Père à qui le sang l'attache ;
 Quand il n'en aura plus , il n'aura plus de tâche ,
 Et cette mort propice à former ces beaux nœuds ,
 Purifiant l'objet , justifiera mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse journée ,
 Et du sang du Tyran signez cet hymenée.
 Mais quel mauvais Demon devers nous le conduit.

MARTIAN.

Je suis trahy , Madame , Exupere le suit.

SCENE II.

PHOCAS , EXUPERE , AMINTAS ,
 MARTIAN , PULCHERIE ,
 CRISPE.

PHOCAS.

Quel est vôtre entretien avec cette Princesse ?
 Des nôces que je veux ?

MARTIAN.

C'est dequoy je la presse.

PHOCAS.

à vous l'avez gagné , en faveur de mon Fils ?

MARTIAN.

Il sera son Epoux , elle me l'a promis ;

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ay pas sçû d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Heraclius est fort connu de vous ;
Si vous aimez mon Fils, faites-le moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je voi ce traître.

EXUPÈRE.

Je fers mon Empereur, & je sçai mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouëra , tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grâce éclaircissez ce que je vous propose.
Ce Billet à demi m'en dit bien quelque chose,
Mais, Leonce, c'est peu si vous me l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom , puisque vous le sçavez,
Dites Heraclius , il n'est plus de Leonce ,
Et j'entens mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre , après ton vain effort ,
Pour m'arracher le Sceptre , & conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ay fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance
C'eût été démentir mon Nom , & ma Naissance,
Et ne point écouter le sang de mes Parens ,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des Tyrans.
Quiconque pour l'Empire ou la gloire de naître
Renonce à cet honneur, s'il peut souffrir un Maître ;
Hors le Trône , ou la mort , il doit tout dédaigner,
C'est un lâche, s'il n'ose , ou se perdre, ou regner.

J'entens donc mon arrêt, sans qu'on me le prononce.
Heraclius mourra , comme a vécu Leonce,
Bon Sujet, meilleur Prince, & ma vie, & ma mort,
Rempliront dignement, & l'un, & l'autre sort.

La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née,
 A mes côtes pour toi je l'ai cent fois traînée ,
 Et mon dernier exploit contre tes Ennemis
 Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton Fils.

P H O C A S.

Tu prens pour me toucher un mauvais artifice.
 Heraclius n'eut point de part à ce service,
 J'en ay païé Leonce, à qui seul étoit dû
 L'ineffimable honneur de me l'avoir rendu.
 Mais sous des noms divers à soi-même contraire
 Qui conserva le Fils attente sur le Pere ,
 Et se desavoiant d'un aveugle secours ,
 Si-tôt qu'il se connoît , il en veut à mes jours.
 Je te devois sa vie , & je me dois justice.
 Leonce est effacé par le Fils de Maurice ,
 Contre un tel attentat rien n'est à balancer ,
 Et je sçaurai punir , comme récompenser.

M A R T I A N.

Je sçai trop qu'un Tyran est sans reconnoissance
 Pour en avoir conçu la honteuse esperance,
 Et suis trop au dessus de cette indignité
 Pour te vouloir piquer de generosité.
 Que ferois tu pour moy, de me laisser la vie ,
 Si pour moy sans le Trône elle n'est qu'infamie ?
 Heraclius vivroit pour te faire la Cour ?
 Rens-lui, rends-lui son Sceptre, ou prive-le du jour,
 Pour ton propre intérêt sois Juge incorruptible.
 Ta vie avec la sienne est trop incompatible ,
 Un si grand Ennemi ne peut être gagné ,
 Et je te punirois de m'avoir épargné.
 Si de ton Fils sauvé, j'ai rappelé l'image ,
 J'ay voulu de Leonce éraler le courage ,
 Afin qu'en le voiant , tu ne doutasses plus,
 Jusques où doit aller celui d'Heraclius.
 Je me tiens plus heureux de perir en Monarque,
 Que de vivre en éclat , sans en porter la marque,
 Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
 Je n'ay que ce moment qu'on destine à ma mort,
 Je la rendrai si belle , & si digne d'envie,

Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choiz
Pour punir son forfait, vous donne d'autres loix.

MARTIAN à Pulcherie.

Adieu, Madame, adieu. Je n'ai pû davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage;
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE,
EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

ET toy, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Heraclius, & n'ay plus rien à craindre.
Plus lieu de te flater, plus lieu de me contraindre.
Ce Frere, & ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête, & ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes.
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moy pleurer! moy gémir, Tiran! j'aurois pleuré,
Si quelques lâchetes l'avoient deshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entière,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu ne s'est point un moment démentie,
Il n'a point pris le Ciel, ni le Sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups.

Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
 Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
 De tous deux, de soy-même il s'est montré le Maître,

Et dans cette surprise il a bien sçû courir
 A la nécessité qu'il voïoit de mourir.
 Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
 Je l'aimai comme Amant, je l'aime comme Frere,
 Et dans ce grand revers je l'ay vû hautement
 Digne d'être mon Frere, & d'être mon Amant.

P H O C A S.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée,
 Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
 Pour apaiser le Pere, offre le cœur au Fils,
 Et tâche à racheter ce cher Frere à ce prix.

P U L C H E R I E.

Crois-tu que sur la foy de tes fausses promesses
 Mon ame ose descendre à de telles bassesses?
 Prends mon sang pour le sien, mais s'il y faut mon

cœur,

Périsse Héraclius, avec sa triste Sœur.

P H O C A S.

Et bien, il va périr ta haine en est complice.

P U L C H E R I E.

Et je verrai du Ciel bien-tôt cheoir ton supplice.
 Dieu pour le réserver à ses puissantes mains,
 Fait avorter exprès tous les moïens humains;
 Il veut frapper le coup, sans nôtre ministere.
 Si l'on t'a bien donné Leonce pour mon Frere,
 Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusez
 Ont été, comme lui, des Césars supposez.
 L'Etat qui dans leur mort voïoit trop sa ruïne,
 Avoit des genereux, autres que Leontine.
 Ils trompoient d'un Barbare aisément la fureur,
 Qui n'avoit jamais vû la Cour, ni l'Empereur.
 Crains, Tyran, crains encor. Tous les quatre peut-

être,

L'un après l'autre enfin se vont faire paroître,
 Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,

Tu ne les connoîtras, qu'en recevant la mort.
Moy-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête.
L'Esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moy , s'il peut t'assassiner.
Va perdre Heraclius, & quitte la pensée ,
Que je me pare ici d'une vertu forcée ,
Et sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétens regner , défay-toy de tous deux.

SCÈNE VI.

PHOCAS , EXUPERE ,
AMINTAS.

PHOCAS

J'Ecoute avec plaisir ces menaces frivoles.
Je ris d'un desespoir qui n'a que des paroles,
Et de quelque façon qu'elle m'ose outrager ,
Le sang d'Heraclius m'en doit assez vanger.

Vous donc mes vrais Amis , qui me tirez de peine,
Vous dont je vois l'amour , quand j'en craignois la
haine,

Vous qui m'avez livré mon secret Ennemi ,
Ne soïez point vers moy fidelles à demi.
Résolvez avec moy des moïens de sa perte.
La ferons-nous secrète , ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous, est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le Peuple ne se flate,
N'attende encor ce Prince, & n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette Populace,
Nous envoïrons sa tête au milieu de la Place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans vôtre Palais ,
Ces obstinez Mutins ne le croiront jamais ,
Et sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Leonce ,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper ,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux , & pour un artifice ,
Seigneur , après vingt ans vous espérez en vain
Que ce Peuple ait des yeux pour connoître sa main ,
Si vous voulez calmer toute cette tempête ,
Il faut en pleine place abattre cette tête ,
Et qu'il dise en mourant à ce Peuple confus ,
Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut , je l'avouë , & déjà je destine
A ce même échaffaut l'infame Léontine.
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains ?

EXUPERE.

Qui l'osera , Seigneur ?

PHOCAS.

Ce Peuple que je crains ?

EXUPERE.

Ah, souvenez-vous mieux des desordres qu'enfante
Dans un Peuple sans Chef la première épouvante,
Le seul bruit de ce Prince, au Palais arrêté,
Dispersera soudain chacun de son côté.
Les plus audacieux craindront vôtre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas regard trop à punir,
Le temps de se remettre, & de se réunir.
Envoyez des Soldats à chaque coin des ruës ,
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues ,
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort ;
Pour nous, qu'un tel indice interesse à sa mort ,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire ,

Jusques à l'échaffaut laissez-nous le conduire.
 Nous aurons trop d'Amis pour en venir à bout,
 J'en répons sur ma tête, & j'aurai l'œil à tout.

P H O C A S.

C'en est trop, Exupere, allez, je m'abandonne
 Aux fidèles conseils que vôtre ardeur me donne.
 C'est l'unique moïen de dompter nos Mutins,
 Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
 Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
 Donner à tous mes Chefs un ordre nécessaire.
 Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
 Allez de vôtre part assembler vos Amis,
 Et croïez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
 Ils seront, eux & vous, les Maîtres de l'Empire.

SCÈNE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, Ami, tout est à nous;
 L'heur de nôtre destin va faire des jaloux.

AMINTAS

Quelque allegresse ici que vous fassiez paroître;
 Trouvez-vous doux les noms de perfide, & de traître?

EXUPERE.

Je sçai qu'aux genereux ils doivent faire horreur,
 Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
 Mais bientôt par l'effet que nous devons attendre,
 Nous serons en état de ne les plus entendre.
 Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
 Ne fuïons pas les biens qu'ils nous font espérer.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS, EUDOXE.

HERACLIUS.



Ous avez grand sujet d'appréhender pour elle.

Phocas au dernier point la tiendra criminelle,

Et je le connois mal, ou s'il la peut trouver

Il n'est moïen humain qui puisse la sauver.

Je vous plains, chere Eudoxe, & non pas vôtre Mere,

Elle a bien meritè ce qu'a fait Exupere,

Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croïez qu'à ce point elle ait pû vous haïr !

Vous, pour qui son amour a forcé la Nature !

HERACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?

M'empêcher d'entreprendre, & par un faux rapport

Confondre en Martian & mon nom & mon sort,

Abuser d'un Billet que le hazard lui donne,

Attacher de sa main mes droits à sa personne,

Et le mettre en érar dessous sa bonne foy

De regner en ma place, ou de perir pour moy.

Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE.

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce Billet de Maurice ,
Et l'eût-elle pû faire à moins que reveler
Ce que sur tout alors il lui falloit celer ?
Quand Martian par-là n'eût pas connu son Pere,
C'étoit vous hazarder sur la foy d'Exupere ;
Elle en doutoit, Seigneur, & par l'évenement
Vous voïez que son zele en doutoit justement,
Seure en foy des moiens de vous rendre l'Empire
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur, qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous, sans ce nouveau service ?

HERACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice ?
Qu'importe, Martian, vû ce que je te doy,
Qui trahisse mon sort, d'Exupere, ou de moy,
Si l'on ne me decouvre, il faut que je m'expose,
Et l'un & l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon, qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que m'offrant pour toy, je mourrai genereux.

EUDOXE.

Quoi ! pour desabuser une aveugle furie,
Rompre vôtre destin, & donner vôtre vie !

HERACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encor en vôtre amour.
Perira-t'il pour moy, quand je lui dois le jour,
Et lors que sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissoit ici de le faire Empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom, & son erreur ;
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son Pere à mes yeux au lieu de moy l'immole
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, & regner par sa mort !

EUDOXE.

Ah ! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande,
De cette lâcheté l'infamie est trop grande ;
Montrez-vous pour sauver ce Héros du trépas,

Mais montrez-vous-en Maître, & ne vous perdez pas.
 Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma Mere.
 Garantissez le Fils par la perte du Pere,
 Et prenant à l'Empire un chemin éclatant,
 Montrés Heraclius au Peuple qui l'attend.

HERACLIUS.

Il n'est plus temps, Madame, un autre a pris ma place,
 Sa prison a rendu le Peuple tout de glace.
 Déjà préoccupé d'un autre Heraclius,
 Dans l'effroy qui le trouble, il ne me croira plus,
 Et ne me regardant, que comme un Fils perfide,
 Il aura de l'horreur de suivre un Patricide.
 Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
 Le Tyran tient déjà Martian en ses mains.
 S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
 Piqué de ma revolte il hâtera sa perte,
 Et croira qu'en m'étant l'espoir de le sauver,
 Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
 N'en parlons plus, en vain vôtre amour me retarde,
 Le sort d'Heraclius tout entier me regarde.
 Soit qu'il faille regner, soit qu'il faille perir,
 Au tombeau, comme au Trône, on me verra courir.
 Mais voici le Tyran, & son traître Exupere.

SCENE II.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE,
 EUDOXE, Troupe de Gardes.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ses Gardes.*

Q'U'on la tienne en lieu sûr en attendant sa Mere.

HERACLIUS.

Et elle quelque part...

PHOCAS.

Nous verrons à loisir.

Il est Bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE *s'en allant.*

Seigneur, ne croiez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.

à Heraclius.

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HERACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sçai pour lui quelle est ton amitié,
Mais je veux que toy-même, ayant bien vû son crime,
Tienne ton zele injuste, & sa mort legitime.
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne sera besoin, ni du fer, ni du feu,
Loin de s'en repentir l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HERACLIUS.

Oùi, sa Mere a plus fait contre vôtre service
Que ne sçait Exupere, & que n'a vû Maurice.

PHOCAS.

La perfide! ce jour lui sera le dernier.
Parle.

HERACLIUS.

J'acheverai devant le Prisonnier.
Trouvez-bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa presence;

PHOCAS.

Le voici, mais sur tout ne me dy rien pour lui.



SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS,
MARTIAN, EXUPERE.

Troupe de Gardes.

HERACLIUS.

JE sçai qu'en ma priere il auroit peu d'appui ;
Et loin de me donner une inutile peine ,
Tout ce que je demande à vôtre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis.
Perdez Héraclius , & sauvez vôtre Fils.
Voilà tout mon souhait , & toute ma priere.
M'en refuserez-vous ?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiere ;
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah Prince, j'y courois sans me plaindre du Sort,
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche,
Mais en oûir l'arrêt sortir de vôtre bouche !
Je vous ay mal connu jusques à mon trépas.

HERACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, Pere aveugle, & toy, Prince crédule ,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Phocas, connois ton sang, & tes vrais Ennemis,
Je suis Heraclius, & Leonce est ton Fils.

MARTIAN

Seigneur , que dites vous ?

HERACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Leontine osa rompre ton Pere,
Et semant de nos noms un insensible abus ,
Fit un faux Martian du jeune Heraclius.

P H O C A S.

Maurice te dément lâche , tu n'as qu'à lire.

Sous le nom de Leonce Heraclius respire.

Tu fais après cela des contes superflus.

H E R A C L I U S.

Si ce billet fut vrai, Seigneur , il ne l'est plus.

J'étois Leonce alors , & j'ay cessé de l'être ,

Quand Maurice immolé n'en a pû rien connoître.

S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pû voir ,

Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.

Vous portâtes soudain la Guerre dans la Perse ,

Où vous eûtes trois ans la Fortune diverse.

Cependant Leontine étant dans le Château

Reine de nos Destins & de nôtre Berceau ,

Pour me rendre le rang qu'occupoit vôtre race ,

Prit Martian pour elle , & me mit en sa place.

Ce zele en ma faveur lui succeda si bien ,

Que vous-mêmes au retour vous n'en connûtes rien ,

Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance ,

Ayant mis entre nous fort peu de difference ,

Le foible souvenir en trois ans s'en perdit ;

Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.

Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre ,

Il passa pour son Fils , je passai pour le vôtre ,

Et je ne jugeois pas ce chemin criminel ,

Pour remonter sans meurtre au Trône paternel.

Mais voiant cette erreur fatale à cette vie ,

Sans qui déjà la mienne auroit été ravie ,

Je me croiois , Seigneur , coupable infiniment

Si je souffrois encore un tel aveuglement.

Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime ;

Conservez vôtre haine ; & changez de victime.

Je ne demande rien que ce qui m'est promis ,

Perdez Heraclius , & sauvez vôtre Fils.

M A R T I A N.

Admire de quel Fils le Ciel t'a fait le Pere.

Admire quel effort sa vertu vient de faire ,

Tyran , & ne prens pas pour une verité ,

Ce qu'invente pour moy sa generosité.

à *Heraclius.*

C'est trop, Prince, c'est trop pour ce petit service;
 Dont honora mon bras ma fortune propice.
 Je vous sauvai la vie, & ne la perdis pas,
 Et pour moy vous cherchez un assuré trépas!
 Ah, si vous m'en devez quelque reconnoissance,
 Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma Naissance.
 Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
 De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

P H O C A S.

En quel trouble me jette une telle dispute!
 A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en bute!
 Lequel croire, Exupere, & lequel démentir?
 Tombai-je dans l'erreur, ou si j'en vay sortir?
 Si ce Billet est vrai, le reste est vrai semblable.

E X U P E R E.

Mais qui sçait si ce reste est faux, ou veritable?

P H O C A S.

Leontine deux fois a pû tromper Phocas.

E X U P E R E.

Elle a pû les changer, & ne les changer pas,
 Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude,
 Je ne voy que du trouble, & de l'incertitude.

H E R A C L I U S.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçai que je suis,
 Vous voiez quels effets en ont été produits.
 Depuis plus de quatre ans vous voiez quelle adresse
 J'apporte à rejeter l'hymen de la Princesse,
 Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
 Si Leontine alors ne m'en eût averti.

M A R T I A N.

Leontine?

H E R A C L I U S.

Elle-même.

M A R T I A N.

Ah Ciel! quelle est sa ruse?

Martian aime Eudoxe, & sa Mere l'abuse.
 Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
 De ce Prince à sa Fille elle assure les vœux.

Et son ambition , adroite à le séduire ,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sçai qui je suis ,
Mais de mon ignorance elle eseroit ces fruits ,
Et me tiendrait encor la verité cachée ,
Si tantôt ce Billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS à *Exupere*.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû l'abuser , & ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la Fille a part au stratagème.

EXUPERE.

Et que la Mere a pû l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers ! que de soucis flotans !

EXUPERE.

Je vous en tirerai , Seigneur , dans peu de temps ,

PHOCAS.

Dy-moy , tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

EXUPERE.

Où , si nous connoissons le vrai Fils de Maurice.

HERACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HERACLIUS.

Ami , rends-moy mon nom , la faveur n'est pas grande ,

Ce n'est que pour mourir que je te la demande.

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté ,

Ou rends-moy cet honneur que tu m'as presque ôté

MARTIAN.

Pourquoi de mon Tyran volontaire victime ,

Précipiter vos jours , pour me noircir d'un crime à

Prince , qui que je sois , j'ay conspiré sa mort ,

Et nos noms au dessein donnent un divers sort ,

Dedans Heraclius il a gloire solide ,

Et dedans Martian il devient parricide.

Puisqu'il faut que je meure , illustre ,

Couverr, ou de louange, ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, & ne veuillez pas faire
Du vangeur de l'Empire un assassin d'un Pere.

HERACLIUS.

Mon nom seul est coupable, & sans plus disputer,
Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter ;
Il coïspira lui seul, tu n'en es point complice,
Ce n'est qu'Heraclius qu'on envoie au supplice.
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois éré,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité,
Et lors que contre vous il m'a fait entreprendre,
La Nature en secret auroit sçu m'en défendre.

HERACLIUS.

Apprens donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ay voulu conspirer, mais on m'a retenu,
Et dedans mon peril Leontine timide...

MARTIAN.

N'a pû voir Martian commettre un parricide.

HERACLIUS.

Tôy, qui de Pulcherie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein & tes feux.
Elle a rendu pour toy l'un & l'autre funeste,
Martian parricide, Heraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moy d'horreur d'un grand
forfait,

Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hazarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête,
Ce favorable aveu dont elle t'a seduit,
T'exposoit aux perils, pour m'en donner le fruit,
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
Pour découvrir au peuple, ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon Fils,
Et je voy que tous deux ils sont mes Ennemis.
En ce pireux état quel conseil dois-je suivre ?
J'ay craint un Ennemi, mon bonheur me le livre,

Je ſçai que de mes mains il ne ſe peut ſauver,
 Je ſçai que je le vois, & ne puis le trouver.
 La Nature tremblante, incertaine, étonnée,
 D'un nuage confus couvre ſa Deſtinée.
 L'Affaſſin ſous cette ombre échape à ma rigueur,
 Et preſent à mes yeux, il ſe cache à mon cœur.
 Martiaan. A ce nom aucun ne veut répondre,
 Et l'amour paternel ne ſert qu'à me confondre.
 Trop d'un Heraclius en mes mains eſt remis,
 Je tiens mon Ennemi, mais je n'ay plus de Fils.
 Que veux-tu donc, Nature, & que prétens-tu faire ?
 Si je n'ay plus de Fils, puis-je encor être Pere ?
 Dequoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
 Ne me dy rien du tout, ou parle tout-à-fait.
 Qui que ce ſoit des deux que mon ſang ait fait naître,
 Ou laiſſe moy le perdre, ou faiſ-le-moy connoître.
 O toy, qui que tu ſois, Enfant dénaturé,
 Et trop digne du ſort que tu t'es procuré,
 Mon Trône eſt-il pour toy plus honteux qu'un ſup-
 plice ?
 O malheureux Phocas ! ô trop heureux Martiaan !
 Tu recouvres deux Fils pour mourir après toy,
 Et je n'en puis trouver pour regner après moy.
 Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie
 Puisque mon propre Fils les preſere à ſa vie !

SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
 CRISPE, EXUPERE, LEONTINE.

CRISPE à Phocas.

Seigneur, ma diligence enfin a réuſſi,
 J'ay trouvé Leontine, & je l'amene ici.

PHOCAS à Leontine.

Approche, malheureuſe.

J'ay tout dit,

LEONTINE à *Heraclius*.

Quoi, Seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame ?

Qui des deux est mon Fils ?

LEONTINE.

Qui vous en fait douter ?

HERACLIUS à *Leontine*.

Le nom d'Heraclius que son Fils veut porter.

Il en croit ce Billet, & vôtre témoignage ;

Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attens pas les tourmens, ne me déguise rien.

M'as-tu livré ton Fils ? as-tu changé le mien ?

LEONTINE.

Je t'ay livré mon Fils, & j'en aime la gloire.

Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire,

Et qui t'assurera que pour Heraclius.

Moy, qui t'ay tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, fais nous voir quelle haute prudence

Et des temps si divers leur en fait confidence,

A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LEONTINE.

Le secret n'en est scû, ni de lui, ni de lui,

Tu n'en sçauras non plus les véritables causes.

Devine, si tu peux, & choisy, si tu l'oses.

L'un des deux est ton Fils, l'autre ton Empereur.

Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.

Je te veux toujours voir quoi que ta rage fasse,

Craindre ton Ennemi dedans ta propre race,

Toujours aimer ton Fils dedans ton Ennemi,

Sans être, ni Tyran, ni Pere qu'à demi.

Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,

Mon ame jouïra de ton inquiétude,

Je sirai de ta peine, ou si tu m'en punis,

Tu perdras avec moy le secret de ton Fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être ;

LEONTINE.

Je m'en consolerais, quand je verrai Phocas
Croire affermir son Sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Vanger Héraclius dessus son Fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rends
Des biens-faits répandus sur toy, sur tes parens,
De t'avoir confié ce Fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arrachas,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit !
Rens-moy mon Fils, ingrate.

LEONTINE.

Il m'en desavoûroit,

Et ce Fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon, pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du Fils d'un Tyran que j'ay fait ce Héros,
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature.
C'est assez dignement répondre à tes bien-faits,
Que d'avoir dégagé ton Fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple, & par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût scû sa naissance,
Il seroit lâche, impie, inhumain, comme toy,
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doy.

EXUPÈRE.

L'impudence, & l'orgueil suivent les impostures;
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faisant qu'aigrir vôtres ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la moy, Seigneur, quelques momens en garde,
Puisque j'ay commencé, le reste me regarde.
Malgré l'obscurité de son illusion
J'espère démêler cette confusion.

Vous sçavez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS.

Acheve, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupere, & sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je sçaurai cependant prendre à part l'un & l'autre,
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agy de ton côté, je la laisse avec toi,
Gêne, fiate, surprends. Vous autres, suivez moi.

SCENE V.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

ON ne peut nous entendre. Il est juste, Madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon
ame.

C'est passer trop long-temps pour traître auprès de
vous ;

Vous haïssez Phocas, nous le haïssons tous.

LEONTINE.

Oùï, c'est bien lui montrer ta haine, & ta colere,
Que lui vendre ton Prince, & le sang de ton Pere.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, & je suis en effet....

LEONTINE.

L'homme le plus méchant que la Nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LEONTINE.

Cache une intention fort noble & fort hardie.

EXUPERE.

Trouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez ;
(considérez l'état de tous nos Conjurez.

Il n'est aucun de nous, à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance.

Et nous en croïant tous dans nôtre ame indignez,
Le Tyran du Palais nous a tous éloignez.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LEONTINE.

Et tu crois m'ébloüir avec cet artifice ?

EXUPERE.

Madame , apprenez tout. Je n'ay rien hazardé ;
Vous sçavez de quel nombre il est toujourns gardé.
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les Cohortes,
Qui de jour, & de nuit , tiennent toutes ses portes ?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de
lui ?

Vous voïez la posture où j'y suis aujourd'hui ,
Il me parle , il m'écoute , il me croit , & lui même
Se livre entre mes mains , aide à mon stratageme.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du Prince Heraclius faire le chatiment ,
Que sa Milice éparse à chaque coin des ruës.
A laissé du Palais les portes presque nuës.
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ,
Mes Amis sont tout prêts , c'en est fait , il est mort,
Et j'usurai si bien de l'accez qu'il me donne ,
Qu'aux pieds d'Heraclius je mettrai sa Couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace , faites moy connoître qui je sers ,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire,
Qu'à le rendre aujourd'hui Maître de tout l'Empire.

LEONTINE.

Espit lâche & grossier , quelle brutalité
Te fait juger en moy tant de crédulité ?
Va , d'un piège si lourd l'appas est inutile ,
Traître , & si tu n'as pas de ruse plus subtile...

EXUPERE.

Je vous dis vrai , Madame , & vous dirai de plus...

LEONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus.
L'effet à tes discours ôte toute croïance.

EXUPERE.

Et bien , demeurez donc dans vôtre défiance.

Je ne demande plus, & je ne vous dis plus rien,
 Gardez vôtre secret, je garderai le mien.
 Puisque je passe encor pour homme à vous séduire.
 Venez dans la prison où je vais vous conduire;
 Si vous ne me croïez, craignez ce que je puis.
 Avant la fin du jour vous sçaurez qui je suis.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS.

Quelle confusion étrange,
 De deux Princes fait un mélange,
 Qui met en discord deux Amis!
 Un Pere ne sçait où se prendre,
 Et plus tous deux s'osent défendre
 Du titre infame de son Fils,
 Plus eux-mêmes cessent d'entendre
 Les secrets qu'on leur a commis.

Leontine avec tant de ruse,
 On me favorise, ou m'abuse;
 Qu'elle broüille tout nôtre sort;
 Ce que j'en eus de connoissance
 Brave une orgueilleuse Puissance,
 Qui n'en croit pas mon vain effort;
 Et je doute de ma naissance,
 Quand on me refuse la mort.

Ce fier Tyran qui me caresse;
 Montre pour moy tant de tendresse,
 Que mon cœur s'en laisse alarmer,

Lors qu'il me prie, & me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne sçaurois présumer,
Si c'est par instinct de Nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croïance incertaine,
J'ay pour lui des transports de haine,
Que je ne conserve pas bien.
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne, & trouble ma colere,
Et je n'ose resoudre rien,
Quand je trouve un amour de Pere,
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grand Ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice,
Que cette obscurité lui fait;
Et m'aide à faire mieux connoître,
Qu'en ton Fils Dieu n'a pas fait naître
Un Prince à ce point imparfait,
Ou que je meritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fay voir... Mais il m'exauce, ou vient me secourir.

SCENE II.

HERACLIUS, PULCHERIE.

HERACLIUS.

O Ciel ! quel bon Demon devers moy vous envoie,
Madame ?

PULCHERIE.

Le Tyran, qui veut que je vous voie,

Et met ~~en~~ en usage enfin de s'éclaircir.

HERACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

PULCHERIE.

Il le pense , Seigneur , & ce brutal espere ,
Mieux qu'il ne trouve un Fils , que je découvre un
Frere ,

Comme si j'étois Fille à ne lui rien celer
De tout ce que le sang pourroit me reveler.

HERACLIUS.

Puisse-il par un trait de lumiere fidelle
Vous le mieux reveler , qu'il ne me le revele-
Aidez-moy cependant , Madame , à repousser
Les indignes fraïeurs dont je me sens presser.

PULCHERIE.

Ah , Prince ; il ne faut point d'assurance plus claire.
Si vous craignez la mort , vous n'êtes point mon
Frere ,

Ces indignes fraïeurs vous ont trop decouvert.

HERACLIUS.

Moy ; la craindre , Madame ! ah , je m'y suis offert.
Qu'il me traite en Tyran , qu'il m'envoie au supplice ,
Je suis Heraclius , je suis Fils de Maurice ,
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir ,
Et m'étonne si peu , que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en Pere , il me flate , il m'embrasse ;
Je n'en puis arracher une seule menace ,
J'ay beau faire , & beau dire , afin de l'irriter ,
Il m'écoute si peu , qu'il me force à douter.
Malgré moy comme Fils toujours il me regarde ;
Au lieu d'être en prison , je n'ay pas même un Garde ,
Je ne sçay qui je suis , & crains de le sçavoir.
Je veux ce que je dois , & cherche mon devoir.
Je crains de le haïr , si j'en tiens la naissance.
Je le plains de m'aimer , si je m'en doy vengeance ,
Et mon cœur indigné d'une telle amitié ,
En fremir de colere , & tremble de pitié.
De tous ses mouvemens mon esprit se défie ,
Il condamne aussi-tôt tout ce qu'il justifie ;

La colere, l'amour, la haine & le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect,
Je crains tout, je fuis tout, & dans cette aventure,
Des deux côtez en vain j'écoute la Nature.
Secourez donc un Frere en ces perplexitez.

PULCHERIE.

Ah, vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celui qui comme vous prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flate, il y sçait résister.
Rien ne le touche assez pour le faire douter,
Et le sang par un double & secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour
Maurice.

HERACLIUS

A ces marques en lui connoissez Marrian,
Il a le cœur plus dur étant Fils d'un Tyran.
La generosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, & la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi,
Est sensible aux malheurs mêmes d'un Ennemi;
La haine qu'il lui doit ne sçautoit le défendre,
Quand il le voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute, & si ce doute a quelque crime en soy,
C'est assez m'en punir, que douter comme moy;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flate,
Cherche qui le soutienne, & non pas qui l'abate.
Il demande secours pour mes sens étonnez,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHERIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières,
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;
Et comme nôtre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée,

Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
 Son amour est pour vous un poison dangereux,
 Et quoi que la pitié montre un cœur généreux,
 Celle qu'on a pour lui de ce rang dégenere,
 Vous le devez haïr, & fût-il vôtre Pere.
 Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas
 Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
 Il n'est pas moins Tyran, quand il vous favorise,
 Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
 Et que vôtre devoir par là mieux combattu,
 Prince, met en peril jusqu'à vôtre vertu.
 Doutez, mais haïssez, & quoi qu'il exécute,
 Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute.
 En douter lorsqu'en moy vous cherchez quelque
 appui,
 Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
 L'un de vous est mon Frere, & l'autre y peut pré-
 tendre.
 Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre,
 Mais je ne puis faillir dans vôtre sort douteux,
 A cherir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
 J'espere encor pourtant, on murmure, on menace.
 Un tumulte, dir-on, s'élève dans la Place,
 Exupere est allé fondre sur ces Mutins,
 Et peut-être de là dépendent nos Destins,
 Mais Phocas entre.

S C E N E III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
 PULCHERIE, Gardes.

PHOCAS.

ET bien, se rendra-t'il, Madame ?
 PULCHERIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,

Je n'en voy que l'effet que je m'étois promis ,
Je trouve trop d'un Frere, & vous trop peu d'un Fils.

P H O C A S.

Ainsi le Ciel vous veut enrichir de ma perte ?

P U L C H E R I E.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte,
Ce Frere qu'il me rend seroit déjà perdu ,
Si dedans vôtre sang, il ne l'eût confondu.

P H O C A S à Pulcherie.

Cette confusion peut perdre l'un & l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre ;
Mais je veux le connoître, & ce n'est qu'à ce prix ,
Qu'en lui donnant la vie, il me rendra mon Fils.

à Heraclius.

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toy que panche la Nature,
Et je n'ay point pour lui ces doux empressements ,
Qui d'un cœur paternel sont les vrais mouvemens,
Ce cœur s'attache à toy par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs ? en croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras ta conservé.
Tu nous dois à tous deux

H E R A C L I U S.

Et pour reconnoissance,
Je vous rends vôtre Fils, je lui rends sa naissance.

P H O C A S.

Tu me l'ôtes, cruel, & le laisses mourir.

H E R A C L I U S.

Je meurs pour vous le rendre, & pour le secourir.

P H O C A S.

C'est me l'ôter assez, que ne vouloir plus l'être.

H E R A C L I U S.

C'est vous le rendre assez, que le faire connoître,

P H O C A S.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

H E R A C L I U S.

C'est vous le rendre assez, que vous desabuser.

Laisse moy mon erreur, puisqu'elle m'est si chere.
 Je t'adopte pour Fils , accepte moy pour Pere ;
 Fait vivre Herachus sous l'un , ou l'autre sort.
 Pour moy , pour toy , pour lui , fais-toy ce peu
 d'effort.

H E R A C L I U S.

Ah , c'en est trop en fin , & ma gloire blessée
 Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée ,
 De quelle ignominie osez-vous me flater ;
 Toutes les fois , Tyran , qu'on se laisse adopter,
 On veut une maison illustre, autant qu'amie.
 On cherche de la gloire , & non de l'infamie,
 Et ce seroit un Monstre horrible à vos Etats ,
 Que le Fils de Maurice adopté par Phocas.

P H O C A S.

Va, cesse d'esperer la mort que tu merites.
 Ce n'est que contre lui, lâche que tu m'irrites ;
 Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang,
 Je m'en prens à la cause , & j'épargne mon sang.
 Puisque ton amitié de ma foy se défie ,
 Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie ,
 Soldats sans plus tarder, qu'on l'immoie à ses yeux,
 Et sois après sa mort mon Fils , si tu le veux.

H E R A C L I U S.

Perfides , arrêtez.

M A R T I A N.

Ah, que voulez-vous faire

Prince ?

H E R A C L I U S.

Sauver le Fils de la fureur du Pere.

M A R T I A N.

Conservez-lui ce Fils qu'il ne cherche qu'en vous ;
 Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
 C'est avec assez d'heur qu'Heraclius expire ,
 Puisque c'est en vos mains que tombe son Empire.
 Le Ciel daigne benir votre Sceptre & vos jours.

P H O C A S.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.

Dépêche , Octavian.

HERACLIUS.

N'attente rien, barbare.

Je suis..

PHOCAS.

Avouë enfin.

HERACLIUS.

Je tremble , je m'égare,

Et mon cœur....

PHOCAS à *Heraclius*.

Tu pourras à loisir y penser.
à *Octavian*.

Frape.

HERACLIUS.

Arrête , je suis... Puis-je le prononcer.

PHOCAS.

Acheve , ou

HERACLIUS.

Je suis donc , s'il faut que je le die,

Ce qu'il faut que je sois, pour lui sauver la vie.

Oùï, je lui dois assez, Seigneur , quoi qu'il en soit,

Pour vous païer pour lui de l'amour qu'il vous doit,

Et je vous le promets entier, ferme, sincère ,

Et tel qu'*Heraclius* l'auroit pour son vrai Pere.

J'accepte en sa faveur ses Parens pour les miens;

Mais sçachez que vos jours me répondront des siens.

Vous me ferez garand des hazards de la guerre,

Des Ennemis secrets , de l'éclat du tonnerre;

Et de quelque façon que le couroux des Cieux

Me prive d'un Ami qui m'est si précieux,

Je vangerai sur vous, & fussiez vous mon Pere,

Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colere.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux, je ferai mon appui,

L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui

Mon cœur pâme de joie, & mon ame n'aspire

Qu'à vous associer l'un & l'autre à l'Empire.

J'ay trouvé mon Fils, mais sois-le tout-à-fait,

Et donne-m'en pour marque un véritable effet,

Ne laisse plus de place à la supercherie,
Pour achever ma joie épouse Pulcherie.

HERACLIUS.

Seigneur, elle est ma Sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon Fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHERIE.

Qui te donne, Tyran, une attente si vaine ?
Quoi, son consentement étoufferoit ma haine !
Pour l'avoir étonné, tu m'aurois fait changer ?
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger ?
Je pourrois épouser, ou ton Fils, ou mon Frere !

SCENE IV.

PHOCAS, PULCHERIE, MARTIAN,
CRISPE, Gardes.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exu-
pere,
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins.
Lui seul & ses Amis ont dompté vos Mutins,
Il a fait prisonniers leurs Chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dy lui qu'il me les garde en la Salle prochaine,
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

Crispe s'en va, & Phocas, parle à Heraclius.

Toi, cependant, ingrat, sois mon Fils si tu veux,
Eu l'état où je suis, je n'ay plus lieu de feindre,
Les Mutins sont domptez, & je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

à Pulcherie.

Use bien du moment.

Que je prens pour en faire un juste châtiment,
Et si tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure;

Trouve, ou choisi mon Fils, & l'épouse sur l'heure ;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un Fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, & mon amour pour gêne.
Toy....

PULCHERIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! jusqu'à-là je pourrois te chérir ?
N'espere pas de moy cette faveur suprême,
Et pense...

PULCHERIE.

A quoy, Tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moy-même,

Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toy, mais il t'est dû.

Tes mépris de la mort bravoient trop ma colere ;
Il est en toy de perdre, ou de sauver ton Frere,
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ay trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE V.

HERACLIUS, MARTIAN,
PULCHERIE,

PULCHERIE.

LE lâche ! il vous flatoit lors qu'il trembloit dans
l'ame !

Mais tel est d'un Tyran le naturel infame,
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint,
S'il ne craint, il opprime, & s'il n'opprime, il craint.

L'une & l'autre fortune en montre là foiblesse,
 L'une n'est qu'insolente, & l'autre que bassesse;
 A peine est-il sorti de ses lâches terreurs.
 Qu'il a trouvé pour moy le comble des horreurs.
 Mes Freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
 Si vous m'aimez en Sœur, faites-le moy paroître.

HERACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lors qu'on tranche nos
 jours?

PULCHERIE.

Un genereux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
 Que d'épouser le Fils, pour éviter le Pere.
 L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHERIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser,
 Et dans cette hymenée à ma gloire funeste,
 Qui me garantira des perils de l'inceste?

MARTIAN.

Je le voi trop à craindre, & pour vous, & pour nous.
 Mais, Madame, on peut prendre un vain titre d'Epoux,
 Abuser du Tyran la rage forcenée,
 Et vivre en Frere, & Sœur sous un feint hymenée.

PULCHERIE.

Feindre, & nous abaisser à cette lâcheté!

HERACLIUS.

Pour tromper un Tyran c'est generosité,
 Et c'est mettre en faveur d'un Fiere qu'il vous donne,
 Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
 Qui dans leur juste haine animez, & constans,
 Sur l'Ennemi commun sçauront prendre leur temps,
 Et terminer bien-tôt la feinte avec sa vie.

PULCHERIE.

Pour conserver vos jours, & fuir mon infamie,
 Feignons vous le voulez; & j'y resiste en vain.
 Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main?
 Qui veut feindre avec moy? qui sera mon complice?

HERACLIUS.

HERACLIUS.

Vous, Prince, à qui le Ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le Tyran pour fils obstinément.

HERACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en Amant.

MARTIAN.

Vous sçavez mieux que moy surprendre sa tendresse.

HERACLIUS.

Vous sçavez mieux que moy la traiter de Maîtresse.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHERIE.

Ah, Princes, vôtre cœur ne peut se démentir,

Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime

Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.

Je vous connoissois trop pour juger autrement,

Et de vôtre conseil & de l'événement,

Et je n'y déferois que pour vous voir dédire.

Toute fourbe est honteuse aux cœurs nez pour l'Empire.

Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HERACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien.

L'obscur verité que de mon sang je signe,

Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne ;

On n'en croit pas ma mort, & je pers mon trépas,

Puisque mourant pour luy je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté qu'elle est ma destinée.

Madame, dans le cours d'une seule journée,

Je suis Héraclius, Léonce, & Martian.

Je sors d'un Empereur, d'un Tribun, d'un Tyran.

De tous trois ce desordre en un jour me fait naître,

Pour me faire mourir enfin, sans me connoître.

PULCHERIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort.

Il a fait contre vous un violent effort,

Votre malheur est grand, mais quoi qu'il en succede,
 La mort qu'on me refuse en sera le remede;
 Et moy.... Mais que nous veut ce perfide ?

SCENE VI.

HERACLIUS, MARTIAN,
 PULCHERIE, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
 Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas.

HERACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traître,
 Qu'il n'est plus de Tyran, que vous êtes les Maîtres.

HERACLIUS.

De quoy ?

AMINTAS.

De tout l'Empire.

MARTIAN.

Et par toy ?

AMINTAS.

Non, Seigneur,
 Un autre en a la gloire, & j'ay part à l'honneur.

HERACLIUS.

Et quelle heureuse main finit nôtre misere ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous crû ? c'est la main d'Exupere.

MARTIAN.

Luy qui me trahissoit ?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner.

Il ne vous trahissoit que pour vous couronner,

HERACLIUS

N'a-t'il pas des Mutins dissipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les Chefs toutefois.

AMINTAS.

Admirez

Que ces Prisonniers même avec luy conjurez ,

Sous cette illusion couroient à leur vangeance.

Tous contre ce Barbare étant d'intelligence ,

Suivis d'un gros d'Amis , nous passons librement

Au travers du Palais , à son Appartement.

La Garde y restoit foible , & sans aucun ombrage.

Crispe même à Phocas porte nôtre message.

Il vient ; à ses genoux on met les Prisonniers ,

Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers,

Le reste impatient dans sa noble colère ,

Enferme la victime , & soudain Exupère ;

Qu'on arrête , dit-il , le premier coup m'est dû ;

C'est luy qui me rendra l'honneur presque perdu.

Il frappe , & le Tyran tombe aussi-tôt sans vie ,

Tant de nos mains la sienne est promptement suivie :

Il s'éleve un grand bruit , & mille cris confus

Ne laissent discerner que , *Vive Héraclius.*

Nous saisissons la porte , & les Gardes se rendent ,

Mêmes cris aussi tôt de tous côtez s'entendent ,

Et de tant de Soldats qui luy servoient d'appuy ,

Phocas après sa mort n'en a pas un pour luy.

PULCHERIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine !

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VII.

HERACLIUS, MARTIAN,
LEONTINE, PULCHERIE,
EUDOXE, EXUPERE,
AMINTAS, Gardes.

HERACLIUS *à Léontine.*

Est-il donc vrai, Madame, & changeons - nous
de sort ?

Amintas nous fait-il un fidele rapport !

LEONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable,
Et d'un si grand dessein la conduite admirable....

HERACLIUS *à Exupere.*

Perfide généreux, hâte-toy d'embrasser
Deux Princes impuissans à te recompenser.

EXUPERE *à Heraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre.

J'ay répandu son sang, si j'ay vangé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un Tyran qui vouloit l'immoler ;
Je ne sçay quoy pourtant dans mon cœur en murmure.

HERACLIUS.

Peut être en vous par-là s'explique la Nature ;
Mais, Prince, votre sort n'en sera pas moins doux,
Si l'Empire est à-moy, Pulcherie est à vous,
Puisque le Pere est mort, le Fils est digne d'elle.

à Léontine.

Terminez donc, Madame, enfin nôtre querelle.

LEONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider ?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions nous demander ?

LEONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.

Non, ne m'en croyez pas, croyez l'Imperatrice,

à Pulcherie lui donnant un Billet.

Vous connoissez sa main, Madame, & c'est à vous

Que je remets le sort d'un Frère, & d'un Epoux.

Voyez ce qu'Amourant me laissa vôtre Mere.

PULCHERIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LEONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,

Princes.

HERACLIUS *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

BILLET DE CONSTANTINE.

PULCHERIE *lit.*

Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange.

Après avoir donné son Fils au lieu du mien,

Léontine à mes yeux par un second échange

Donne encor à Phocas mon Fils au lieu du sien.

Vous qui pourrez douter d'un si rare service,

Sçachez qu'elle a deux fois trompé nôtre Tyran.

Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,

Et le faux Martian est vrai Fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHERIE *à Heraclius.*

Ah, vous êtes mon Frère.

HERACLIUS *à Pulcherie.*

Et c'est heureusement

Que le trouble éclairci vous rend à vôtre Amant.

LEONTINE *à Heraclius.*

Vous en sçaviez assez pour éviter l'inceste,

Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

à *Martian.*

Mais pardonnez, Seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ay voulu faire, & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joye ;
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoi que jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un Fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour.
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HERACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce,
Sous ce nom glorieux aimez ses Ennemis,
Et meure du Tyran jusqu'au nom de son Fils.

à *Eudoxe.*

Vous, Madame, acceptez & ma main & l'Empire,
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE à *Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en Prince généreux.

HERACLIUS à *Exupère & Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, Amis, la celeste puissance.
Allons luy rendre hommage, & d'un esprit content,
Montrer Héraclius au Peuple qui l'attend.

Fin du cinquième & dernier Acte.





EXAMEN D'HERACLIUS.

CETTE Tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune , & je puis dire que c'est un heureux Original , dont il s'est fait beaucoup de belles Copies , si tôt qu'il a paru. Sa conduite differe de celle-là , en ce que les narrations qui luy donnent jour sont pratriquées par occasion en divers lieux avec adresse , & toujours dites , & écoutées avec intérêt , sans qu'il y en ait pas une de sang froid , comme celle de Laonice. Elles sont éparfées ici dans tout le Poëme , & ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sçache pour l'intelligence de la Scène qui suit. Ainsi dès-là premiere , Phocas alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant , recite les particularitez de sa mort , pour montrer la fausseté de ce bruit , & Crispe , son Gendre , en luy proposant un remède aux troubles qu'il appréhende , fait connoître comme en perdant toute la Famille de Maurice , il a reservé Pulcherie pour la faire épouser à son Fils Martian , & le pousse d'autant plus à presser ce mariage , que ce Prince court chaque jour de grands périls à la guerre , & que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les Auditeurs de l'obligation qu'à le vray Héraclius , qui passe pour Martian , au vray Martian qui passe pour Léonce , & cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième Acte , pour le sauver du péril , où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition , Phocas se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce ma-

riage , impute celle de Pulcherie à l'instruction qu'elle a reçûe de sa Mere , & apprend ainsi aux Spectateurs , comme en passant , qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'Empereur Maurice son Marry. Il falloit tout cela pour faire entendre la Scène qui suit entre Pulcherie & luy ; mais je n'ay pû avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux , dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier Acte , & on ne les peut comprendre que par une reflexion , après que la Pièce est finie , & qu'il est entièrement reconnu , ou dans une seconde représentation.

Sur tout , la manière dont Eudoxe fait connoître au second Acte le double échange que sa Mere a fait des deux Princes , est une des choses les plus spirituelles , qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accuse d'avoir revelé le secret d'Heraclius , & d'être cause du bruit qui court , qui le met en péril de sa vie. Pour s'en justifier , elle explique tout ce qu'elle en sçait , & conclut que puisqu'on n'en publie pas tant , il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sçache pas tant qu'elle. Il est vray que cette narration est si courte , qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité , si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrième Acte , quand il est besoin que cette verité fasse son plein effet ; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne , qui sçavoit cette Histoire mieux qu'elle , & ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges , qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière Scene de ce quatrième Acte , passe encore celui-ci. Exupère y fait connoître tout son dessein à Léontine , mais d'une façon qui n'empêche point cette Femme avisée de le soupçonner de fourberie , & de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret Héraclius , pour le perdre. L'Auditeur luy-même en demeure dans la

défiance , & ne ſçait qu'en juger. Mais après que la conſpiration a eu ſon effer par la mort de Phocas , cette confiance anticipée exempte Exupère de ſe purger de tous les juſtes ſouſçons qu'on avoit eus de luy , & délivre l'Auditeur d'un récit qui luy auroit été fort ennuyeux, après le dénouement de la Pièce, où toute la patience que peut avoir ſa curioſité ſe borne à ſçavoir qui eſt le vrai Héraclius, des deux qui prétendent l'être.

Le ſtragème d'Exupère avec toute ſon induſtrie a quelque choſe un peu délicat , & d'une nature à ne ſe faire qu'au Théâtre , où l'Auteur eſt maître des événemens qu'il tient dans ſa main , & non pas dans la vie civile , où les hommes en diſpoſent ſelon leurs intérêts & leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas , & le fait arrêter priſonnier , ſon intention eſt fort bonne , & luy réuſſit , mais il n'y avoit que moy , qui luy pût répondre du ſuccès. Il acquiert la confiance du Tyran par là , & ſe fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius & ſa conduite au ſupplice ; mais le contraire pouvoit arriver , & Phocas , au lieu de déſerer à ſes avis qui le reſolvent à faire couper la tête à ce Prince en Place publique , pouvoit ſ'en défaire ſur l'heure , & ſe défier de luy & de ſes Amis , comme de gens qu'il avoit offenſez , & dont il ne devoit jamais eſperer un zèle bien ſincère à le ſervir. La mutinerie qu'il excite, dont il luy amene les Chefs , comme priſonniers , pour le poignarder , eſt imaginée avec juſteſſe ; mais juſque là toute ſa conduite eſt de ces choſes qu'il faut ſouffrir au Théâtre , parce qu'elles ont un éclat dont la ſurpriſe ébloûit , & qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple , pour conduire une action véritable ſur leur plan.

Je ne ſçai ſi on voudra me pardonner d'avoir fait une Pièce d'invention ſous des noms véritables ; mais je ne croy pas qu'Ariſtote le défende , & j'en trouve aſſez d'exemples chez les Anciens. Les deux Elec-

tres de Sophocle & d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée. L'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature, & l'Hélène, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, & que Paris n'y a enlevé qu'un phantôme qui luy ressembloit, ne peut avoir aucune action Episodique, ni principale, qui ne parre de la seule imagination de son Auteur.

Je n'ay conservé ici pour toute verité Historique que l'ordre de la succession des Empereurs, Tibère, Maurice, Phocas, & Héraclius. J'ay falsifié la naissance de ce dernier, pour luy en donner une plus illustre, en le faisant Fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique, qui portoit même nom que luy. J'ay prolongé de douze ans la durée de l'Empire de Phocas, & luy ay donné Martian pour Fils, quoi que l'Histoire ne parle que d'une Fille nommée Domitia, qu'il maria à Crilpe, dont je fais un de mes Personnages. Ce Fils & Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait regner que les huit ans qu'il régna, puisque pour faire ces échanges il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ay prolongé la vie de l'Imperatrice Constantine, que je n'ay fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa seureté dès la cinquième; & je l'ay fait, afin qu'elle pût avoir une Fille capable de recevoir les instructions en mourant, & d'un âge proportionné à celui du Prince qu'on luy vouloit faire épouser.

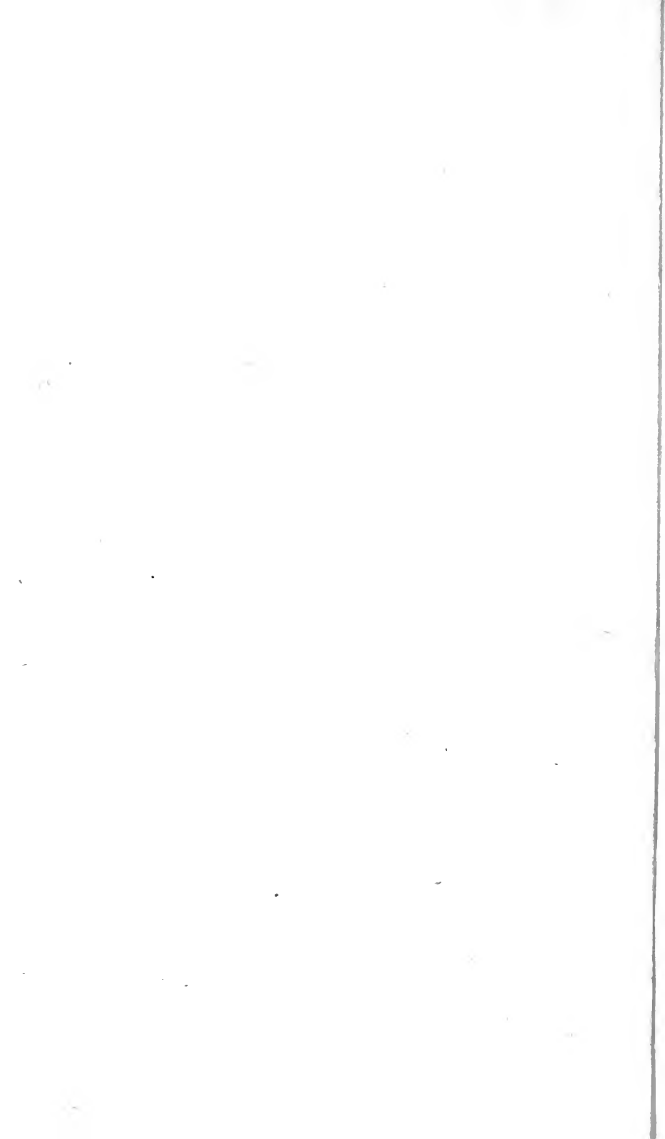
La supposition que fait Léontine d'un de ses Fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est Historique, & n'a point be-

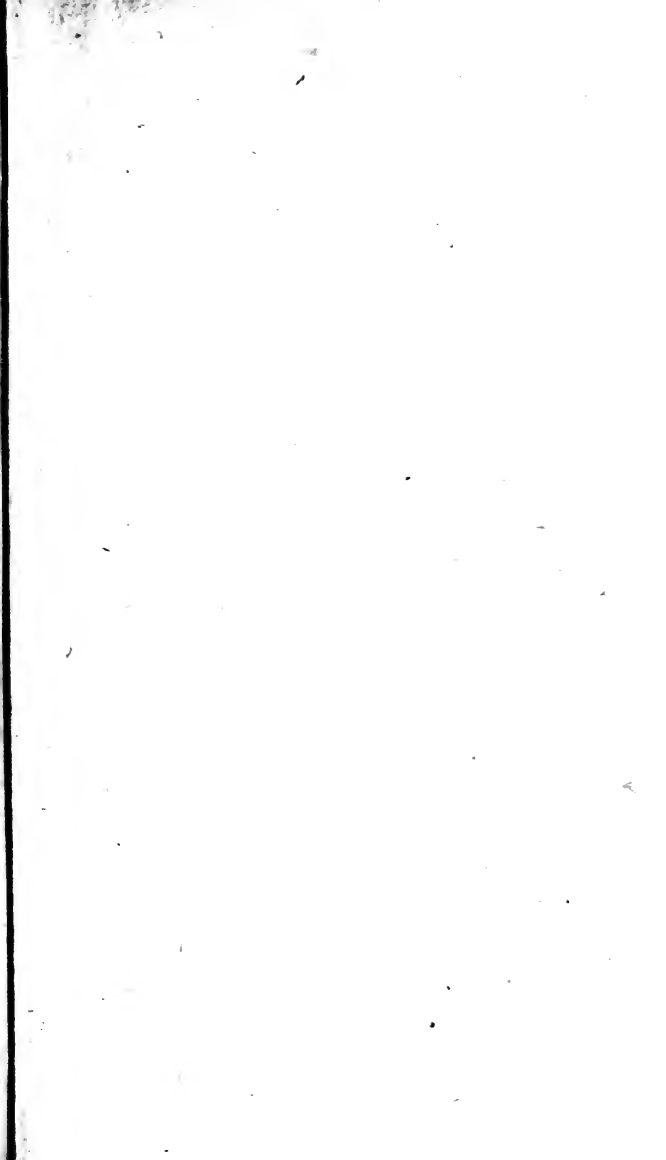
soin de vrai-semblance , puisqu'elle a l'appui de la verité qui la rend croyable , quelque répugnance qu'y veüillent apporter les difficiles. Baronius attribué cette action à une Nourrice , & je l'ay trouvée assez généreuse , pour la faire produire à une personne plus illustre , & qui soutient mieux la dignité du Theatre. L'Empereur Maurice reconnut cette supposition , & l'empêcha d'avoir son effet , pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu qui vouloit exterminer toute sa famille ; mais quant à ce qui est de la Mere , elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son Prince , & comme on pouvoit dire que son Fils étoit mort pour son regard, je me suis crû assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif , & à le faire servir de fondement aux nouveautez surprenantes de ce Sujet.

Il luy faut la même indulgence pour l'unité de lieu, qu'à Rodogune. La plupart des Poèmes qui suivent en ont besoin , & je me dispenseray de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté , & l'action se pourroit passer en cinq ou six heures ; mais le Poème est si embarrassé , qu'il demande une merveilleuse attention. J'ay vû de fort bons esprits , & des personnes des plus qualifiées de la Cour , se plaindre de ce que sa representation fatiguoit autant l'esprit , qu'une étude serieuse. Elle n'a pas laissé de plaire, mais je croy qu'il l'a fallu voir plus d'une fois, pour en remporter une entière intelligence.

Fin de la troisième Partie.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of**

Date due

For failure to return before the last date stamp will be a fine of five cents charge of one cent for each day.

JAN 29 1967

